
U d'/of OTTAWA
39003011784047


UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS



18-9-46



LES

VERTUS CHRÉTIENNES

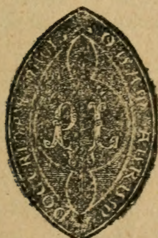
ENSEIGNÉES

AUX JEUNES FILLES

122 INSTRUCTIONS

Par l'abbé TOUBLAN

Chanoine titulaire
Vicaire général honoraire de Châlons





PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10



APPROBATION

Monsieur le Chanoine,

Je ne saurais mieux rendre compte de votre nouveau livre : *Les Vertus chrétiennes enseignées aux jeunes filles*, qu'en lui décernant l'éloge fait de *La Jeune Fille chrétienne* dont il est le précieux développement. Comme ce dernier, il est « très sagement pensé, et écrit avec une sobriété dont la clarté n'a jamais à se plaindre ». Par son étendue et par les sujets traités, il offre plus d'intérêt. Aussi sera-t-il très utile, non seulement « *aux jeunes filles* », mais à tous ceux qui le liront, et particulièrement aux prêtres pour l'enseignement des fidèles.

Je vous félicite, Monsieur le Chanoine, d'avoir travaillé à faire connaître et aimer la vertu, source de l'unique bonheur durable et de la vraie grandeur humaine.

Veuillez, etc.

J.-B. Lagarde,
Prêtre de la Mission,
Professeur de Théologie morale.

Vu, approuvé et béni :

† MICHEL-ANDRÉ,
Evêque de Châlons.

Ce 26 août 1898.

Imprimatur :
Parisiis die 9a Februarii 1902.
P. FAGES,
Vicaire général.

LES

VERTUS CHRÉTIENNES

enseignées

AUX JEUNES FILLES

> Je vous envoie, non pas une robe toute faite, mais la laine même et la pourpre de l'Agneau qui nous a rachetés et vivifiés. Vous vous en ferez une tunique à votre volonté, que vous aimerez d'autant mieux, que vous l'aurez faite vous-mêmes ; au lieu que celle que j'aurais pu faire, aurait été pour moi et n'aurait peut-être pas été si propre à un autre
>
> S. Cyprien, Lettre à Fortunat.
>
> Exhortation au martyre.

I.

La Jeune Fille chrétienne.

I. — COMMENT POUVONS-NOUS LA SALUER ?

1. *Gloire de l'Eglise catholique.*

Ne rappelle-t-elle pas les Agnès, les Agathe, les Lucie, les Cécile, les Pudentienne, les Geneviève, les Germaine Cousin, les Jeanne d'Arc, les Benoîte du Laus et tant d'autres qui ont illustré les siècles chrétiens ?

2. *Joie de la famille.*

Quel plus beau diadème pourrait orner le front de ses parents ? Quel plus riant parterre pourrait embellir la maison paternelle ? Quel soleil plus radieux pourrait mieux en dilater les cœurs ? Sa présence dissipe tous les ennuis, console toutes les tristesses.

3. *Richesse de la paroisse.*

Elle n'est jamais seule dans la voie de la vertu. D'autres l'y suivent, entraînées par ses exemples. C'est à sa piété, à son zèle, que la paroisse doit de compter longtemps parmi les plus édifiantes.

4. *Ressource précieuse du pasteur.*

Que de bien il voit fleurir, grâce à son concours! La maison de Dieu toute brillante de beauté, les offices divins célébrés avec splendeur, le chapelet du dimanche, les exercices du Mois de Marie et du Rosaire fréquentés, animés, rendus intéressants et fructueux, toutes les œuvres chrétiennes en honneur et prospères, que de raisons pour lui d'espérer une abondante moisson d'âmes!

5. *Source jaillissante des bénédictions divines.*

Le ciel touché par ses prières et sa vie sainte, protège et bénit sa famille, sa paroisse, son diocèse, sa patrie tout entière. C'est Geneviève qui préserve Paris et les environs des ravages d'Attila, Jeanne d'Arc qui délivre la France des étreintes de l'étranger.

6. *Bel édifice spirituel.*

A la voir de près, il est facile de reconnaître qu'elle est un assemblage vivant de vertus variées, qui font l'admiration du ciel et de la terre.

II. — QUELS OUVRIERS LA PRÉPARENT ?

1. *Le Saint Esprit.*

Bienfaiteur inépuisable, il verse dans son âme les grâces les plus nombreuses : vives lumières, attraits puissants pour les choses supérieures, courage infatigable dans la fidélité au devoir, entraînements irrésistibles vers la vertu.

2. *Les parents chrétiens.*

Qu'ils sont admirables, si, en vrais coopérateurs du Saint Esprit, ils savent former l'âme de leurs

enfants selon les règles de l'Evangile! Une bonne mère est habile et féconde en industries, pour les façonner, ses filles surtout, à son image et à sa ressemblance. Ma sublime mère! s'écriait M. de Maistre. Saint Grégoire, pape, disait hautement : « C'est Sylvie, ma mère, qui m'a donné à l'Eglise ».

3. *Les pasteurs zélés.*

Ils ne sont jamais étrangers à cette merveille. A côté de sainte Pudentienne, nous voyons l'Apôtre saint Pierre ; à côté de sainte Cécile, le pape saint Urbain ; à côté de sainte Geneviève, l'évêque saint Germain ; à côté de la bienheureuse Marguerite-Marie, le V. P. de la Colombière ; à côté de sainte Catherine de Sienne, le P. Raymond de Capoue. Un pasteur selon le cœur de Dieu ne néglige jamais cette portion si précieuse de son troupeau ; il lui prodigue ses soins intelligents, discrets et dévoués. De son côté, Dieu ne manque jamais de bénir ses efforts.

4. *Les maîtresses.*

Elles ne peuvent être les associées du Saint Esprit que si leur enseignement est franchement chrétien. Mais qu'elles sont puissantes, si elles entrent résolument dans cette voie !

5. *Les bonnes compagnes.*

Incontestable est l'influence des milieux. Si l'on doit tout craindre de celle qui entretient des liaisons équivoques, on peut tout espérer de celle qui n'en a que de bonnes.

6. Enfin, *la jeune fille elle-même.*

Le travail personnel est indispensable; sans lui, tout le reste n'est rien. Il se résume ainsi : correspondre à la grâce, suivre la direction des parents, des pasteurs et des maîtresses chrétiennes, imiter les bonnes compagnes, s'appliquer sérieusement à la pratique des devoirs et des vertus.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Faites de ce travail l'objet de vos réflexions et de vos efforts. Vous le voyez déjà, il le mérite.

2. Rappelez-vous que les meilleurs fruits en seront pour vous : l'honneur, les bénédictions divines, le bonheur en ce monde et en l'autre.

3. N'oubliez pas ce qu'il réclame : *volonté*, *courage* et *constance*, trois mots que vous devriez porter écrits dans vos mains.

II.

La Jeune Fille chrétienne à la ville.

I. — SES PRINCIPAUX CARACTÈRES.

1. Loin d'emprunter les jugements du monde, elle prend ceux de la Foi et elle en fait la règle de ses pensées, de ses appréciations, de ses goûts, de ses affections, de ses aspirations. La Foi, voilà le flambeau de son âme.

2. Elle fait de l'Evangile, du pur Evangile, le guide de tous les actes de sa vie. Les caprices, les passions, les mœurs publiques, les bienséances du monde n'ont aucun empire sur elle, et, pour mieux assurer ses pas, elle cherche toujours la direction des représentants de Dieu, pasteurs ou confesseurs. De la sorte, elle est certaine de ne pas faire fausse route.

3. Jamais elle ne s'enorgueillit, ni de sa condition, quelque élevée soit-elle, ni de l'éclat de sa naissance ou de son éducation, sachant que tout vient de Dieu et qu'il demandera davantage à ceux qui auront reçu davantage.

4. Elle se garde bien de s'enivrer du faste commun aux habitants des villes, convaincue que rien n'est

plus vain et plus fécond en dangers. Pour elle, c'est un fardeau qu'elle ne porte qu'à regret et dont elle aime à se débarrasser, aussitôt qu'elle le peut.

5. Elle sait joindre la dignité à l'élégance, la réserve à la bonté. En elle, rien qui choque, scandalise, étonne. Elle est, à la fois, grande et simple, expansive et correcte, déférente pour tous, pour les petits comme pour les grands, pour les pauvres comme pour les riches.

6. Au dedans, sa vie est sagement organisée. Elle aime son intérieur, ne le quitte qu'à regret et pour le moins de temps possible; elle y est toujours occupée, elle y professe des goûts simples, une austère frugalité. Son bonheur est d'être à Dieu et aux siens.

Quelle douce influence elle exerce sur ceux qui l'approchent, sur ses parents eux-mêmes, qui l'admirent en silence et s'efforcent de l'imiter, tant ils rougiraient de se laisser distancer par elle!

7. Au dehors, c'est une parfaite aisance, fruit de sa bonne éducation, mais, toujours et avant tout, c'est l'édification du prochain par la fidélité à la loi de Dieu, par les services rendus, par le concours donné aux bonnes œuvres, dont elle est l'instrument et l'âme.

On peut l'appeler, à bon droit, l'exemple vivant de sa ville.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Jeunes filles, qui habitez la ville, mettez-vous en garde contre ses séductions, ses maximes, ses coutumes, ses entraînements. Ayez l'œil toujours ouvert sur ses dangers si nombreux et soyez sur vos gardes. Vous ne vous défierez jamais trop.

2. Rappelez-vous les maximes suivantes de l'Evangile: *Que sert à l'homme de gagner l'univers,*

s'il vient à perdre son âme ? (1)... *Une seule chose est nécessaire* (2)... *Bienheureux ceux qui pleurent* (3)... *La voie qui mène à la vie est étroite* (4)... Elles vous seront un contrepoids grandement utile.

3. Obéissez absolument à la direction du guide de votre âme. Ne faites rien d'important sans lui.

4. Ayez une piété sincère, franche, de bon aloi. Pas d'affectation, d'étroitesse, mais aussi pas de mollesse. Ne marchandez jamais avec Dieu.

5. Enfin, dévouez-vous aux œuvres chrétiennes, selon la mesure de vos ressources et le temps dont vous disposez. Plus vous aurez semé, plus vous moissonnerez.

III.

La Jeune Fille chrétienne à la campagne.

I. — SES PRINCIPAUX TRAITS.

1. On peut mettre sur ses lèvres la parole de nos saints Livres que l'Eglise fait dire à Marie : *Je suis la fleur des champs* (5). Elle en a la pureté, la candeur, la simplicité.

2. Elle estime son humble condition, son modeste toit, qu'elle n'échangerait pas pour le plus somptueux palais. Aussi, ne rêve-t-elle jamais du séjour des villes, comme font beaucoup de jeunes téméraires.

3. Elle aime la simplicité de ses vêtements. Loin d'en souffrir et d'en rougir, elle s'y trouve à l'aise, comme une reine dans sa plus riche parure.

(1) S. Matthieu, XVI, 26.
(2) S. Luc, X, 42.
(3) S. Matthieu, V, 5.
(4) Ibidem, VII, 14.
(5) Cantique des Cantiques, II, 1.

4. Elle affectionne le travail des mains, les soins du ménage, les occupations les plus grossières ; elle ne demeure étrangère à rien de ce qui est de sa condition et de son sexe. On peut déjà saluer en elle la femme forte de l'Ecriture, qui met la main aux plus rudes labeurs.

5. Elle sait lire dans le grand livre de la nature, livre toujours ouvert et toujours des plus instructifs. Les fleurs des champs, le gazouillement des oiseaux, la fécondité du sol, la voûte du firmament étincelante de feux, la limpidité et la rapidité des eaux, voilà ses maîtres qui l'élèvent jusqu'à Dieu et l'encouragent au bien (1).

6. Le but suprême de son ambition, c'est d'être la servante de Dieu. Faire tout le bien qu'elle peut et uniquement pour Dieu, voilà sa devise et le résumé de toute sa vie. Aussi, que de mérites elle amasse pour le ciel, et cela sans bruit!

7. Elle s'efforce également d'être utile, aimable pour tous, comme la bonne Providence dont elle veut être le reflet vivant. Son plus grand bonheur, c'est de rendre un service et elle le fait si joyeusement qu'on dirait que l'obligée, c'est elle-même.

8. La prière jaillit de son cœur et de ses lèvres, aussi facilement, aussi fréquemment, aussi simplement que le parfum de la fleur, l'eau de la source, la lumière du flambeau, la chaleur du foyer. Elle prie à la maison ; elle prie aux champs, elle prie partout et toujours.

9. Elle réalise admirablement ces nobles figures que l'on rencontre çà et là, dans l'histoire de l'Eglise : la vierge de Nanterre, Geneviève, que l'on représente, un fuseau à la main, parmi les moutons confiés à sa

(1) Cœlum et terra et omnia mihi dicunt ut te amem. Le ciel et la terre et toutes choses me disent de vous aimer, ô mon Dieu! S. Aug.

garde; Germaine Cousin, également bergère; Benoîte Rencurel, du Laus, que les anges assistent dans les soins d'une pauvre chapelle; Jeanne d'Arc, avec qui viennent prier sainte Marguerite, sainte Catherine et l'Archange saint Michel; Bernadette Soubirous, à qui la très sainte Vierge ne dédaigne pas d'apprendre à réciter le rosaire.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Si vous habitez la campagne, aimez-la, demeurez-y avec bonheur et ne suivez pas ce courant qui entraîne vers les villes. C'est un désastre public aussi bien que particulier. Combien quittent leur village, vont habiter les grands centres, sous prétexte d'atteindre le bonheur, mais en réalité pour perdre, bien vite, leur innocence, leur foi, leur éternité. La famille et la société ne peuvent y gagner.

2. Ayez souvent à l'esprit ces saintes, qui ont fait la gloire des champs, et dont les noms vous sont déjà connus.

3. N'affectez pas des airs de fausse grandeur, comme plusieurs qui copient maladroitement les habitants des villes. On s'en moque justement. C'est une pente dangereuse; prenez-y garde.

4. Rappelez-vous ces trois mots qui caractérisent si bien la fleur des champs : *simplicité, candeur, pureté.*

IV.

La vertu en général.

I. — IDÉES QU'ELLE DOIT ÉVEILLER EN VOUS.

1. *Vertu ou mâle courage*, c'est tout un, c'est la

vraie force de l'âme (1). Autant le vice en accuse la bassesse et la lâcheté, autant la vertu en révèle la grandeur et la générosité.

2. *Constance dans le bien.* Elle indique, non quelques actes isolés, mais des actes répétés, fréquemment répétés (2). S'il n'en était ainsi, tous les hommes seraient vertueux. Quel est le pervers qui n'a, au moins, quelques mouvements de justice et de bonté? Lui en attribue-t-on les vertus? Nullement.

3. *Vraie richesse d'ici-bas.* On donne le nom de biens à la fortune, à la noblesse, aux honneurs. La vertu seule en mérite le nom, parce que, seule, elle est vraiment le fruit de notre âme. La jeune fille la plus vertueuse, c'est donc aussi la plus riche. On le comprend bien au lit de la mort, comme cette jeune fille, pourtant de haut rang, qui disait à ses derniers moments : « Je meurs, les mains vides. » Sa vie avait été toute mondaine.

4. *Bien que vous ne pourrez perdre, malgré vous.* On peut enlever à une jeune fille sa santé, sa fortune, ses emplois, l'amitié des autres; mais sa vertu, jamais, à moins qu'elle n'y consente. On menaçait la vierge sainte Lucie de la traîner vers un mauvais lieu. « Ce sera en vain, répondit-elle; ma vertu ne fera que s'accroître et deviendra digne d'une double récompense. »

5. *Source du vrai bonheur. Paix à quiconque fait le bien,* dit saint Paul (3). La vertu a pour compagnes la sérénité d'âme, la tranquillité de la conscience, la confiance en Dieu, l'estime des hommes, la complaisance du ciel. Ne voyez-vous pas là tous les éléments du vrai bonheur? Pourquoi donc tant de

(1) Son nom lui vient de *vir*, homme de cœur.

(2) S. Thomas, 1. 2. q. 55, a. 4 : Virtus est habitus semper se habens ad bonum. La vertu est une habitude qui se porte toujours vers le bien.

(3) Ep. aux Romains, II, 10.

jeunes filles vont-elles le chercher où il n'est pas? Soyez plus sages.

6. *Solide fondement de la vie chrétienne.* Là où manque la vertu, tout croule, au jour de l'épreuve. Adieu, les bons conseils, les saints exemples, les généreuses résolutions. Au contraire, l'âme, où elle règne, ressemble à une maison assise sur le roc, qui défie les vents et les tempêtes. Pourquoi tant de jeunes filles s'écartent-elles de la voie droite? Elles n'ont pas su s'appuyer sur la vertu. Il n'y avait chez elles que caprices, impressions, rien qui dure.

On comprend, après cela, les éloges décernés à la vertu par les poètes, par les écrivains, par les orateurs de tous les pays et de tous les siècles.

II. — DIVISION DES VERTUS.

1. Elles sont ou *infuses* ou *acquises*, selon qu'elles ont été déposées en germe dans nos âmes par le baptême ou qu'elles sont le fruit de nos efforts personnels.

2. Elles sont ou *théologales* ou *morales*, selon qu'elles nous dirigent immédiatement vers Dieu, ou, qu'en réglant nos actes elles nous aident à monter vers la perfection et ainsi à nous rapprocher de lui.

Il y a trois vertus théologales : la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. La *Foi* élève notre intelligence jusqu'à la participation de la lumière de Dieu ; l'*Espérance* élève notre cœur jusqu'à la possession anticipée de son propre bonheur ; la *Charité* élève notre volonté jusqu'à l'union d'elle-même à la volonté divine. Elles sont aussi infuses, parce que le Saint Esprit en a mis en nous le précieux germe avec la grâce du baptême.

Les vertus morales sont très nombreuses. Les quatre principales s'appellent cardinales, parce que c'est sur elles que les autres se meuvent, comme des

portes sur leurs gonds. Elles en sont les reines et les mères. Citons-les : la *prudence*, qui nous indique notre fin et les moyens d'y atteindre ; la *justice*, qui nous rend fidèles à tous nos devoirs, en nous montrant ce que nous devons rendre à chacun ; la *force*, qui nous aide à surmonter les obstacles, à vaincre les difficultés du devoir ; la *tempérance*, qui nous fait user sagement des choses de ce monde.

A ces vertus s'en rapportent beaucoup d'autres, que vous connaîtrez dans la suite de ce travail.

Toutes sont ou naturelles ou surnaturelles, selon qu'elles se rapportent ou non à Dieu. Les vertus surnaturelles, seules, seront récompensées au ciel, où Dieu ne paie que ce qui a été fait pour lui. Les vertus naturelles sont récompensées dès cette vie par des avantages purement temporels. Saint Augustin dit que les Romains ont reçu l'empire du monde en récompense de leurs vertus naturelles.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Où en êtes-vous, par rapport à la vertu ?

Quelle estime en avez-vous conçue jusqu'à ce jour ?

Quels efforts faites-vous pour l'acquérir ?

2. Exercez-vous à la pratiquer, de jour en jour davantage.

3. Revenez souvent aux vertus théologales, qui sont le fondement de toutes les autres.

4. Affectionnez particulièrement une vertu morale, et faites-en l'objet de votre travail quotidien. C'est ainsi que faisaient les saints. L'humilité était la vertu favorite de saint Vincent de Paul, la douceur, de saint François de Sales.

V.

Le Miroir de toutes les vertus.

I. — A QUI DONNER CE BEAU TITRE ?

Vous l'avez déjà dit, en votre cœur, c'est à Marie, que l'Esprit Saint salue *toute belle* (1), que l'Eglise nomme la Vierge des vierges, le Miroir de justice, que tous les siècles acclament, que tous les âges vénèrent, que Dieu a glorifiée au-dessus des saints et des anges du ciel.

Marie est le modèle de la jeune fille, surtout dans son séjour au temple de Jérusalem. Etudiez-en les principaux traits. Cela vous sera d'un grand secours pour la pratique de la vertu.

1. Voyez, d'abord, sa prompte correspondance aux premières avances de la grâce. Dieu lui fait entendre sa voix dès l'âge de trois ans ; il l'appelle à lui dans sa maison sainte pour y recevoir l'éducation réservée aux filles de David. Marie, docile à l'appel divin, s'arrache aux douceurs du foyer paternel, vient s'enfermer dans les appartements voisins du temple et embrasse, de tout cœur, la carrière qui s'ouvre devant elle.

Rien de plus beau, de plus important que de savoir, de bonne heure, répondre aux premiers appels de Dieu. Que de grâces en sont la conséquence ! Souvent le succès de toute la vie en dépend.

Prêtez donc, dès maintenant, l'oreille à la voix de Dieu vous parlant au cœur, à la voix de vos parents vous marquant, en son nom, les sentiers à suivre. Vous vous en applaudirez plus tard.

2. Voyez, ensuite, sa docilité à la direction des maî-

(1) Cantique des Cantiques, IV, 7.

tresses et des prêtres. Pour elle, voix des maîtresses et des prêtres, c'est toujours la voix de Dieu.

Qu'il en soit ainsi pour vous. C'est sagesse et bonheur. Vous ne tarderez pas à l'éprouver.

3. Voyez aussi son amour de la discipline. Comme elle estime, comme elle aime la règle, qui préside à l'éducation des filles de Juda ! Comme elle l'observe scrupuleusement, joyeusement !

A son exemple, aimez la vie de règle. Tout y est grand, précieux devant Dieu ; un grain de poussière y devient un monceau d'or.

4. Admirez, dans cette tendre enfant, son amour de l'étude et des saints Livres. Elle n'y met pas moins d'ardeur que les docteurs les plus consommés.

Vous aussi, aimez l'étude, aimez surtout l'étude de notre sainte Religion. Rien qui élève autant l'âme, qui orne autant l'esprit, fortifie autant le cœur.

5. Remarquez son amour du travail manuel. Elle est habile à tous les ouvrages de son sexe. Son concours le plus empressé est pour la confection et l'entretien des ornements sacrés.

Ne rougissez jamais du travail manuel. Ce serait pour vous une honte et un acheminement vers la misère. Donnez une part de vos travaux à l'ornementation du lieu saint.

6. Quelle incomparable piété dans la prière et les cérémonies sacrées ! Tout son bonheur est d'y passer de longues heures du jour et de la nuit ! Elle y paraît, plutôt en ange venu du ciel, qu'en jeune fille de la terre.

Faites vos délices de la prière. Se plaire à l'église, à la prière, c'est une marque d'élu. La vie présente n'est-elle pas l'apprentissage de la vie future ? Nous nous y révélons ce que nous serons dans l'éternité.

7. Toute sa personne est un merveilleux assemblage des qualités, des vertus, des manières qui

gagnent à une jeune fille le respect, l'estime, l'admiration de tous. Il faudrait avoir le pinceau d'un ange pour en faire la peinture.

Ecoutez le témoignage des saints.

Semblable à un olivier fertile, dit saint Jean Damascène, elle est le rendez-vous de toutes les vertus. Son âme paraît exempte des convoitises de la chair.

Sa vie, dit saint Ambroise, est le modèle parfait de toute sa vie. On voit briller en elle la merveille de la pudeur, l'étendard de la foi, le zèle du dévouement. Elle est *vierge* pleine de réserve dans les appartements, *aimable compagne* dans les fonctions communes, *mère* pleine de gravité dans les cérémonies saintes. Quel admirable tableau !

8. Ajoutez sa mortification dans la nourriture et le sommeil. « Elle n'accorde à son corps, dit le même saint, que ce qui suffit pour l'empêcher de mourir. »

Que de sens dans cette parole ! C'est la pratique de l'Evangile avant l'Evangile même. Pourriez-vous, sans rougir, être exigeantes, sensuelles ?

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Placez-vous, souvent, devant ce miroir de toutes les vertus. Vous serez portées à réformer, à parfaire ce qu'il y a de défectueux en vous.

2. Appliquez-vous à imiter Marie en toutes choses : à l'égard de Dieu, de vos parents, de vos maîtresses, de vos pasteurs, de vos compagnes, de vous-mêmes.

3. Rappelez-vous les trois mots de saint Ambroise commentés plus haut. Ayez, comme elle, la modestie d'une vierge, l'amabilité d'une bonne compagne, et, dans le lieu saint, la dignité d'une mère.

4. Voyez, autour de vous, celles qui reproduisent, le mieux, ce modèle des modèles. Ce sera pour vous d'un puissant encouragement.

5. Enfin, ayez à cœur d'être, vous-mêmes, l'exemple de vos plus jeunes compagnes. C'est votre devoir, ce sera aussi votre gloire et votre profit.

VI.

La Foi

I.— COMMENÇONS PAR UNE ÉTUDE DOGMATIQUE.

C'est une vertu surnaturelle, infuse, qui nous porte, à donner l'adhésion libre et ferme de notre âme à l'enseignement de l'Eglise catholique, nous parlant au nom de Jésus-Christ, avec son autorité et son infaillibilité.

Le domaine de la foi, ce sont, d'après l'Apôtre saint Paul, *les biens futurs que nous devons attendre, et les vérités supérieures à notre intelligence*, que Dieu a manifestées dans l'Ecriture et la Tradition (1). Ces vérités, dont l'Eglise a le dépôt, sont : l'existence d'un Dieu unique en trois Personnes, Père, Fils et Saint Esprit, ses infinies perfections, les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, la vie et la doctrine de Jésus-Christ, la divine constitution de l'Eglise, les biens de la grâce déposés dans les sacrements, nos fins dernières, nos devoirs pour arriver au bonheur du ciel.

Quel vaste et admirable champ, digne des études de toute votre vie !

Rien de plus raisonnable que la foi, puisqu'elle est appuyée sur la parole infaillible de Dieu, parole qui nous vient par l'Eglise, infaillible elle-même, quand elle nous apprend ce que nous devons croire

(1) Ep. aux Hébreux, XI, 1.

et faire pour être sauvés. A tout ce qu'elle nous enseigne nous pouvons dire, en toute sécurité : *Credo*, je crois, puisque c'est Dieu même qui nous parle par elle.

Oui, Dieu même est avec l'Eglise. Nous ne pouvons en douter. Non seulement nous en avons pour garant la parole de Jésus-Christ, son divin Fondateur, disant à ses Apôtres : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (1)... *Qui vous écoute m'écoute* (2)... mais aussi nous en avons les preuves les plus nombreuses et les plus solennelles.

Ecoutez-les, résumées en quelques lignes :

Les saintes Ecritures divinement inspirées.

Les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples.

Les prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament, toutes réalisées.

La sainteté de la doctrine catholique.

La conversion des Gentils, malgré la corruption universelle, malgré les persécutions.

La stabilité de l'Eglise qui défie ses ennemis, même la durée des siècles.

Les martyrs sans nombre qui ont souffert la mort pour la foi, les saints qui l'ont glorifiée par leur vie et leurs miracles, dans tous les temps, dans toutes les conditions, à tous les âges de la vie.

Si, après des témoignages aussi éclatants, que plusieurs comparent aux sept sceaux de l'Apocalypse, nous étions dans le faux, nous devrions nous retourner vers Dieu et lui dire : Seigneur, c'est vous-même qui nous avez trompés.

II. — QUALITÉS DONT LA FOI DOIT ÊTRE REVÊTUE.

Elle doit être éclairée, entière, simple, pratique.

(1) S. Matthieu, XXVIII, 20.
(2) S. Luc, X, 16.

1. *Eclairée.* Nous devons savoir ce que nous croyons. A nous donc d'apprendre les vérités saintes, deprofiter des moyens qui nous sont offerts d'étendre nos connaissances religieuses.

2. *Entière.* Ne faire exception pour aucune vérité, ce qui serait souverainement injurieux pour Dieu et entaché d'hérésie.

3. *Simple.* Croire aussi bien les mystères ou vérités cachées, que ce que nous pouvons comprendre. Dieu nous les a révélés, pour nous fournir l'occasion de lui offrir un témoignage de notre humilité et de notre soumission, pour nous donner une idée de sa grandeur, un avant-goût du ciel où nous le verrons, face à face, comme il est en réalité.

4. *Pratique.* Nous devons conformer notre vie à notre foi. Il ne servirait à rien de croire d'une façon et de vivre d'une autre, de croire en chrétien et de vivre en païen. *La foi sans les œuvres est une foi morte*, dit saint Jacques (1).

III. — QUELQUES CONSEILS PRATIQUES.

1. Remerciez souvent Dieu du bienfait de votre vocation à la foi. Comparez-vous à ceux qui ont vécu ou vivent dans l'idolâtrie et vous verrez quelle reconnaissance vous lui devez pour cette ineffable faveur. Remerciez-le aussi de vous avoir fait naître dans la France catholique, de bons parents.

2. Aimez l'église où vous avez été baptisées.

3. Célébrez l'anniversaire de votre baptême, par l'assistance à la messe et la sainte communion.

4. Etudiez fréquemment les vérités de la foi. Lisez volontiers le saint Evangile. La vierge sainte Cécile le portait habituellement sur sa poitrine.

(1) S. Jacques, II, 26.

5. Montrez-vous dociles aux enseignements de l'Eglise.

6. Ne cherchez jamais à sonder les mystères. C'est s'exposer à perdre la vue, que de regarder trop fixement le soleil.

7. Observez fidèlement les commandements et la direction de l'Eglise.

8. Développez en vous l'esprit de foi, c'est-à-dire, ayez les vues de la foi, les jugements de la foi, les aspirations de la foi, les œuvres de la foi. *Le juste vit de la foi*, dit saint Paul (1).

VII.

Excellence, avantages, nécessité de la Foi.

I. — COMPRENEZ-EN LA GRANDEUR.

La foi, dit saint Jean Chrysostome, c'est la lumière de l'âme, la porte de la vie, le fondement du salut éternel. *C'est par la foi*, disait saint Paul aux premiers chrétiens, *que vous êtes tous des enfants de Dieu* (2). Elle est, dit saint Bernard, un modèle de l'éternité, elle embrasse, en même temps, dans son sein immense, le passé, le présent et l'avenir ; rien ne lui échappe, rien n'est au-dessus d'elle.

La foi n'est pas moins admirable dans ses œuvres. *C'est par la foi*, dit saint Paul, que les justes et les prophètes *ont vaincu les royaumes, accompli la justice, obtenu les promesses, fermé la gueule des lions, éteint les puissances du feu ; qu'ils ont été guéris de leurs langueurs, qu'ils ont été forts dans la guerre, qu'ils ont mis en fuite les armées étrangères* (3).

(1) Ep. aux Romains, I, 17.
(2) Ep. aux Galates, III, 26.
(3) Ep. aux Hébreux, XI, 33 et 34.

Que de merveilles plus étonnantes encore, depuis Jésus-Christ! Il suffit de rappeler la Vierge Marie, les Apôtres, les Docteurs, les Anachorètes, les Martyrs et les saints de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de tout pays, qui ont illustré le monde. Il suffit de considérer, un moment, les œuvres catholiques, les monuments chrétiens, depuis nos superbes cathédrales jusqu'aux modestes écoles où enseignent nos humbles religieuses. Qui a fait tout cela? la foi.

II. — APPRÉCIEZ AUSSI SES AVANTAGES.

1. Elle vous donne la réponse complète à toutes les questions qui nous intéressent au plus haut point : Dieu, nous-mêmes, la vie présente, la mission de l'homme sur la terre, la vie future. Qu'on interroge un enfant chrétien sur toutes ces choses qui embarrassent les philosophes, ses réponses dissiperont tous les doutes. La foi aura parlé par ses lèvres.

2. Elle nous fortifie par les convictions qu'elle donne à notre âme, par les exemples de Jésus-Christ et des saints, par les récompenses qu'elle nous fait entrevoir. *Dieu le veut*, criait Pierre l'Ermite, et des masses de combattants se précipitaient à la conquête des Saints Lieux. *Le ciel en est le prix*, crie le missionnaire aux pécheurs pressés au pied de sa chaire, et voilà que les plus irrésolus embrassent la voie de la pénitence, courent au tribunal de la réconciliation.

3. Elle nous console dans nos peines. Il suffit de voir la crèche, le calvaire, le ciel ; à la crèche, un Dieu pauvre et abaissé ; au calvaire, un Dieu qui souffre et expie pour nous ; au ciel un Dieu qui essuie toute larme, guérit toute blessure, paie toute bonne action, tout acte de patience ; et voilà qu'aus-

sitôt les âmes abattues se raniment, reprennent généreusement le chemin du devoir, de la patience, du sacrifice.

4. Elle nous élève au-dessus de nous-mêmes. Quoi de plus ennoblissant que la fuite du mal, que la pratique des vertus et des œuvres saintes, toutes choses qui sont fruits de la foi ?

5. Elle nous grandit aux yeux du ciel et de la terre. Voyez comme Dieu glorifie ses saints, comme l'Eglise les honore, comme le monde entier tombe à genoux devant eux, seraient-ils des mendiants comme Benoît Labre, des esclaves, comme sainte Blandine. Pourquoi donc? Ce sont les héros de la foi.

6. Elle nous fait apôtres et pères de peuples entiers. Comment saint Martin a-t-il converti une partie des Gaules, saint Patrice l'Irlande, saint Boniface l'Allemagne, saint François Xavier des milliers de païens aux Indes et au Japon? par la foi.

III. — N'OUBLIEZ JAMAIS SA NÉCESSITÉ.

Rien de plus facile à démontrer. Est-ce que Jésus-Christ ne dit pas formellement : *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné* (1)? Est-ce que saint Paul n'affirme pas que, *sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu* (2)? La raison nous dit également que, puisque le ciel c'est Dieu se donnant en récompense à ses bons serviteurs, et le premier devoir d'un serviteur fidèle étant de s'incliner sous l'autorité de son maître, c'est également pour nous un devoir de nous soumettre à la parole de Dieu, si nous voulons obtenir son paradis.

(1) S. Marc, XVI, 16.
(2) Ep. aux Hébreux, XI, 6.

IV. — METTEZ EN PRATIQUE LES CONSEILS SUIVANTS.

1. Dans vos doutes, faites appel à la foi qui vous éclairera, vous montrera la route à suivre. Interrogez les maîtres de la foi, votre pasteur, votre confesseur.

2. Dans vos difficultés, appuyez-vous sur votre foi et dites : En avant ! Oui, allez de l'avant ; Dieu sera pour vous.

3. Dans vos peines, voyez le Calvaire, voyez le ciel. Dites : Jésus-Christ a souffert... au ciel toute larme est essuyée... Aussitôt votre cœur se raffermira.

4. La foi ! toujours la foi ! Que ce soit là votre devise, votre guide. Vous assurerez votre vie et votre éternité.

VIII.

Préserver, alimenter, accroître sa Foi.

I. — PRÉSERVEZ VOTRE FOI.

Imitez le serpent qui, dans les dangers, se préoccupe de sauver sa tête avant tout. Que votre sollicitude principale soit de sauver votre foi.

Ecoutez les dangers que vous devez fuir, à tout prix, si vous voulez la conserver :

1. L'ignorance religieuse. *Honteuse* chez tout chrétien, elle l'est davantage encore chez la jeune fille, appelée particulièrement à la piété, à raison de son sexe plus délicat et plus dévoué.

Elle n'est pas moins *désastreuse*. Non seulement le devoir, le sacrifice, le dévouement sont pour elle choses inconnues, mais quand vient l'heure des passions, elle cède à leurs mauvais entraînements ; alors, c'en est fait de tout honneur, de toute délicatesse :

c'est la fange du vice, le péché sans fin, sans mesure, sans remords.

2. Les mauvaises lectures, à savoir des livres ou journaux sans foi, à plus forte raison, impies. Comment déplorer assez leurs funestes conséquences? Tentations contre la foi — elles prennent souvent les proportions de l'obsession — dégoût des pratiques religieuses, omission des exercices de piété, éloignement des sacrements, habitudes d'impureté, recherche effrénée des plaisirs du monde, afin de mieux s'étourdir, découragement, suicide.

3. La fréquentation des mondains, des gens sans foi. On ne tarde guère à leur ressembler.

4. La manie de discuter sur tout, même sur les vérités de la foi. Arme des plus dangereuses, qu'on ne touche guère sans se blesser. L'Eglise n'en permet l'usage public qu'à ceux qu'elle sait tout à fait éprouvés. Une jeune fille qui cherche les pourquoi, les comment, dans les choses de la foi, est déjà chancelante et ne tarde guère à tomber dans l'erreur.

5. Les passions mal combattues, surtout l'orgueil et la volupté. L'impiété a pour causes principales ces deux passions. Bouguer, grand savant du siècle dernier, disait au P. La Berthonie : Mon père, je n'ai été impie que parce que j'ai été corrompu.

II. — ALIMENTEZ VOTRE FOI.

Retenez les principaux moyens de le faire.

1. Réfléchissez sérieusement et fréquemment sur les vérités de la foi. C'est ainsi que vous illuminerez votre intelligence, que vous disciplinerez vos affections, que vous stimulerez votre volonté pour le bien.

2. Entendez souvent la parole de Dieu, toujours avec attention, avec docilité d'esprit, de cœur et de

volonté. Ne cherchez pas la belle éloquence, mais la vérité.

3. Suivez les catéchismes de persévérance de la paroisse et même ceux de première communion, toujours plus simples, plus substantiels, plus utiles.

4. Composez-vous une bibliothèque chrétienne, afin de faire, de temps en temps au moins, une lecture fortifiante.

5. Ne fréquentez que des personnes d'une foi pure. Moyen puissant et indispensable. Quel trésor, quand on peut les rencontrer autour de soi !

III. — ACCROISSEZ VOTRE FOI.

Comment y parvenir ?

1. Demandez-en fréquemment la grâce à Dieu. Faites-lui la prière de saint Pierre : *Seigneur, accroissez ma foi* (1).

2. Ayez une dévotion particulière aux saints qui ont excellé par leur foi, par leur zèle à propager la foi, par conséquent aux Apôtres, aux saints apostoliques.

3. Agissez toujours par esprit de foi, par des vues surnaturelles, même dans les choses les plus communes.

4. Commencez vos actions par un regard de foi. Un anachorète avait l'habitude d'élever les yeux, avant chacune de ses actions. Comme on lui en demandait la raison : Je vise au but, avant de lâcher mon coup, répondit-il. Quelle sagesse !

5. Pensez que vous serez heureuse de pouvoir dire à la mort comme saint Paul : *J'ai gardé ma foi, fidem servavi* (2).

Hélas ! combien devront dire : J'ai perdu ma foi.

(1) S. Luc, XVII, 5.
(2) 2e Ep. à Timothée, IV, 7.

Malheur incomparable ! Evitez-le pour tout au monde.

6. Faites souvent l'acte de foi, ne feriez-vous que dire ces seuls mots : Mon Dieu, je crois. Chantez, avec bonheur, le *Credo* de l'Eglise.

IX.

L'apôtre de la Foi.

I. — MÉDITEZ LES EXEMPLES SUIVANTS.

1. C'est la vierge Pudentienne, fille du sénateur Pudens, l'hôte du Prince des Apôtres.

Elle a l'honneur de voir saint Pierre sous le toit paternel, d'entendre sa parole lumineuse et enflammée. Avec quelle avidité elle la recueille des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ ! Quels progrès rapides elle fait dans la connaissance des vérités divines, dans la pratique de notre sainte Religion, dans l'acquisition de toutes les vertus !

Devenue plus grande, elle se livre à l'apostolat de la foi, ce qu'elle fait jusqu'aux derniers jours de sa vie. Elle accueille, au foyer domestique, les chrétiens encore novices ; elle les fortifie par ses exemples pleins de générosité, les encourage par ses paroles brûlantes. C'est surtout à l'égard des siens qu'elle exerce son zèle. On l'entend volontiers et on se rend à ses pressantes sollicitations. Les conversions succèdent aux conversions, la famille entière est gagnée à la foi, les hommes, au nombre de quatre-vingt-seize, reçoivent le baptême et deviennent disciples de Jésus-Christ.

2. C'est cette ouvrière de Lyon, Mlle Jaricot, qui, peinée de voir trop peu d'ouvriers à l'Œuvre des Missions Etrangères, s'associe quelques jeunes filles,

dans la pensée de prélever chaque semaine, un sou de leur modique salaire, et d'aider à l'envoi de missionnaires plus nombreux. L'Œuvre de la Propagation de la Foi était fondée (1822). Aujourd'hui, répandue dans toutes les contrées du monde, elle recueille, chaque année, plus de six millions, dont quatre et demi sur le sol de France.

3. C'est la jeune fille de nos villes, qui reçoit, chez elle, des petits enfants, garçons ou filles, des écoles sans Dieu, et leur enseigne le catéchisme, l'Evangile, l'histoire sainte, les prières, tout ce qu'un chrétien doit savoir. Que de temps, de patience, de bonté, elle consacre à cette œuvre de premier ordre !

4. C'est cette religieuse modeste, timide, mais au cœur vaillant, qui quitte sa famille, parfois même sa patrie, pour aller catéchiser des enfants étrangers et leur montrer le chemin qui mène au Ciel. Qui dira sa patience, sa bonté, sa persévérance, dans cette mission toujours pénible, souvent ingrate?

II. — COMBIEN DE SORTES D'APOSTOLAT ?

1. Il y a l'apostolat de la parole. Sans doute, il est principalement réservé aux ministres de l'Evangile. Cependant, il appartient, dans une certaine mesure, aux fidèles qui peuvent toujours l'exercer, par le langage de la foi et par l'enseignement des vérités chrétiennes, aux enfants et aux personnes ignorantes.

2. Il y a l'apostolat de la plume. C'est composer des ouvrages pour la défense ou la diffusion de la foi. Il se rapporte au précédent, il en partage la gloire, et il en prépare aussi la récompense au Ciel. *Ceux qui forment beaucoup d'âmes à la justice*, dit le Saint Esprit, *brilleront comme des étoiles dans toute l'éternité* (1).

(1) Daniel, XII, 3.

3. Il y a l'apostolat de l'exemple. Une vie vraiment chrétienne est une prédication muette et éloquente à la fois. Les paroles émeuvent, mais les exemples entraînent, disaient les anciens. Tous y sont appelés.

4. Il y a l'apostolat de la prière. C'est prier pour la conservation de la foi, pour le réveil de la foi, pour l'accroissement de la foi, pour la conversion des pécheurs, pour la persévérance des justes.

5. Il y a l'apostolat de la pénitence. C'est s'imposer des jeûnes, des aumônes, des mortifications, des sacrifices, pour la réparation des impiétés, des blasphèmes, des iniquités qui couvrent le monde.

Toutes ces diverses sortes d'apostolat sont admirables, précieuses devant Dieu, pleines de richesses pour le monde, de mérites et de gloire pour ceux qui savent s'y dévouer.

Méditez-les et vous voudrez faire tout ce que vous pourrez, afin d'avoir part à la grande moisson des cieux.

Il est dit de sainte Thérèse qu'elle convertit, par ses prières, autant d'âmes que saint François Xavier, dans les Indes et le Japon, par ses prédications. On parle de plusieurs centaines de mille. Quelle moisson pour l'un et pour l'autre !

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Faites-vous apôtres de vos familles, en y ramenant ou en y conservant les œuvres de la vie chrétienne : prières de chaque jour, sanctification du dimanche, observation de l'abstinence, réception des sacrements.

2. Faites-vous apôtres de vos paroisses par votre vie franchement chrétienne, par votre docilité à la direction pastorale, par votre influence salutaire, par votre soin de grouper, autour de vous, celles de vos

compagnes, en qui vous voyez bonnes dispositions et généreuse volonté. Que de puissance dans ces groupements !

3. Faites-vous apôtres du monde entier par vos prières et vos largesses en faveur des Œuvres si intéressantes de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, de saint François de Sales, des Ecoles Chrétiennes.

X.

La martyre de la Foi.

I. — SAINTE CATHERINE AVANT SA CONVERSION.

Elle est née de parents illustres, mais païens. Ame simple et droite, elle ne cherche que la vérité et le bien.

Or, Dieu n'abandonne jamais de telles âmes. La sainte Vierge lui apparaît, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Mais celui-ci se détourne de la jeune fille, qui en éprouve une grande peine. Comme elle apprend que l'on enseigne chez les chrétiens, elle y accourt. Quelle joie c'est pour elle d'entendre la doctrine sacrée ! Disciple docile des ministres de l'Evangile, elle demande et reçoit le baptême. La même visite lui est rendue et, cette fois, elle jouit des caresses de l'Enfant Jésus, qui lui passe au doigt un anneau mystérieux et symbolique.

II. — CATHERINE APRÈS SA CONVERSION.

Encouragée par la vision divine, elle continue l'étude de la religion chrétienne, elle y joint la science des lettres humaines et de la philosophie. A dix-huit ans elle surpasse les plus savants de sa ville.

Jeunes filles, si vous savez ainsi joindre l'étude de notre sainte Religion à la connaissance des sciences humaines, votre esprit s'illuminera, chaque jour, davantage ; votre cœur se dégagera, de plus en plus, des choses d'ici-bas ; votre volonté se trempera pour la pratique du bien.

Pourquoi donc y en a-t-il tant qui fuient la lumière ? Légèreté, orgueil, respect humain, lâcheté, crainte de se trouver dans la nécessité de changer de vie. *Noluit intelligere ut bene ageret* (1).

Que c'est *triste*, *honteux*, *funeste !*

Une fois instruite, elle se met à la pratique des vertus. Elle va de progrès en progrès, devient l'exemple de toute sa ville. Tous en sont édifiés, émerveillés. Elle-même en goûte un bonheur croissant.

Jeunes filles, essayez-en donc et vous verrez combien il fait bon servir Dieu.

III. — CATHERINE APÔTRE.

Ce n'est pas assez pour elle d'être chrétienne, instruite, modèle de vertus, il lui faut devenir apôtre. La foi est un trop grand flambeau pour qu'on le tienne caché sous le boisseau, un trésor trop précieux pour qu'on l'enfouisse dans la terre. Pleine de courage et de charité, elle va trouver l'empereur Maximin, lui adresse les remontrances les plus dignes et les plus fortes. L'impératrice et le général en chef en sont touchés au point de se faire chrétiens. Maximin, irrité, appelle de nombreux philosophes, afin de confondre Catherine, qui trouve là l'occasion de déployer tout son zèle. Plusieurs, en effet, se convertissent.

Jeunes filles, ne vous contentez pas d'étudier notre sainte Religion. Allez plus loin encore, montrez du

(1) Psaume, XXXV, 4.

zèle pour la propager et la défendre. Ne laissez passer ni une erreur sans la rétorquer, ni un ignorant sans l'instruire, ni un blasphémateur sans le couvrir de confusion, ni un égaré sans lui tendre la main

IV. — CATHERINE MARTYRE DE LA FOI.

Plus de cinquante philosophes se sont convertis, mais les autres demeurent dans l'idolâtrie, l'empereur surtout. Il a trop de passions à étouffer. C'est là l'éternel obstacle à la conversion des impies, chez qui le cœur est plus malade que l'esprit.

Catherine est mandée et le silence lui est imposé, mais vainement. Pourrait-elle ne pas faire connaître Jésus-Christ et sa Religion sainte ? On la jette en prison, on la frappe de verges, on la prive, pendant onze jours, de toute nourriture. Rien n'abat son courage. Enfin, l'empereur la condamne à mourir déchirée par une roue, qui doit faire voler ses chairs en lambeaux. Mais, ô prodige du ciel ! la roue se brise, et un soldat, sur l'ordre du cruel empereur, tranche la tête de la généreuse vierge.

Dieu, après sa mort, fait transporter son corps par les anges sur le mont Sinaï, où fut proclamée la Loi sainte. L'Eglise catholique lui voue un culte universel. La jeunesse chrétienne la prend pour patronne et chante ses vertus, ses combats, ses gloires. Sa patrie lui élève une superbe basilique, où, chaque année, le consul de France vient, avec tous les membres de la légation, assister à la messe solennelle de sa fête.

Jeunes filles, quel admirable modèle ! Marchez sur ses traces, ne rougissez jamais de votre foi, ne craignez pas de la confesser hautement et, s'il faut souffrir pour elle, faites-le vaillamment. Acceptez de bon cœur les mépris, les tracasseries du monde.

Tout ce que vous aurez souffert pour la foi de Jésus-Christ vous sera rendu en joie et en gloire dans le ciel pendant l'éternité. *Celui qui m'aura confessé devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père* (1).

XI.

L'Espérance.

I. — FAISONS CONNAITRE CETTE VERTU.

Espérance ! mot magique, disons mieux, mot divin, donné par Dieu même aux hommes, après la catastrophe de l'Eden, mot, hélas ! mal compris par la plupart.

Saint Paul dit que tout homme vit d'espérance (2). Celui-ci convoite la richesse et, pour l'obtenir, il multiplie ses privations, ses efforts, ses travaux, ses industries. Il lui semble qu'il a obtenu ce qu'il désire et il en jouit déjà par avance. Celui-là ne respire que gloire, honneurs, dignités, postes élevés, et il dirige vers ce but toutes ses pensées, ses démarches, ses sacrifices. Ce qui le soutient dans ses efforts, c'est la pensée du bonheur qu'il y goûtera. Cet autre ne rêve que plaisirs, satisfactions, jouissances, fêtes mondaines et, par avance, il plonge déjà son esprit et son cœur dans les voluptés qu'il se flatte d'y trouver.

Espérances bien misérables qui n'aboutissent qu'à des déceptions. Quand les uns et les autres ont atteint ce qu'ils désirent, leur cœur est aussi vide de bonheur.

Peu, très peu vivent de la véritable espérance. Aussi, que de vies manquées et pouvant se résumer

(1) S. Matthieu, x, 32.
(2) Ire Ep. aux Corinthiens, IX, 10.

en ce seul mot : *Erravimus, nous nous sommes trompés* (1) !

L'espérance chrétienne, la seule vraie, se définit : une vertu surnaturelle, infuse, divine, qui nous fait attendre de la bonté de Dieu, par les mérites réparateurs de Jésus-Christ, les grâces dont nous avons besoin, dans la vie présente, pour vivre d'une manière digne de Dieu, et, dans la vie future, la gloire du ciel, pour laquelle nous sommes créés.

Le ciel ! la grâce pour atteindre au ciel ! voilà donc le double objet de notre espérance. Le ciel en est le premier et principal objet, la grâce en est l'objet secondaire, et, par là, il faut entendre la grâce sanctifiante, et toutes les grâces actuelles que Dieu met à notre disposition, pour nous aider à parvenir au ciel.

Voilà ce que nous devrions toujours avoir devant les yeux. Comme notre cœur se détacherait des biens périssables de ce monde ! Comme les sacrifices nous paraîtraient faciles ! A l'exemple de saint Ignace, nous nous écrierions : Que la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel ! Nous dirions avec saint François d'Assise : Le bien que j'attends est si grand que toute peine m'est plaisir ! La pauvre Elisabeth d'Angleterre tenait un tout autre langage, quand elle disait : Que Dieu me donne quarante ans de règne et je lui laisse son paradis.

II. — QUELLE ADMIRABLE VERTU !

1. Rien n'est plus solide, puisqu'elle repose sur *la bonté de Dieu*, notre Créateur et notre Père, sur *ses promesses* qui ne peuvent faillir, sur *les mérites de Jésus-Christ* mort pour nous sur la Croix, ce qui fai-

(1) Sagesse, v, 6.

sait dire à saint Bernard mourant : *Vulnera tua, merita mea.* Vos plaies, voilà mes mérites!

2. Rien qui honore mieux Dieu, puisque, par elle, nous reconnaissons le plus beau de ses attributs : sa bonté. Il en est sensiblement touché et il déclare formellement qu'il délivrera, qu'il protégera, qu'il glorifiera celui qui met sa confiance en lui (1).

3. Elle nous honore nous-mêmes ; elle est la marque d'un grand esprit et d'un grand cœur; *d'un grand esprit*, en montrant que nous estimons à sa juste valeur ce qu'il y a de plus précieux au monde ; *d'un grand cœur*, puisque la possession de Dieu peut, seule, le satisfaire.

III. — OBSERVEZ LES CONSEILS SUIVANTS PAR RAPPORT A CETTE VERTU.

1. Développez-la, de plus en plus, en vous, par la réflexion, par la prière, par des actes réitérés. Dites souvent ces mots des psaumes : *In te, Dómine, speravi* (2). Deux religieux disaient ensemble leur office, dans la campagne romaine, puis, surpris par la pluie, s'étaient réfugiés sous un abri, pour achever Matines. Quand ils eurent prononcé les dernières paroles du *Te Deum*, une femme qui se trouvait près d'eux leur dit : *Signori, Che bella parola : In te, Domine, speravi !* Oh ! la belle parole : Seigneur, j'ai espéré en vous (3) ! — Elle devrait être sans cesse au cœur et sur les lèvres d'un chrétien.

2. Agrandissez votre dévotion à Marie, mère de la sainte espérance, porte du ciel, échelle des pécheurs.

3. Regardez souvent le ciel, terme du voyage chrétien en disant : *In domum Domini ibimus.* Nous irons dans la maison du Seigneur (4).

(1) Psaume xc.
(2) Ps. xxx, 2.
(3) Louis Veuillot, Parfums de Rome, tome II, p. 146.
(4) Psaume, cxxi, 1.

4. Demandez sans cesse à Dieu *sa grâce et son saint paradis.*

XII.

Avantages, nécessité, qualités de l'Espérance.

I. — QUE CETTE VERTU EST PRÉCIEUSE !

1. Elle nous console dans toutes nos peines. Si nous savons nous dire : Au ciel tout sera passé : peines, épreuves, tribulations, chagrins, ennuis, privations ; Dieu essuiera toute larme, Dieu nous rendra ceux que nous aurons perdus et pleurés, aussitôt nous sentons nos larmes se sécher, notre cœur se raffermir.

2. Elle nous fortifie dans nos combats. Si nous nous disons : ici-bas, les luttes ; là-haut, les victoires ; tous nos combats de la terre seront couronnés au ciel, tous nos travaux récompensés, toutes nos semailles suivies de moissons éternelles, quel courage nous sentirons s'élever en nous ! et, sans délai, nous voudrons combattre vaillamment, travailler généreusement, semer abondamment.

3. Elle nous donne la patience dans nos souffrances. Pour un moment de tribulation, une éternité de bonheur, les souffrances d'ici-bas changées en joies célestes, les épines en roses, quelle douce espérance ! *Mon enfant, regarde le ciel*, disait la mère des Machabées à son plus jeune fils. C'est ainsi qu'elle animait son courage déjà si grand (1).

4. Elle nous excite à faire le bien. Si nous demandons aux anachorètes la raison de leurs austérités, aux missionnaires le motif de ces lointains voyages et de ces durs travaux, entrepris pour la conversion des

(1) 2e livre des Macchabées, VII, 28.

infidèles, aux religieux et aux religieuses le but final de tant de renoncements, tous nous répondent par ce seul mot : Le ciel ! le ciel ! Voilà tout le secret de leur vie sainte. On demandait à sainte Marie l'Egyptienne comment elle avait pu passer tant d'années au désert : Par l'espérance du paradis, répondit-elle.

II. — ELLE N'EST PAS MOINS NÉCESSAIRE.

Rien de plus indispensable pour le salut. *C'est par l'espérance que nous sommes sauvés*, dit saint Paul (1). Par conséquent, sans elle, point de salut.

Rien de plus injurieux pour Dieu que le manque d'espérance. C'est la négation de sa tendresse paternelle. Et pourtant, nul n'est aussi père, dit Tertullien.

C'est pareillement la négation de sa miséricorde, l'un de ses plus beaux attributs. Comment pourrait-il ouvrir le ciel à ceux qui se défient de lui ?

Rien de plus triste que la vie sans espérance. C'est un enfer anticipé. Le poète fait adresser cette parole aux damnés : Vous qui venez en ce lieu, laissez au dehors toute espérance (2).

Qu'ils sont cruels pour eux-mêmes, ceux qui se refusent les bienfaits de l'espérance chrétienne !

III. — CE QU'ELLE DOIT ÊTRE.

1. *Ferme*, comme Dieu même, qui a plus à cœur de nous accorder ses grâces que nous de les recevoir, dit saint Augustin. Nos fautes ne doivent point y faire obstacle ; jetées dans le sein de la divine Miséricorde, elles ne sont pas plus qu'une goutte de fiel dans un océan de lait, dit saint Jean Chrysostome. *Quand même vos péchés*, nous dit Dieu par Isaïe,

(1) Ep. aux Romains VIII 24.
(2) Dante, *la Divine Comédie : l'Enfer*.

seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige, si vous savez en faire pénitence (1).

2. *Entière.* Nous n'en ferons jamais autant que Dieu pour notre salut. Par conséquent, pas de réserve, pas d'exception. Se confier en Dieu pour une chose, s'en défier pour une autre, ce serait le blesser à la prunelle de l'œil, c'est-à-dire, de la façon la plus sensible.

Nous devons imiter l'enfant qui se jette, les yeux fermés, dans le sein de sa mère, convaincu qu'elle aura soin de lui.

3. *Constante.* Autrement, ce serait ouvrir la porte à la défaillance, au désespoir.

4. *Active*, c'est-à-dire, accompagnée des œuvres. Dieu qui nous a créés sans nous, rachetés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous, dit saint Augustin. De là le proverbe : Aide-toi et le ciel t'aidera. On y pense pour les choses de ce monde et on l'oublie pour le salut.

Méditez bien ces qualités et vous aurez à cœur de les acquérir toutes.

IV. — QUELQUES CONSEILS PRATIQUES.

1. Confiez-vous entièrement en Dieu, dans la triple affaire de votre salut, de votre vocation, de vos intérêts matériels. Il est plus riche, plus habile, plus puissant que vous.

2. Demandez-lui souvent d'accroître votre espérance.

3. Appelez le ciel de tous vos vœux. *Mon Dieu, que je meure pour vous voir*, disait saint Augustin.

4. Agissez toujours en futures élues du ciel. Mettez votre vie d'accord avec votre espérance. Quelle

(1) Isaïe, I, 18.

honte ce serait d'attendre le ciel et de vivre en réprouvées!

5. Ayez une tendre dévotion au Sacré Cœur. Il dilatera le vôtre par les chauds rayons de la confiance.

XIII.

Le bon règlement de l'Espérance.

I.— POURQUOI DEVEZ-VOUS RÉGLER VOTRE ESPÉRANCE ?

1. D'abord, parce qu'il n'y a pas de vertu sur laquelle le démon nous tente aussi généralement, aussi constamment, aussi artificieusement.

Aussi généralement... nul n'est exempt. Souvent même, ce sont les âmes les plus pieuses qu'il attaque avec le plus d'acharnement, et, s'il en est qu'il semble épargner, c'est pour leur porter, un jour, des coups d'autant plus violents qu'ils les aura plus épargnées.

Aussi constamment... pas d'époque où il nous fasse grâce sur cette vertu. Il ralentit ses attaques contre la vertu de pureté, à l'époque de la vieillesse, mais non ses assauts contre l'espérance. Il redouble d'efforts, à mesure qu'il nous voit plus proches du terme, dans les angoisses de l'agonie. Que l'Eglise est sage, elle qui nous exerce à la pratique de l'espérance, dans l'office des Complies, où cette vertu semble déborder de chaque parole des psaumes qu'elle met sur nos lèvres! Elle veut, ainsi, nous apprendre et nous préparer à en produire des actes, au grand soir de notre vie.

Aussi artificieusement... Ceux que le démon ne peut attaquer en face, il s'efforce de les surprendre sournoisement. Parfois, il varie ses coups. A l'un il exagère ses fautes, comme à Judas, à Luther, à Caïn. A l'autre il rappelle ses bonnes œuvres avec emphase

et complaisance ; il lui en déroule, à plaisir, la longue suite et les heureuses conséquences. Pour l'ordinaire, il attaque les pécheurs par le désespoir ; les justes, par la présomption.

2. Un autre motif, c'est que, du bon règlement de votre espérance, dépendent la sagesse et le bonheur de votre vie, l'heureux succès de votre mort, votre éternité tout entière. Par conséquent, vous aurez beau acquérir les autres vertus, vous appliquer à la pratique des bonnes œuvres, si votre espérance n'est pas bien réglée, vous vous exposerez à tout manquer : vie, mort, éternité. Tout s'écroulera, parce que cette base fera défaut.

Tel est le sentiment des saints Docteurs. Deux choses tuent les âmes, dit saint Augustin, ou le désespoir ou la mauvaise espérance, *aut desperatio aut perversa spes*. C'est bien l'espérance mal réglée. Malheur, dit-il encore, à la mauvaise espérance ; et il ajoute : On ne peut compter ceux que la mauvaise espérance abuse. Saint Alphonse dit que c'est le filet dans lequel le démon prend et entraîne en enfer presque tous les chrétiens qui se perdent. Ils se damnent, dit-il, ou parce qu'ils espèrent trop, ou parce qu'ils espèrent trop peu.

II. — COMMENT RÉGLER VOTRE ESPÉRANCE ?

En lui donnant, dans une juste mesure, tous les éléments qui doivent la constituer. Nous allons les énumérer, puis nous les expliquerons, en détail, dans chacun des chapitres suivants.

Le premier élément de la bonne espérance, c'est *le détachement des choses créées*. On comprend qu'il doit précéder tous les autres ; car, si une âme est enfoncée dans la matière, comment pourrait-elle jamais

s'élever et prendre son essor vers les hauteurs des cieux?

Le second élément, c'est *le désir du ciel*, sans lequel toute âme demeure froide et insensible aux biens supérieurs.

Le troisième, c'est *le soin de discipliner sa vie*, faute de quoi l'âme manque de vigueur, de consistance, s'émiette et tombe en ruines.

Le quatrième, c'est *la confiance en Dieu seul*, notre auteur, notre réparateur, notre fin suprême, qui a plus à cœur notre salut que nous ne pouvons l'avoir nous-mêmes.

Le cinquième, c'est *la crainte de Dieu*, frein puissant qui empêche le char de notre âme d'aller à la dérive.

Le sixième, c'est *la défiance de nous-mêmes*, autre frein non moins nécessaire.

Le septième, c'est *l'horreur de la présomption*, grand écueil où tombent beaucoup d'âmes.

Le huitième, c'est *la fuite du découragement*, second écueil où non moins périssent.

Le neuvième, c'est *la sollicitude de notre persévérance*, grand aiguillon de notre bonne volonté.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Visitez souvent votre espérance, comme on visite les instruments de sauvetage, comme un commandant de place visite les murs de sa citadelle, pour éviter les surprises de l'ennemi. Voyez si votre espérance ne manque pas de quelqu'un de ses éléments nécessaires.

2. Craignez l'illusion; elle est si facile, si commune!

3. Réformez ou fortifiez votre espérance, autant que cela est nécessaire. Imitez le sage conducteur de

vaisseau, toujours occupé à le réparer ou à le consolider, selon qu'il en est besoin.

XIV.

Détachement des choses créées.

I. — EN QUOI CONSISTE CE PREMIER ÉLÉMENT DE L'ESPÉRANCE ?

1. D'abord, à juger ces choses comme elles sont en réalité, non bonnes ou mauvaises en elles-mêmes, mais indifférentes, en ce sens qu'elles peuvent nous être utiles ou nuisibles, selon l'usage que nous en faisons.

On entend ainsi toutes choses, excepté Dieu : richesses ou pauvreté, santé ou maladie, élévation ou abaissement, longue vie ou mort prématurée, estime ou mépris, joies ou peines, succès ou insuccès.

2. Puis, à en dégager notre cœur, comme si elles nous étaient étrangères, selon la parole de saint Augustin : Vous n'êtes qu'un étranger ici-bas, vous ne faites que passer et voir.

3. A les posséder, comme si un autre que nous les possédait.

4. A en user, comme si nous n'en usions pas. C'est la recommandation de saint Paul.

5. A les perdre même, sans peine. Autrement, ce serait preuve que notre cœur y est attaché.

II. — QUEL EST SON RÔLE DANS L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE ?

Il en est le premier acte et comme la base indispensable. Tant qu'un ballon est captif, il demeure toujours à terre. De même, dit un saint, qu'un oi-

seau retenu par un fil ou par une corde, peu importe, n'en est pas moins dans l'impossibilité de prendre son vol vers le ciel, de même une âme, retenue à la terre par quelque attache que ce soit, ne peut s'élever dans les hauteurs de l'espérance chrétienne.

Si l'on voit peu de chrétiens dont le cœur batte de la véritable espérance, c'est que le grand nombre ont leurs affections, leurs aspirations parmi les biens d'ici-bas, selon cette parole du divin Maître: *Où est votre trésor, là aussi se trouve votre cœur* (1).

Quand donc vous voulez connaître où vous en êtes par rapport à cette vertu, commencez, avant tout, par voir si vous êtes bien dégagées du côté des créatures.

III. — COMMENT Y PARVENIR?

Ecoutez le résumé de cette science de la plus souveraine importance.

1. Comprendre, d'abord, le néant des biens de ce monde:

Leur peu de valeur intrinsèque. Saint Jean Chrysostome les appelle boue, fumée, bulles de savon, songe au réveil, toiles d'araignée.

Leur peu de durée. Quoi de plus éphémère? On se lève riche, on se couche pauvre.

Leur fragilité. Un moment, un rien suffit pour les anéantir.

La perte totale que nous en faisons à la mort. Un sultan faisait porter un linceul, devant lui, dans les pompes royales, afin de se rappeler que tout devait finir à la mort.

Leur peu d'influence sur notre bonheur réel. On voit des pauvres heureux, des riches misérables.

Les chagrins et les regrets dont ils sont la source.

(1) S. Matthieu, VI, 21.

Un pape mourant disait : Que n'ai-je été, toute ma vie, simple portier de mon couvent !

La paix et les mérites que leur absence peut nous causer.

2. Comprendre, ensuite, *l'importance du salut*, en comparaison duquel les choses les plus grandes ne sont que jeux d'enfants ; *sa nécessité*, à laquelle nous ne pouvons nous soustraire, puisque notre bonheur éternel en dépend et que c'est une affaire essentiellement personnelle ; son *absolue irréparabilité*, en ce sens qu'une fois perdus nous le sommes sans ressource, pour toute l'éternité.

3. Comprendre, enfin, le but de la vie présente, que Dieu nous a donnée uniquement comme un temps de semailles, où se préparent les moissons éternelles.

Quand on s'est bien pénétré de ces considérations, les liens d'ici-bas sont rompus, on regarde avec indifférence toutes les choses créées et on s'écrie : Je ne tiens à rien de tout cela, je ne veux qu'une chose : sauver mon âme ! Ainsi, on est prêt à monter plus haut dans l'espérance chrétienne.

IV. — CONSEILS PRATIQUES.

1. Rappelez-vous souvent la vie de Jésus-Christ et des saints, si parfaits dans leur détachement des choses créées. Saint Paul les regardait comme *de l'ordure, afin de pouvoir gagner Jésus-Christ* (1). Saint François de Sales disait : Si je connaissais dans mon âme quelque fibre d'attache qui ne fût point de Dieu, ni pour Dieu, ni en Dieu, je m'en déferais aussitôt. Mon Dieu et mon tout ! disait saint François d'Assise.

2. Demandez à Dieu de rompre tous vos liens.

3. Examinez-vous, de temps en temps, sur ce point

(1) Ep. aux Philippiens, III, 8.

et brisez toute attache que vous remarquerez en vous, quelle qu'elle soit et dès que vous l'apercevrez.

XV.

Désir du ciel.

I. — ACTES PRINCIPAUX DE CE SECOND ÉLÉMENT DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE.

1. Estimer le ciel, au-dessus de ce qu'on appelle biens d'ici-bas : honneur, gloire, richesse, joie, plaisir, estime. Le regarder comme le bien unique du monde entier.

2. L'avoir souvent à l'esprit et sur les lèvres. Est-ce que nos pensées, nos aspirations, nos regards, nos paroles ne sont pas pour notre patrie, où nous retournons, après un lointain voyage ?

3. L'appeler de tous ses vœux, comme le voyageur toujours désireux de toucher au terme de sa route, comme l'exilé saluant de loin sa chère patrie.

4. Tout faire en vue de le gagner, y rapporter tous ses soins et toutes ses œuvres.

5. Se tenir habituellement dans la disposition de tout sacrifier, de tout souffrir pour y parvenir.

Hélas ! trop peu de chrétiens ont ce désir. Sans dédaigner tout à fait le ciel, ils ont leurs principales préoccupations vers la terre.

Faites un retour sur vous-mêmes. Où en êtes-vous, par rapport au désir du ciel ?

II. — SES PRÉCIEUX AVANTAGES.

1. Il aide au détachement, comme celui-ci lui vient également en aide. Il fait dire avec saint Ignace : Oh ! que la terre me paraît vide, quand je regarde le ciel !

Ce sont deux compagnons d'une même route qui se soutiennent l'un l'autre.

2. Il console dans toutes les peines de la vie. On dit avec sainte Thérèse : Tout ici-bas prend fin et tout ce qui finit est court. On dit avec saint Paul : *Les souffrances de cette vie ne sont rien, en comparaison de la gloire qui nous attend au ciel* (1).

3. Il prépare et accroît la confiance en Dieu. On sent que ce désir vient de Dieu et que Dieu veut le satisfaire.

4. Il préserve de la présomption et du désespoir, ces deux vers rongeurs de l'espérance, en nous faisant mener, dès ici-bas, le vraie vie des élus.

5. Il donne des ailes pour fuir le mal, du courage pour pratiquer le bien, pour acquérir les vertus, pour faire tous les sacrifices qui se présentent. On s'écrie avec saint François d'Assise : Le bien que j'attends est si grand, que toute peine m'est plaisir.

6. Il aide à bien mourir, à mourir avec joie. Saint Louis de Gonzague disait aux religieux venus pour le visiter sur son lit de mort : Nous nous en allons avec joie. Saint Louis, roi de France, disait en mourant : Seigneur, j'irai vous glorifier dans l'assemblée des justes. Pie IX disait, avant de mourir : *Je me suis réjoui de ce que l'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur* (2). Suarez avouait qu'il ne pensait pas qu'il fût si doux de mourir (2). Il y en a qui croient entendre déjà les harmonies du ciel et qui meurent en chantant.

7. Il abrège le purgatoire. Plusieurs auteurs prétendent, avec Bellarmin, qu'il y a dans le purgatoire un lieu, qu'ils appellent prison honorable, *carcer honoratus*, pour les âmes purifiées, mais non assez désireuses du ciel. Si leur désir eût été plus ardent,

(1) IIe Ep. aux Corinthiens, IV, 17.
(2) Ps. CXXI, 1.

leur séjour en ce lieu eût été plus court. Plus donc nous saurons l'appeler de nos vœux, plus tôt nous y serons reçus. Sainte Thérèse vit en purgatoire l'âme d'un prêtre livrée à d'horribles souffrances, pour n'avoir pas assez désiré le ciel.

III. — CONSEILS PRATIQUES.

1. Regardez le ciel comme le plus grand de tous les biens.

2. Appelez-le de vos vœux les plus ardents. Aimez à dire avec David : *Mon Dieu, mon âme a soif de vous* (1); *quand donc irai-je et paraîtrai-je en votre sainte présence* (2)? Dites avec saint Augustin : Faites que je meure, ô mon Dieu, afin de vous voir ! avec sainte Thérèse : Je meurs de regret de ne pouvoir mourir. Cette sainte se réjouissait, à chaque heure écoulée, dans la pensée qu'elle la rapprochait du ciel.

3. Faites vos actions, vos bonnes œuvres, supportez vos peines en vue du ciel.

4. Comme Christophe Colomb disait à ses marins, pour les ranimer : Terre, terre! répétez-vous souvent à vous-mêmes : Le ciel! le ciel!

XVI.

Soin de discipliner sa vie.

I. — COMMENT COMPRENDRE CE TROISIÈME ÉLÉMENT DE L'ESPÉRANCE ?

C'est s'orienter d'après les principes chrétiens, fixer, en détail, sa manière de vivre, selon les possibilités

(1) Psaume LXII, 2.
(2) Ps. XLI, 3.

et les exigences de sa position : suivre ce programme ou *règlement de vie*, fidèlement, invariablement, généreusement, autant du moins que les circonstances le permettent.

Il est facile d'en comprendre la nécessité, si l'on considère les conséquences du défaut de discipline. Contentons-nous de les énumérer : caprice, routine, calcul, recherche du plaisir ou des intérêts matériels, asservissement au respect humain et au convenu, gaspillage du temps, ruine de tout mérite, carrière manquée.

Autres conséquences : ennui, dégoût du travail, omission de la prière, violation des devoirs, soit généraux, soit particuliers, mécontentements et querelles domestiques, dépenses folles, pertes, pauvreté, tentations de toutes sortes, fautes sans mesure, rechutes, impénitence finale.

Peut-on imaginer une réunion de désastres plus nombreux et plus lamentables?

II. — QUELS EN SONT LES AVANTAGES?

Pas de moyen plus efficace d'arrêter les déviations du caractère, de tremper sa volonté, d'assurer l'honorabilité de sa vie, d'acquérir les vertus et d'y progresser sans cesse, de multiplier ses instants et ses mérites. Dans une vie disciplinée, il y a du temps pour toutes choses; les vertus diverses y ont leur place, les vices en sont absents.

III. — PRINCIPALES LIGNES DE CE PROGRAMME.

1. *Chaque jour*. Se lever et se coucher à heure fixe, chose plus importante qu'on ne le croit. Sanctifier ces deux moments par l'offrande faite à Dieu du jour et de la nuit.

Invoquer les saints noms de Jésus et de Marie, ainsi que l'Ange gardien.

Faire sa prière, au premier moment libre, ne pas la remettre à plus tard, parce que prière remise est souvent prière omise.

Puisse la prière du matin être suivie d'une courte méditation!

Entendre la messe autant qu'on le peut. Elle n'empêche jamais rien et fait descendre, sur la journée, les plus abondantes bénédictions de Dieu. Que de regrets, en purgatoire, pour n'avoir pas su profiter des fruits du saint Sacrifice!

Donner au travail tout le temps disponible. Le travail est une source de bonheur, de richesses, de faveurs spirituelles. Une jeune fille chrétienne doit aimer particulièrement les soins du ménage, la tenue du linge et des vêtements, la préparation des aliments, les travaux des champs. Elle doit faire en sorte de ne rien ignorer des occupations de son sexe. C'est sa gloire, ce sera sa richesse, si elle les sanctifie par des vues de foi.

Prendre ses repas avec modération, les accompagner toujours de quelque prière. Rougir ou négliger de le faire, quelle honte!

Régler ses fréquentations : avoir soin que les relations domestiques soient empreintes de franchise et de cordialité, que les relations extérieures soient bien choisies, discrètes, toujours dignes, toujours aimables. N'y jamais faire preuve de mauvaise éducation et de fâcheux caractère.

Sanctifier encore la fin du jour par la prière, surtout par la prière en commun, si précieuse devant Dieu, si riche en bénédictions.

Une jeune fille chrétienne récite, chaque jour, une partie, au moins, de son chapelet, qu'elle ne quitte jamais, pas plus que son scapulaire.

2. *Chaque semaine.* Garder particulièrement le dimanche et le vendredi.

Le dimanche, jour de Dieu, doit être sanctifié par le repos et par l'assistance aux offices. C'est la clé de voûte de tout l'édifice chrétien. Le dimanche incomplet est le premier pas vers la ruine spirituelle.

La jeune fille doit observer non moins scrupuleusement le vendredi et autres jours de pénitence. Quelle honte d'obéir à la gourmandise ou au respect humain !

3. *Chaque mois.* Se confesser et communier dignement. Célébrer, avec piété, les fêtes, surtout celles de Notre Seigneur et de la sainte Vierge.

Faire la retraite du mois, autant que possible, le premier vendredi ou le premier dimanche. Ce qui se fera à la paroisse entrera dans le programme ; sinon, faire, le matin, la méditation sur les fins dernières ; le soir, la préparation à la mort et la lecture du règlement.

4. *Chaque année.* Accomplir la pénitence du Carême, assister aux instructions de la paroisse.

Recevoir, à Pâques, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Assister pieusement aux exercices du Mois de Marie et du saint Rosaire.

Enfin, apporter son concours aux diverses Œuvres soit catholiques, soit diocésaines, soit paroissiales. Le faire dans la plus large mesure possible.

Quelle joie ce sera pour vous, à la mort, d'avoir suivi ce programme ! Quel droit d'espérer le ciel !

XVII.

Confiance en Dieu seul.

I. — COMMENT DEVEZ-VOUS CONCEVOIR CE QUATRIÈME ÉLÉMENT DE VOTRE ESPÉRANCE?

Il en est comme le centre et le cœur. Ceux qui précèdent n'en sont que le prélude et la préparation. Ceux qui suivent en sont la conséquence nécessaire.

Il doit être absolu; par conséquent, vous devez vous confier en Dieu seul, par rapport à votre salut, à votre état de vie, à vos affaires temporelles, en un mot, en tout ce qui vous regarde. Méditez bien ces trois paroles et faites-en la base, la devise de toute votre vie.

1. *Par rapport à votre salut.* Qui a fait, qui fait qui fera jamais autant pour ce cher salut? Dieu le Père a imprimé en vous le sceau de sa divine beauté. Il vous a donné son Fils pour vous racheter, vous personnellement, comme si chacune de vous était seule au monde. Saint Jean en était ravi d'admiration et il s'écriait : *C'est donc ainsi que Dieu a aimé le monde* (1)! Saint Paul ne pouvait en croire la réalité et il s'écriait : *Dieu n'a pas épargné son propre Fils; il l'a livré pour nous. — Il m'a aimé personnellement*, ajoutait-il de J.-C., *et il s'est livré pour moi* (2). Cette vue arrachait à saint François de Paule cette triple exclamation d'étonnement et de reconnaissance : O Dieu charité! ô Dieu charité! ô Dieu charité!

Dieu le Fils est venu des hauteurs des cieux jusqu'aux profondeurs de notre nature déchue, et cela,

(1) S. Jean, III, 16.
(2) Ep. aux Romains, VIII, 32. — Ep. aux Galates, II, 20.

par pitié pour nous, afin de nous sauver. *O abaissement! ô anéantissement!* dit saint Paul (1). Est-il possible d'en faire davantage? Si nous savions bien regarder la Croix, nous nous écrierions toujours : O Sauveur, vous êtes mon espérance!

Et le Saint Esprit lui-même, que n'a-t-il pas fait pour notre salut? Depuis le grand jour de la Pentecôte, où il a pris possession des âmes, quel travail gigantesque entrepris, continué, mené à bonne fin, à travers tous les siècles, pour les sauver? Voyez-le inspirant les Apôtres, enseignant les Docteurs, transportant, à tous les points du globe, les divers ouvriers de l'Evangile, flamme de leur cœur, éloquence de leur bouche, génie de leurs œuvres de zèle.

Et nous manquerions de confiance pour notre salut en un Dieu si généreux, si industrieux, si infatigable ! Ne dirait-on pas qu'il a besoin de notre bonheur ? En pourrait-il faire davantage, si l'homme était le Dieu de Dieu même ?

N'objectez pas vos fautes, vos infidélités à la grâce, votre tiédeur, votre relâchement. Tout cela n'est que trop réel. Mais, est-ce que Dieu aurait oublié votre faiblesse, votre misère originelle, la haine du démon pour vous, l'entraînement de vos passions, les mauvais exemples qui vous environnent? Voyez donc David, Pierre, Madeleine, Augustin, et prenez-vous à espérer. En outre, dites-moi, avez-vous cessé d'être ses enfants? Ne savez-vous pas qu'un père aime d'autant plus tendrement ses enfants, qu'il les voit plus malheureux ?

Oui, confiance en Dieu, pour votre salut; mais confiance en Dieu seul. Ne vous appuyez ni sur vous, ni sur le monde, ni sur votre famille, ni sur le mi-

(1) Ep. aux Philippiens, II, 7 et 8.

lieu où vous vivez. C'est la présomption qui commencerait et Dieu, blessé, pourrait se retirer.

2. *Par rapport à votre état de vie.* Là, encore, ne vous appuyez ni sur votre savoir-faire, ni sur vos qualités ou dispositions personnelles, ni sur votre expérience, ni sur votre famille, mais sur Dieu seul qui peut tout, qui a son plan général et son plan particulier, dont le succès lui tient à cœur plus qu'à vous.

Ne pas le faire serait blessant pour lui et le forcer à vous rejeter de cet admirable concert, où il vous appelle à donner votre note.

3. *Par rapport à vos affaires temporelles.* Il tient tout dans sa main et il peut tout diriger à son gré, les choses de la terre comme celles du ciel.

Il est plus riche, plus puissant, plus sage que nous. Il nous veut faire plus de bien que nous n'en voulons recevoir. (S. Aug.)

Combien échouent, parce qu'ils ont trop peu de confiance en Dieu ! Il se retire et tout croule.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Appuyez-vous toujours sur la bonté de Dieu, pour votre salut. Aimez à dire : J'ai confiance que Dieu me sauvera, qu'il y réussira, malgré mon indignité, malgré mes fautes.

2. Appuyez-vous sur le bras de Dieu, quand vous devrez chercher votre état de vie, votre vocation ; Dieu vous montrera la voie à suivre, vous y introduira, vous y conduira, vous y soutiendra. Aimez à dire, comme saint Paul : *Je ne suis ce que je suis que par la grâce de Dieu* (1).

3. Ayez confiance en Dieu dans vos affaires temporelles. Remettez-les toutes entre ses mains, comp-

(1) Ire Ep. aux Corinthiens, XV, 10.

tez sur sa direction et sa protection. Quand sainte Thérèse voulait bâtir un monastère, elle disait : Thérèse et cinq sous, ce n'est rien ; mais Thérèse, cinq sous et Dieu, c'est tout. Elle en bâtit plus de trente.

Que d'exemples de confiance chez les saints, confiance souvent suivie d'étonnants miracles ! Vous en connaissez assez pour qu'il ne soit pas besoin de vous en citer.

XVIII.

Crainte de Dieu.

I. — PEU SAVENT METTRE A PROFIT CE CINQUIÈME ÉLÉMENT DE L'ESPÉRANCE.

On s'imagine que la crainte est injurieuse pour Dieu, qu'elle est un manque de perfection, qu'elle déprime la bonne volonté, abat le courage.

On invoque, à l'appui de ce sentiment, la parole de saint Jean : *La charité chasse la crainte* (1), ne comprenant pas qu'il s'agit ici de la mauvaise crainte, toujours injurieuse pour Dieu.

C'est une erreur qu'il est facile de confondre, en ouvrant, un instant, nos saints Livres. Nous y verrons comment la crainte de Dieu est exaltée, béatifiée, pour ainsi dire, à chaque page.

La principale préoccupation des Patriarches est d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu. Job est glorifié par le Saint Esprit, parce qu'il est un homme simple, droit et craignant Dieu. David dit : *La crainte est le commencement de la sagesse. Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur. Les regards du Seigneur s'abaissent sur ceux qui*

(1) 1re Ep. S. Jean, IV, 18.

le craignent (1). L'Ecclésiastique dit aussi : *Bienheureuse l'âme de celui qui craint le Seigneur* (2). Marie dit également dans son Cantique : *La miséricorde du Seigneur s'étend, de génération en génération, sur ceux qui le craignent* (3).

II. — COMBIEN DE SORTES DE CRAINTE DE DIEU ?

1. Il y a la crainte de l'esclave qui ne redoute que le bâton. Par conséquent, c'est celle de l'âme qui fuit le mal à cause de l'enfer, qui le commettrait, s'il n'y avait pas d'enfer. Crainte mauvaise, injurieuse à Dieu. En réalité, c'est la crainte du diable; elle ne sauve personne, disait le curé d'Ars.

2. Il y a la crainte du bon serviteur, qui ne veut pas déplaire à son maître, pour ne pas être privé de son salaire. C'est l'âme qui craint le péché, pour ne pas perdre le ciel. Crainte intéressée, sans doute, mais meilleure que la précédente. David disait à Dieu : *J'ai incliné mon cœur vers la fidélité à vos commandements, à cause de vos récompenses* (4).

3. Il y a la crainte de l'enfant qui redoute de désobéir, pour ne pas faire de peine à son père. C'est l'âme qui a horreur du péché, uniquement à cause du déplaisir qu'elle causerait à Dieu, son Père du ciel. C'est ce qu'on appelle la crainte filiale, la plus parfaite de toutes.

4. La crainte que personne ne doit négliger, c'est celle des Jugements de Dieu, où il nous faudra rendre compte de nos fautes personnelles, de nos responsabilités, des fautes d'autrui que nous aurons occasionnées, des grâces que nous aurons reçues. Tous les saints l'ont eue. *Je ne vois rien à me re-*

(1) Psaumes CX, 10 ; CXI, 1 ; XXXII, 18.
(2) Ecclésiastique, XXXIV, 17.
(3) S. Luc, I. 50.
(4) Psaume CXVIII, 112.

procher, disait saint Paul, *mais je ne suis pas justifié pour cela* (1).

III. — QUEL EST LE RÔLE DE LA CRAINTE, PAR RAPPORT A L'ESPÉRANCE ?

Elle est le frein qui empêche l'âme de donner contre certains écueils, à savoir : l'orgueil, la vanité, la présomption, la vaine confiance, l'insouciance, l'incurie, la négligence, la paresse et autres dangers où elle pourrait sombrer. Elle est le lest, qui empêche le vaisseau d'être le jouet des flots. Elle est la sentinelle qui veille, pour empêcher les surprises de l'ennemi. Elle est l'aiguillon, qui stimule la volonté et lui donne l'énergie nécessaire pour remplir tous les devoirs, pratiquer les vertus, multiplier les saintes œuvres qui assurent le ciel.

IV. — MOYENS DE L'ACQUÉRIR.

1. Méditer, souvent sur les Jugements de Dieu. Saint Jérôme croyait sans cesse entendre les anges sonnant de la trompette et criant : Morts, levez-vous, venez au Jugement. On le représente se frappant la poitrine avec un caillou.

2. Se rappeler Jésus-Christ et les saints si grands en perfection. Que sommes-nous auprès d'eux ? Moins qu'un grain de poussière en regard d'une haute montagne. Et nous ne craindrions pas ?

3. Considérer les précieux avantages de la crainte.

4. La demander souvent à Dieu, comme David qui lui disait : *Percez mes chairs de votre crainte* (2).

V.— CONSEILS PRATIQUES.

1. Ne vous rassurez pas trop facilement sur la

(1) Ire Ep. aux Corinthiens, IV, 4.
(2) Psaume CXVIII, 120.

bonté de Dieu. A la vérité, il est bon, mais juste aussi.

2. Pensez souvent qu'il y a un nombre de péchés au delà duquel il n'y a plus de pardon. Dieu l'a marqué pour chacun.

3. Faites le même raisonnement sur le nombre de grâces qu'il a fixé pareillement. Si nous en abusons, c'est fini ; plus de grâces pour nous. Comment y penser sans trembler ?

XIX.

Défiance de soi-même.

I. — MOTIFS D'ACQUÉRIR CE SIXIÈME ÉLÉMENT DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE.

1. Au dehors, les démons qui ne se reposent jamais et font des âmes, surtout des âmes pieuses, leur nourriture choisie, dit un saint.

Le monde, qui nous voudrait semblable à lui, et nous demande, sans cesse, des actes de complaisance, d'approbation de ses vues, afin de nous amener à l'imiter.

2. Au dedans, nos ténèbres personnelles, nos ignorances, nos préjugés, nos illusions, qui obscurcissent notre entendement.

Nos passions, qui épaississent notre cœur : amour-propre, vanité, jalousie, susceptibilité, esprit de domination.

L'instabilité de notre volonté, qui change à chaque moment du jour, se porte vers le bien et peu après vers le mal.

Les entraînements funestes, laissés en nous par nos fautes passées.

Nos défauts qui, assoupis, mais non anéantis, non vaincus, nous ménagent de terribles réveils.

Les grâces négligées, qui, peut-être, un jour, amèneront pour nous la privation d'autres grâces, sans lesquelles nous nous perdrons.

Enfin, notre tendance trop naturelle à nous confier en nous-mêmes, à raison de notre éducation chrétienne, de nos bonnes qualités naturelles, des grâces reçues, de nos exercices quotidiens, de nos vertus acquises, de notre horreur pour le mal.

Ajoutons que nous devons trembler, parce que nous ne tremblons pas assez. C'est peut-être là notre plus grand motif de défiance.

3. L'expérience des autres. Combien qui, plus saints que nous, ont fait naufrage : Salomon, Saül, Judas, Tertullien, frère Justin à qui saint Jean Capistran, son supérieur, dit à son retour du conseil du pape : Mon frère, vous êtes allé en ange et vous êtes revenu en démon. En effet, l'orgueil le perdit, il quitta l'Ordre et mourut dans une prison, à Naples.

4. Notre propre expérience. Que d'inégalités dans notre vie ! que de faiblesses, de chutes, peut-être nombreuses et profondes !

5. Les exemples des saints. Saint Louis Bertrand tremblait et faisait trembler sa cellule avec lui (1). Sainte Madeleine de Pazzi disait, en tremblant, à son confesseur, un peu avant de mourir : Mon père, qu'en pensez-vous ? pourrai-je me sauver ! Saint André Avellin montrait, sur son lit de mort, un tel effroi que les religieux qui l'assistaient en étaient eux-mêmes effrayés. Saint Philippe de Néri disait un jour, à mi-voix, dans les rues de Rome : Je suis désespéré ! Comme un prêtre le reprenait d'un tel langage : Mon ami, lui répondit-il, je suis désespéré pour ce qui est de moi ; mais, pour ce qui est de Dieu, j'ai confiance.

(1) Vie de saint Louis Bertrand (Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris).

II. — SES EFFETS SALUTAIRES.

1. La confiance en Dieu. Plus nous voyons que tout nous manque du côté de la terre, plus nous sentons le besoin de nous cramponner à Dieu. Est-ce que le petit enfant, encore chancelant, ne s'accroche pas à la robe de sa mère?

2. La vigilance sur nous-mêmes. Quand on sait que la route à tenir est glissante et dangereuse, ne prend-on pas garde à soi?

3. La prière. Nul n'appelle plus à son secours que le défiant; nul n'y met plus d'insistance.

4. La fuite des occasions. S'engage-t-on par un chemin bordé de voleurs et d'assassins?

5. La mortification. Quand un commandant de place sait que des ennemis y sont cachés, dort-il jamais?

6. Les bénédictions divines. Dieu déclare bienheureux l'homme qui tremble toujours (1). Ce qui fait comprendre qu'il le bénit.

Au contraire, le manque de défiance produit les conséquences les plus funestes. Citons-les :

Imprudences continuelles. On court à tous les dangers.

Lâcheté pour les œuvres de pénitence, de réparation.

Mollesse dans le service de Dieu, dans l'accomplissement de ses devoirs.

Abus, et, par suite, privation des grâces.

III. — CONCLUSIONS.

1. Avant tout, mettez cette défiance dans l'affaire de votre salut. Dites avec saint Augustin : Mon Dieu faites que je me défie de moi, que je me confie en vous.

(1) Proverbes, XXVIII, 14.

2. Mettez-la dans les affaires de votre vocation, de votre emploi. Ne prenez pour vous que tout juste la place d'un instrument, rien que cela. Dieu est l'ouvrier; à vous de le laisser faire et de suivre sa direction.

3. Mettez-la dans vos affaires temporelles. Plus vous disparaîtrez et plus Dieu se montrera. Il ne se retire si souvent que parce que nous nous mettons trop en évidence.

XX.

Horreur de la présomption.

I. — TOUTE ESPÉRANCE QUI MANQUE DE CE SEPTIÈME ÉLÉMENT EST FAUSSE.

La fausse espérance! Elle remplit le monde des chrétiens. Beaucoup s'imaginent aller en paradis, tout en prenant le chemin de l'enfer. Vous les arrêtez et vous leur dites : Où allez-vous? Au ciel, vous répondent-ils. — Mais non, vous faites fausse route. La voie que vous suivez n'est pas celle qui conduit au ciel; elle va directement à l'enfer. Revenez donc sur vos pas. — Non, non, vous disent-ils, attendez et vous verrez que, comme vous, nous serons sauvés. Allez de votre côté, nous du nôtre, et nous finirons par nous rencontrer. — Vous haussez les épaules, à un pareil langage, et vous dites : Voilà des gens en délire!

Oui, vous avez raison, la présomption c'est un délire de l'âme et si vous ne voulez pas y tomber, il vous faut prendre bien garde.

Il y a deux choses qui tuent les âmes, dit saint Augustin, le désespoir et la mauvaise espérance ou présomption. Il l'appelle *espérance perverse*.

Qu'est-ce donc?

C'est dire en son cœur : Je vais mener une vie en désaccord avec l'Evangile, je violerai tel ou tel devoir, je me permettrai tel ou tel plaisir défendu, je m'exposerai à telle ou telle occasion de péché : mauvaise compagnie, plaisirs dangereux, livres contraires à la foi ou aux bonnes mœurs, fréquentation du monde, acceptation de ses maximes, de ses manières, de ses modes... J'espère que Dieu me soutiendra dans ces dangers et que je n'y pécherai pas... J'ai confiance que Dieu me supportera, malgré telle ou telle infidélité, qu'il m'attendra pendant les années où je vivra de la vie du monde et qu'après ce temps, ou au moins à l'heure de ma mort, il me donnera la grâce d'un sincère repentir et celle d'un pardon plein et entier de mes fautes... Ainsi, j'arriverai au ciel, après avoir suivi, toute ma vie, ou au moins pendant un certain nombre d'années, le chemin de l'enfer.

Voilà la présomption, et, je le répète, elle remplit le monde des chrétiens. Que de jeunes filles tombent dans ses filets! Ne les imitez pas. Folie! n'est-ce pas, que de dire : Je veux me jeter du haut d'un toit et ne pas périr. Je ne sèmerai pas et, pourtant, je veux moissonner. Je ne combattrai pas et, malgré cela, je veux triompher. Je ne travaillerai pas, et je compte, cependant, recevoir le salaire promis aux ouvriers laborieux.

II. — MARQUES DE PRÉSOMPTION.

1. Servir négligemment, mollement. Prières souvent omises ou faites sans piété, sacrements reçus rarement et sans ferveur.

2. Se jeter imprudemment dans les compagnies ou dangereuses ou légères. Aller volontiers dans le monde, aimer ses réunions, ses fêtes, adopter ses maximes.

3. Demeurer longuement dans le péché ; remettre, de jour en jour, sa conversion.

4. Se rassurer d'après sa vertu, son caractère, ses années de fidélité, ses progrès réalisés.

5. Eviter la gêne, la mortification ; rechercher habituellement ses aises, ses satisfactions.

6. Eprouver du dégoût pour la parole de Dieu, pour les offices de l'Eglise.

Où en êtes-vous ? Examinez-vous bien.

III. — SES FUNESTES EFFETS.

1. Chutes certaines et nombreuses.

2. Esprit mondain. On va droit au relâchement.

3. Absence de remords. On se rassure facilement et on se croit les raisons les plus plausibles de suivre la voie où l'on s'est engagé.

4. Insensibilité. Rien n'impressionne plus, ni lectures, ni sermons, ni événements effrayants. Une jeune fille mondaine assiste, avec le cœur froid, à la mort, aux obsèques d'une de ses compagnes.

5. Impénitence finale. On est blasé, on va ainsi jusqu'au bout. On reçoit, au besoin, les derniers sacrements avec une glaciale impassibilité et, si l'on vient à guérir, on reprend le même train de vie. Preuve qu'il n'y avait pas conversion.

IV. — MOYENS DE L'ÉVITER.

1. Craindre grandement de tomber dans ce mal affreux.

2. Développer en soi l'horreur du péché, souverain mal de Dieu et souverain mal de l'homme.

3. Fuir les occasions, surtout les occasions prochaines.

4. Se relever aussitôt après ses chutes.

5. Pratiquer l'Evangile *complètement*, *régulière-*

ment, promptement, joyeusement. Traiter Dieu en Dieu.

6. Avoir à cœur d'acquérir l'esprit de prière.

Méditez attentivement tout ce qui vient d'être dit, si vous voulez vraiment vous sauver.

XXI.

Fuite du découragement.

I. — FAITES PARTICULIÈREMENT ATTENTION A CE HUITIÈME ÉLÉMENT DE L'ESPÉRANCE.

1. Beaucoup se découragent. Lorsqu'on se demande quel nombre est le plus grand des présomptueux ou des découragés, beaucoup penchent pour ce dernier.

Celui-ci se décourage parce qu'il faut trop lutter dans la vie chrétienne. Que c'est fatigant, dit-il.

Celui-là se décourage, parce qu'il se voit seul ou presque seul au service de Dieu. A quoi bon demeurer à son poste, s'écrie-t-il, quand tous désertent ?

D'autres se découragent, à cause des peines de la vie. Je sers Dieu, disent-ils, et pas plus que les autres je ne suis exempt des misères de cette vie. Une pauvre mère disait qu'elle ne pardonnerait pas à Dieu de lui avoir ravi sa fille unique.

Beaucoup se découragent, à cause de leurs fautes passées. Quelle vie que la mienne! se disent-ils. Quel compte à rendre !

Il y en a même qui se découragent, dans les sentiers de la perfection. « Je travaille depuis tant d'années et je n'avance pas ! C'est à laisser tout là. »

2. Voilà un bien mauvais signe.

Le découragement accuse un manque de foi à l'égard de Dieu dont on méconnaît la bonté et la jus-

tice ; on diminue la première, on exagère la seconde ; — un manque de jugement ; on oublie la faiblesse humaine, la déchéance originelle qui explique tout ; — un manque de connaissance de la perversité du monde ; peut-on vivre dans une atmosphère contaminée sans contracter quelques malaises ? — un manque d'humilité ; on souffre de se voir dans la nécessité de s'avouer sa misère ; — un manque de confiance en Dieu ; ne peut-il pas renouveler en nous les merveilles de courage et de sainteté qu'il a opérées chez tant d'autres ? Que de pécheurs convertis et devenus saints consommés !

3. C'est la mort de la vertu d'espérance. Voyez comment on y arrive graduellement.

On commence par l'ennui, ver rongeur des âmes. Que d'ennuyés et ils l'ignorent !

On continue par la recherche effrénée des plaisirs. Pourquoi ces multitudes qui s'y précipitent ? qui les y pousse ? l'ennui.

Après, vient l'abandon des choses de Dieu, de la parole sainte, de la prière, des sacrements. On y est trop porté à la réflexion sérieuse et on a peur de se connaître.

Les chutes succèdent fatalement, puisque la grâce fait défaut. On ne compte plus, on va même jusqu'à dire : Puisque je suis en mauvais état, pourquoi me gêner !

Enfin, on en vient au désespoir, à l'impénitence finale, souvent au suicide.

N'est-ce pas la ruine totale, irrémédiable, la mort de l'espérance ?

II. — COMMENT ÉVITER LE DÉCOURAGEMENT ?

1. Ayez toujours des idées saines sur la bonté et la justice de Dieu. N'abaissez pas l'une, n'exagérez

pas l'autre. Méditez bien la Passion du Sauveur, vous y verrez le plus admirable mélange de justice et de bonté. L'une n'exclut pas l'autre.

2. Offrez souvent à Dieu pour vos fautes le Sang réparateur de Jésus-Christ, puis ayez confiance dans la miséricorde divine.

3. Donnez pour pivot à votre âme l'humilité, la confiance et la bonne volonté. Appuyées sur ce triple fondement, vous ne faiblirez pas.

4. Allez toujours, sans vous arrêter jamais, sans vous inquiéter de rien. Un voyageur ne se soucie guère des cailloux qu'il rencontre, de la boue qui s'attache à ses chaussures. Il va. Pourvu que le chemin se fasse, cela lui suffit. Faites de même.

5. Imaginez-vous, chaque matin, que vous ne faites que commencer à servir Dieu. La vraie vie chrétienne, disait un Père des déserts, est un perpétuel commencement. Quelle sagesse! quelle habileté aussi!

6. Recourez souvent à Marie, refuge des pécheurs, secours des chrétiens, consolatrice des affligés, porte du ciel, échelle des désespérés. Une jeune fille vraiment dévouée à Marie n'éprouve jamais de découragement.

XXII.

Sollicitude de la persévérance finale.

I. — VOILA LE NEUVIÈME ET DERNIER ÉLÉMENT DE L'ESPÉRANCE.

Réfléchissez et vous verrez qu'on ne peut appeler vraiment espérance chrétienne celle qui manquerait de cette sollicitude.

La persévérance, c'est, en nous, la réunion de la mort et de l'état de grâce. Quiconque meurt en cet état est sauvé.

C'est la plus grande de toutes les grâces, puisque c'est l'assurance du bonheur éternel.

Rien de moins certain, la mort pouvant nous frapper à chaque instant, et, par conséquent, dans le moment même où nous serons en état de péché mortel.

Rien de plus nécessaire. Notre Seigneur l'affirme par ces paroles : *Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé* (1). Par conséquent, celui qui n'aura pas persévéré sera damné. Dans la sainte Ecriture, le ciel nous est présenté comme un prix de course, qui n'est accordé qu'à celui qui touche au but, comme un festin auquel ne sont admis que ceux qui ont la robe nuptiale et tiennent, à la main, leur lampe allumée.

L'enseignement des Docteurs de l'Eglise est unanime sur ce point. La seule persévérance est couronnée, dit saint Bonaventure. Chez les chrétiens, dit Tertullien, on ne cherche pas les débuts, mais la fin. Saint Laurent Justinien appelle la persévérance la porte du paradis.

Cela se comprend, la mort, étant la fin de l'épreuve, nous fixe dans l'état où elle nous trouve. C'est le moment de la moisson et non des semailles. Malheur à qui n'a pas semé !

Rien qui doive nous inspirer plus de crainte. Le démon, qui ne se repose jamais, attaque les âmes d'autant plus furieusement qu'il les voit plus proches de leur entrée dans l'éternité. Notre nature, toujours mauvaise, peut nous offrir les plus redoutables surprises à l'heure de la mort. Dieu, qui use parfois de terribles représailles au moment de la mort, n'en aura-t-il pas à exercer à notre égard ? N'avons-nous pas souvent irrité sa bonté, provoqué sa justice, méprisé sa grâce, lassé sa patience ?

(1) S. Matthieu, XXIV, 13.

Que d'exemples effrayants, déjà cités, il serait bon de rappeler ici ? Combien n'en avons-nous pas vus de nos yeux?

II. — THÉORIE DE LA PERSÉVÉRANCE.

1. Elle est, à la fois, une suite mystérieuse de grâces qui embrassent toute notre vie, et une dernière grâce qui accompagne notre mort.

2. Chacune est indépendante de celle qui la précède ou la suit; la dernière, surtout, est indépendante de toutes celles qui l'ont précédée.

3. Ce double don est absolument gratuit. Rien ne peut nous conférer le droit rigoureux de l'obtenir, pas même la vie la plus sainte. Dieu ne doit à personne ni la persévérance, ni le ciel.

4. Toutefois, la chaîne de grâces qui conduit à la persévérance peut s'obtenir par une chaîne de prières; quant à la grâce finale, elle se prépare par la vie sainte et s'obtient par la prière faite, soit en vue de ce moment, soit dans ce moment même. De là cette parole de saint Augustin : Ce don peut s'obtenir par la prière suppliante. Ce qui nous fait voir qu'il faut sans cesse demander à Dieu la grâce de la persévérance et aussi celle de la prière qui l'obtient.

III. — QUE FAIRE DONC POUR PERSÉVÉRER ?

1. Mener une vie constamment chrétienne, moyen d'éviter les surprises de la mort.

2. Se confesser au plus tôt, si l'on se sent la conscience chargée de quelque péché mortel. Un jeune homme vint, une nuit, trouver son curé et le prier d'entendre sa confession. Le lendemain on le trouva mort dans son lit. Qu'il avait été bien inspiré!

3. Avoir toujours la sollicitude de sa persévérance. Par conséquent, ne se rassurer ni sur ses bonnes dis-

positions présentes, ni sur ses victoires passées, ni sur ses progrès réalisés.

4. Demander, chaque jour, la persévérance de chaque jour et la persévérance du dernier moment, comme l'Eglise nous le fait faire à Marie, Mère de toute grâce : *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort*. Il faut la demander chaque jour, pour l'obtenir chaque jour, dit Bellarmin.

5. Enfin, demander sans cesse à Dieu la grâce de la prière ; lui demander de plutôt mourir que de cesser de prier. *Aut orare, aut mori*.

XXIII.

La charité.

I. — EXPOSITION DOGMATIQUE.

Saint Augustin la définit une vertu qui nous unit à Dieu et par laquelle nous l'aimons. Paroles bien simples, qui expriment la chose la plus admirable du monde, à savoir *notre union à Dieu par l'amour*, l'amour tendant toujours, dit saint Denis, à ne faire faire qu'un de deux êtres qui s'aiment, un même cœur, une même âme.

La charité, disent les théologiens, est une vertu surnaturelle, infuse, par laquelle nous aimons Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes en Dieu.

Dieu, voilà donc l'objet principal de cette vertu déposée en nous, au jour de notre baptême. C'est aimer Dieu, mais c'est aussi en être aimé, puisqu'il dit formellement dans la sainte Ecriture : *J'aime ceux qui m'aiment* (1). Aimons Dieu et nous sommes sûrs

(1) Proverbes, VIII, 17.

d'en être aimés. Quelle douce et encourageante pensée!

Peut-on trouver une plus admirable vertu, puisque c'est la déification de nous-mêmes par notre union à Dieu? Saint Augustin l'affirme expressément : Si vous aimez la terre, nous dit-il, je dirai que vous êtes terre ; mais si vous aimez Dieu, je dirai aussi que vous êtes Dieu.

Cette vertu est le secret et la mesure de notre bonheur en ce monde et en l'autre. Qui est heureux ici-bas? celui qui aime Dieu. Qui est le plus heureux? celui qui l'aime le plus. Si vous me faites les mêmes questions pour la vie future, je vous ferai les mêmes réponses.

Comprenez maintenant l'incompatibilité du péché mortel avec la charité. Vient-il dans une âme, la charité s'en éloigne. C'en est fait, cette pauvre âme n'aime plus Dieu et Dieu ne l'aime plus. Comment dire que l'on aime Dieu, quand on aime ce qu'il déteste souverainement.

Aucun malheur n'égale la perte de la charité : ni naufrage, ni incendie, ni guerre, ni fléau. Sainte Madeleine de Pazzi disait avant de mourir : Je sors de ce monde sans avoir jamais compris comment les hommes peuvent se résoudre à commettre un seul péché mortel.

L'objet secondaire de la charité, c'est l'amour du prochain et de nous-mêmes, amour qui ne fait qu'un avec l'amour de Dieu. Peut-on aimer le père de famille sans aimer ses enfants? Ces deux amours sont comme des anneaux enlacés l'un dans l'autre. Briser l'un, c'est rompre l'autre. *Celui qui dit qu'il aime Dieu et n'aime pas son frère est un menteur et la vérité n'est point en lui*, dit saint Jean (1).

(1) 1re Ep. de S. Jean, II, 4.

II. — EXCELLENCE DE CETTE VERTU.

Tous les saints lui donnent la première place. *Ici-bas la foi, l'espérance et la charité*, dit saint Paul, *mais la plus grande, c'est la charité* (1). Tertullien l'appelle le trésor du monde chrétien ; saint Basile, la racine de tous les commandements ; saint Jérôme, la mère de toutes les vertus ; saint Augustin, la citadelle ; saint Thomas, la reine des vertus. D'autres la comparent à l'or, le plus pur des métaux ; au soleil, le plus brillant des astres. Sans elle, dit saint François de Sales, tout l'amas des vertus n'est qu'un monceau de pierres.

Donnons les raisons de cette excellence.

1. *Elle est un résumé complet de la loi chrétienne*, dit saint Paul (2). Cela se comprend ; quand on aime Dieu, on veut lui faire plaisir et, par conséquent, accomplir toutes ses volontés.

2. Seule des vertus théologales, elle franchira le seuil du ciel, où il n'y aura plus ni foi ni espérance, mais une charité parfaite.

3. Elle est la forme, par conséquent la vie, la beauté, le mérite des autres vertus, qui n'ont de valeur que par elle.

4. Ses effets sont des plus merveilleux. Elle unit la terre au ciel, par le lien des louanges des hommes et celui des bénédictions divines.

Elle est la vie, la joie, la consolation, la richesse des familles, des sociétés, des individus. Le monde lui doit les Apôtres qui l'ont éclairé du flambeau de l'Evangile, les Martyrs qui l'ont arrosé de leur sang, les Anachorètes qui l'ont purifié par leurs pénitences, les Docteurs qui l'ont conduit dans les voies de la

(1) 1re Ep. aux Corinthiens, XIII, 13.
(2) 1re Ep. à Timothée, I, 5.

vérité, les Vierges qui l'ont glorifié, les Saints qui l'ont édifié et préservé de la colère divine.

Elle est le levier le plus puissant des âmes. Rien ne coûte, quand on aime, dit saint Augustin, ou, s'il y a peine, on aime cette peine. Une mère se plaint-elle de ce qu'elle endure pour son enfant ? Non, elle l'aime, tout lui est doux.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Remerciez Dieu de l'honneur qu'il vous fait en vous appelant à l'aimer.

2. Ayez une grande dévotion au Saint Esprit, foyer d'amour divin.

3. Demandez souvent à Dieu l'accroissement de son amour en vous. Dites-lui : Mon Dieu, faites que je vous aime davantage. Saint Alphonse disait à l'âge de plus de quatre-vingts ans : Mon Dieu, accordez-moi la grâce de faire, enfin, quelque chose pour votre amour.

XXIV.

Motifs, mesure, marques, sources de l'amour divin.

I. — RAISONS DE CET AMOUR.

Du côté de Dieu, sa volonté, ses perfections, ses bienfaits.

1. *Sa volonté.* Il l'exprime formellement dans la sainte Ecriture. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu* (1)... *Aimez Dieu tous les jours de votre vie* (2). Notre Seigneur n'est pas moins formel dans l'Evangile.

(1) Deutéronome, VI, 5.
(2) Ecclésiastique, XIII, 18.

2. *Ses perfections.* Voilà le motif propre de la charité : les amabilités infinies de Dieu. Tout ce que nous voyons, ici-bas, de grand, de riche, de beau, n'est que petitesse, pauvreté, dénuement, en comparaison de la beauté, de la grandeur, de la richesse du Roi du ciel. Sainte Thérèse, dans une vision, aperçoit une main de Notre Seigneur, elle en est ravie d'admiration et elle sent comme son cœur se fondre. Isaïe et saint Paul, revenus du ciel, s'écrient avec transport : *L'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son cœur n'a rien goûté, en comparaison de ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* (1).

3. *Ses bienfaits sans nombre.* Notre corps, notre âme, le monde entier, son Fils fait homme, l'Eglise, la grâce, les sacrements, tout cela nous crie : Voilà comme Dieu a aimé le monde. Pourrions-nous donc ne pas aimer un Dieu si aimant? Est-ce que l'amour n'appelle pas l'amour?

Du côté de nous-mêmes.

1. *Notre intérêt présent.* Dieu aime et comble de biens ceux qui l'aiment. Leurs peines mêmes tournent à leur plus grand avantage (2).

2. *Notre bonheur futur.* Aimer Dieu, c'est s'assurer une bonne mort, une heureuse éternité. Par conséquent, nous ne pouvons négliger l'amour de Dieu, si nous savons nous aimer nous-mêmes.

II. — COMMENT AIMER DIEU ?

Les théologiens distinguent plusieurs sortes d'amour de Dieu :

L'amour de préférence, qui consiste à donner à Dieu la première place dans notre estime, à lui donner

(1) 1re Ep. aux Corinthiens, II, 9 ; Isaïe, LXIV.
(2) Ep. aux Romains, VIII, 28.

notre cœur plutôt qu'à tout autre, à nous tenir prêts à tout sacrifier pour conserver son amour.

L'amour de complaisance, qui nous fait trouver notre bonheur dans les perfections divines, dans la gloire soit essentielle, soit accidentelle de Dieu.

L'amour de bienveillance, qui consiste à souhaiter que Dieu soit connu, aimé, adoré, servi par tous les hommes et à mettre tout en œuvre pour lui procurer la plus grande gloire possible.

L'amour de concupiscence, qui consiste à aimer, à bénir Dieu, à cause de ses bienfaits reçus ou attendus.

L'amour douloureux, qui nous porte à gémir amèrement d'avoir offensé Dieu — amour parfait ou imparfait, selon la perfection du motif qui nous le fait produire.

Ces différentes sortes d'amour de Dieu sont toutes obligatoires pour le salut : *Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces* (1). Il n'y a donc à faire ni exception, ni réserve.

L'amour de concupiscence ou d'espérance, tout louable qu'il soit, ne suffit point pour le salut, la charité étant un devoir distinct de l'espérance.

III. — A QUELLES MARQUES RECONNAIT-ON QU'ON AIME DIEU ?

Ecoutons saint Paul nous les enseigner :

La charité est patiente, c'est-à-dire, elle accepte volontiers les croix que Dieu lui envoie.

Elle est bienfaisante pour Dieu, pour son culte, pour sa maison, pour ses œuvres, pour ses pauvres.

Elle n'est point envieuse ; Dieu lui suffit et elle n'a rien à désirer du bien des autres.

(1) Deutéronome, VI, 5 ; S. Matthieu, XXII, 37.

Elle ne fait rien de contraire à la justice, à la sainteté de Dieu.

Elle ignore le bien qu'elle fait ou elle le renvoie à Dieu.

Elle n'a d'autre désir que de croître dans l'amour de Dieu.

Elle est prête à tout sacrifier, si Dieu le veut.

Rien ne la scandalise, rien ne l'ébranle (1)... Voilà bien la charité reconnue à ses œuvres. Elle n'est jamais oisive, dit saint Grégoire ; si elle refuse d'agir, c'est signe qu'elle n'est pas vraie.

IV. — PAR QUELS MOYENS L'OBTENIR ?

1. Désirer ardemment aimer Dieu, de plus en plus. Pas de désir qu'il réalise plus promptement.

2. Mortifier l'amour-propre. Plus nous ôtons à l'amour de nous-mêmes, plus nous donnons à l'amour de Dieu.

3. Réfléchir fréquemment sur les amabilités de Dieu.

4. Repasser ses bienfaits soit généraux, soit particuliers.

5. Multiplier ses actes d'amour. C'est l'aliment le plus actif de ce feu divin. Ne pas se lasser de répéter : Mon Dieu, je vous aime. Le faire, soir et matin, surtout à l'heure dernière. Quel bonheur de mourir comme la sainte Vierge et saint Joseph, par un suprême acte d'amour !

(1) 1re Ep. aux Corinthiens, XIII, 4-8

XXV.

L'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.

I. — C'EST UN DEVOIR SACRÉ.

1. Je pourrais vous montrer les amabilités infinies qu'il possède, soit comme Dieu, soit comme Homme, les perfections admirables de son âme, les tendresses ineffables de son Cœur, la dignité, la grâce répandues sur toute sa Personne, la sagesse profonde de ses paroles, la sainteté de chacune de ses actions.

2. Voyez plutôt son amour pour nous, d'abord dans l'Incarnation. Le Verbe, parole increéée du Père, sa splendeur, sa gloire éternelle, une seule et même substance avec lui, Dieu de Dieu, lumière de lumière, s'abaisse, s'anéantit, pour ainsi dire, au point de n'avoir plus d'autres proportions que celles d'un enfant au berceau. Il se fait petit, faible, pauvre, gémissant et souffrant, pour nous faire grands, forts, riches, heureux. Comment ne pas l'aimer déjà?

Voyez-le, ensuite, dans sa Passion, depuis son Agonie au jardin des Oliviers jusqu'à son dernier soupir sur la Croix. Comptez ses souffrances, sondez ses plaies, mesurez l'étendue de sa peine. Qu'elle est grande et profonde! Ce qui l'accroît, c'est le spectacle de l'ingratitude qu'il doit recueillir le long des siècles. Mais, ce qui en est le comble, c'est l'abandon où le laisse son Père, peine ineffable que nous ne comprendrons bien que dans l'éternité.

Et qui donc a creusé cet océan de tribulations? qui l'a rempli de ces eaux amères? Ah! sans doute, ce sont les iniquités des hommes, mais aussi l'amour de Jésus pour nous, son désir ardent de nous sauver. Qui a fait cela? demande saint Bernard; et il répond: C'est l'amour, oublieux de sa propre dignité. Com-

ment, encore une fois, ne pas aimer celui qui, le premier, nous a tant aimés ? Ou aimer ou mourir, s'écrie saint François de Sales. Vive Jésus! J'aime Jésus ! Vive Jésus que j'aime !

Allez maintenant à l'autel de l'Eucharistie, écoutez les paroles sacramentelles, voyez l'effet qu'elles produisent, ouvrez les yeux de votre foi. Entendez le prêtre disant à chaque fidèle qui s'approche : Que le Corps de Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle! Voilà, vous dit saint Bernardin de Sienne, le dernier degré de l'amour de Jésus-Christ. Il n'a pu nous donner davantage, dit saint Augustin, et saint Bernard ne craint pas d'appeler ce divin Sacrement, l'amour des amours. Le même saint ajoute : Il n'a pas, en nous aimant ainsi, d'autre but que d'être aimé lui-même.

Avouez-le, il faut avoir un cœur de bronze, pour ne pas se sentir dans un besoin extrême d'aimer un Dieu Sauveur qui nous a aimés ainsi jusqu'à l'excès.

3. Ajoutons encore un autre motif, c'est notre propre intérêt. Je vois plus clair que le jour, disait la bienheureuse Marguerite-Marie qu'une vie sans amour de Jésus-Christ, c'est la dernière de toutes les misères. Un converti de Montmartre disait dernièrement : Je me suis donné beaucoup de mal pour ne pas être heureux. Si j'avais su ! J'allais à la fortune et au vice, comme un âne au picotin d'avoine. Et, au milieu de mes plaisirs, je n'étais pas heureux. Il y avait trop de poivre dans ma soupe ; je ne la mangeais pas avec plaisir... Jésus me suffit maintenant.

Oui, Jésus suffit et tient lieu de tout à celui qui sait l'aimer.

II. — UN MOT DES EFFETS DE CET AMOUR, SI VOUS SAVEZ L'ACQUÉRIR.

1. Il sera le moteur de toute votre vie. Tout pour Jésus ! Ce sera votre devise et le résumé de toutes vos œuvres.

2. Il vous communiquera une force que rien n'ébranlera. Si l'on voit tant de jeunes filles, chez qui la vie chrétienne est chétive, c'est que, dans leur cœur, il y a peu d'amour pour Jésus-Christ. Si d'autres, au contraire, sont admirables dans leur vie, c'est qu'elles ont au cœur une flamme ardente pour leur Dieu Sauveur.

3. Il vous rendra toutes-puissantes auprès de Dieu. Vous en obtiendrez tout ce que vous voudrez. Un bon père ne refuse rien à un enfant aimant.

4. Il vous consolera dans toutes vos peines. Vous direz : Jésus souffre avec moi, et vous vous sentirez ranimées.

5. Il donnera une beauté divine à toutes vos entreprises, à toutes vos actions, même aux plus humbles.

6. Il comblera de joie votre vie et votre mort. Quel bonheur d'expirer en disant : Vive Jésus !

III. — PAR QUELS MOYENS L'OBTIENDREZ-VOUS ?

1. Etudiez Jésus-Christ dans sa vie, sa Passion, sa mort, sa demeure eucharistique. Vous y découvrirez des merveilles nouvelles qui vous enflammeront.

2. Ayez une grande dévotion à son Enfance, à sa Passion, à son Sacrement d'amour, au Sacré-Cœur, aux saints qui l'ont aimé particulièrement.

3. Prononcez toujours pieusement son nom adorable.

4. Aimez à parler de son amour pour les hommes.

5. Demandez-lui de l'aimer toujours davantage.

XXVI.

Imitation de Jésus-Christ.

I. — MOTIFS DE CE GRAND DEVOIR.

1. Il nous en a fait un précepte formel. La veille de sa mort, il a dit à ses Apôtres et à nous tous, en leur personne : *Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes* (1).

Saint Pierre proclame cette obligation par ces paroles : *Le Christ a souffert, en nous laissant son exemple, afin que nous suivions ses traces* (2).

Les saints l'ont compris et tous se sont appliqués à ce grand travail. *Soyez mes imitateurs,* disait saint Paul, *comme je le suis moi-même de Jésus-Christ* (3).

2. C'est la conséquence de notre qualité de chrétiens. Un chrétien, disait-on dans les premiers jours de l'Eglise, c'est un autre Jésus-Christ. Impossible de nous dire disciples de Jésus-Christ, si nous ne l'imitons pas. Les disciples des anciens philosophes s'appliquaient à copier jusqu'aux moindres gestes de leur maître. Saint Paul revient, à chaque instant, sur cette obligation. *Que Jésus-Christ soit, en quelque sorte, votre vêtement,* écrit-il aux Romains (4).

3. Sans cela, pas de salut. Ne nous a-t-il pas dit cette parole bien expressive : *Je suis la voie, la vérité et la vie... Je suis la porte* (5)? C'est donc par lui qu'il faut passer, pour aller au ciel. Comment le faire, si nous ne lui ressemblons pas?

(1) S. Jean, XIII, 15.
(2) 1re Ep. de S. Pierre, II, 21.
(3) 1re Ep. aux Corinthiens, XI, 1.
(4) Ep. aux Romains, XIII, 14.
(5) S. Jean, XIV, 6.

II. — PRINCIPAUX POINTS SUR LESQUELS IL FAUT IMITER JÉSUS-CHRIST.

1. Le mépris des biens d'ici-bas, qui se ramènent à la triple convoitise dont parle saint Jean, à savoir, les biens temporels, les satisfactions des sens, les honneurs et la gloire du monde. Quel exemple de détachement de tous ces biens dans la vie du Sauveur, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire!

Quelle honte, par conséquent, pour un chrétien, d'être vaniteux, avare, sensuel!

2. L'amour de la solitude et du silence. Trente ans de solitude et de silence pour trois ans de prédication! Depuis dix-huit siècles, que voit-on au saint Tabernacle? Encore solitude et silence. Regardez bien, écoutez bien. Que voyez-vous? d'humbles Espèces. Qu'entendez-vous? rien, absolument. Pourquoi cela? pour nous apprendre à aimer la retraite, à garder le silence.

3. L'esprit de sacrifice et d'abnégation. *Je suis descendu du ciel*, dit-il, *non pour faire ma volonté, mais pour faire celle de mon Père qui est dans le ciel... Père, non pas ma volonté, mais la vôtre!...* (1).

Comment se dire disciple de Jésus-Christ, si l'on vit mollement, si l'on tient à sa volonté propre?

4. L'amour de la prière. Le jour, Jésus-Christ prêche, guérit les malades, délivre les possédés; la nuit, il prie. Que de fois, il se retire sur les montagnes pour y prier! Avant d'opérer un miracle, il prie; avant de ressusciter Lazare, il prie; avant d'établir l'Eucharistie, il prie; avant d'aller souffrir sa Passion, il prie.

Un chrétien doit, par-dessus tout, être un homme

(1) S. Jean, VI, 38; S. Luc, XXII, 42.

de prière. Comment se croire disciple de Jésus-Christ, si l'on a peu d'estime et peu d'amour pour la prière, si l'on ne prie pas fréquemment, avec attention et ferveur?

5. Le zèle des âmes. C'est l'amour de nos âmes qui l'a fait venir du ciel, prendre un corps semblable au nôtre, s'étendre sur la paille de la Crèche, parcourir les bourgades de la Judée et de la Galilée, monter au gibet infâme de la croix, demeurer dans nos tabernacles, descendre dans notre poitrine par la sainte Communion. Ce spectacle arrachait à sainte Madeleine de Pazzi cette exclamation : O mon Jésus, vous êtes fou d'amour!...

Comment se dire chrétien, si l'on manque de zèle pour les âmes? Non, dit saint Augustin, celui qui n'a pas de zèle, n'a pas de charité.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Dites-vous souvent : Voilà le modèle ; en suis-je la copie? Voilà le maître ; en suis-je le vrai disciple?

2. Demandez-vous où vous en êtes, par rapport au mépris des biens de ce monde, à l'amour de la solitude, à l'esprit de sacrifice et de prière, au zèle des âmes.

3. Rappelez-vous la parole de saint Paul que *les futurs élus du ciel devront porter le caractère de la ressemblance avec Jésus-Christ* (1).

4. Dites avec élan : Je veux être la copie vivante de Jésus-Christ.

(1) Ep. aux Romains, VIII, 29.

XXVII.

Le saint abandon à Dieu.

I. — CE QU'IL EST.

C'est le sommet de l'amour divin. Regardez-le bien.

C'est plus que la *soumission* à la volonté divine, acte d'un bon serviteur à l'égard de son maître ; c'est plus que la *résignation* qu'on trouve chez le malade qui consent à une amputation ; c'est plus que l'*acceptation* de la volonté divine, plus qu'un *acquiescement*, plus que la *conformité* à cette volonté divine, ce qui suppose toujours l'existence de notre volonté personnelle ; c'est plus même que ce que saint Ignace appelle la *sainte indifférence*, qui indique une sorte d'assoupissement de notre volonté, mais non son anéantissement.

C'est, disons-le enfin, un acte de *dépouillement complet* et la *donation absolue de notre volonté* à Dieu ; c'est nous remettre entièrement à lui, comme l'enfant, qui, les yeux fermés, se jette dans le sein de sa mère, comme l'eau qui se précipite dans le vase où elle est versée et en prend la forme.

Saint François de Sales donne à cet acte le nom de *trépas*, parce que, dit-il, comme le trépas est le passage d'une vie à une autre, de la vie temporelle à la vie éternelle, de même, notre volonté sort des limites de la vie ordinaire, pour vivre tout entière de la volonté de Dieu. C'est lorsqu'elle ne sait ni ne veut rien vouloir et ainsi se sacrifie totalement au bon plaisir de la divine Providence.

Monseigneur Gay l'appelle la *pâque de l'âme*, c'est-à-dire son immolation et sa consommation divine. Comme le pain et le vin sont changés en Jésus-

Christ même, à la Consécration, ainsi notre volonté se change en la volonté divine.

Conséquemment, c'est la déification de notre volonté, ou , si l'on veut, l'habitation de la volonté divine en nous. C'est le ciel commencé, dès ici-bas, puisque le ciel n'est que la fusion de la volonté des anges et des saints dans la volonté divine, de sorte que l'on peut dire qu'il n'y a, au ciel, qu'une seule volonté, celle de Dieu.

Conséquemment encore, c'est le dernier mot de l'amour divin, puisque, dit saint Denis, l'effet principal de l'amour est d'unir les cœurs qui s'aiment et de faire qu'ils aient la même volonté.

C'est aussi le point culminant, le résumé complet de toute perfection. Césaire parle d'un religieux qui faisait des miracles , sans mener pourtant une vie extraordinaire ; mais il était tout abandonné à la volonté de Dieu. S. Alph. II, 387.

II. — CE QU'IL NOUS VAUT.

1. Affranchissement absolu de l'âme. C'est ce souverain oubli des choses, dont parle saint Grégoire.

2. Paix profonde. Tout est douceur pour l'amour saint, dit le Docteur séraphique.

3. Joie continuelle et inaltérable. Tous connaissent le pauvre de Jean Tauler, toujours joyeux au milieu de ses misères. S. Alph. II, 391. Saint Paul disait de lui-même : *Je surabonde de joie au milieu de toute tribulation* (1).

4. Abondance de mérites, puisque c'est, en un seul acte, la réunion de toutes les vertus.

(1) 2e Ep. aux Corinthiens, vii, 4.

III. — COMMENT LE PRATIQUER?

1. Accepter, comme venant de Dieu, toutes les misères de la vie, maladies, intempéries.

2. Accepter, de même, les accidents, les pertes de biens, d'honneurs, de parents, d'amis.

3. Accepter, également, nos défauts corporels ou spirituels. Vouloir ce que Dieu veut, ni plus ni moins.

4. Accepter nos fautes, nos défauts, nos imperfections, qui font éclater la bonté divine, et sont souvent un bien pour nous-mêmes. J'aime mieux être un ver de terre, par la volonté de Dieu, qu'un séraphin par ma propre volonté, disait saint Henri Suzo.

5. Enfin, accepter les stérilités de nos fonctions, nos insuccès, l'oubli de nos supérieurs, les délaissements de nos semblables, l'ingratitude de nos inférieurs.

XXVIII.

La charité envers nous-mêmes.

I. — RIEN DE MOINS COMPRIS DANS LE MONDE.

On s'agite, on se dépense pour beaucoup de choses, pour beaucoup de personnes ; on pense à tout, excepté à soi, excepté à son âme.

D'où vient cela? Nombreuses en sont les causes : faiblesse de la foi, légèreté du caractère, milieu trop peu chrétien, passions étourdissantes, plaisirs bruyants, charité mal étudiée.

Qu'il n'en soit pas ainsi de vous. Ne soyez jamais du nombre de ces personnes qui quittent la vie présente, sans avoir su s'aimer elles-mêmes. Quel malheur !

II. — ÉCHELLE DE LA CHARITÉ EN GÉNÉRAL.

Nous devons aimer Dieu, avant qui que ce soit. On

le comprend, Dieu seul étant plus que toutes les créatures réunies

Nous devons aimer notre âme après Dieu et avant toute autre chose. On le comprend encore; c'est notre trésor.

Nous devons aimer l'âme de notre prochain, avant tous les biens temporels, peu importe à qui soient-ils, même à nous. La perte d'une seule âme surpasse infiniment celle de tous les biens du monde réunis.

Nous devons aimer notre honneur, notre santé, nos biens, seulement après tout ce qui précède et avant les mêmes biens du prochain, charité bien ordonnée commençant par soi-même. Cependant, nous pouvons, dans plusieurs cas, sacrifier certains biens d'ordre inférieur, pour sauver ceux du prochain. Toutefois, nous n'y sommes point obligés.

Remarquez le rang élevé que doit occuper notre âme dans l'échelle de la charité. Par conséquent, nous devons être prêts à tout sacrifier pour la sauver: paix, honneur, estime, amitié, à plus forte raison, biens matériels.

Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme, a dit le divin Maître (1). Parole pleine de lumière et de sagesse, qui a fait les martyrs et les saints, qui vous sauvera vous-mêmes, si vous savez la comprendre. Une jeune fille qui manque de charité pour elle-même manque donc de la plus élémentaire sagesse, et nul ne peut compter sur elle. *Celui qui est mauvais pour lui-même peut-il être bon pour quelqu'un*, dit le Saint Esprit (2)?

(1) S. Matthieu, XVI, 26.
(2) Ecclésiastique, XIV, 5.

III. — PORTRAIT D'UNE JEUNE FILLE QUI A LA VRAIE CHARITÉ.

Supposons qu'elle vient de trépasser et qu'elle rend son âme à Dieu. Que lui dit-elle? Ecoutons-la : Mon Dieu, je remets, entre vos mains, mon âme créée à votre image, rachetée par le Sang de votre divin Fils, purifiée par l'eau sainte du baptême, enrichie de votre grâce dans les sacrements. Pour ce qui est de moi, j'ai eu horreur du péché mortel et je me suis efforcée de l'en préserver; j'ai travaillé, avec non moins de soin, à fuir les occasions dangereuses, à réformer mes mauvaises habitudes, à redresser mon caractère, à pratiquer les vertus, à multiplier mes œuvres saintes, tout cela, afin de la sauver. Mon Dieu, je vous la remets, cette âme, que j'ai estimée au-dessus de tous les trésors du monde, que j'ai aimée, moins que vous, mais plus que toutes choses. Recevez-la donc en paix et donnez-lui votre saint paradis.

Que c'est beau, n'est-pas? mais, hélas! que le portrait opposé est fréquent sous les regards de Dieu! Que peut lui dire la jeune fille qui a manqué de charité pour elle-même? Détournons nos regards d'un si navrant spectacle.

IV. — PRINCIPAUX ÉLÉMENTS DE CETTE CHARITÉ.

1. *L'horreur du péché mortel.*
2. *La fuite des occasions dangereuses.*
3. *La réforme des mauvaises habitudes.*
4. *Le redressement du caractères.*
5. *La pratique des bonnes œuvres et des vertus.*

Contentons-nous de les citer, puisqu'ils seront l'objet des méditations suivantes et de ce travail tout entier.

V. — QUELQUES CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Rappelez-vous que vous devez aimer votre âme, moins que Dieu, mais plus que toutes choses.

2. Rappelez-vous que vous devez être prêtes à sacrifier tous les biens de ce monde pour la sauver.

3. Rappelez-vous qu'avant tout vous devez éviter le péché mortel, ruine de l'âme, ainsi que les occasions dangereuses, si voisines du péché.

4. Ne négligez ni la réforme des mauvaises habitudes, ni le redressement des défauts de caractère, ni la pratique des bonnes œuvres et des vertus. On ne peut trop prendre de précautions, dit saint Bernard, quand l'éternité est en cause.

XXIX.

L'horreur du péché mortel.

I. — RAISONS DE LA CONCEVOIR.

1. C'est un outrage à la Majesté de Dieu que le pécheur offense en face...

L'outrage se mesure à la grandeur de la personne offensée et à la bassesse de celle qui l'offense. Or, Dieu est si grand et le pécheur si petit ! Quoi ! dit saint Bernard, un petit grain de poussière a l'audace de provoquer une si redoutable Majesté ! Aussi, saint Thomas ne craint pas d'affirmer que le péché mortel offre une sorte de malice infinie (1).

2. C'est une révolte contre sa souveraine autorité. Il est le Maître suprême, par droit de puissance et de création. Tout lui obéit dans le monde : les éléments les saisons, les plantes, les arbres, les animaux. Le pécheur seul se dresse contre lui et lui dit : *Non*

(1) S. Thomas, 1. 2. q. IV, a. 87.

serviam, je ne veux pas vous obéir (1). Quelle audace! Dieu peut le punir, Dieu le menace, il s'en moque.

3. C'est une noire ingratitude envers sa bonté. Qu'elle est longue à faire l'énumération des bienfaits que Dieu nous accorde et nous prépare à tous, dans l'ordre, soit de la nature, soit de la grâce, soit de la gloire! Le pécheur, lui, les reçoit avec indifférence et s'en fait autant d'instruments pour offenser Dieu. Oui, son esprit, son cœur, sa volonté, ses sens, son temps, ses forces, ses biens, il les fait servir à ses iniquités, il les retourne comme des armes sacrilèges contre son divin Bienfaiteur.

4. C'est la cause des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. Pourquoi tant d'opprobres et de douleurs dans sa Passion? Ah! il pourrait répondre : Hommes coupables et malheureux, c'est à cause de vous, c'est pour vous, c'est pour expier vos péchés.

5. Le péché mortel! mais c'est le voleur et l'assassin des âmes. Il les dépouille de leur beauté, de leurs mérites; il les prive de la grâce sanctifiante qui est leur vie, de l'amitié de Dieu qui est leur bonheur, de leurs droits au ciel, il leur prépare un enfer éternel. Malheur affreux! Malheur sans égal dans le monde!

III. — QUE PENSER DE CETTE HORREUR?

1. Elle est un acte de charité bien entendu, puisqu'elle nous conduit à le fuir, à tout sacrifier plutôt que de le commettre, à nous en purifier au plus tôt, quand nous l'avons commis et à l'expier généreusement. N'est-ce pas là assurer notre salut éternel, qui est notre affaire capitale?

2. Elle est rare, trop rare dans le monde actuel où

(1) Jérémie, II, 20.

l'on regarde le péché comme une bagatelle, tout au plus comme une faiblesse pardonnable.

D'où vient ce mal? de la faiblesse de la foi, des préjugés qui courent les rues, de la vie fiévreuse que l'on mène aujourd'hui, mais surtout de ce que l'on ne réfléchit pas. Un Prophète le disait avec amertume et nous pourrions répéter, avec non moins de vérité que lui : *La terre est profondément désolée, parce qu'il n'y a plus personne qui réfléchisse en son cœur* (1).

— Le péché n'est rien, disent les mondains. Ah! que deviennent donc la parole de Dieu et la conscience publique qui le condamnent?

— Qu'est-ce que cela peut faire à Dieu? disent-ils encore. Mais est-ce que Dieu serait un être déraisonnable et insensible? Serait-il un vieillard tombé en caducité et devenu la risée de ses enfants? Sa Providence, qui a l'œil sur toutes choses, serait-elle un vain mot?

— Je n'y vois pas de mal. C'est possible, mais le mal n'en existe pas moins. Accepterait-on cette réponse d'un polisson qui injurierait son père? Et puis, cela n'est pas si vrai que les pécheurs le disent.

— Je ne m'en trouve pas plus mal. Dieu ne punit pas toujours dès cette vie. Cependant, ouvrez bien les yeux, regardez autour de vous et voyez. Que d'exemples terribles de pécheurs châtiés dès cette vie même! Qui n'en connaît?

III. — CONDUITE A TENIR PAR RAPPORT AU PÉCHÉ MORTEL.

1. Prenez pour guides en cette matière, non les mondains, non les chrétiens tièdes, non les maximes du monde, non vos passions mauvaises, mais votre

(1) Jérémie, XII, 11.

conscience, les enseignements de l'Eglise, les avis de votre confesseur, les personnes d'une conscience délicate.

2. Ayez pour devise : Tous les maux, la mort même, plutôt que le péché mortel ! Sainte Madeleine de Pazzi se déclarait prête à demeurer, une éternité entière, dans une caverne de serpents, plutôt que d'en commettre un seul.

3. Fuyez-en, avec soin, les occasions.

4. Confessez-vous, au plus vite, quand vous vous sentez coupables.

5. Expiez vos fautes passées par la pénitence et les bonnes œuvres. Croyez n'en avoir jamais fait assez pour payer vos dettes à la Justice divine.

XXX.

La fuite des occasions dangereuses.

I. — DÉFINISSONS L'OCCASION DANGEREUSE.

C'est toute personne, tout objet, toute chose, tout lieu qui nous porte au mal.

Il y a occasion éloignée et occasion prochaine.

La première est celle qui ne nous porte au mal que faiblement ou rarement ; l'autre est celle qui nous y porte irrésistiblement et habituellement.

Les occasions prochaines sont aussi de deux sortes : les nécessaires et les non nécessaires ou volontaires, selon qu'on s'y engage librement ou non. Les premières sont celles dans lesquelles on se trouve engagé, malgré soi, et qu'on ne peut éviter sans dommage ou sans scandale. Tant qu'on les combat et qu'on y résiste, on n'est pas coupable.

Le monde est rempli de ces occasions. Nous marchons parmi des pièges, dit saint Ambroise.

Ajoutons que telle occasion, éloignée pour celui-ci,

peut être prochaine pour celui-là, à raison de sa faiblesse. Nous indiquerons la conduite à tenir pour l'occasion prochaine. Elle sera la même pour celle-ci.

II. — PRINCIPALES OCCASIONS QUI PORTENT AU MAL.

1. Lectures frivoles et profanes, à plus forte raison contraires à la foi et aux mœurs. Un bon livre est un sage ami, mais un mauvais livre est un cruel ennemi. Combien perdent la foi, leurs mœurs, par les mauvais livres, par les mauvais journaux qu'ils lisent ! Pour vous, ne lisez que de bons livres.

2. Images, tableaux, statues peu convenables. C'est un danger permanent. Soyez sévères sur ce point.

3. Compagnies légères, mondaines... Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Proverbe plein de sagesse. L'expérience de chaque jour le confirme.

4. Assiduités avec personnes d'autre sexe. La terre et la pluie sont choses excellentes, dit saint Jean Chrysostome, mais, mélangées, elles font de la boue.

5. Plaisirs mondains. Ils sont, d'abord, le tombeau de la piété; puis, de la pudeur; souvent, de l'innocence ; et même, de la persévérance et du salut éternel. Combien façonnent là le premier anneau de la chaîne qui doit les fixer au fond des abîmes éternels ! Une jeune fille en a-t-elle une fois goûté, il est rare qu'on l'en arrache.

III. — PUISSANCE DE L'OCCASION.

Faites-y attention. Le proverbe dit qu'on ne doit pas jouer avec le feu. Il n'est pas moins dangereux de s'exposer aux occasions.

Notre force, dit saint Alphonse, ressemble à celle de l'étoupe qui, mise sur le feu, s'enflamme et se consume à l'instant. T. XVI, 508. Le feu, c'est l'occasion ; l'étoupe, c'est notre âme.

Saint Bernardin de Sienne dit que c'est un plus grand miracle de ne pas pécher dans l'occasion que de ressusciter un mort. Dieu ne fait pas celui-là.

Le Saint Esprit lui-même affirme *que celui qui aime le danger y périra* (1).

L'expérience prouve que l'occasion change une âme, pour ainsi dire, en un instant. De robuste qu'elle était, elle devient, tout à coup, d'une faiblesse étrange. L'histoire nous en offre d'effrayants exemples. D'où viennent le péché de David, la prise de Samson, la chute de Salomon, le reniement de saint Pierre? de l'occasion.

IV. — RÈGLES A SUIVRE.

1. On ne peut fuir toute occasion éloignée, à moins de sortir entièrement du monde; il faut s'efforcer d'en éviter le plus grand nombre possible, par la vie de retraite, la modestie et la mortification.

2. Il faut fuir, absolument, les occasions prochaines volontaires, par conséquent, celles dans lesquelles on se jette librement et qui portent irrésistiblement au mal. C'est de celles-ci que Notre Seigneur a dit : *Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous* (2).

On est déjà coupable par cela même qu'on s'y précipite.

3. Si l'occasion est involontaire et nécessaire, que, par conséquent, on ne puisse l'éviter, il faut la rendre éloignée, *par la prière*, *par la vigilance*, et, surtout, *par la docilité aux avis du confesseur*.

Ne négligez jamais ce qu'on peut appeler l'armure de la jeune fille chrétienne : crucifix, scapulaire, chapelet, médaille.

(1) Ecclésiastique, III, 27.
(2) S. Matthieu, XVIII, 9.

Une dame de haut rang, obligée de paraître parfois à certaines réunions du monde, y ajoutait un instrument de pénitence qu'elle portait sur elle, durant le temps de ces réunions. De plus, elle se tenait unie à Dieu par un état de prière continuelle. Quel bel exemple que les mondaines ne manqueront pas de traiter d'exagération !

On verra, plus tard, où se trouvait la vraie sagesse.

4. Que devrait faire la jeune fille pour qui le monde serait un danger perpétuel de péché mortel ? à tout prix, en sortir.

XXXI.

La réforme des mauvaises habitudes.

I. — CETTE RÉFORME S'IMPOSE. POURQUOI ?

1. D'abord, l'habitude est un lien qui tient l'âme captive et l'empêche de marcher dans les voies du salut. Tant qu'Augustin demeura l'esclave des mauvaises habitudes qui l'enchaînaient avec des liens de fer, comme il l'avoue lui-même, ses bonnes lectures, ses saints désirs, les gémissements de son cœur, tout fut inutile.

2. Elle aveugle l'esprit, à l'imitation des Parthes, qui, après avoir enchaîné leurs prisonniers de guerre, leur crevaient les yeux pour les empêcher de fuir. Alors, on ne voit plus ses fautes, ou, du moins, on n'en voit plus la gravité. Quelque horribles qu'elles soient, dit saint Augustin, on les regarde comme peu de chose, ou même comme rien.

Puis, on en vient à tout mépriser : bons exemples, leçons de la Providence, avertissements de ses parents, de ses amis, de son pasteur, de son confesseur,

de sa conscience. *L'impie*, dit le Saint Esprit, *quand il est arrivé au fond de son iniquité,* c'est-à-dire dans l'habitude, *se moque de tout* (1).

Finalement, on pèche sans frein, sans mesure.

3. Elle endurcit le cœur.

Les remords sont une des plus grandes grâces de Dieu. Que de pécheurs ils sauvent! Manassé dans sa prison, le Prodigue dans sa misère, saint Pierre dans la cour du Grand-Prêtre, sont là pour le dire.

L'habitude mauvaise les étouffe entièrement. Comme l'enclume s'endurcit à mesure que le marteau la frappe, ainsi le pécheur se raidit contre Dieu à mesure qu'il le châtie. Il en vient même à pécher sans pudeur, à se vanter de ses mauvaises actions, comme faisaient les habitants de Sodome.

4. Elle conduit à l'impénitence finale.

Le mal, par suite de l'habitude, devient un besoin et une seconde nature, disent saint Bernard et saint Augustin.

Puis, il amène le désespoir. Comment, se dit l'âme livrée à l'habitude, obtenir de Dieu le pardon de tant de fautes et se corriger de tant de défauts?

Enfin, le pécheur d'habitude meurt impénitent, ou parce qu'il refuse les sacrements à la mort, ou parce qu'il les reçoit sans les dispositions nécessaires. De telles âmes se convertissent rarement, dit saint Thomas de Villeneuve. De même qu'on voit guérir peu de maladies chroniques, ainsi peu de pécheurs d'habitude s'amendent, même à la mort.

II. — QUELLES SONT LES HABITUDES LES PLUS TENACES?

Il y en a quatre principales, vraies portes d'enfer. Retenez-les et tremblez.

1. *L'impureté.* C'est le péché le plus commun dans

(1) Proverbes, XVIII, 3.

le monde. On le conserve jusque dans la vieillesse, quand il est devenu habitude. Voyez-vous ces hautes montagnes couvertes de neige et recélant dans leurs flancs d'épouvantables volcans? Voilà l'image de ces vieillards à cheveux blancs et pleins encore des feux de l'impudicité. Rappelez-vous les deux juges de Babylone (1).

2. *La colère et la rancune* qui vont s'aigrissant toujours. Une jeune fille irascible sera, dans sa vieillesse, une mégère inabordable.

3. *La gourmandise, l'ivrognerie* surtout, qui abrutissent leurs victimes. Plus d'abstinences, plus de jeûnes; mais la vie des sens la plus grossière.

4. *La paresse spirituelle*, qui plonge l'âme dans une sorte de léthargie d'où elle ne sort qu'un instant, pour y rentrer aussitôt. Il n'y a plus de vie chrétienne, ni Messe, ni sacrements, ni prière.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Commencez au plus tôt cet important travail. Opposez les bonnes habitudes aux mauvaises.

2. Fuyez les compagnies dangereuses et toute occasion qui porte fortement au péché. Rien qui forge aussi vite les chaînes de la funeste habitude.

3. Soyez fidèles à la prière, demandez instamment la grâce de la persévérance.

4. Ayez une tendre dévotion au Sacré Cœur, à la sainte Vierge. Quelle sauvegarde puissante!

5. Confessez-vous souvent, toujours avec grande ouverture et parfaite docilité à la direction de votre guide. Préférez chez votre confesseur la fermeté à la complaisance. Vouloir un confesseur commode, c'est, d'avance, se livrer, pieds et poings liés, à ses ennemis.

(1) Daniel, XIII.

XXXII.

Le redressement des défauts de caractère.

I. — LE CARACTÈRE.

C'est comme la note dominante de notre vie, le résumé des tendances de notre âme, sa physionomie morale, sa photographie vivante.

Le caractère a un rôle décisif, par rapport à la vie, dont il fait le bien ou le mal ; par rapport à l'éternité, dont il fait le bonheur ou le malheur, selon qu'on sait ou non le gouverner.

On divise les caractères en deux classes : les heureux et les malheureux, selon qu'ils nous portent au bien ou au mal.

Les caractères malheureux sont les plus nombreux, depuis le péché originel dont, plus ou moins, nous héritons tous. Ceux mêmes que nous appelons heureux ne le sont que relativement, parce que, à les bien considérer, ils offrent aussi des pentes vers le mal.

II. — IMPORTANCE ET FACILITÉ DE BIEN CONNAITRE SON CARACTÈRE.

Importance. Sans cela, on se trompe sur le jugement à porter sur soi-même, sur le travail qu'il faut entreprendre pour redresser ses déviations morales. On fait de fausses manœuvres, on perd son temps, on s'expose à de cruelles défaites.

Facilité. Il suffit de se rappeler les sources du caractère.

1. *Le tempérament.* Chacun a ses tendances naturelles : le sanguin, à la sensualité, à l'irritabilité ; le nerveux, à l'impressionnabilité, à la versatilité ; le

bilieux, aux idées noires, aux soupçons, à la susceptibilité; le lymphatique, à l'insouciance, à la paresse.

2. *La première éducation.* Elle a une immense influence sur le caractère et elle commence au berceau. Le vase neuf, dit Horace, conserve longtemps l'odeur du parfum qu'il a reçu. L'homme est fait à dix ans, disait Lactance. L'expérience démontre que les enfants, à qui leurs parents ont trop complu, sont irréformables. Qui n'en a connu? Enfants gâtés, n'est-ce pas le synonyme de fléaux de famille, de pestes des paroisses, de honte et de ruine de la société?

3. *Les actes passés.* Réitérés, ils amènent l'habitude; l'habitude, une nécessité. Saint Augustin l'appelle un mur d'impossibilité dont les portes sont closes et d'où l'on ne peut s'échapper.

Rien n'aide mieux à connaître son caractère que de repasser ses fautes, surtout celles où l'on tombe le plus souvent et que l'on se pardonne le plus aisément.

4. *Le milieu dans lequel on vit.* Nous sommes essentiellement imitateurs et nous subissons, sans nous en douter, l'influence de ceux parmi lesquels nous vivons. Nous prenons facilement leurs manières de voir, de parler, d'agir.

5. *Les efforts faits ou non*, pour résister aux tendances de notre caractère.

La volonté humaine est déjà bien puissante par elle-même. Démosthène va, sur les bords de la mer en furie, s'exercer à parler à des foules agitées, tumultueuses. Garcia Moreno, pour s'aguerrir, va se coucher sous des rochers suspendus, toujours prêts à tomber; il descend, avec un compagnon, dans les flancs d'un volcan mal éteint, où il court les plus grands dangers.

Mais, que ne peut pas la volonté aidée de la grâce contre la nature la plus impétueuse? Que de saints en

sont la preuve éloquente ! Citons Madeleine, Paul, Augustin, François d'Assise, Vincent de Paul... Le P. Lacordaire se fait flageller, se met sous les pieds d'un de ses religieux, se fait dire comme à un valet : Va me chercher ceci ou cela... Tout cela pour devenir humble.

Au contraire, l'absence d'efforts accélère les entraînements de la nature. Le caractère non combattu devient comme un abîme qui appelle d'innombrables abîmes. Que de tristes exemples à citer ! Qui n'en connaît ?

III. — NÉCESSITÉ, TACTIQUE, SECOURS DE CE TRAVAIL.

1. *Nécessité.* Si on l'omet, la bête ne tarde pas à prendre le dessus.

Pas de lieu, de position, de temps, d'époque, où l'on ne doive s'y livrer ; il faut le faire dans la vieillesse comme dans la jeunesse.

2. *Tactique à suivre.* Commencer par reconnaître ses défauts, puis attaquer le défaut dominant, après lui, les autres, un à un, préférablement ceux qui scandalisent le prochain. Aller toujours à l'opposé de ses défauts. C'est la recommandation de saint Ignace. *Ire contrà.* Rien de plus sage.

3. *Secours de ce travail.* Souffrez que l'on vous reprenne. Au besoin, priez une compagne de vous avertir. Faites-en l'objet de votre résolution du matin et revenez-y longtemps. Montrez beaucoup d'ouverture sur ce sujet, en confession. Ne vous passez rien, punissez-vous chaque soir. Enfin, demandez, sans cesse, cette victoire à Dieu.

Vous l'obtiendrez, si, à tout ce qui vient d'être dit, vous ajoutez la constance.

XXXIII.

Heureux caractères.

— CITONS LES PRINCIPAUX.

1. *Le caractère pacifique;* c'est celui qui évite les désaccords, les froissements, les haines, les querelles. Notre Seigneur béatifie ceux qui le possèdent, il dit *qu'ils seront appelés les enfants de Dieu*(1).

2. *Le caractère débonnaire ou doux;* c'est celui qui sait endurer les travers, les défauts, les ingratitudes des autres. Notre Seigneur assure que ceux qui en sont doués posséderont la terre, c'est-à-dire le ciel, terre des vivants, et, auparavant, le bonheur d'ici-bas. *Rarement, les personnes débonnaires ont des ennemis* (2).

3. *Le caractère aimable et enjoué;* c'est celui qui offre aux autres des relations pleines de charmes et d'entrain. On peut dire que c'est un fleuve débordant de vie et de richesse. On ne voit qu'excellents procédés, on n'entend que bonnes paroles, on ne reçoit que bon accueil; on sent la joie rayonner comme la douce chaleur en une belle journée de printemps.

4. *Le caractère souple et liant;* c'est celui qui sait se faire accepter doucement et accepte les autres, leurs idées, leurs vues, leurs jugements, leurs vouloirs. C'est le plus propre à la vie de relations, soit individuelles, soit sociales, soit même internationales. Vrai caractère de diplomate.

5. *Le caractère vif et entraînant;* c'est celui qui, semblable à un aimant, attire tout à lui. Il exerce

(1) S. Matthieu, v. 9.
(2) *Ibidem*, v, 4.

une influence irrésistible, un prestige presque divin; il subjugue par sa force cachée et nul ne sait lui résister. C'était, sans doute, celui de saint Paul, celui de saint François Xavier, l'apôtre des Indes.

6. *Le caractère magnanime ;* c'est l'ami des grandes choses, hardi, entreprenant et ne reculant jamais devant les difficultés; on l'appelle caractère royal. C'était, sans doute, celui de Charlemagne, de saint Louis.

7. *Le caractère généreux*, prévenant et dévoué ; c'est celui qui, oublieux de soi-même, de ses propres satisfactions et même de ses intérêts, ne songe qu'aux autres, n'a de bonheur qu'à se dépenser pour eux. C'est le caractère des hommes apostoliques, des grandes âmes religieuses, de beaucoup de femmes chrétiennes, dont la vie est un long et entier dévouement.

8. *Le caractère simple et humble;* c'est celui qui aime la retraite, le silence, les dernières places, les fonctions obscures et ignorées du monde. Pour lui, l'idéal de la vertu, le grand rêve de bonheur, c'est de pratiquer la parole de l'auteur de l'Imitation : *Aimez d'être ignoré et regardé pour rien* (1).

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Tous ces caractères sont appelés heureux, et à bon droit, non seulement parce qu'ils offrent un commerce plein de charmes et d'avantages variés, mais aussi parce qu'ils font le bonheur de ceux qui en sont doués, en les préservant de beaucoup de fautes et en leur rendant des plus faciles la pratique des vertus morales et sociales, d'où découle le bonheur de la conscience et de la vie.

2. Remerciez Dieu, si vous reconnaissez en vous

(1) Imitation de Jésus-Christ, liv. I, ch. II.

l'un de ces caractères. Vous ne le ferez jamais assez.

3. Gardez-vous d'en tirer vanité. Renvoyez-en la gloire à Dieu et à vos bons parents.

4. Sachez mettre à profit ce don si précieux pour votre sanctification et pour le bien des âmes qui vous entourent. Plus vous avez reçu, plus vous devez donner.

5. Perfectionnez les bonnes dispositions que vous tenez de la divine Providence. Ce sont des talents qu'il faut faire fructifier, de précieux germes qu'il faut savoir développer. Il y en a qui naissent excellemment doués et qui, après des années, offrent le plus détestable caractère. C'est marcher à rebours.

N'est-ce pas le cas de certaines jeunes filles, aimables dans leur enfance, exécrables plus tard? Ne les imitez pas. Allez toujours de l'avant, de mieux en mieux; c'est la loi chrétienne.

XXXIV.

Malheureux caractères.

I. — INDIQUONS-EN QUELQUES-UNS.

1. *Le caractère hautain et dédaigneux;* c'est celui qui, plein d'estime de lui-même, n'a que mépris pour les autres, arrogance, fierté dans les relations. Ceux qui ont ce caractère ne voient jamais rien de bien chez les autres : ni dans leurs manières, ni dans leurs paroles, ni dans leurs actions, ni dans leurs intentions; eux seuls ont le monopole du beau, du bien, du bon, de l'adresse, du succès.

2. *Le caractère prétentieux et ambitieux;* c'est celui qui, par une sorte de conscience de son mérite, de son savoir, de ses qualités, de ses talents ou phy-

siques ou intellectuels, se met toujours en évidence, veut être remarqué, aspire sans cesse à des succès nouveaux, à des dignités nouvelles. Tout honneur lui est dû ; c'est une flagrante injustice que de ne pas reconnaître ses qualités, de ne pas lui accorder la palme de tel ou tel triomphe.

3. *Le caractère égoïste;* c'est celui qui ramène tout à ce moi toujours détestable et toujours détesté. Il faut que chacun soit tributaire de ce souverain sans égal ; rien n'est bon, juste, convenable qu'à cette condition. Tirer toujours son épingle du jeu et la meilleure, n'avoir d'amis que pour s'en faire des instruments, ne rendre service aux autres qu'en vue des avantages qu'il en peut recevoir lui-même, voilà le caractère égoïste : étroit, bas, vénal, il est toujours prêt à se donner à qui lui offrira davantage. Signe évident des âmes vulgaires.

4. *Le caractère absolu, entier, dominateur, entêté;* c'est celui qui est tenace dans ses idées et ses volontés. Malheur à qui ne voit pas comme lui, à qui le contredit, à qui ne veut pas comme il veut ! C'est la marque certaine des âmes faibles, qui, pour l'ordinaire, cèdent toujours à de plus faibles. Ceux qui ont ce caractère sont obséquieux, rampants même, à l'égard des supérieurs, des forts, des grands, des riches, des méchants ; mais durs, exigeants, tyrans, au besoin, à l'égard de leurs inférieurs, des petits, des faibles, des pauvres, des pacifiques.

5. *Le caractère léger, versatile ;* c'est celui qui n'a pas de principes bien arrêtés, une ligne de conduite déterminée, qui manque de convictions, de règle, de constance et qui, par suite, tourne à tout vent, veut ce que veut le premier venu, donne toujours raison à celui qui parle le dernier, ou lui paraît s'exprimer le mieux. C'est une proie toute préparée pour le monde, pour ses maximes, ses fêtes, ses égarements. Carac-

tère difficile à ramener dans la voie droite, surtout à l'y fixer.

6. *Le caractère chagrin, inquiet;* c'est celui qui voit tout, personnes et choses, sous les dehors les plus défavorables. Partout défauts, dangers, craintes, alarmes : tout au pire, tous maux possibles, plus de Providence. Caractère né pour être malheureux et faire des malheureux. Que de querelles il provoque, que d'injustices en pensées, en paroles !

7. *Le caractère susceptible ;* c'est celui qui résulte, à la fois, d'un grand orgueil et d'une excessive sensibilité. On se croit toujours blessé, injurié, trompé, méconnu, lésé; on suppose toujours aux autres des intentions malveillantes; on voit, dans leurs paroles, des allusions malignes, dans leur conduite, des manques d'égards, des passe-droits, des injustices même. On veut pour soi tous les égards; on souffre, on se plaint, quand on s'en croit privé. Caractère malheureux entre tous; il ne se réforme guère.

8. A celui-ci se rapporte le *caractère jaloux* qui, souvent, lui est étroitement uni, comme conséquence naturelle. Volontiers, il rabaisse le mérite d'autrui, ses talents, ses actions les meilleures, ses intentions les plus pures. C'est, à la fois, un dédommagement malin, satanique, des satisfactions qui lui font défaut, des peines secrètes qu'il éprouve, et un marchepied pour atteindre aux biens que son orgueil convoite. Aussi, que de critiques, de railleries, d'interprétations défavorables! Rarement le bien est bien chez les autres, et le mal est toujours sans excuse.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Si vous reconnaissez en vous quelqu'un de ces

défauts, humiliez-vous-en. Dieu vous l'a laissé comme un contre-poids de votre secret orgueil.

2. Ne vous en découragez pas. Il y aura plus de gloire au ciel pour ceux qui auront eu à lutter davantage.

3. *Courage*, *constance* et *prière*. A cette triple condition, vous arriverez au triomphe éternel.

XXXV.

Malheureux caractères (*suite*).

I. — CONTINUONS DE LES ÉNUMÉRER.

1. *Le caractère rancunier et dissimulé;* c'est celui qui accumule toutes ses impressions au dedans de lui-même, qui en est assez maître pour ne pas les trahir au dehors, mais trop esclave pour en rompre les liens. Les années ont beau s'écouler, les réparations se faire, il n'oublie jamais, toujours il porte une blessure au cœur, toujours il médite des représailles. C'est un volcan souterrain, toujours en effervescence et prêt à vomir d'épouvantables flammes, au moment où chacun se croit le plus en sûreté.

2. *Le caractère bizarre et fantasque ;* c'est celui qui ne ressemble à aucun autre, insaisissable, indéfinissable, dont on ne peut prévoir les nuances, bien plus, qui ne se ressemble jamais à lui-même, tantôt gai, tantôt triste, au milieu des mêmes circonstances, à l'occasion des mêmes événements. Il prend, en quelque façon, plaisir à dérouter les investigations des autres, en changeant sans cesse, nouveau Protée, la physionomie de son âme et de sa vie. Voilà le caractère bizarre qu'on pourrait appeler, à bon droit, l'*insociable* par excellence. Qui voudrait vivre avec lui ?

3. *Le caractère mou et sensuel;* c'est celui qui est toujours prêt à recevoir les impressions causées par les choses du dehors, ne leur oppose aucune résistance, se laisse séduire par toute apparence de satisfaction, par les formes extérieures et avantageuses des personnes, par la beauté des objets, par l'appât des plaisirs, par l'entraînement des compagnies. C'est une pâte molle où le moindre choc laisse son empreinte. Ce caractère est, surtout, porté aux plaisirs des sens; ce qui l'intéresse, le préoccupe, le soucie, ce sont ses satisfactions. Jamais rassasié, il est toujours en recherche de jouissances nouvelles. L'impureté ne trouve pas de terrain mieux préparé; aussi elle y germe et s'y développe d'une manière effrayante, si les efforts personnels et la grâce ne viennent opposer leurs salutaires influences.

4. *Le caractère apathique et lourd;* c'est celui qui s'annonce par l'insouciance pour toutes choses, à peu d'exceptions près : insouciance pour la tenue, insouciance pour l'estime des autres, insouciance pour les plaisirs eux-mêmes, à plus forte raison pour la prière, pour les sacrements, pour la pratique des vertus. Il n'en faut attendre ni grandeur, ni noblesse, ni générosité, mais la vie la plus vulgaire, la plus stérile.

5. *Le caractère prompt, emporté, violent;* il s'indique et se comprend assez, rien qu'à l'énoncer. Vie d'orages continuels; pour un rien, des colères à tout briser; à la moindre opposition ou contradiction, des scènes, des querelles, des injures, des blasphèmes, bien plus, des mauvais traitements qui font rougir. Les remords de conscience suivent, et, par conséquent, amertumes sur amertumes.

6. *Le caractère acariâtre, aigre, fâcheux, désagréable.* Pour n'être pas emporté, comme le précédent, il est peut-être plus difficile. Dans celui-là des

éclaircies, des moments de bonne humeur, de jovialité, qui dédommagent des heures de tristesse, tandis que, dans celui-ci, jamais d'heureux moments, jamais de suspension d'armes, jamais d'azur dans un ciel sombre ; pas une approbation, pas un bon mot, toujours des blâmes, toujours des critiques. On dit que c'est un caractère de belle-mère.

7. *Le caractère brouillon ;* c'est celui qui se plaît à tout troubler, amasse des nuages dans un ciel pur, provoque des tempêtes sur la mer la plus calme, dans un verre et jusque dans une goutte d'eau. Il semble avoir à cœur de semer le désordre partout : dans les âmes, dans les familles, dans les paroisses, entre amis. Caractère exécrable, qu'il faut fuir comme la peste.

8. *Le caractère intrigant.* Semblable au serpent, il s'insinue partout, de la façon la plus perfide, exerce son influence sur tous. Son but est de dominer ; sa tactique ordinaire, de diviser, afin de mieux régner. Caractère des plus dangereux et des moins honnêtes.

9. *Le caractère pusillanime.* Il a peur des moindres difficultés, lâche pied au premier ennemi, se fait facilement apostat. C'est la note générale des caractères de nos jours, où tout est anémié : santés, intelligences, cœurs, volontés, vies, par conséquent caractères, qui en sont le résumé complet.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Rappelez-vous que les caractères malheureux sont les plus nombreux.

2. N'oubliez pas qu'il y a toujours mélange de quelque bien. Mauvaise tête et bon cœur, dit-on.

3. C'est beaucoup déjà de les rendre moins malheureux. Travaillez-y.

4. *Rejetez* ce qui est mauvais ; *utilisez* ce qui est bon ; *changez* la direction des tendances. Dieu l'a fait chez de grands pécheurs devenus grands saints.

XXXVI.

La pratique des bonnes œuvres.

I. — CE QUE LA FOI NOUS LA MONTRE.

1. *Acte de justice.* Puisque tous les biens nous viennent de Dieu, puisqu'il en conserve le domaine souverain et qu'ainsi nous n'en sommes que les intendants, à nous d'en faire le plus sage emploi, toujours pour sa gloire. Autrement, nous ne serons que des économes infidèles, dignes de ses châtiments.

Vérités trop oubliées. De là, orgueil, attache aux biens de la terre, gaspillage ou emploi mal dirigé de ces biens, absence de bonnes œuvres.

2. *Fidèle réalisation du plan divin.* Comme Dieu veut que la fontaine donne son eau ; le soleil, sa lumière ; le foyer, sa chaleur ; les fleurs, leur parfum ; les arbres, leurs fruits ; les animaux, leur lait, leur toison, leurs services et même leur chair ; ainsi veut-il que ceux qui possèdent quelqu'un de ses biens : fortune, intelligence, science, adresse, influence, autorité, l'emploient pour leurs frères qui peuvent en tirer profit. Voilà ce qu'on appelle les bonnes œuvres. C'est Dieu lui-même répandant, par nos mains, ses bienfaits sur le monde.

3. *Rançon de nos fautes passées. « Rachetez vos fautes par vos aumônes »*, disait Daniel à Nabuchodonosor (1).

4. *Acte de charité envers nous-mêmes.* La prin-

(1) Daniel, IV, 24.

cipale gloire, le principal profit sont pour nous. Ne serait-ce pas être dur pour soi-même que de les négliger?

5. *Rempart des familles.* Celles qui sont assises sur ce roc ne peuvent crouler. L'expérience le prouve assez.

6. *Source jaillissante des bénédictions divines.* Qu'on se rappelle le centurion Corneille, appelé à la foi, Tobie protégé dans la captivité, la Sunamite et son fils dont elle obtient la naissance, puis la résurrection, par l'intervention du prophète Elisée, la veuve de Sarepta dont les vases s'emplissent d'huile, Tabitha ressuscitée par saint Pierre, Marthe, Madeleine, Lazare, toujours visiblement protégés par la divine Providence, sainte Elisabeth de Hongrie, si souvent glorifiée par les plus admirables prodiges, et l'on verra comment Dieu se montre généreux pour ceux qui le sont envers leurs semblables.

7. *Hypothèque prise sur Dieu même pour l'éternité.*

Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu, dit le Saint Esprit (1). *Venez, les bénis de mon Père*, dira Notre Seigneur, *ce que vous avez fait au moindre d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait* (2).

II. — PRINCIPALES BONNES ŒUVRES.

1. Le zèle de la maison de Dieu. Notre Seigneur y réside, comme un pauvre qui n'a que ce qu'il reçoit. Donner au divin prisonnier du tabernacle, lui donner de ses aumônes, de ses travaux, des fleurs de son jardin, n'est-ce pas la première de toutes les œuvres?

(1) Proverbes, XIX, 17.
(2) S. Matthieu, XXV, 34.

2. L'assistance des pauvres, notamment de sa paroisse, comme moyen de les gagner à Dieu. Cependant il faut de la sagesse dans l'aumône, afin de ne pas encourager le vice.

3. La visite des malades. La faire toujours discrètement, brièvement, aimablement, chrétiennement. L'accompagner de paroles qui aillent au cœur, élèvent l'âme, et, au besoin, de quelques douceurs.

4. Le zèle des âmes, surtout des enfants, des pécheurs égarés, des vieillards, des mourants.

5. Le concours donné aux œuvres soit catholiques, soit diocésaines, soit paroissiales.

Œuvres catholiques : Propagation de la Foi, Sainte-Enfance, Denier de saint Pierre, Œuvre de saint François de Sales, si justement appelée *Propagation de la Foi à l'intérieur.*

Œuvres diocésaines : des Ecoles chrétiennes, des Séminaires pour le recrutement du clergé.

Œuvres paroissiales : de persévérance, de charité, cercles, patronages, confréries, etc.

III. — COMMENT FAIRE VOS BONNES ŒUVRES ?

Judicieusement. Visez toujours aux plus avantageuses, aux plus appropriées aux besoins de votre pays et du temps présent, aux plus recommandées.

2. *Simplement.* Gardez-vous de sonner de la trompette ni de chercher la reconnaissance.

3. *Généreusement.* On est généreux quand on donne selon ses ressources.

4. *Joyeusement.* Faites toujours le bien avec un visage où se reflète la joie de votre cœur. *Dieu aime celui qui donne joyeusement*, dit saint Paul (1).

5. *Promptement.* Ne vous faites pas trop attendre. C'est donner deux fois que de donner vite, dit un proverbe.

(1) 2e Ep. aux Corinthiens, IX, 7.

XXXVII.

La charité pour le prochain.

I. — POURQUOI DEVONS-NOUS AIMER LE PROCHAIN?

1. Dieu nous en fait un ordre formel. Quel est le grand commandement de la loi? demande-t-on un jour au Sauveur. Le voici, répond-il : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu... Le second est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain* (1).

Non content de rappeler un commandement ancien, Jésus-Christ veut en faire un commandement nouveau : *Je vous donne un précepte nouveau, à savoir que vous vous aimiez les uns les autres* (2). Et pourquoi donc l'appeler ainsi? C'est à cause du poids nouveau que lui donne sa prédication divine; à cause de la nouvelle effusion de charité que le Saint Esprit doit répandre dans le monde, au jour de la Pentecôte; à cause du peuple nouveau qu'il vient former et qui sera le peuple de la charité; à cause, surtout, du nouveau modèle de charité qu'il vient offrir au monde dans sa personne, en mourant pour lui. Quel maître admirable! Il aura le droit de nous dire : *Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes* (3).

2. L'amour du prochain est de l'essence de la charité pour Dieu. La raison, que nous avons indiquée déjà, c'est que, Dieu étant le père de la grande famille humaine, on ne peut prétendre l'aimer vraiment, si l'on n'aime pas ses enfants. L'amour de Dieu et l'amour du prochain, dit saint Grégoire, ce sont deux

(1) S. Matthieu, XXII, 37-40.
(2) S. Jean, XIII, 34.
(3) *Ibidem*, XIII, 15.

anneaux, mais une même chaîne; deux œuvres, mais une même charité. Il y a double mérite devant Dieu, mais il est impossible de trouver l'un sans l'autre.

3. Il y va de notre propre intérêt, soit temporel, soit éternel.

C'est la condition de notre bonheur en ce monde. « *Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort*(1) », dit saint Jean. Ce mot dit tout : absence de tout bien, réunion de tous les maux.

C'est la condition du bonheur des familles. Sans charité, la famille est un enfer anticipé.

C'est la condition du bonheur de la société. Grâce à sa douce influence, le riche compatit au pauvre, le pauvre ne porte point envie au riche, les supérieurs sont pleins de condescendance; les inférieurs, de déférence; les égaux, de prévenance.

Quant à la vie future, le bonheur est assuré à tous ceux qui auront pratiqué la charité envers leurs frères. *On se servira, à votre égard, de la même mesure dont vous vous serez servis à l'égard des autres. Venez, les bénis de mon Père... j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... Venez recevoir le royaume qui vous a été préparé...*(2). Promesses bien formelles.

II. — COMMENT AIMER LE PROCHAIN?

1. Il faut l'aimer en Dieu, parce qu'il est l'enfant de Dieu, le prix du Sang de Jésus-Christ, l'héritier du royaume céleste.

2. Il faut l'aimer pour Dieu, non à cause de ses qualités personnelles, de ses agréments, de ses talents de ses services, mais, parce que Dieu le veut, par

(1) 1re Ep. S. Jean, III, 14.
(2) S. Matthieu, VII, 2; XXV, 34, et les suivants.

reconnaissance pour Dieu qui nous a donné des frères.

3. Il faut l'aimer comme Dieu l'aime : d'un amour sincère et véritable, efficace et pratique, saint et sanctifiant.

4. Il faut l'aimer comme nous-mêmes, pas davantage ; ne jamais sacrifier notre âme, notre salut pour lui. Si j'avais deux âmes, disait Benoît XII à l'envoyé d'un roi qui lui demandait une chose injuste, je pourrais en sacrifier une pour vous ; mais, comme je n'en ai qu'une seule, je ne veux pas la perdre pour vous plaire.

5. Cependant, il faut préférer, chez le prochain, les biens d'un ordre supérieur à nos biens d'un ordre inférieur, son âme à notre fortune, à notre vie même. Nous l'avons dit déjà. Pareillement, il faut préférer pour lui son plus grand bien à un bien d'un ordre inférieur.

6. Enfin, parmi les personnes, préférer les supérieurs aux inférieurs, nos père et mère à nos frères et sœurs.

Demandez fréquemment à Dieu de vous faire connaître et pratiquer, de mieux en mieux, la charité pour le prochain.

XXXVIII.

Ce que la charité n'ordonne pas.

I. — FAUT-IL FERMER LES YEUX?

Nullement. La charité ne nous le demande pas. Elle dirige le cœur, mais n'aveugle pas l'esprit, où réside la justice. *La justice et la paix se sont embrassées*, dit David (1). Parole admirable qu'il faut bien com-

(1) Psaume LXXXIV, 11.

prendre. Voir les choses comme Dieu les voit, c'est-à-dire ce qu'elles sont en réalité, et, malgré cela, aimer le prochain, comme Dieu l'aime lui-même, voilà le divin embrassement de la justice et de la paix.

Jésus-Christ en est le modèle parfait, lui, si tendre, si aimant, si dévoué pour les hommes, et cependant de qui l'Evangile dit : *Il ne se fiait pas à eux, car il savait ce qu'il y a en l'homme* (1).

En résumé, la charité ne demande pas qu'on ne voie pas les torts, les travers, les fautes du prochain. Le faire est un acte de justice, de clairvoyance, de rectitude de jugement ; mais la charité veut que nous n'en aimions pas moins nos frères, que nous aimions leurs âmes en Dieu, tout en déplorant leurs manquements, leurs maladresses, leurs défauts, leurs fautes, les voyant avec compassion, avec le désir de leur amendement et la volonté de les y aider de nos encouragements et de nos prières.

II. — FAUT-IL ESTIMER LES INDIGNES ?

Non encore. L'estime et la charité sont deux choses bien distinctes, qui ne s'appellent ni ne s'excluent. Autre est la loi d'amour, autre la loi d'estime.

L'estime est un jugement favorable qui doit être basé sur le mérite réel, sur la vertu, sur la sainteté d'une personne. C'est le jugement de Dieu même, la vérité telle qu'elle est en lui. Or, à ses yeux, le plus saint, c'est le plus digne. Par conséquent, le meilleur aux yeux de Dieu doit l'être à nos propres yeux.

Injuste, on le comprend, est la prétention de ceux qui veulent être estimés, malgré leurs défauts et leurs fautes. Il n'y a aucun péché à blâmer ce qui mérite le blâme ; mais ce serait injustice de refuser notre estime

(1) S. Jean, II, 24 et 25.

à ceux qui tombent en quelque faute passagère, de fragilité, d'oubli, d'ignorance.

Nous ne pouvons la refuser qu'à ceux qui pèchent par malice, opiniâtreté, et nous devons être prêts à la rendre à ceux qui, tombés en quelque faute, reviennent sincèrement de leurs égarements.

III. — FAUT-IL APPROUVER TOUT INDIFFÉREMMENT ?

Pas davantage. Se taire, quand parler doit être inutile et que le silence ne doit scandaliser personne, soit; mais approuver toutes choses indifféremment, même les mauvaises, c'est lâcheté et souvent un crime.

Qu'on se rappelle Notre Seigneur disant : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive* (1). Qu'on se rappelle que l'Eglise a pour mission de combattre tous les ennemis du salut, mission qu'elle accomplit vaillamment depuis dix-huit siècles. Qu'on se rappelle la conduite des saints, toujours prêts à souffrir et à mourir pour la défense de la vérité, de la justice et du droit. Disons-le sans crainte, notre société souffre plus de la faiblesse des bons que de la perversité des méchants.

A plus forte raison, la charité n'ordonne pas de condescendre aux iniquités du prochain. C'est la conduite de Pilate que tous les siècles ont flétrie. Triste égoïsme qui mérite d'être marqué au fer rouge de l'ignominie.

Quant aux vexations du prochain, non seulement la charité ne nous ordonne point de les subir, elle nous permet de nous y opposer par la voie même des tribunaux. A la vérité, Jésus-Christ dit : *Si l'on vous prend votre manteau, donnez encore votre tunique; si l'on vous frappe sur la joue droite,*

(1) S. Matthieu, x, 34.

présentez encore la gauche (1); mais, de l'aveu des saints Docteurs, ce n'est là qu'un conseil de perfection, et non un commandement. Bien plus, quand l'intérêt général est en cause, il y a, disent-ils, obligation de résister aux méchants.

IV. — FAUT-IL S'ACCORDER AVEC TOUT LE MONDE?

Lorsque saint Paul dit : *Vivez en paix avec tout le monde si c'est possible* (2), il fait assez comprendre qu'on ne le peut toujours avec tous. Il y en a avec qui ce ne sera possible qu'en paradis.

Quant à faire sentir aux autres leurs manquements, la charité ne le défend pas, si c'est pour les corriger. Elle ne le défend que si c'est par rancune, vengeance ou impatience.

XXXIX.

L'amour des ennemis et le pardon des injures.

I. — C'EST UN DEVOIR RIGOUREUX.

1. Dieu nous en fait un ordre formel. *Si ton ennemi a faim, nourris-le; s'il a soif, donne-lui à boire* (3). Donner à manger à un ennemi, lui donner à boire, c'est l'aimer d'une manière évidente. Dieu paraît se défier, puisque, non content de nous commander d'aimer notre ennemi, il nous enjoint de lui en donner des preuves extérieures, signes certains des sentiments du cœur.

Au précepte Dieu ajoute l'exemple. *Je ne veux pas la mort de l'impie*, — et qui donc est plus son

(1) S. Luc, VI, 29.
(2) Ep. aux Romains, XII, 18.
(3) Proverbes, XXV, 21.

ennemi? — *mais qu'il se convertisse et qu'il vive* (1). Et, de fait, comme il le supporte patiemment, comme il l'attend longuement, comme il l'appelle instamment, comme il le provoque habilement, comme il le reçoit tendrement! Conduite étrange aux yeux des hommes sans foi, qui en profitent pour le blasphémer et l'offenser davantage, mais pleine de sens pour ceux qui ont la foi vive et le cœur bon.

Dieu, se disent-ils, en agit ainsi à l'égard de ses ennemis, et, moi, je serais dur et impitoyable pour les miens!

Dieu pousse plus loin encore sa bonté pour ses ennemis. Ouvrons les yeux et voyons l'Incarnation de son Fils... la Rédemption... l'Eglise, les Sacrements, l'Eucharistie... Peut-on trouver une charité plus grande? N'est-ce pas, comme dit saint Jean, la pousser jusqu'aux dernières limites? Remarquez bien la réflexion de l'apôtre saint Paul par rapport à l'Eucharistie : *C'est pendant qu'on tramait sa mort qu'il l'établit* (2).

2. Nouveau motif, le commandement et l'exemple de Jésus-Christ : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haissent* (3). Comme il sait pratiquer lui-même ce qu'il commande! Voyez-le sur le Calvaire, prêtez l'oreille à sa dernière prière : *Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font* (4). A qui donc? A ceux qui sont les auteurs de ses souffrances et de sa mort.

3. Les saints nous y entraînent par leurs exemples.

David recommande de ne faire aucun mal à Séméi, qui le poursuit et le maudit, quand il fuit devant Absalon révolté. Saint Etienne prie pour ceux qui le

(1) Ezéchiel, XXXIII, 11.
(2) 1re Ep. aux Corinthiens, XI, 23.
(3) S. Matthieu, V, 44.
(4) S. Luc, XXIII, 34.

lapident. Saint Paul embrasse le soldat qui va lui trancher la tête. Saint Cyprien fait remettre un écu à celui qui doit lui donner la mort. Saint Jean Gualbert fait grâce au meurtrier de son frère qui l'en conjure, les bras en croix.

4. Notre intérêt l'exige. Dieu ne nous pardonnera pas, si nous ne pardonnons pas à nos frères. Ecoutons saint Jacques : *Jugement sans miséricorde à celui qui n'a pas fait miséricorde* (1). Jésus-Christ nous l'enseigne dans la parabole de l'homme aux dix mille talents... Pardonner aux autres, c'est donc s'assurer à soi-même le pardon de Dieu. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* (2). Quand on ne veut pas pardonner, on ne doit pas demander son pardon à Dieu. Saint Bernard invite le comte Raymond de Toulouse à lui servir la Messe, et comme, en ce temps-là, tous les assistants récitaient le *Pater* avec le prêtre, le saint se retourne à ce moment vers le comte et lui défend de prononcer ces paroles : *Dimitte nobis*... puisqu'il a un ennemi à qui il ne veut pas pardonner. L'apostrophe fut salutaire et la réconciliation s'opéra.

II. — COMMENT LE PRATIQUER ?

1. Pardonner intérieurement à son ennemi. Ne garder en son cœur aucun ressentiment pour lui.

2. Lui pardonner extérieurement, en lui donnant les marques ordinaires d'amitié. En détourner son visage serait signe qu'on ne lui pardonne pas intérieurement.

3. Lui rendre service, lui faire du bien, si c'est possible.

Prier pour lui. C'est la marque la plus sûre qu'on ne lui garde aucune haine.

(1) S. Jacques. II, 13.
(2) S. Matthieu, VI, 12.

III. — FUTILITÉ DES EXCUSES QU'ON ALLÈGUE POUR S'EN DISPENSER.

1. Il m'a trop manqué. — Vous a-t-il manqué autant que vous à Dieu ? Non, n'est-ce pas ?

2. C'est lui qui a commencé... Il est plus jeune que moi. — Si Dieu tenait pareil langage envers vous, recevriez-vous jamais votre pardon ?

3. Il recommence toujours. — Et vous, cessez-vous d'offenser Dieu ?

4. Je n'ai pas de haine pour lui ; je lui pardonne, mais je ne veux pas le voir. — Si Dieu ne vous pardonnait pas mieux, vous n'iriez jamais au ciel...Illusion, qui pourrait vous conduire en enfer. Prenez-y garde.

5. Il faut bien que je lui fasse sentir son tort. — Passe pour un supérieur à l'égard de son inférieur. Autrement, on peut craindre que vous ayez réellement de la haine.

Et la haine, c'est l'enfer. Pensez-y bien.

XL.

Le support des défauts.

I. — QU'EST-CE QUE LE SUPPORT ?

C'est, en quelque sorte, mettre les défauts des autres en un seul faisceau, les charger sur ses épaules et les porter bravement. Saint Paul se sert de cette image dans ces paroles : *Supportez les fardeaux l'un de l'autre* (1); paroles qui visent nos défauts, font comprendre qu'ils sont un fardeau et que, par la vertu de charité, nous savons en faire un échange réciproque.

(1) Ep. aux Galates, VI, 2.

La raison de cet échange, c'est que, les défauts des autres nous paraissant plus lourds que les nôtres, nous les prenons sur nous par charité pour nos frères; ceux-ci font de même à notre égard, et, ainsi, disparaît de ce monde le grand poids de la misère humaine, grâce à la divine vertu de charité.

Ajoutons qu'un fardeau divisé est toujours moins lourd à porter.

II. — SON EXCELLENCE.

1. C'est la marque d'un esprit supérieur qui plane au-dessus des misères de ce monde, les voit à ses pieds, les domine, sans jamais en être dominé.

2. C'est la marque d'un cœur vraiment compatissant aux misères des autres, bien qu'il ait à en souffrir.

3. C'est le résumé de beaucoup de vertus : humilité, foi, patience, douceur, discrétion, charité surtout.

4. C'est la vraie imitation des saints. Moïse, le plus doux des hommes, au témoignage de Dieu, ne se lasse jamais de souffrir les ingratitudes et les grossièretés de son peuple; il triomphe de la colère de Dieu même.

David rappelle à Dieu sa douceur : *Souvenez-vous, Seigneur, de David et de sa mansuétude* (1). Quel support admirable à l'égard de Saül qu'il épargne, lorsqu'il aurait pu le frapper; à l'égard d'Absalon révolté, de Séméi qui l'injurie grossièrement !

Saint Augustin, dans sa discussion avec saint Jérôme, pourtant bien dur, l'appelle son maître, son père.

5. C'est monter jusqu'à la ressemblance divine. Est-ce que le plus grand caractère de la bonté de Dieu, ce n'est pas sa patience envers les pécheurs ? Que d'impies, de blasphémateurs, de persécuteurs !

(1) Psaume CXXXI, 1.

Et il se tait, il supporte, il continue à faire luire son soleil, à envoyer sa pluie, à faire mûrir les moissons. On s'en prévaut pour l'offenser. N'importe ; il fait comme s'il ne voyait pas, comme s'il ne pouvait pas frapper. Voilà celui que nous imitons par le support des défauts et des manquements des autres.

III. — SA NÉCESSITÉ.

1. Jésus-Christ nous en fait une loi. *Supportez-vous réciproquement*, dit saint Paul, *et par là vous accomplirez la loi de Jésus-Christ* (1). Ce précepte est renfermé dans ce mot : *Diliges*, vous aimerez.

Au précepte, Notre Seigneur joint un exemple de trois ans. Que de grossièretés et d'ingratitudes il endure de la part de ses Apôtres ! Malgré cela, il leur lave les pieds, leur conserve son amitié, ses faveurs. Pierre, qui le renie, demeure toujours le Prince du Sacré Collège.

Regardez-le au saint Sacrement : ce sont, d'un côté, des indifférences, des irrévérences, des ingratitudes, des sacrilèges sans nombre ; de l'autre côté, c'est la même patience, le même support.

Comment se dire disciple de Jésus-Christ, si on néglige de supporter les défauts des autres !

2. Sans le support, il n'y a ni *vie sociale*, ni *vie de paroisse*, ni *vie de famille*. Le monde ne serait plus qu'une forêt de bêtes sauvages toujours prêtes à s'entre-dévorer.

Un moment de réflexion suffit pour vous en convaincre.

IV. — SES AVANTAGES.

1. *Pour soi-même*. Exemption de beaucoup de

(1) Ep. aux Galates, VI, 2.

fautes, pratique des vertus chrétiennes, progrès certains, paix profonde, vie douce, grâces sans nombre, caresses de Notre Seigneur dans la sainte Communion, estime et amitié du prochain.

2. *Pour les autres.* Il leur vaut la préservation des ennuis, des discussions, de fautes nombreuses, la vie paisible et la vertu facile.

V. — QUALITÉS DONT ON DOIT LE REVÊTIR.

Il doit être *surnaturel :* autrement il ne dure pas; — *universel*... pas d'exception, ni de personnes ni de défauts ; *constant*... une échappée gâterait tout; — *aimable ;* sinon, il sentirait le dédain et blesserait ; — *discret ;* sans quoi, il serait stupide. Tout supporter peut être niais.

VI. — MOYENS DE LE PRATIQUER.

1. Réfléchir sur tout ce qui précède.
2. En demander à Dieu la grâce.
3. S'y appliquer constamment.
4. Ne pas trop souffrir des défauts des autres.
5. Eviter les paroles aigres qui rappellent les fautes passées.
6. Chercher à rendre service, à faire plaisir.

XLI.

La compassion aux misères des autres.

I. — CE QUE C'EST, QU'EN PENSER ?

1. Comme le mot l'indique, c'est souffrir, avec le prochain, de tout ce qu'il souffre et lui en donner des marques non équivoques. Saint Paul l'exprime par ces mots : *Pleurer avec ceux qui pleurent* (1).

(1) Ep. aux Romains, XII, 15.

2. C'est l'une des principales manières de pratiquer la charité ; elle est la plus noble, puisqu'elle a son siège au cœur même ; elle est tout angélique, les anges n'en ayant guère d'autre.

3. Jésus-Christ, qui a voulu être notre modèle en toutes choses, nous en a donné plus particulièrement l'exemple. C'est le sentiment qu'il a le plus manifesté. *J'ai pitié de cette foule*, dit-il au désert (1). Il pleure sur Jérusalem, sur Lazare.

Dans l'histoire de l'Eglise, qui est Jésus-Christ continué, même compassion pour les misères de l'humanité. Voyez ses asiles, ses hôpitaux, ses crèches, ses maisons d'éducation ou de retraite. On peut y lire cette parole de l'Evangile : *Misereor*, j'ai compassion.

4. Marque certaine d'un cœur délicat, bon, sensible, généreux.

5. Don précieux que Dieu nous a fait, puisque, souvent, c'est le seul moyen qui soit à notre disposition de pratiquer la charité. Nous l'avons tous et on peut dire que c'est une partie du cœur de Dieu déposée en nous.

6. C'est ce qui plaît le plus à ceux qui souffrent.

7. Sans cela, tout le reste est insipide. La vie sans compassion est la plus amère de toutes les vies... peine des peines... peine d'enfer.

8. Hélas ! elle manque chez beaucoup, pour qui le mal d'autrui n'est que songe, dit un proverbe. Peu croient aux misères, aux souffrances des autres, à leurs infirmités.

9. Quelles pauvres excuses on allègue pour s'en dispenser !

— Elle s'écoute trop ; elle se plaint toujours et pour des riens, dit-on d'une personne qui paraît souffrir.

Quand on n'a rien, on ne se plaint pas. Peut-être

(1) S. Marc, VIII, 2.

cette personne ne souffre pas assez généreusement, mais elle n'en souffre pas moins, et, par conséquent, mérite notre compassion.

— Il faut bien l'habituer à la dure... à la souffrance... aux misères de la vie.

Mauvais procédé. C'est irriter, aigrir ceux qui souffrent, provoquer leurs murmures, les désaffectionner à l'égard de leurs semblables.

— C'est ennuyeux pour les autres d'entendre toujours se plaindre.

Oui, mais convenez-en, votre rôle est le plus commode.

II. — SES AVANTAGES.

1. On est sûrement dans la voie de la charité.

2. On acquiert de nombreux mérites.

3. On se vaut à soi-même la compassion des autres, pour l'heure des peines. *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde* (1).

4. On se gagne les cœurs et aussi les volontés de ceux à qui l'on compatit.

5. On se mérite la compassion du ciel.

6. Enfin, on se fait une âme toute divine, puisque Dieu est tout particulièrement compatissant, miséricordieux. *Deus misericors, Deus clemens* (2).

III. — MOYENS DE LA PRATIQUER.

1. Avoir le cœur sincèrement ému.

2. Ne pas se montrer incrédule aux maux des autres. Au contraire, y croire facilement.

3. Ne pas les rebuter. Ecouter vingt fois, cent fois, le récit des mêmes misères.

4. Ne jamais se plaindre de leurs importunités. Ne

(1) S. Matthieu, v, 7.
(2) Exode, xxxiv, 6.

pas dire : Que c'est fatigant d'entendre toujours répéter les mêmes misères! Ce serait tout compromettre si la chose revenait à leurs oreilles.

5. Leur offrir ses services avec générosité.

6. Aller au-devant de leurs besoins.

7. Leur donner toujours les consolations de la foi. Elever leur âme *doucement* et *comme par degrés*.

XLII.

La correction fraternelle.

I. — C'EST UN DEVOIR DES PLUS MÉCONNUS.

Elle consiste à reprendre quelqu'un de ses défauts ou de ses fautes, non par colère, impatience ou haine, mais par charité, afin de l'empêcher d'y retomber.

Ce n'est pas une œuvre facultative, de simple conseil, mais obligatoire, qui découle de la nécessité où nous sommes d'aimer nos frères et, par conséquent, de les aider dans l'affaire si importante du salut.

Dieu a voulu, de plus, nous en faire un précepte particulier. Au livre de l'Ecclésiastique, il nous dit : *Corrigez votre frère, de crainte qu'il ne retombe* (1). Jésus-Christ n'est pas moins clair dans l'Evangile. La correction fraternelle, dit saint Thomas, a pour but l'amendement de nos frères; c'est pourquoi elle constitue un précepte (2). Saint Augustin ne craint pas de regarder celui qui néglige ce devoir comme plus coupable que celui qui a commis la faute.

Combien ce devoir est négligé de nos jours où le froid égoïsme est le roi du monde! Combien sacri-

(1) Ecclésiastique, XIX, 14.
(2) S. Thomas, 2. 2. q. XXXIII. a. 2.

fient la vérité au mensonge, le droit à l'injustice, l'innocent au coupable, pour ne pas froisser les autres et ne pas se compromettre eux-mêmes! O société amollie, voilà ton vice capital et par où tu périras! Tu manques d'hommes assez courageux pour reprendre en face ceux qui font mal. Aussi tes maux s'aggravent, chaque jour, et les méchants s'avancent, de plus en plus, dans la voie de leurs iniquités. Quelle source de fautes et de maux! Ce devoir, si sacré pour tous, l'est encore plus pour les supérieurs à l'égard de leurs inférieurs, pour les parents, à l'égard de leurs enfants. Dieu dit par la bouche d'Ezéchiel: *Si la sentinelle, voyant approcher l'ennemi, n'en a pas averti aussitôt, je lui redemanderai compte du sang versé* (1). Paroles bien dignes des réflexions de tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, sont élevés au-dessus des autres.

II. — RÈGLES A SUIVRE.

1. Elle ne doit se faire que quand on a l'espoir ou la probabilité qu'il en résultera le bien de celui à qui on la fera, le bien des autres, ou le bien public.

2. Nous n'y sommes pas tenus, quand il doit en résulter un trop grand dommage pour nous-mêmes, pour notre honneur, pour notre personne, pour nos biens, à moins qu'il ne s'agisse d'un supérieur. Dans ce cas, il doit la faire, pour accomplir le devoir de sa charge.

3. On n'y est pas tenu, quand la faute commise n'est que légère ou incertaine, ne peut avoir de suites graves, ou que d'autres personnes peuvent la faire aussi bien et même mieux; par exemple, s'il s'agit d'enfants qui ont encore leurs parents.

(1) Ezéchiel, XXXIII, 6.

4. On n'y est pas tenu, quand on a tout lieu de croire que le pécheur se corrigera de lui-même ; ainsi en est-il d'une personne sérieuse et régulière, qui, sans doute, rentrera en elle-même et s'amendera.

5. La correction doit se faire avec douceur et en particulier, quand on prévoit que cela pourra suffire. *Corrigez-le entre vous et lui* (1).

6. Elle doit se faire avec rigueur et en public, quand les avertissements doux ne suffisent pas. Il faut alors, comme le bon Samaritain, joindre le vin de la sévérité à l'huile de la bonté. Pareillement, quand celui qu'on avertit est d'un caractère dur, grossier, incapable de céder à des paroles amies. Toutefois, le faire avec esprit de charité, non de vengeance et d'impatience.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Rappelez-vous que la correction est un devoir grave qu'il ne faut pas remplir indistinctement, à l'égard de toutes sortes de personnes, ni imprudemment, mais avec grandes précautions et sagesse. Autrement, on ferait plus de mal que de bien. Une jeune fille n'est guère tenue de le remplir qu'à l'égard de ses compagnes et de ses frères et sœurs. Elle ne peut user que de prières à l'égard de ses parents et des personnes étrangères.

2. Priez pour les supérieurs, afin que Dieu leur donne le courage de remplir ce devoir si grand et si négligé de nos jours. Priez surtout pour les pères et mères.

3. Lorsque vous savez qu'il vous faut remplir ce devoir, mettez-y tant de charité que vous veniez à gagner l'âme de celui ou de celle à l'égard de qui vous le faites.

(1) S. Matthieu, XVIII, 15.

XLIII.

L'aumône.

I. — ÉTABLISSONS-EN LA NÉCESSITÉ.

1. Précepte naturel. La nature nous crie de venir en aide à nos semblables miséreux, comme nous voudrions qu'on le fît à notre égard, dans le même besoin. Précepte reconnu chez tous les peuples primitifs et qui n'a été perdu de vue qu'aux âges de décadence.

2. Précepte divin. Au chapitre 15, v. 10, du Deutéronome, Dieu dit : *Je vous ordonne d'ouvrir votre main à votre frère indigent et au pauvre qui habite avec vous sur cette terre.* Au chapitre 58 d'Isaïe, v. 7, il dit encore : *Romps ton pain avec le nécessiteux et introduis dans ta maison les pauvres et les vagabonds. Ne dédaigne pas ta propre chair.*

Dans l'Evangile, nouveau précepte, plus solennel encore. Jésus-Christ nous fait assister, d'avance, aux assises du genre humain et nous fait entendre la sentence réservée à ceux qui auront négligé l'aumône : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel. J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger... Ce que vous avez refusé à l'un des miens, c'est à moi que vous l'avez refusé* (1).

3. Les Apôtres et les Docteurs proclament le même précepte. Saint Cyprien et saint Augustin ont fait, chacun, un livre spécial sur l'aumône. L'Eglise, dès les premiers jours de son existence, ordonne des quêtes pour les pauvres, et, à travers tous les siècles, multiplie ses œuvres de bienfaisance ; traditions

(1) S. Matthieu, xxv, 41 et les suivants.

charitables qu'on retrouve chez ceux mêmes qui l'attaquent.

II. — INDIQUONS-EN LES PRINCIPAUX AVANTAGES.

1. *L'aumône efface les péchés*, disait l'ange Raphaël à Tobie (1). *Rachetez vos péchés par vos aumônes*, disait Daniel au roi Nabuchodonosor (2).

2. Elle détache des choses créées, puisqu'elle est un acte de dépouillement.

3. Elle amasse des mérites pour le ciel, où Dieu s'est engagé à payer lui-même ce qui aura été fait à ses enfants malheureux.

4. Elle réjouit, à la fois, le ciel et la terre, le cœur de Dieu et celui de tous les habitants de la cour céleste, le cœur de celui qui donne, le cœur des pauvres, le cœur de ceux qui en sont les témoins.

5. Elle est une source de prodiges. Lisez les vies de saint Martin, des saintes Elisabeth de Hongrie et de Portugal.

III. — TRAÇONS-EN LES RÈGLES.

1. Ceux qui n'ont que le nécessaire pour vivre ne sont tenus à rien.

2. Ceux qui ont le nécessaire à la vie et aussi pour leur condition sont tenus à s'imposer quelques privations, afin de pouvoir faire l'aumône.

3. Ceux qui ont du superflu pour la vie et leur condition sont obligés à prélever de ce superflu, en faveur des pauvres, une quantité assez difficile à déterminer, les théologiens n'ayant point le même avis sur ce point. Saint Alphonse pense que ceux qui consacrent, en bonnes œuvres, la cinquantième partie de leur superflu peuvent être en sûreté de conscience.

(1) Tobie, XII, 9.
(2) Daniel, IV, 24.

4. Toutefois, si la nécessité devient grave, comme en temps d'épidémie, de cherté, de siège, d'invasion, il faut s'imposer des sacrifices plus grands encore.

5. Si la nécessité était extrême, il faudrait pousser les sacrifices jusqu'aux dernières limites, afin de sauver la vie du prochain.

IV. — QUELLES EN SONT LES QUALITÉS ?

1. Elle doit être *juste*, faite de biens acquis légitimement.

2. *Sage*, faite sans préférence justifiée, sans acception de personnes, non à ceux que l'on sait devoir en abuser.

3. *Humble*, non en vue de la louange, mais seulement pour glorifier Dieu et édifier le prochain.

4. *Généreuse*. Tobie disait à son fils : *Si tu as beaucoup, donne beaucoup ; si tu as peu, donne de ton peu* (1).

6. *Prompte ;* ne pas remettre à plus tard ce que l'on peut faire sur-le-champ. On l'a déjà dit, celui qui donne vite, donne deux fois.

6. *Joyeuse et bienveillante ;* donner de bon cœur, avec de bonnes paroles et un bon visage.

7. *Persévérante ;* ne pas se fatiguer de donner, tant que les besoins des pauvres persévèrent.

Ce n'est pas à dire qu'il faille le faire tant qu'ils demandent. Il faut nourrir les pauvres, mais non leurs vices.

V. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Mettez l'aumône parmi les pratiques de votre vie. Tradition chrétienne qu'il faut garder, avec un soin jaloux, dans votre famille. Précieux paratonnerre !

(1) Tobie, IV, 9.

2. Ayez soin qu'elle soit proportionnée à vos ressources, Dieu devant, un jour, vous demander compte de ses biens.

3. Accompagnez-la toujours de bonnes paroles. C'est le moyen d'en doubler le prix.

XLIV.

L'ange de paix.

I. — SON PORTRAIT.

ous rappelez-vous la colombe que Noé fit sortir de l'arche, à la fin du déluge, et qui revint à lui, portant dans son bec un rameau d'olivier verdoyant en signe de réconciliation du ciel avec la terre (1) ?

Touchant symbole de la mission pacificatrice à laquelle Dieu appelle la jeune fille chrétienne, dans les dissensions de famille. Elles sont nombreuses aujourd'hui que la foi baisse, que l'égoïsme et l'intérêt personnel dominent, que la politique envahit toutes choses. Oui, que de dissensions de famillle à famille, de frères à frères ! Est-il possible de trouver une ville, un village, un hameau, où il n'y ait désunions, discordes, rancunes, haines !

Que fait la jeune fille, dans un milieu aussi troublé?

1. Elle comprend, de bonne heure, la mission que Dieu lui a confiée et elle s'y livre avec ardeur, avec constance. Pour elle, pas de repos, tant qu'elle voit des cœurs désunis.

Bel exemple que celui de sainte Elisabeth de Portugal. La division est dans sa famille, quand elle y naît, et voilà que, grâce à ses soins, la concorde a reparu, quelques années après. (Brév. rom. 8 juill.)

(1) Genèse, VIII.

2. Elle évite tout esprit militant, ne prend jamais parti pour celui-ci contre celui-là. Est-ce que la famille ou la paroisse doit être un camp ou un champ de bataille ?

3. Elle se garde bien de toute parole blessante à l'égard de tel ou tel, présent ou absent, de tout qualificatif injurieux. Ce serait creuser les plaies, jeter l'huile sur le feu.

4. Au contraire, elle plaide les circonstances atténuantes. Elle excuse toujours, même ceux qui ont réellement tort, surtout s'ils sont absents. Grande et habile tactique qui fait tomber les poussières de beaucoup de combats.

5. A plus forte raison, elle évite, à l'égard des ennemis de la famille, les procédés blessants, les manières qui sentent la rancune, et, dans l'occasion, leur rend les plus généreux services.

6. Elle sait mettre à profit les occasions favorables d'opérer les réconciliations : baptêmes, mariages, deuils, accidents, maladies, malheurs, parce que c'est l'heure de s'adresser aux cœurs et qu'il n'en est guère qui ne soient sensibles aux marques de sympathie, qu'on leur témoigne dans leurs joies ou leurs tristesses. Vrais coups de la Providence, elle sait les observer et les utiliser.

7. A tout cela elle ajoute la prière, la prière confiante, la prière constante. C'est son grand moyen de pacification, persuadée que Dieu tient dans sa main tous les cœurs et qu'il peut les incliner où il veut.

II. — COMMENT VOUS LE DEVIENDREZ.

1. Désirez vivement mériter ce beau titre dans votre famille et même dans votre paroisse.

2. N'épousez aucune querelle. Tenez-vous autant

que possible, à l'écart des démêlés qui s'élèvent autour de vous.

3. Taisez-vous, tant que la gloire de Dieu et le salut des âmes ne vous font pas un devoir de parler. Rappelez-vous cette maxime que, si la parole est d'argent, le silence est d'or.

4. Excusez, tant que vous le pouvez, sans manquer à la vérité ou aux égards dus aux auteurs de vos jours. Oui, excusez les torts, excusez les absents.

5. Ayez toujours des paroles de paix pour les offensés comme pour les offensants. Ces derniers sont souvent les plus difficiles à ramener à la réconciliation.

6. Soyez à la piste des occasions favorables : voyez-les d'avance, préparez-les, utilisez-les. Quand on est vraiment ange de paix, il y a mille et mille industries qu'on sait mettre en jeu.

7. Enfin, priez beaucoup. Surtout adressez-vous au Sacré Cœur. Notre Seigneur a promis de mettre la paix dans les familles où son Cœur serait honoré.

XLV.

La consolatrice des affligés.

I. — TITRE ADMIRABLE.

1. Dieu le veut pour lui-même. *Je vous consolerai.* Is. LI, 19. *Au ciel, il essuiera toute larme.* Apoc. VII, 17. *O mon peuple, console-toi.* Is. XL, 1.

Notre Seigneur le veut également. *Je vous enverrai un autre Paraclet,* c'est-à-dire un autre consolateur (1). Il l'était donc déjà lui-même.

N'est-ce pas le nom que l'Eglise donne au Saint

(1) Saint Jean, XV, 26.

Esprit : *Consolator optime*, parfait Consolateur (1)?

Elle le donne également à Marie, qu'elle invoque dans ses litanies par ces paroles : *Consolatrice des affligés, priez pour nous.*

Ayez à cœur de mériter un si beau titre.

2. Il vous vaudra les consolations de Dieu, qui a promis d'user à notre égard de la mesure dont nous nous serons servis à l'égard des autres. Ceux qui auront consolé ne seront jamais sans consolation.

Il vous vaudra une salutaire influence. Consoler, c'est s'ouvrir les cœurs et quand on a gagné le cœur, le reste vient facilement. Une jeune fille qui sait consoler est toute-puissante dans sa famille et dans sa paroisse.

3. Rien n'est plus nécessaire dans la vie. Il y a tant de personnes affligées, tant de peines qui veulent être adoucies : peines physiques, peines d'esprit, peines de cœur, peines de conscience, peines personnelles, peines de famille, peines publiques !

4. Peu savent le mériter. Beaucoup prétendent consoler, mais qu'ils sont rares ceux qui savent le faire ! Combien, au contraire, que l'on pourrait appeler comme Job appelait ses amis : *des consolateurs fatigants* (2).

5. Il n'offre aucune difficulté. Il demande seulement un bon cœur, l'esprit de foi qui fasse voir tout en Dieu, enfin un peu de savoir faire et d'habitude.

Qu'y a-t-il là de difficile? Puisque vous avez un excellent cœur, accoutumez-vous à vivre des pensées, des vues de la foi, ayez un peu d'observation, voyez quelles sont les paroles, les manières qui vont le mieux au cœur des personnes affligées, et vous serez prêtes pour ce ministère tout céleste.

(1) Hymne : *Veni, sancte Spiritus.*
(2) Job, XVI, 2.

II. — TABLEAU D'UNE VRAIE CONSOLATRICE.

1. Lorsque vous êtes avec des personnes qui sont dans la peine, écoutez, d'abord, le récit de leurs misères, quelles que soient leurs longueurs et leurs redites.

C'est déjà une première consolation, souvent nécessaire.

2. Puis, montrez que vous souffrez des peines dont on vous fait le récit, selon le mot de l'Apôtre : *Pleurer avec ceux qui pleurent* (1).

3. Parlez peu ; pas de sermons, mais des paroles qui ouvrent les horizons de la foi. Montrez la Croix, le ciel, les souffrances et les exemples de Jésus-Christ et de ses saints.

4. Usez peu des consolations humaines, sans pourtant les dédaigner absolument.

5. Evitez tout ce qui pourrait provoquer ou entretenir des sentiments de rancune, d'aigreur, de vengeance. Vous ne feriez que retourner le fer dans la plaie. Mieux vaut la cicatriser.

6. Excitez beaucoup à la confiance en Dieu, au recours à la prière, source des consolations supérieures.

7. Si vous pouvez quelque chose : aumônes, assistance, services, intervention pacifique, démarches auprès des supérieurs, promettez de le faire, offrez-vous de bonne grâce.

8. Finissez par dire que vous prierez et que vous reviendrez.

(1) Ep. aux Romains, XII, 15.

XLVI.

La garde-malades.

I. — COMMENT APPELER CETTE MALADIE QUI VIENT D'ÉCLATER ?

1. *La visite de Dieu.* Ne la voyez pas, à la façon du monde, mais des yeux de la foi, par conséquent, comme la venue d'un Dieu de miséricorde, sous votre toit, pour le purifier, le sanctifier, le bénir, l'enrichir. Si la maladie a quelque chose de pénible, comme tout travail, du reste, elle offre au malade et à ceux qui l'entourent de si précieux avantages qu'on ne peut vraiment ni l'appeler un mal, ni se plaindre des dispositions de la divine Providence.

2. *Le prolongement du Calvaire.* C'est Jésus-Christ, notre chef, qui vient souffrir dans la personne d'un de ses membres. Ce père, cette mère qui souffre, c'est une victime qu'il s'unit à lui-même, dans laquelle il va réparer les péchés de tous. Mon père, ma mère souffre à cause de moi, souffre pour moi, Jésus-Christ souffre en lui, en elle ; quelle pensée consolante !

3. *L'école des vertus chrétiennes.* Toutes y sont enseignées : la foi, la confiance en Dieu, la charité, la patience, le détachement des créatures, l'humilité, la mortification, la reconnaissance, la douceur...

On venait, de tous côtés, au lit de sainte Lidwine, vierge, malade pendant trente-huit ans. On y venait pour s'instruire, s'édifier, admirer. Tous s'y pressaient : laïcs, prêtres, religieux, religieuses, évêques, mondains, grands pécheurs. Tous s'en retournaient, résolus à mieux faire, à se sanctifier davantage.

4. *L'apprentissage de la vie.* A votre âge on ne sait guère apprécier la vie ; on la regarde, volontiers,

comme un long jour de fête, et, hélas! ce n'est qu'un long tourment. La maladie, venue sous votre toit, va dissiper ce faux charme, et remettre toutes choses à leur vrai point de vue. Après cela, vous saurez mieux ce que c'est que la vie.

5. *Un temps de moisson spirituelle.*

Que de mérites pour le malade, s'il sait être patient et offrir ses souffrances à Dieu!

Que de mérites, aussi, pour ceux qui l'environnent, s'ils savent être ce que Dieu les veut!

6. *La première apparition de votre mission dans le monde.*

Que de jeunes filles, héritières d'un beau nom et d'une grande fortune, se vouent, par religion et par charité, sous un costume quelconque, au soin des malades, dans les hôpitaux, les ambulances, les ladreries, la mansarde du pauvre, comme dans le palais du riche! Belle mission que tous admirent et vénèrent, que Dieu ne confie qu'à ses privilégiées. L'heure de cette faveur est venue pour vous. Il vous l'offre pour un moment du moins, et sous votre toit même. Soyez-en fières et donnez-vous-y de tout cœur. Ce sera le prélude d'autres, non moins grandes, qu'il vous réserve.

II. — CONDUITE PRATIQUE.

1. Acceptation complète des desseins de Dieu. Fermez les yeux et laissez-le faire.

2. Confiance entière en sa grâce qui ne vous fera jamais défaut. *Il donne la grâce de vouloir et de faire jusqu'au bout*, dit saint Paul (1).

3. Bon visage, toujours. C'est nécessaire, si vous ne voulez pas décourager votre malade.

(1) Ep. aux Philippiens, II, 13.

4. Bonnes paroles aussi, pour réconforter son âme. Rien de plus fortifiant que le langage de la foi. Toutefois, mettez-y de la discrétion, beaucoup de discrétion. Ne prêchez pas, ou, au moins, n'en ayez pas l'air.

5. Du cœur, partout et en tout. Cela se comprend mieux qu'on ne peut le dire.

6. Jamais de dégoût; du moins, n'en laissez pas voir. Marchez à pieds joints sur vos répugnances; c'est le moyen de mériter que Dieu vous en délivre. Que d'actes héroïques accomplis dans les hôpitaux par nos sœurs de charité qui n'ont pas l'air de s'en douter, tant elles y mettent de simplicité!...

7. Dévouement absolu, de tous les instants du jour et de la nuit. Que de prodiges de force!

8. Du savoir-faire, de l'industrie, de l'habileté. Le cœur d'une jeune fille chrétienne doit en être un réservoir inépuisable.

9. Vigilance et intrépidité pour ce qui regarde les intérêts spirituels et éternels de vos chers malades. Du courage! si la maladie vient à s'aggraver. Une âme à sauver! Sachez vous le dire et n'ayez pas de repos que son salut ne soit assuré.

XLVII.

La sœur des pauvres.

I. — ESSAYONS DE LA DÉPEINDRE.

1. C'est, d'abord, la jeune fille qui sait voir dans la pauvreté, non un déshonneur, mais un état que Jésus-Christ et les saints ont honoré, en l'embrassant volontairement.

Bethléem, Nazareth, l'Eucharistie, les anachorètes des déserts, les ordres mendiants, les saints qui se sont dépouillés de tout, les religieux et les religieuses

qui font état de ne rien posséder et qui vivent ainsi, des années et des années, quelle que soit leur naissance, tout cela est à la gloire de la pauvreté.

2. C'est la jeune fille qui sait voir dans les pauvres, non des déshérités, mais les victimes du monde. Elle comprend que les pauvres sont choisis par Dieu, afin d'assurer, par leurs privations, le règne de sa justice et de sa miséricorde sur la terre.

Sa justice se satisfait dans leurs souffrances pour leurs propres fautes, pour les fautes de leurs familles, pour celles de tous les hommes.

Sa miséricorde se satisfait dans les pauvres à qui elle fait grâce, à cause de leurs souffrances, dans leurs familles, dans la société tout entière, à qui elle applique leurs mérites.

Voilà donc, se dit cette jeune fille, voilà ceux qui souffrent et expient pour le monde, ceux qui souffrent et expient pour moi, ceux qui appellent les bénédictions divines sur le monde et sur moi.

3. Aussi, se garde-t-elle bien de voir les défauts des pauvres, si nombreux soient-ils. Elle ne dit pas : S'il y a des pauvres, c'est leur faute ; ce sont des paresseux, des gens sans génie, sans soin. Langage qui marque l'absence de foi. Si les pauvres manquent des qualités nécessaires pour réussir dans les choses d'ici-bas, c'est que Dieu les leur a refusées et cela dans des desseins de sagesse et de miséricorde, pour leur bien et celui du monde.

4. Pénétrée de ces pensées, elle respecte les pauvres, elle les vénère, comme les sauveurs de leurs frères, comme les membres souffrants de Jésus-Christ, comme les continuateurs de sa Rédemption.

5. Jamais elle ne leur adresse de paroles hautaines, rebutantes ; au contraire, elle a toujours pour eux de bonnes paroles, un aimable sourire, quelque chose qui vient du cœur et va au cœur.

6. Elle plaide leur cause dans sa famille, auprès de ses parents; elle réclame comme un privilège, comme un honneur, de pouvoir être la distributrice de leurs aumônes; elle y ajoute même les retranchements qu'elle fait à ses repas, à sa toilette, à ses plaisirs.

7. Elle est heureuse de pouvoir travailler pour eux et de leur rendre quelque service, ce qu'elle fait toujours de bonne grâce.

8. Elle monte encore plus haut, va jusqu'à leur âme qu'elle élève au-dessus des choses de la terre; elle leur parle de Dieu, avec douceur et onction, leur apprend à le connaître, à l'aimer, à le prier, à le servir.

Admirable portrait, n'est-ce pas? C'est bien la sœur des pauvres.

II. — COMMENT POURREZ-VOUS LE DEVENIR ?

1. Voyez la pauvreté et les pauvres, non comme le monde les voit, mais comme la foi nous les montre. Vous ne partagerez jamais les dédains du monde à leur égard.

2. Sollicitez auprès de vos parents l'honneur de faire leurs aumônes et accompagnez-les toujours d'un sourire et d'une bonne parole. C'est en cela particulièrement que vous serez *la sœur des pauvres* et qu'ils diront de vous : Oh! que mademoiselle X... est bonne!

3. Aux aumônes de vos parents ajoutez les vôtres, si vos ressources vous le permettent. Toutefois, ne faites rien sans leur avis.

4. Rendez aux pauvres tous les services qui sont en votre pouvoir.

5. Affiliez-vous aux associations qui ont pour but de travailler pour les pauvres.

6. Demandez comme une faveur d'accompagner votre mère dans la visite des pauvres malades et témoignez-leur votre compassion pour leurs souffrances.

7. Ne négligez jamais l'âme des pauvres. Ecoutez le récit de leurs misères, consolez-les, élevez-les jusqu'à Dieu.

8. Enfin, sachez les lui recommander dans vos prières.

XLVIII.

La mère des orphelins.

I. — QUELQUES EXEMPLES.

1. C'est sainte Florentine, jeune fille de race illustre, qui eut pour frères les trois saints évêques si connus et si vénérés en Espagne : Fulgence, Léandre et Isidore. Ce dernier était encore au berceau, lorsqu'ils perdirent leur mère. Peu après, Florentine aperçut un essaim d'abeilles entrer dans la bouche de l'enfant, en sortir, puis s'envoler dans le ciel. Effrayée, elle se mit en prière pour demander l'explication de ce présage. Une voix lui dit que l'enfant deviendrait un grand docteur de l'Eglise et que, par ses soins, l'Espagne serait délivrée de l'hérésie arienne. Encouragée, Florentine prit la résolution d'être sa mère et sa maîtresse. En effet, elle eut de lui un soin tout particulier et le nourrit du lait de la doctrine sainte. Léandre, son frère, confirma par ses leçons ce que sa sœur avait si bien commencé. Devenu évêque de Séville, il se l'associa dans ses travaux apostoliques, jusqu'à ce que, après sa mort, il lui succéda sur ce même siège, gloire incomparable de l'Eglise et aussi de sa sœur Florentine, qui fut pour lui une vraie mère selon la foi.

2. C'est Louise de Marillac, plus connue sous le nom de mademoiselle Legras, qui, de concert avec saint Vincent de Paul et quelques autres personnes charitables, devint fondatrice de l'œuvre admirable des Enfants-trouvés. Rien n'est touchant comme la réunion de 1648, où le saint plaide la cause de ces pauvres abandonnés, en présence de ces dames écrasées sous le poids de leurs charges et prêtes à s'y soustraire. « Or sus, Mesdames, leur dit-il, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez les abandonner; leur vie et leur mort sont entre vos mains. » L'œuvre fut maintenue et les moyens de la soutenir arrêtés.

3. C'est la fille de charité et toutes ces religieuses, de quelque nom que ce soit, qui se vouent au soin des orphelins, dans ces pieux asiles destinés à les recevoir. Quel dévouement! quel bonheur pour ces chers enfants de retrouver les sourires, les tendresses de cette mère de la terre qui leur a été trop tôt ravie!

4. C'est cette jeune fille chrétienne dont le cœur s'est ému à la vue du malheur soudain qui vient de fondre sur sa famille et la remplir de deuil, de larmes, de ruines. La mort a moissonné une mère et laissé là de pauvres enfants trop jeunes encore pour mesurer l'étendue du coup qui les frappe. Mais voici que la grâce de Dieu va opérer des prodiges d'héroïsme. Cette jeune fille s'est dit en son cœur : Je serai leur mère. Et ces enfants, neveux ou nièces, peut-être frères et sœurs plus jeunes, ont retrouvé une mère. Elle aime en mère, veille sur eux en mère, pourvoit à leurs besoins, leur procure les bienfaits de l'éducation chrétienne, les joies les plus vraies et les plus pures de la famille. A douze ans, la voilà impro-

visée mère de famille. Ce que la nature ne peut faire, la grâce le fait, oui, la grâce qu'elle reçoit, qu'elle demande dans la prière, qu'elle va puiser fréquemment à la source vive des sacrements.

Qui n'a plus d'une fois dans sa vie rencontré cette merveille de la religion chrétienne? Qui ne l'a contemplé avec l'admiration dans le cœur, avec les larmes dans les yeux?

II. — COMMENT POUVEZ-VOUS L'ÊTRE VOUS-MÊMES?

1. Tenez-vous prêtes pour l'heure de l'épreuve, s'il plaisait à Dieu qu'elle vînt à sonner dans votre famille.

2. Aidez de vos prières, de vos encouragements, de vos conseils, celles de vos compagnes pour qui elle aurait sonné. C'est dans le malheur que se reconnaît la véritable amitié.

3. Si cette heure vient pour vous, élevez au ciel un regard de soumission, de confiance, de prière, et dites généreusement : Je veux être la mère de ces orphelins. Puis mettez-vous, sur-le-champ, à l'œuvre.

Oui, à l'œuvre. Ayez, d'abord, pour ces enfants, un cœur de mère. Donnez-leur toute votre sollicitude, tout votre temps, tous vos travaux, toutes vos industries, toutes les ressources que Dieu a mises dans votre esprit et dans votre cœur.

Apprenez-leur à l'aimer, à le prier, à le servir.

Inspirez-leur une tendre dévotion à Marie. C'est un précieux dédommagement pour ceux qui n'ont plus de mère.

XLIX.

Le bâton du vieillard.

I. — ASPIREZ A CE BEAU TITRE.

A la vérité, les vieillards sont des ruines ; oui, ruines du corps qui s'en va vers la tombe, ruines de l'intelligence qui s'éteint, ruines du cœur qui perd de sa générosité, ruines de la volonté qui s'affaiblit ; mais ruines vénérables, ruines qu'il faut respecter, comme celles de nos monuments anciens. Ne sont-ils pas les témoins du passé, les représentants des traditions de la famille, traditions d'honneur, de foi, de piété, de dévouement, de travail, de savoir-faire?

Les vieillards sont, de plus, les bases de la famille, le tronc de cet arbre sacré. Vous, vous êtes les pierres de cet édifice, les branches de cet arbre. Nous vivons tous de nos pères, comme les branches vivent du tronc. Nous vivons de leurs biens longuement et péniblement amassés, de leur expérience chèrement acquise, de leur honneur, de leur foi, de tout eux-mêmes. Notre vie est comme le prolongement de la leur. C'est leur sang qui court dans nos veines, leur cœur qui bat dans notre poitrine. Il y a bien quelques redressements à opérer. Où n'en faut-il pas faire? Mais, sachons l'avouer, le bien, qui est en nous, vient, après Dieu, de nos ancêtres ; nos bonnes actions sont des fleurs de la même tige.

Ajoutons que les vieillards sont les protecteurs de la famille auprès de Dieu. Oui, la vie tout entière de ce vieillard, ses vertus, ses travaux, ses souffrances, ses pénitences, ses bonnes œuvres, ses sages conseils, ses grands exemples, tout cela est vivant devant Dieu, comme une prière continuelle en faveur de ses enfants, de ses petits-enfants, de toute sa descen-

dance. Pensez aux vingt-quatre vieillards prosternés devant le trône de l'Agneau et comprenez combien sa prière est agréable et puissante à ses yeux. Son passé, s'il a été chrétien, se tient devant lui et intercède pour vous. Que de grâces, que de bénédictions il vous vaut!

II. — MOYENS DE LE MÉRITER.

1. D'abord *respect profond, respect sacré* pour ces assises vénérables de l'édifice de votre famille, pour ces tenants fidèles de la foi et de la vraie vie chrétienne. Respect intérieur et respect extérieur; ne séparez jamais l'un de l'autre.

Evitez les paroles, les procédés qui pourraient les blesser; ne vous moquez jamais de leurs manières; parlez-leur toujours, comme on parle à quelqu'un qu'on vénère. Faites que votre langage, vos manières, vos égards, soient l'expression fidèle d'un excellent cœur.

2. *Reconnaissance aussi.* A ce que nous venons de dire, ajoutez ces sourires qu'ils vous ont prodigués à votre entrée dans la vie, et continués avec grande bienveillance, leurs caresses, leurs bons conseils, leurs encouragements au bien, la sainte joie dont ils ont accueilli vos progrès dans la vertu. Les reconnaîtrez-vous assez?

3. *Support de leurs défauts.* Ne les voyez qu'à travers le voile de votre tendresse. Quand on aime bien, on ne voit pas de défauts, ou on les voit diminués et sans peine.

4. *Assistance.* Au support, souvent bien froid, ajoutez quelque chose de plus chaud : l'assistance. Soyez donc le bâton, le soutien de vos vieillards. Soutenez leur membres défaillants et aussi leur intelligence qui s'éteint, leur mémoire qui s'évanouit,

leur volonté qui s'affaiblit. Voyez pour eux, sentez pour eux, veuillez pour eux, agissez pour eux ou avec eux. Conservez-leur les bonnes habitudes du passé : habitudes de prière, habitudes des sacrements.

5. S'ils n'étaient pas chrétiens, déployez encore plus de bonté, d'attention, de dévouement, de zèle, afin de gagner leur âme à Dieu. Quel beau début de votre carrière ! Amenez-les, d'abord, à prier. Priez avec eux. Quand vous aurez obtenu ce premier succès, ayez confiance, le reste viendra, la rosée de la grâce descendra dans ces âmes desséchées et vous y verrez germer les moissons célestes.

Si le moment solennel du départ de ce monde vient à s'annoncer, redoublez de vigilance, de zèle, d'empressement. Aidez-les à franchir, dans les meilleures dispositions, le seuil de leur éternité. Faites-leur recevoir, à temps, les sacrements de l'Eglise, suggérez-leur de pieuses aspirations, au moment suprême, et accompagnez-les de vos prières, lorsqu'ils auront quitté cette vie.

Quelle somme de mérites vous vous amasserez pour votre éternité !

L.

La victime volontaire de la famille.

I. — NE VOUS EFFRAYEZ PAS TROP.

Pensez qu'il s'agit d'un dévouement tout à fait volontaire et que, par conséquent, vous ne serez victimes que si vous le voulez et dans la mesure que vous le voudrez. Ajoutons que Dieu se contente souvent de notre bon vouloir, comme il fit autrefois à l'égard d'Abraham. Voilà déjà de quoi vous rassurer.

Puis, élevez plus haut vos pensées. Rappelez-vous

le grand principe de la substitution des souffrances et des mérites, qui s'applique tous les jours dans le monde des âmes, Dieu acceptant que les unes paient pour les autres.

Songez aussi que peut-être, à vos côtés, il y a quelque âme bien chère, dont le salut éternel est compromis : un père vénéré, à qui, pour être parfait, il ne manque que la pratique des devoirs chrétiens. Il est si bon, si juste, si dévoué, si laborieux ; il est tant aimé des siens, tant estimé de tous ! Mais, vous le savez bien, on ne le voit point à la Table sainte, condition pour aller au ciel. S'il venait à mourir en cet état, il ne serait point sauvé et vous auriez la douleur de le voir séparé de vous pour toujours. Quelle souffrance pour votre cœur !

Est-ce que vous ne pouvez pas conjurer ce malheur ? Regardez donc la Croix, l'autel, le tabernacle eucharistique et vous comprendrez, à la vue de votre Dieu victime du monde entier, que, vous aussi, vous pouvez faire quelque chose pour celui que vous aimez si tendrement.

Non seulement vous le pouvez, mais Dieu le désire, Dieu l'attend de vous. Est-ce que vous voudriez le refuser à son cœur de Père et à votre cœur d'enfant, plein de tendresse pour celui qui vous a donné la vie ?

Non, sans doute, et cela d'autant plus que vous le pouvez sans grands sacrifices. Ecoutez donc.

II. — QUE FAIRE ?

1. D'abord, constituez-vous, devant Dieu, en état de victime volontaire pour le salut des vôtres, pour la prospérité de votre famille. Cet acte lui plaira grandement.

2. Puis, faites en sorte que la victime soit bien

pure devant lui. Plus elle le sera, plus il l'aura pour agréable.

3. Mais, comme il faut des sacrifices, il ne tient qu'à vous de les désigner et de les multiplier. Pleurez, déjà, sur les iniquités qui se commettent autour de vous. Les larmes, dit saint Augustin, sont le sang du cœur. Vous connaissez la puissance de celles de Monique, sa mère.

4. Ajoutez les mille souffrances qui se présentent à vous dans le cours ordinaire de la vie. Celles que Dieu envoie sont toujours les meilleures. Acceptez-les volontiers et offrez-les à sa justice miséricordieuse pour le salut de tous ceux qui vous entourent. Ainsi, vous serez une victime de tous les instants.

5. Ajoutez encore, si vous le voulez, quelques petits sacrifices, comme le silence gardé au foyer domestique, comme quelques impatiences réprimées ou certains retranchements dans la nourriture, dans la toilette, dans les plaisirs permis.

6. Ne demandez pas à Dieu des peines, des souffrances ; ce serait témérité de votre part. N'offrez pas votre vie ; c'est beau, mais héroïque, et Dieu ne l'attend que de ceux à qui sa grâce le demande clairement.

7. Mais, priez beaucoup et avec ferveur. Faites prier et recevez souvent les sacrements. Ils s'écouleront dans l'âme de ceux que vous aimez comme un fleuve de bénédictions et de salut éternel.

LI.

La réparatrice des péchés du monde.

I. — EXEMPLES, AU LIEU DE DÉFINITION.

1. C'est cette jeune fille, servante de ferme, qui, aux jours mauvais de la Révolution française, émue

de compassion pour sa patrie coupable et malheureuse, demande à son confesseur une dure pénitence, afin d'apaiser la colère de Dieu. Celui-ci lui conseille une double plaque de fer-blanc, percée de trous et, ainsi, garnie d'aspérités, qu'elle pourra porter sur sa poitrine et sur son dos. Elle se soumet à ce dur cilice, qu'elle ne quitte jamais, même au milieu des plus pénibles travaux des champs. Ce n'est qu'en 1820 qu'un autre confesseur le lui fait déposer.

2. C'est encore cette jeune fille d'Italie, à qui la sainte Vierge apparaît en 1854 et dit : Aide-moi à réparer les péchés du monde. Comme il pleuvait à torrents, elle lui dit : Les iniquités des hommes sont plus nombreuses que les gouttes d'eau que tu vois tomber sur la terre. Puis, la faisant mettre à genoux à son côté, elle lui apprend à réciter cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria*, en l'honneur des cinq Plaies du Sauveur, pour la conversion des pécheurs. La jeune fille y fut fidèle toute sa vie. Elle devint religieuse sous le nom de sœur Véronique des Cinq Plaies et mourut en odeur de sainteté.

3. C'est cette religieuse, qui, chez les Bénédictines du Saint-Sacrement, va le matin, après la Messe, s'agenouiller, la corde au cou, comme une criminelle, devant l'autel où elle doit demeurer jusqu'au soir. En esprit, elle parcourt la terre, voit les iniquités qui s'y commettent, les charge sur ses épaules, comme un fardeau abominable, et se présente ainsi à la justice divine, la priant de décharger sur elle tous ses coups et de sauver le monde.

4. Ce sont ces religieuses de Rome que le peuple appelle des *enterrées-vivantes*, à cause des austérités effrayantes qu'elles s'imposent en expiation des péchés du monde.

5. Ce sont ces religieuses réparatrices, fondées chez nous en 1848, et dont la vie s'écoule en prières répan-

dues, le jour et la nuit, devant l'adorable Sacrement, perpétuellement exposé.

Elles y ajoutent la pauvreté la plus grande, la nourriture la plus grossière, tout cela en esprit de réparation des iniquités publiques ou particulières.

6. Je pourrais ajouter d'autres exemples que la discrétion me défend de publier, ignorés du monde, connus de Dieu seul et plus nombreux qu'on ne pense. Oui, des femmes, des mères de famille, des jeunes filles vivant dans le monde, des religieuses enfermées dans des cloîtres, et s'armant des verges de la pénitence : jeûnes, cilices, disciplines, chaînes de fer, mortifications, prières, larmes, aumônes abondantes, afin d'apaiser la colère divine et de sauver le monde. Mon Dieu, que vos regards en rencontrent encore aujourd'hui parmi nous! N'est-ce pas à ces généreux dévouements que notre société doit de se tenir debout, malgré ses lâchetés et ses apostasies?

7. Pour mieux vous pénétrer de l'esprit de réparation, qui souffle, en ce moment, sur nous, rappelez-vous les stigmatisées, nombreuses il y a un demi-siècle, l'épanouissement de la dévotion au Sacré Cœur, dont le caractère principal est la réparation, les diverses associations qui se sont formées dans ces derniers temps, pour réparer les iniquités du monde.

Comment ne pas dire : Le doigt de Dieu est là? Je n'en puis douter, Dieu m'appelle à la réparation, sous quelque forme que ce soit.

II. — QUE FAIRE ?

1. Ayez à cœur de vous associer à ce mouvement qui passe, comme un souffle sauveur, sur notre société si menacée. Que d'iniquités s'y commettent! Dieu la sauvera, si nous jetons dans sa balance un poids égal de réparations.

2. Evitez le péché, avec un soin de plus en plus grand; sans cela, pas de réparation possible.

3. Fuyez ces plaisirs qui touchent aux dernières limites de la vie chrétienne et confinent à la vie païenne. Rien, après le péché formel, ne blesse davantage Notre Seigneur.

4. Retranchez à votre vie toutes les superfluités du vêtement, de la table, des voyages, des visites.

5. Donnez à vos prières, œuvres, peines, le cachet de la réparation. Tout dépend de l'intention.

6. Enfin, affiliez-vous, si vous le pouvez, à quelque association réparatrice. Faites-en les œuvres avec fidélité. Surtout, ayez-en l'esprit et le cœur. Pourquoi ne réciteriez-vous pas, chaque jour, pour la conversion des pécheurs, les cinq *Pater*, *Ave*, *Gloria*, que la sainte Vierge demandait à Véronique des Cinq Plaies ?

LII.

La libératrice des âmes du purgatoire.

I. — QUI DONC APPELER DE CE NOM ?

1. C'est, sans doute, sainte Christine, surnommée l'Admirable. Décédée à l'âge de trente-deux ans, elle est conduite en purgatoire, puis au tribunal de Dieu, qui lui donne le choix ou d'aller au ciel, ou de retourner sur la terre, pour s'y dévouer au soulagement et à la délivrance des âmes captives, dont elle vient de voir les rudes tourments.

Christine choisit cette dernière alternative, retourne dans son corps dont on fait les obsèques et passe quarante-deux ans dans les exercices de la plus effrayante pénitence. Quand on paraissait la plaindre elle ne répondait que par ces mots : J'ai vu bien d'autres tourments ! Les âmes du purgatoire, pour qui elle souffrait, lui apparaissaient quelquefois, par troupes,

et cette vue ranimait son courage à se dévouer pour elles.

2. C'est aussi la jeune fille chrétienne, dont le cœur excellent s'émeut toujours à la pensée de ce que souffrent les âmes du purgatoire et qui se regarde comme l'envoyée de Dieu pour les soulager et les délivrer.

Elle comprend le malheur de ces âmes sorties de ce monde en état de grâce, à la vérité, mais endettées vis-à-vis de la justice de Dieu, soit pour leurs fautes vénielles non encore pardonnées, soit pour leurs péchés mortels remis, mais non expiés, et par là dans l'impuissance de s'envoler au ciel. Quelles souffrances pour elles! Quels appels aux amis de la terre, appels, hélas! peu souvent entendus! On rit, on s'amuse, on danse dans leur maison même, pendant qu'elles endurent d'horribles tourments.

Toutefois, pauvres âmes, consolez-vous; voici une jeune fille de votre famille, qui a le sentiment de votre malheur, de ses devoirs et de ses propres intérêts. Elle dit en son cœur : Je veux délivrer toutes les âmes de ma famille. Dieu me les a données et je veux à cette mission consacrer toutes mes forces, toutes mes ressources, toute ma vie. Et, sans relâche, sans fatigue, sans plainte, elle met au service de cette noble cause : prières, rosaires, chemins de croix, messes entendues ou demandées, communions ferventes, indulgences de chaque jour, aumônes, concours prêté aux œuvres saintes, travaux domestiques, sacrifices de toute nature, souffrances, peines acceptées et endurées avec patience. Elle fait de tout, absolument de tout, une admirable monnaie qu'elle offre à Dieu pour la rançon de ses chères âmes.

Ce qui l'anime dans ce pieux ministère, c'est la voix des bons parents qu'elle croit entendre lui dire du fond des abîmes : Chère enfant, sœur bien-aimée, douce amie, courage! courage! Nous comptons sur

toi! Hâte-toi! Qu'il nous tarde d'aller au ciel, pour y jouir de Dieu et te bénir, en attendant d'y être, nous-mêmes, un jour, ta gloire, ta joie, ta couronne immortelle!

La voilà, n'est-ce pas? la libératrice des âmes du purgatoire. Ce bon nom lui est bien dû.

II. — QUE FAIRE POUR LE MÉRITER?

1. Rappelez-vous souvent ce que vous devez à vos parents, surtout le bienfait de la foi et celui de l'éducation chrétienne, deux trésors incomparables.

2. Rappelez-vous aussi leur tendresse pour vous, leurs caresses, leurs services sans nombre.

3. Représentez-vous leurs souffrances, leurs gémissements, leurs appels si pressants. Oh! comme ils vous crient: Ayez pitié de votre pauvre père, de votre infortunée mère!

4. Pensez à la mission que Dieu vous a confiée et ne croyez jamais en faire assez pour vous en acquitter. La misère humaine est si profonde et la justice de Dieu si grande! Que ne fait-on pas quand une maison brûle?

5. Quel que soit le temps écoulé depuis le décès des vôtres, ne vous relâchez pas. Imitez l'Eglise qui ne se fatigue, ne se rassure jamais. Pourquoi autorise-t-elle les services à perpétuité, sinon parce qu'elle croit que le séjour en purgatoire est long, très long?

6. Ne négligez jamais, ni les indulgences, ni la messe, soit offerte, soit entendue à l'intention des défunts. Des messes! des messes! disait un saint mourant.

7. Enfin, méditez la parole du Sauveur : *On se servira, à votre égard, de la mesure dont vous vous serez servis à l'égard des autres* (1). La faire large

(1) S. Marc, IV, 24.

pour les autres, c'est la faire large pour soi-même.

Plusieurs révélations nous représentent les âmes délivrées venant faire cortège, pour la conduire en paradis, à celle qui leur a procuré ce bonheur.

Ayez à cœur de vous préparer cette gloire et cette joie.

LIII.

La prudence.

I. — IL IMPORTE DE LA BIEN CONNAITRE.

Vous entendez souvent l'Eglise exalter la très grande prudence de la Vierge Marie, gloire incomparable de votre sexe. *Vierge très prudente, priez pour nous.* Elle commence ainsi l'office des vierges : *Voici la Vierge sage, du nombre des prudentes.* Ces seules paroles sont, à la fois, un enseignement et un éloge de la prudence. N'est-ce pas d'elle, autant que de la virginité, que dépend l'admission au ciel ? Les vierges folles en furent exclues et cependant elles étaient vierges.

Triste chose, par conséquent, que l'absence de cette vertu ! C'est folie, ténèbres profondes, exclusion du bonheur éternel.

Saint Basile la définit : *la vraie connaissance de ce que l'on doit faire.* Saint Augustin dit à peu près de même, que c'est la connaissance des choses que l'on doit rechercher ou fuir. D'après saint Isidore, prudent veut dire *qui voit de loin.* D'après saint Thomas, la prudence c'est *voir juste et vouloir juste* (1).

Elle est une réunion de qualités diverses auxquelles on donne aussi le nom de vertus et dont elle est la reine. Faisons connaître les principales.

(1) S. Thomas, 2. 2. q. XLVII, a. 1, 2, 3.

1. *La discrétion ou discernement*, qu'on peut appeler l'œil de l'âme. C'est cette vertu qui nous fait distinguer le bien du mal, le vrai du faux, le mieux de ce qui est bien, ce qui est parfait du mieux, ce qui est à propos de ce qui ne l'est pas, pour laisser le mal et répudier le faux, saisir ce qui est vrai, choisir et embrasser ce qui est bien, meilleur et même parfait. C'est imiter Dieu séparant l'eau de la terre, la terre des cieux, la lumière des ténèbres. Hélas! combien ne sont que des aveugles, tout en croyant y voir, puisqu'ils ne reconnaissent pas les devoirs les plus élémentaires, puisqu'ils appellent bien ce qui est mal et mal ce qui est bien !

2. *La circonspection*. C'est cette réflexion sérieuse, cette attention ferme de l'âme à tout ce qui accompagne l'action que l'on veut entreprendre, c'est-à-dire aux circonstances de temps, de lieu, de personnes, afin qu'elle se fasse selon les règles du vrai et du bien. C'est faute d'examiner ces circonstances que les jugements des hommes sont si divers. L'homme prudent examine les choses sous tous leurs aspects, afin d'agir sagement, en évitant les extrêmes où il est toujours si facile de tomber.

3. *La docilité*. C'est la facilité avec laquelle on prend conseil, non du premier venu, non des personnes relâchées, ni des gens du monde, ni des impies, mais des supérieurs, des personnes éclairées, d'une vertu sincère et éprouvée.

Faire tout par soi-même, d'après ses propres lumières, par suite d'un premier mouvement ou d'une première impression, sans savoir prendre sagement conseil, c'est manquer de docilité et, par conséquent, de prudence.

Jéthro recommande à Moïse de se choisir un conseil de soixante-dix vieillards et de gouverner son peuple d'après leurs avis. Saint Paul est envoyé à

Ananie pour prendre sa direction. Le pape s'entoure du conseil des cardinaux, dans le gouvernement de l'Eglise. Notre Seigneur veut que chaque fidèle, si élevé soit-il, ait le guide de son âme.

4. *La précaution ou prévoyance.* C'est, en quelque sorte, composer l'avenir, autant que l'expérience du passé et la connaissance des hommes nous le permettent, prévoir les obstacles qui pourront se rencontrer, afin d'agir en conséquence.

5. *La sollicitude.* C'est la promptitude de l'âme à opérer ce que la prudence et la discrétion lui ont montré comme conforme aux règles du vrai et du bien. Cet empressement empêche la tiédeur, la lenteur, fait accomplir le bien dans le temps, dans le lieu et de la manière convenables.

II. — INDIQUONS LES PÉCHÉS CONTRAIRES A LA PRUDENCE.

1. *Par défaut.* C'est la *précipitation* ou *témérité* qui fait agir sans réflexion, sans examen des difficultés.

C'est l'*inconstance* qui fait changer d'avis à tout propos.

C'est la *négligence* qui omet les moyens nécessaires pour arriver à la fin que l'on doit atteindre.

2. *Par excès.* C'est la *prudence humaine* dont nous reparlerons dans le chapitre suivant.

C'est *la ruse et la fraude* qui inventent et emploient des moyens peu honnêtes.

C'est *le trop grand soin* des intérêts matériels et de l'avenir, qu'on ne remet pas assez aux mains de la Providence.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Ayez à cœur d'être des jeunes filles prudentes.

2. Cherchez, toujours et avant tout, la gloire de Dieu, vos intérêts spirituels et ceux du prochain.

3. Rappelez-vous la parabole des dix vierges et dites-vous : A quel nombre veux-je appartenir ?

4. Ne précipitez rien, dans votre jugement ni dans l'action.

5. Aimez à prendre conseil, surtout dans les choses importantes, prenez-le de personnes sages et expérimentées.

LIV.

La prudence humaine.

I. — FAUSSE PRUDENCE, COMMUNE DE NOS JOURS.

Qu'est-ce donc ?

C'est demander ses directions aux motifs d'ordre inférieur, d'ambition, de richesse, d'estime, de plaisir, de satisfaction ; leur donner la préférence sur les motifs d'ordre supérieur.

Saint Paul l'a flétrie en trois mots bien expressifs : *La prudence de la chair, c'est l'ennemie de Dieu, une vraie mort* (1).

1. *La prudence de la chair*, voilà son premier mot. Quelle flétrissure déjà ! C'est se laisser conduire par ce qu'il y a en nous de plus infime, de plus voisin de la corruption, N'est-ce pas l'âme jetée à bas du timon de la vie et la chair mise à sa place ? Que dirait-on d'un attelage dont les guides prendraient la place des animaux qui le traînent ? Quel renversement ! quelle honte !

(1) Ep. aux Romains, VIII, 6 et 7.

Hélas ! que cette prudence est commune, aujourd'hui surtout que la foi s'en va! Reparaissez, grand Augustin et jetez à la face de notre société le reproche que vous faisiez à la vôtre : « Combien portent le nom de prudents et ne sont que des insensés aux yeux de Dieu ? »

2 *C'est l'ennemie de Dieu.* Peut-on imaginer une haine plus grande que de rejeter Dieu, en lui préférant les plus vils intérêts ? A son tour, Dieu la hait et la rejette. N'est-ce pas justice ?

3. *C'est une vraie mort.*

Oui, *mort de l'âme*, en qui elle éteint la foi, ébranle l'espérance des biens supérieurs, tue la charité et la grâce sanctifiante ; en qui elle disperse, comme la poussière au vent, les quatre vertus cardinales qui font sa grandeur et sa vie : plus de vraie prudence, plus de justice, plus de force, plus de tempérance, partant, le règne de la chair.

Oui, *mort de la famille.* C'est le découronnement des parents, l'étiolement des jeunes générations qui ne font que se lever pour disparaître dans une ruine prochaine. Qu'elles sont nombreuses, les familles, dont on ne lit plus le nom au livre de vie! Autrefois elles défiaient les siècles. Châtiment de la prudence de la chair !

Oui, *mort de la société.* C'est une faillite générale des grands principes qui en sont les assises, des grands devoirs qui en sont la charpente, des grands dévouements qui en sont le faîte et la protection.

C'est le naufrage de toutes ses forces vitales. Et que voit-on dans ce vaisseau désemparé ! De prétendus sages, qui ne songent qu'à s'enrichir d'épaves auxquelles ils s'accrochent, pour s'engloutir et disparaître eux-mêmes, l'instant d'après.

Reconnaissez, dans cette instabilité, le châtiment

de cette société qui a effacé Dieu de ses lois, de ses édifices, de ses institutions, et qui se fait un abominable honneur de ne plus prononcer son nom. O sages qui méritent le nom de fous ! Quand donc le reconnaîtra-t-on ?

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Défiez-vous toujours de la prudence des mondains. Elle renferme des serpents cachés sous des fleurs.

2. Voyez toutes choses, comme vous les verriez du seuil de l'éternité.

3. Consultez ceux qui sont les fidèles échos de la foi : pasteur, confesseur.

4. Défiez-vous particulièrement, quand vos intérêts temporels sont en jeu. Tout ce qu'on veut, on le trouve facilement juste et même saint, dit le grand Augustin.

LV.

Le choix des guides de la vie.

I. — RAISONS DE CE CHOIX.

1. Bien choisir les guides de sa vie et suivre leur direction, appartient à la vertu de docilité, l'une des compagnes de la prudence.

C'est un acte de grande sagesse, puisque la vie est un voyage dont le succès ou l'insuccès a pour conséquence notre bonheur en ce monde et en l'autre ; voyage, pour lequel vous êtes insuffisamment préparées, malgré votre éducation chrétienne, malgré tant de grâces reçues, malgré vos excellentes dispositions. Si vous ne savez pas choisir vos guides, vous vous égarerez comme tant d'autres.

2. Ecoutez les guides qui vont se présenter à vous. Ce sont, d'abord, les anges de Satan, ceux qui personnifient l'orgueil, l'indépendance, la mollesse, la vanité, le plaisir. Ces guides vont s'offrir à vous, pour vous conduire dans les voies larges et fleuries des jouissances; ils feront entendre à vos oreilles le langage le plus enchanteur, vous promettront mille satisfactions, des joies continuelles, l'estime de ceux qu'ils appellent *gens comme il faut*, le succès de vos entreprises.

Ce sont, ensuite, les faux anges de Dieu, ces chrétiens d'entre-deux, dont la vie est un mélange informe d'Evangile et de paganisme. Leur langage sera encore plus trompeur que celui des premiers, pour vous surtout, qui avez été élevées dans la foi. Ils vous parleront de modération, de prudence, de sagesse, de judicieux tempérament, d'habileté à ne rien brusquer et à tout sauver. Quel danger si vous n'y prenez garde!

Enfin, ce sont les vrais anges de Dieu; ceux-là vous parleront de voie étroite, de vigilance, de sacrifices, de mortification, de fuite du monde, de prière, de pénitence, d'œuvres de piété, de persécutions à souffrir, tout cela, pour faire dignement le voyage de la vie et arriver au ciel, maison de Dieu et de ses bons serviteurs, maison de bonheur sans égal, sans mélange, sans fin.

3. Quelles précautions devez-vous prendre?

Vous défier. Ne pas vous abandonner au premier venu, ni surtout à celui qui vous fait les plus séduisantes avances.

Prier beaucoup, afin que Dieu vous éclaire et vous montre la voie où vous devez marcher.

Développer en vous le sens chrétien; il sear comme une barrière infranchissable qui vous préservera de l'esprit mondain.

Consulter les représentants de Dieu. Vous pourriez vous tromper, malgré votre foi, malgré votre conscience, mais non, si vous suivez ceux à qui Jésus-Christ a dit : *Qui vous écoute, m'écoute* (1). Suivre leur voix, c'est-à-dire celle des pasteurs et des confesseurs, c'est suivre Dieu lui-même.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Rappelez-vous et mettez en œuvre les quatre précautions précédentes.

2. Suivez la direction de vos parents, s'ils sont sincèrement chrétiens.

S'ils ne le sont pas ou ne le sont qu'à demi, c'est un grand danger pour vous. Cependant, ayez confiance; respectez-les, aimez-les, mais aussi priez Dieu de vous aider à lui demeurer fidèles, malgré leurs funestes exemples. Dieu vous tendra la main, et, en vous sauvant, vous les sauverez eux-mêmes.

3. Observez bien les amis de votre famille. Là encore de grands dangers, s'ils n'étaient pas sincèrement chrétiens. Dans ce cas, contentez-vous de les respecter, mais ne les prenez pas pour vos guides.

4. Par rapport à vos compagnes, tenez-vous sur vos gardes, prenez les plus minutieuses précautions. Ne suivez que les plus vertueuses. En général, voyez-en *peu*, *rarement*, *sans intimité.*

5. Suivez docilement les guides que Dieu vous a donnés : votre pasteur et votre confesseur; pour celui-ci, choisissez-le *éclairé et ferme*, si vous le pouvez. Ne le changez pas facilement. Ayez, à son égard, *ouverture absolue*, *confiance entière*, *obéissance aveugle.*

(1) S. Luc, x, 16.

LVI.

Se défier du monde.

I. — CONVICTIONS QU'IL FAUT S'EN FAIRE.

1. Innombrables sont ceux que le monde séduit et à qui ses maximes, ses plaisirs, ses exemples ravissent la vraie prudence.

A la place, il leur donne cette fausse sagesse, dont nous avons parlé déjà et qui consiste à se diriger par des motifs tout voisins de la chair : passions déréglées, instincts mauvais, calculs égoïstes, intérêts matériels, considérations purement humaines.

2. Qu'est-ce donc que le monde?

Pour le dire, en un mot, ce sont, d'après saint Augustin, ceux qui aiment les faux biens, les plaisirs, les vanités, les doctrines, les mœurs de cette société plus imprégnée d'esprit païen que d'esprit chrétien.

3. Ainsi entendu, le monde est l'ennemi de Dieu et des âmes. *Il est établi tout entier dans le mal,* dit saint Jean (1).

Il y a, entre Dieu et lui, autant d'opposition qu'entre la lumière et les ténèbres.

Quant aux âmes, il est leur écueil le plus dangereux. Que de jeunes filles, bien élevées, animées des meilleures dispositions, la joie de leurs parents, la consolation de leur pasteur, l'édification de leurs compagnes, sont tombées, en peu de temps, dans la négligence, dans l'abandon de leurs devoirs religieux, et, par suite, en toutes sortes de fautes lamentables! Qui a fait cela? le séjour et le contact du monde.

4. Pas de plus puissant auxiliaire du démon, pas de plus abondant pourvoyeur de l'enfer. Combien

(1) 1re Ep. de S. Jean, v, 19.

d'âmes tiennent bon contre le démon, luttent avec avantage contre leurs propres passions, mais sont d'une faiblesse étrange, d'une complaisance déplorable, quand il s'agit du monde! En peu de jours, elles perdent, non seulement le sens de la foi, mais aussi celui de la raison. On peut dire d'elles la parole du Prophète : — si bien traduite par un poète : comment en un vil plomb, l'or pur s'est-il changé (1)? Le plus triste, c'est qu'il est difficile, souvent même impossible de les désabuser. Exhortations, avertissements des pasteurs et des confesseurs, châtiments de Dieu, maux et malheurs sans nombre, tout est inutile.

5. Quiconque aime le monde, fait preuve d'un esprit peu élevé, d'un cœur étroit, d'un caractère sans noblesse et sans consistance, d'une vie peu chrétienne, puisque le monde est à l'opposé de l'Evangile et qu'on ne peut l'aimer sans lui ressembler bientôt.

6. Jésus-Christ a renié le monde, l'a maudit. Les saints l'ont fui avec horreur, les anachorètes ont gagné les déserts, les religieux et les religieuses s'enferment dans les cloîtres, afin de mettre un mur de séparation entre eux et le monde. Quels maîtres pour vous, si vous savez les entendre!

7. Afin de vous en mieux défier, rappelez-vous les divers moyens dont il se sert pour perdre les âmes Ce sont les *plaisirs*, les *réunions folâtres*, les *préjugés et les fausses maximes qui courent les rues*, l'*opinion du moment et du milieu auquel on appartient*, le *faux point d'honneur*, le *respect humain*, la *vanité*, la *mode*, la *critique*, le *convenu.* Que de filets, n'est-ce pas? et qu'il est difficile d'y échapper!

(1) Jérémie, *Lamentations*, IV, 1. — Racine, *Athalie*.

II. — RÉSUMÉ DE VOTRE CONDUITE A L'ÉGARD DU MONDE.

1. Ayez, familièrement, à l'esprit et aux lèvres, les jugements de la foi sur le monde, sur ses maximes, sur ses biens, sur ses mœurs.

2. N'ayez pour lui ni *estime*, ni *affection,* ni *condescendance*, mais une simple compassion, celle qu'on a pour les malades, pour les égarés, pour les pécheurs.

3. Ayez une grande fierté d'âme et une complète indépendance pour ses *jugements,* pour ses *maximes,* pour ses *goûts*, prenez-en souvent le contrepied, dans la conviction que là est le vrai et le juste.

4. Evitez, autant que possible, ses réunions, ses fêtes, ses coutumes, ses modes; voyez-le d'après les règles tracées par les saints. Les voici : N'y paraître que *rarement*, *discrètement*, *rapidement*. La fuite est la meilleure de toutes; elle ne coûte qu'au début.

LVII.

La discrétion dans le langage.

I. — CE QU'UNE JEUNE FILLE EN DOIT PENSER.

1. La discrétion, en général, comme nous l'avons dit, consiste à savoir ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire.

En matière de langage, elle indique quand et comment il faut parler, quand il faut se taire. C'est à ce point de vue que nous l'étudions ici.

2. Grande science que de savoir parler et se taire à propos ! Un proverbe dit que si la parole est d'argent, le silence est d'or. Ce qui fait comprendre que

se taire à propos est plus difficile encore que de bien parler.

3. Vertu des plus rares. *Si quelqu'un ne pèche pas par la langue, il est parfait,* dit saint Jacques (1). Or, les parfaits son rares.

4. C'est l'une des plus belles parures du jeune âge. Chacun admire la jeune fille bien élevée, modeste et pieuse. Celle qui est mal élevée, sans modestie et piété, manque souvent aussi de discrétion dans le langage ; elle parle beaucoup, à tort et à travers. Que de fautes elle commet par la langue!

5. C'est une source de grands biens.

Paix dans la famille. Aucune parole blessante, partant, rien qui trouble la bonne harmonie.

Paix au dehors. Pas de critiques, pas de discussions, par conséquent, pas de froissements, de mécontentements, de rancunes avec qui que ce soit.

Paix au dedans. Quand on n'a pas à se reprocher d'avoir trop parlé, la conscience est tranquille et, par conséquent, on est heureux.

Estime et confiance de tous. A qui va-t-on ouvrir son âme et confier ses peines? N'est-ce pas à une personne discrète?

6. L'absence de discrétion est source de grands maux : fautes nombreuses, troubles domestiques, désagréments extérieurs, ennuis, remords.

Sondez tout le sens de chacun de ces mots. Beaucoup de choses y sont cachées.

II. — CONDUITE A TENIR.

1. Sortir rarement, éviter les compagnies bruyantes. La vie de retraite vous vaudra les plus précieux avantages; plus vous la garderez, plus vous l'aimerez, mieux elle vous gardera vous-mêmes.

(1) S. Jacques, III, 2.

2. Vous ouvrir à peu de personnes, en dehors de votre mère et de votre confesseur. Les confidences offrent toujours beaucoup de dangers. Il est rare qu'il ne s'y glisse des critiques, des murmures, des médisances, sans compter les autres fautes.

3. Parlez peu en conversation : *Peu et bon, peu et doux, peu et discret*, dit saint François de Sales. Cependant, évitez d'être taciturnes. Les saints étaient gais. Un saint triste, disait-il encore, ce pourrait bien être un triste saint.

4. Fuir les grandes parleuses, à qui l'on peut appliquer la définition de la femme mondaine : *Un être qui s'habille, babille et se déshabille.* Elle a bientôt fait connaître ses défauts.

5. Gardez pour vous ce que vous savez du dehors. Saint François de Sales en agissait ainsi avec son frère, pourtant évêque comme lui.

6. Ne pas vous mêler des affaires des autres.

Pourquoi le faire, puisque vous les connaissez peu ou mal et que vous n'avez pas à en répondre ? Vous vous exposeriez à vous tromper et à pécher.

Que de fautes de moins à confesser, si vous observez ce qui vient d'être dit !

LVIII.

Les péchés de la langue.

I. — INDIQUONS LES PRINCIPAUX.

1. Il y a la langue intempérante et bavarde. Toujours parler, comme un ruisseau qui coule sans jamais s'arrêter, voilà la langue intempérante.

Quel supplice pour les autres, qui ne trouvent pas où placer un mot !

Quelle pauvreté ! des flots de paroles et pas un goutte d'esprit, disait un païen.

Que de fautes surtout! *Impossible de ne pas pécher, quand on parle beaucoup*, dit le Saint-Esprit (1).

2. Il y a la langue indiscrète qui dit tout et ne garde rien de ce qu'il faudrait taire. On en a parlé précédemment.

3. Il y a la langue caustique, celle qui tourne tout en ridicule, personnes et choses. Comment le faire innocemment, sans blesser qui que ce soit, par conséquent sans blesser son âme?

4. Il y a la langue critique, celle qui trouve à redire à tout, à blâmer tout, même le bien. Personne n'est épargné. Souvent, c'est une manie, une maladie, un besoin de dénigrer ce que font les autres. Souvent aussi, c'est la jalousie qui porte à les rabaisser, afin de se mieux mettre en évidence. Péché bien commun chez les femmes du monde.

5. Il y a la langue médisante, celle qui se plaît à fouiller dans la vie des autres et à mettre au jour leurs fautes et leurs travers que chacun ignorerait sans elle. Comment les divulguer sans pécher et même sans pécher gravement?

6. Il y a la langue faussement discrète, celle qui veut paraître réservée et qui souvent en dit plus, le dit même plus malicieusement, parce qu'elle ouvre la porte à toutes les imaginations, à toutes les suppositions possibles. De combien de fautes elle est la cause!

Arrêtons là cette énumération que l'on peut continuer, pourvu qu'on ait un peu d'expérience de la vie.

(1) Proverbes, x, 19.

II. — LEURS FUNESTES CONSÉQUENCES.

1. D'abord, Dieu est offensé, souvent gravement. Quel malheur affreux qu'un seul péché mortel! On n'y songe pas assez.

2. Puis on cause de la peine au prochain, qui ne peut guère ignorer ce qu'on dit de lui. Des échos en reviennent à ses oreilles et, toujours, c'est un dard dans son cœur.

3. Souvent même, on nuit considérablement à sa réputation, à ses intérêts matériels. Que d'affaires compromises par une parole maladroite!

4. C'est une source de désordres et de deuils dans les familles, souvent déshonorées et ruinées par un seul coup de langue.

5. C'est également une cause de désunion dans les paroisses, de haines irréconciliables.

6. Ceux qui les commettent perdent la paix de leur âme et appellent sur eux les châtiments de Dieu qui les frappe dès ici-bas.

7. Le plus triste effet, c'est qu'on s'illusionne et qu'on ne s'accuse pas ou qu'on n'en éprouve aucun repentir; on les porte ainsi non réparés au tribunal du souverain Juge.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Veillez constamment sur votre langue, comme David, qui disait: *J'ai mis une garde à ma bouche, afin de ne point pécher par ma langue* (1).

2. Pesez vos paroles, avant de les prononcer. C'est pour cela, dit Cicéron, que Dieu a mis un double mur en avant de notre langue, celui des lèvres et celui des dents.

(1) Psaume XXXVIII, 2.

3. Accoutumez-vous à ne dire que ce qu'il faut en conversation, ni plus ni moins.

4. Examinez-vous, après coup, sur ce que vous avez dit et jugez-vous sévèrement.

5. Punissez-vous, n'importe comment, quand vous remarquez quelque manquement dans vos paroles. C'est le moyen de prévenir les rechutes. Un solitaire se condamne à un silence de dix-sept ans pour se punir d'une parole imprudente.

6. Rappelez-vous ce que dit Notre Seigneur dans l'Evangile : *En vérité, en vérité, je vous le dis, les hommes rendront compte d'une parole oiseuse.* Que sera-ce donc d'une parole répréhensible (1)?

LIX.

La justice.

I. — DÉFINISSONS-LA.

Dans son sens le plus large, elle indique soit tout acte revêtu d'une rectitude entière, soit l'assemblage de toutes les vertus, la sainteté même. On l'entend ainsi dans la plupart des passages de nos saints Livres, où sont employés les mots de *juste* et de *justice*.

Dans son sens le plus restreint, elle est une volonté ferme et constante de rendre à chacun ce qui lui est dû (2).

Elle est la conséquence d'une grande rectitude de cœur. L'homme juste c'est l'homme droit.

Elle embrasse tous les devoirs sans exception, ce qui la fait confondre avec la sainteté. Homme juste et homme de devoir, c'est tout un.

Elle respecte tous les droits des autres, comme la probité respecte leurs biens temporels.

(1) S. Matthieu, XII, 36.
(2) S. Thomas, 2. 2. q. LVIII, a. 1.

II. — INDIQUONS-EN L'ÉTENDUE.

Elle regarde tous nos devoirs et tous les droits des autres. Par conséquent :

1. Elle nous fait rendre à Dieu tout ce qui lui appartient : déférence à l'égard de sa parole, confiance envers sa bonté, amour pour ses amabilités infinies et pour tous les hommes qui sont sa famille, culte intérieur et extérieur pour sa Majesté suprême, respect pour son nom et son jour, obéissance absolue pour tous ses préceptes.

2. Elle nous fait rendre également au prochain ce qui lui est dû. Faisons-en l'exposé.

En général, le respect de sa personne, de son honneur, de sa réputation, de sa santé, de son âme, de sa vie, de ses biens, de sa liberté, de tous ses droits, sans aucune exception ; l'affabilité dans les relations, le support de ses défauts, le pardon de ses torts, la consolation dans ses peines, les bons conseils dans ses doutes et ses égarements, l'assistance dans ses besoins spirituels et temporels.

En particulier, le respect, l'amour, l'obéissance, l'assistance à l'égard de nos parents, l'honneur et la déférence pour nos supérieurs, la reconnaissance et les services réciproques envers nos bienfaiteurs, la bonté pour nos égaux et nos inférieurs, la sage direction à l'égard de ceux qui nous sont confiés, ainsi que l'équitable proportion entre la récompense et le mérite, entre le châtiment et la faute, l'égal dévouement pour tous.

3. Elle nous fait rendre à nous-mêmes le respect de notre âme et de notre corps, par la fuite de tout ce qui nous déshonore et compromet soit notre salut éternel soit notre vie temporelle ; le zèle de tout ce qui assure notre bonheur en ce monde et notre félicité en l'autre.

III. — ON NE PEUT TROP L'ADMIRER.

1. Aucune vertu n'est plus universelle. Elle est de tous les temps, de tous les lieux, de tous les âges, de toutes les conditions; elle s'étend à tout sans exception.

2. Elle ne fait acception de personne, toujours prête à rendre à chacun ce qui lui est dû, même à un ennemi.

3. Elle est reine parmi les vertus cardinales (1), comme la charité parmi les vertus théologales; à son exemple, elle commence son cours dans le temps, pour le continuer dans l'éternité.

4. Elle captive tous les hommes; tous l'estiment, l'honorent, l'invoquent, la recherchent, sous toutes les latitudes, à tous les âges de la vie.

5. Elle suppose trois qualités maîtresses : rectitude de jugement, générosité de cœur, constance de volonté.

6. Aucune vertu n'est autant glorifiée dans l'Ecriture.

7. Ce seul mot : *justus*, un juste, mis sur un tombeau, en dit plus que tous les éloges du monde.

8. Le fruit principal de la justice, c'est la paix. Si celle-ci est troublée, c'est que la première est blessée. La paix régnera dans le monde, quand la justice y sera partout gardée.

IV. — MOYENS DE L'ACQUÉRIR.

1. Grand détachement des choses d'ici-bas. Quand on tient trop à un rien, à une idée, on est tout près de commettre une injustice.

2. Respect absolu de tous les droits des autres.

3. Examen fréquent de nos devoirs et de la manière de les remplir. Cette étude doit être sérieuse et

(1) S. Thomas, 2. 2. q. LVIII, a. 12.

sans préjugés. Ne pas les considérer à la lueur de nos passions!

4. La demander instamment à Dieu.

V. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. N'oubliez jamais que vous ne serez vraiment justes qu'à la condition de remplir tous vos devoirs et de respecter tous les droits de Dieu et du prochain.
2. Développez en vous le sentiment du devoir, poussez-le jusqu'à la passion.
3. Ayez à cœur d'être femmes de devoir, quoi qu'il vous en coûte.
4. Prenez pour vous la devise de nos pères : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

LX.

La religion.

I. — DONNONS-EN LA NOTION.

La religion est une vertu qui règle le culte que nous devons rendre à Dieu, comme au souverain Seigneur de toutes choses (1).

Ce culte s'appelle culte de *latrie*, d'*hyperdulie*, de *dulie*, selon qu'il s'adresse directement à Dieu, ou indirectement, par l'intermédiaire de la sainte Vierge ou des saints, ses bons serviteurs.

Il est *intérieur* ou *extérieur*, selon qu'il se renferme dans le cœur ou qu'il se manifeste par des actes extérieurs.

Il est *public*, quand il s'accomplit au nom de l'Eglise, avec ses propres cérémonies ; *privé*, quand il manque de quelqu'une de ces conditions.

(1) Saint Thomas, 2. 2, q. LXXXI, a. 1.

On comprend que la religion inférieure, aux vertus théologales, leur touche de très près, puisqu'elle regarde, non la personne de Dieu, comme celles-ci, mais l'honneur que nous devons à sa suprême Majesté (1).

On en comprend la nécessité et la grandeur : la *nécessité*, soit du côté de Dieu, notre souverain Maître, soit du côté de nous-mêmes, qui lui devons l'hommage de notre corps et de notre âme ; *la grandeur*, puisqu'elle nous élève aux fonctions des anges et des saints du ciel.

II. — INDIQUONS SES PRINCIPAUX ACTES.

1. La *prière* ou élévation de notre âme vers Dieu pour lui rendre nos devoirs et lui demander ses grâces.

On l'appelle *vocale*, quand elle se fait de bouche ; *mentale*, quand elle se fait de cœur seulement.

Elle est *publique*, lorsqu'elle s'accomplit au nom de l'Eglise, par une personne spécialement désignée pour ce ministère ; *privée*, quand elle est faite par une personne sans mandat, isolément, dans son langage et son cérémonial particulier.

La prière est, à la fois, de nécessité de précepte et de nécessité de moyen, en ce sens que Dieu nous en fait un devoir et qu'elle est pour nous absolument indispensable dans l'affaire de notre salut, Dieu ayant statué de n'accorder la plupart de ses grâces qu'à la prière. De là cette maxime : *Sans prière, point de grâces*, et cette autre de saint Alphonse : *Celui qui prie se sauve ; celui qui ne prie pas se damne.* (Œuvres ascétiques, II, p. 457.)

(1) Saint Thomas, 2. 2. q. LXXXI, a. 5.

On doit prier dès qu'on a l'âge de raison, dans les tentations, dans un grand danger, au moment de la mort, quand on reçoit les sacrements, de temps en temps dans la vie. Un bon chrétien ne marchande pas avec cette obligation, il prie chaque jour, matin et soir, à ses repas, le dimanche surtout, par l'assistance aux offices de l'Eglise.

La prière, pour être agréable à Dieu et atteindre son but, doit être faite avec *respect* intérieur et extérieur, *attention*, *dévotion*, *persévérance*.

Que penser des distractions? Il ne faut pas s'en inquiéter, si elles sont involontaires, l'esprit humain étant incapable de se tenir longtemps dans les hauteurs, dit saint Thomas (1). Se les reprocher, si elles sont volontaires. Mais quelle faute est-ce ? Vénielle, si la prière n'est pas de grande importance ; mortelle, s'il s'agit de la réception ou de l'administration des sacrements, de l'assistance à la messe du dimanche, si cette distraction est considérable, dans un moment solennel, enfin pleinement volontaire. S'il s'agit de prière de surérogation, qu'on fait en voyage, pendant un travail manuel, pour s'occuper, il n'y a aucune faute.

Comment savoir si les distractions sont volontaires ou non? En général, si elles nous déplaisent, c'est qu'elles ne le sont pas. Une autre raison de nous rassurer, c'est si nous avons soin de nous préparer à la prière par un moment de recueillement, par les précautions prises pour nous prémunir contre les choses extérieures qui pourraient nous distraire, enfin, par l habitude de repousser doucement des distractions, dès que nous les remarquons.

2. L'*adoration*. C'est tout acte intérieur ou extérieur de culte pour honorer Dieu, la sainte Vierge, les saints ou même les choses saintes.

1) Saint Thomas, 2. 2. q. LXXXIII, a. 13.

Rien de plus légitime. Chacun le comprend ou mieux encore chacun le sent. Nous y sommes portés naturellement, à moins d'être des satans.

Les principales pratiques sont les génuflexions, les prostrations, inclinations de tête, encensements, chants, ornementation des autels, cérémonies sacrées. L'acte suprême de l'adoration, c'est le sacrifice, et le sacrifice par excellence, c'est la sainte Messe. Quel bonheur et quelle bonne fortune pour vous, puisque par la Messe, c'est-à-dire, par le Sang même de Jésus-Christ que vous offrez avec le prêtre, vous pouvez acquitter vos quatre devoirs envers Dieu : l'adorer, le remercier de ses bienfaits, réparer vos fautes et celles du monde, lui demander ses grâces pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers, vivants ou défunts !

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Estimez la religion, chaîne d'or qui nous relie au cœur de Dieu.

2. Faites-en votre plus belle parure. Triste chose qu'une jeune fille sans religion !

3. Pratiquez-la dans toute son étendue. N'en négligez rien.

4. Faites tout de grand cœur et de votre mieux.

5. Entendez souvent la Messe, soleil des actes de religion, dit saint François de Sales.

Quelle journée *grande*, *sainte*, *heureuse*, *riche*, que celle où se trouve la Messe!

6. Montrez le plus grand dévouement pour l'ornementation des églises. Confection des fleurs et des vêtements sacrés, nettoyage du lieu saint, chants, offrandes, concours aux cérémonies, voilà autant d'actes d'adoration que Dieu paie d'un généreux retour.

LXI.

La prière.

I. — AYEZ-LA EN GRANDE ESTIME. ELLE LE MÉRITE.

1. Elle est *l'honneur de l'homme sur la terre.* Voir Dieu, au moins des yeux de son âme, lui parler familièrement, entendre sa parole, lui offrir ses hommages, lui présenter ses requêtes, quoi de plus honorable pour nous ? Peut-on trouver ici-bas quelque chose qui approche de cet honneur ?

2. Elle est la *beauté de l'âme* qui s'illumine des clartés de Dieu même. *Approchez de lui*, dit David, *et vous serez éclairés* (1). Moïse descendant du Sinaï et saint François du mont Alverne sont tout rayonnants des splendeurs divines qui se sont reposées sur eux. A son regard où perce une lumière supérieure, on reconnaît une personne familiarisée avec la prière.

3. Elle est le *bonheur* de la vie. On l'a nommée, à bon droit, le paradis terrestre retrouvé.

4. Elle est la *source de toutes les grâces* spirituelles et temporelles. On la compare justement au fleuve qui arrosait le paradis terrestre et lui donnait sa fécondité. *Demandez et vous recevrez*, a dit le divin Sauveur (2).

II. — L'ESPRIT DE PRIÈRE.

Il est important de le connaître.

C'est *aimer à prier*, *prier souvent* et *bien prier.* Heureuses les âmes qui le comprennent ! Plus heureuses celles qui le possèdent ! C'est un vrai signe de prédestination. Puissiez-vous l'avoir toutes !

(1) Psaume, XXXIII, 6.
(2) S. Jean, XVI, 24.

Pour l'acquérir, il faut d'abord le désirer vivement; puis, le demander constamment, dire à Dieu, comme les Apôtres : *Seigneur, apprenez-nous à prier* (1) ; enfin, travailler à se rendre habile dans la prière; il est un art, aussi bien qu'une grâce, où, par conséquent, on se rend habile par la pratique.

III. — CONSEILS PRATIQUES.

1. Soyez fidèles aux prières du matin et du soir, à celles des repas. Pas de négligence ni de respect humain. Quoi! rougir de parler à Dieu, de le remercier, de lui demander ses faveurs! Rougiriez-vous de le faire à l'égard d'un grand du monde?

2. Ne manquez jamais de recourir à la prière dans les tentations. Chose importante, nécessaire même. Un cri de l'âme suffit : *Mon Dieu, venez à mon aide... Marie, ma bonne Mère, secourez-moi. Cœur Sacré de Jésus, ayez pitié de moi... Mon Dieu, plutôt mourir que de vous offenser !*

3. Accoutumez-vous aux oraisons jaculatoires, si *faciles*, si *agréables à Dieu*, si *pleines d'efficacité*. Elles conservent l'esprit de prière et obtiennent plus sûrement les grâces du ciel. On peut les multiplier pour ainsi dire, à l'infini, à l'exemple de saint François qui répétait, sans cesse : *Mon Dieu et mon tout*

4. Propagez l'esprit de prière autour de vous, surtout dans votre famille. Mettez-y en honneur la prière commune, au moins pour le soir. C'est un paratonnerre, qui en éloignera les foudres divines, une source de précieuses bénédictions.

5. Ayez toujours un grand attrait pour la prière qui se fait dans le lieu saint. Elle est si *grande*, si *belle*, si *douce*, si *puissante !* Nulle part on ne prie mieux.

(1) S. Luc, XI, 1.

6. Aimez les formules de l'Eglise, son office, ses psaumes, ses litanies, ses prières indulgenciées. Elles renferment une vraie science spirituelle, préservent de la piété factice et mal équilibrée. Priez, chantez avec elle.

7. Enfin, exercez-vous à la pratique de l'oraison.

Rien n'est plus facile. Un peu de bonne volonté et de réflexion suffit pour en saisir le mécanisme. On la divise en trois parties : *préparation*, *corps d'oraison*, *conclusion*.

La préparation contient trois actes : l'*adoration*, l'*humilité*, la *demande* de lumières et de grâces, par l'intercession de Marie.

Le corps d'oraison a trois actes également : la *considération du sujet*, les *affections* ou sentiments qui naissent de ce sujet, la *résolution* ou acte de volonté pour devenir meilleur.

La conclusion offre aussi trois actes : le *remerciement* des grâces reçues, la *résolution particulière* pour le jour présent, la *demande* des bénédictions divines pour l'observer fidèlement.

Voilà l'oraison ou prière mentale.

Rien de plus doux, puisque c'est un entretien intime de l'âme avec Dieu sur les grandes vérités, sur nos plus chers intérêts.

Rien de plus utile : c'est se plonger dans la lumière divine, s'enrichir des meilleurs dons de la grâce, des plus belles vertus, s'assurer le bonheur du ciel.

L'oraison et le péché mortel, de l'aveu de saint Alphonse, ne peuvent demeurer ensemble. Sainte Thérèse disait: Promettez-moi un quart d'heure d'oraison tous les jours, et moi, au nom de Dieu, je vous promettrai le ciel.

LXII.

La dévotion.

I. — ON LA CONNAIT TROP PEU.

Beaucoup la placent où elle n'est pas, à savoir :

1. Dans la multitude des pratiques, prières, chapelets, communions, chemins de croix, petites feuilles récitées, livres de piété parcourus ;

2. Dans les austérités, cilices, displine, jeûnes, abstinences, extérieur composé ;

3. Dans l'affranchissement des tentations ;

4. Dans les œuvres pies, aumônes, associations, scapulaires, travaux pour les églises, pèlerinages, visite et soin des malades.

D'après saint Thomas, c'est *la volonté prompte de se livrer aux choses qui regardent le service de Dieu* (1). Comme on le voit, elle réside dans la volonté et elle consiste dans l'agilité de cette volonté à faire ce qui est du service de Dieu. Son domaine est donc plus étendu que celui de la religion, qui ne regarde que le culte de Dieu, tandis que la dévotion regarde absolument tout ce qui est du service de Dieu.

D'après saint François de Sales, c'est faire le bien, le faire habituellement, promptement, soigneusement. Paroles à méditer.

Faire le bien. Tout ce qui est bien est donc du service de Dieu.

Le faire habituellement. Nulle dévotion, s'il n'y a que caprice, boutade, interruptions.

Le faire promptement... agilité d'âme plutôt que d'action.

(1) S. Thomas, 2. 2. q. LXXXII, a. 1.

Le faire soigneusement, c'est-à-dire, dans le lieu, dans le temps, de la manière que Dieu le demande, comme Jésus-Christ, de qui l'Evangile dit qu'*il fit bien toutes choses.*

II. — SA NÉCESSITÉ.

Sans dévotion, nos actions plaisent médiocrement à Dieu ; souvent elles lui déplaisent. *Je ne me complais pas dans vos sacrifices*, disait-il aux Juifs (1), *parce que j'y trouve votre volonté propre.*

A plus forte raison, quand le bien est fait négligemment. Un mets exquis, mais mal apprêté ou présenté dans un plat malpropre, ne peut causer que dégoût et aversion. Aussi, Dieu dit : *Maudit celui qui fait l'œuvre du Seigneur négligemment* (2).

III. — SES AVANTAGES.

La dévotion appelle les regards bienveillants de Dieu, — mérite ses faveurs, — conduit à la constance et à la persévérance, — provoque des progrès incessants, — cause la plus douce joie à l'âme, — édifie le prochain qui en est témoin, — procure une salutaire influence, — vaut une gloire supérieure pour le ciel.

Méditez ces avantages et vous voudrez l'avoir.

IV. — SIGNES AUXQUELS ON LA RECONNAIT.

1. Prières bien faites. — 2. Sacrements dignement et fructueusement reçus. — 3. Vie régulière. — 4. Actions dirigées vers Dieu. — 5. Souffrances chrétiennement acceptées. — 6. Abnégation habituelle,

(1) Malachie, I, 10.
(2) Jérémie, XLVIII, 10.

en ce qui regarde les vues, les goûts, les préférences, les vouloirs propres.

Faites un retour sur vous-mêmes et voyez si vous avez ces signes précieux.

V. — MOYENS DE L'OBTENIR.

1. Méditer les motifs qui nous y portent : la volonté de Dieu, les grâces reçues, les engagements pris et renouvelés souvent, les exemples des saints, les avantages précieux pour la vie présente et pour l'éternité.

2. La demander avec instance dans la prière.

3. S'exercer beaucoup à l'agilité spirituelle.

4. Viser à faire toutes choses dans le temps, le lieu et la manière que Dieu demande de nous.

VI. — PRATIQUES DE DÉVOTION.

1. Elles sont trop nombreuses, pour en faire même la simple énumération. Elles prennent différents noms selon leur objet divers : dévotions au Saint Sacrement, au Sacré Cœur, à la sainte Vierge, à saint Joseph, à l'Ange gardien. Qui n'en connaît beaucoup d'autres ?

2. Elles ne sont pas la dévotion, mais elles en sont la marque ordinaire, l'aliment indispensable.

3. Le choix en est laissé, un peu, aux attraits de chacun. Dès lors que nous ne pouvons les embrasser toutes, il faut se borner à quelques-unes. A nous de faire un choix judicieux, en rapport avec nos goûts, notre temps, le plus grand bien de notre âme et la plus grande édification du prochain.

4. Au besoin, il est sage de consulter le guide de notre âme.

5. Une fois le choix fixé, n'y rien changer, n'en rien retrancher légèrement, mais y mettre la plus stricte fidélité.

6. Cependant, il faut savoir quitter une pratique de dévotion pour une œuvre de charité, comme un service à rendre, ou une nécessité domestique. C'est quitter Dieu pour retrouver Dieu. Cette circonstance passée, revenir à ce qui a été fixé.

7. N'en pas trop prendre, afin d'éviter la fatigue, le dégoût, le relâchement.

8. N'oubliez pas d'y apporter *régularité*, *ferveur* et *persévérance*.

LXIII.

Culte de Jésus-Christ.

I. — MOTIFS.

1. Depuis la chute et la Réparation, Jésus-Christ est devenu le Médiateur suprême entre Dieu et les hommes, dit saint Paul.

Il n'y en a pas d'autre, dit saint Pierre, *en qui réside notre salut ; pas d'autre nom par lequel il faille nous sauver* (1).

Jésus-Christ l'a affirmé solennellement par ces paroles plus claires que le jour : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (2). *Je suis la porte qui mène à la vie* (3).

2. L'Eglise, qui est son œuvre et la continuation de sa Rédemption, n'a d'autre vie que la sienne. Elle vit de sa doctrine, de son esprit, de sa grâce, de son culte. Passez en revue le cycle de ses fêtes et de ses dimanches, depuis le premier de l'Avent jusqu'au dernier de la Pentecôte ; ouvrez son livre d'offices, son cérémonial : tout y est plein de Jésus-Christ. Sa Naissance, sa Vie cachée, sa Vie publique,

(1) Actes des Apôtres, IV, 12.
(2) S. Jean, XIV, 6.
(3) *Ibidem*, X, 9.

sa Passion douloureuse, sa Résurrection, son Ascension, sa Vie eucharistique, ses divins enseignements, elle déroule tout sous les regards émerveillés de ses enfants ; ses Sacrements sont l'effusion de Jésus-Christ dans les âmes; ses prédications sont les échos de sa parole; ses temples, ses autels, ses cérémonies nous rappellent son Nom, sa Croix, son amour pour nous. C'est par lui qu'elle adore, remercie, répare, sollicite.

3. Les saints, nos modèles, n'ont qu'un cri, celui de l'Apôtre saint Paul : *Jésus-Christ, voilà ma vie* (1)! Combien dont on a pu dire ce que saint Jean Chrysostome disait de ce grand Apôtre : Cœur de Paul, Cœur de Jésus! Combien de saints prêtres à qui les fidèles ont rendu ce témoignage : C'est Jésus-Christ lui-même à l'autel! On disait communément, aux premiers jours du Christianisme : Chrétien, autre Jésus-Christ !

4. Pour quiconque a l'intelligence du vrai bonheur en ce monde et en l'autre, le culte de Jésus-Christ est d'une nécessité indispensable, puisqu'en lui se trouve toute vie véritable : vie de l'intelligence, vie du cœur, vie de la conscience, vie de la volonté, vie de la famille, vie sociale, et qu'en dehors de lui c'est toute mort.

Vérité de premier ordre, qu'il est facile de saisir avec un peu de foi, de réflexion et d'observation. Quand Jésus-Christ est chassé d'un peuple, d'une famille, d'un individu, il s'en va, emportant avec lui tous les biens: honneur, paix, prospérité, abondance, progrès véritable.

II. — ESSENCE DE CE CULTE.

Il doit renfermer cinq éléments : *connaître* Jésus-Christ, *l'aimer*, *l'honorer*, *le servir*, *l'imiter*.

(1) Ep. aux Philippiens, 1, 21.

1. Il faut commencer par la *connaissance. Voilà la vie éternelle*, disait saint Jean, *c'est que les hommes vous connaissent, vous qui êtes le vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé Jésus-Christ* (1). Le reste ne peut venir sans cela. Jésus-Christ ignoré ne peut être ni aimé, ni honoré, ni servi, ni imité.

Etudiez donc Jésus-Christ. Etudiez-le dans l'Evangile, dans la prédication, dans les écrits des maîtres de la foi.

2. Après la connaissance, l'*amour*. Comment ne pas l'aimer, quand on le connaît bien? Cet amour étant une grâce, il faut le demander, sans cesse, à Dieu. Il faut aussi s'y exercer, les actes d'amour réitérés étant comme le bois qu'on jette sur le feu, c'est-à-dire l'aliment nécessaire de cette flamme sacrée.

3. L'*honneur* vient ensuite. C'est là, à proprement parler, son culte. Nous le résumerons un peu plus loin.

4. Le *service*. N'est-il pas notre maître, puisqu'il est Dieu; par conséquent, n'a-t-il pas droit à notre dévouement? Du reste, nous y sommes intéressés, puisqu'un jour il doit être notre Juge et nous rendre à chacun selon nos œuvres.

5. Enfin, l'*imitation*. Nous ne pourrons entrer au ciel que si nous portons au front le sceau de sa ressemblance divine. Saint Paul l'enseigne formellement : c'est là, d'après cet Apôtre, la marque obligée des prédestinés (2).

III. — RÉSUMÉ PRATIQUE DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST.

Que votre suprême aspiration soit de pouvoir dire avec saint Paul : *Le Christ, voilà ma vie!* (3).

(1) S. Jean, XVII, 3.
(2) Ep. aux Romains, VIII. 29
(3) Ep. aux Philippiens, I, 21.

1. Oui, vivez de Jésus-Christ par la pensée familière. Vivez du souvenir de sa vie, de sa doctrine, de ses vertus. Suivez, en cela, la liturgie de l'Eglise. Rien de plus attachant, de plus efficace. Que de leçons, soit dans ses paroles, soit dans sa vie sainte, soit dans les personnages, amis ou ennemis, qui ont été mêlés à la sienne! Oui, que de leçons à Bethléem, à Nazareth, dans ses courses évangéliques, dans sa Passion, dans sa Mort, dans sa Résurrection, dans l'Eucharistie, qui est sa survivance sacramentelle!

2. A la pensée familière, ajoutez l'honneur rendu à sa Personne divine. Les moyens, des plus nombreux, vous sont déjà connus. Laissez-moi vous les rappeler : célébration de ses fêtes, dévouement pour ses temples, pour ses autels, surtout pour la sainte Eucharistie, qui le renferme tout entier, assistance à la Messe, visite quotidienne au Saint Sacrement, communion fréquente, exercice du chemin de la Croix, de l'Heure sainte, des cinq *Pater*, *Ave*, *Gloria*, aux cinq Plaies, honneur rendu à la Croix, à la sainte Face, aux instruments de sa Passion, dévotion à son Cœur adorable.

Ayez donc votre crucifix, qu'il fasse partie de votre parure; baisez-le pieusement, matin et soir ; ayez-le, aussi, dans votre chambre, en un lieu honorable.

Assistez, fréquemment, à la Messe, source de tant de grâces pour vous, pour votre famille, pour votre paroisse et la société tout entière. Ne cédez pas à la paresse, si commune de nos jours parmi les chrétiens. Vous ferez plus par là pour le bonheur du monde que tous les diplomates réunis.

Joignez-y la visite au Saint Sacrement, ne fût-elle que de quelques moments. Notre Seigneur la paie si généreusement!

Communiez autant que votre confesseur vous le permettra. Faites-le régulièrement et pieusement.

C'est le grand Ouvrier des âmes que vous mettrez dans la vôtre; il la formera à son image.

Ne négligez pas la dévotion au Sacré Cœur, avec ses deux intentions principales : reconnaissance à Jésus pour tous ses bienfaits dans la sainte Eucharistie, et réparation des outrages qu'il y reçoit de la part des chrétiens ingrats. Célébrez le mois consacré à l'honorer, les premiers vendredis, et aimez à répéter la petite prière suivante : *Jésus, doux et humble de cœur, faites que mon cœur devienne semblable au vôtre.*

Par-dessus tout, appliquez-vous à imiter ses vertus : son humilité, sa douceur, sa patience, sa charité, sa prière continuelle, son zèle pour la gloire de son Père et le salut des âmes. C'est par là que vous deviendrez ses copies vivantes et que vous acquerrez la marque certaine des prédestinés.

LXIV.

Culte de Marie.

I. — MOTIFS.

1. Grandeurs de Marie.

Marie est non seulement le chef-d'œuvre des mains de Dieu, mais une créature à part, comblée de privilèges exceptionnels : Immaculée Conception, maternité divine, virginité miraculeuse, grâces extraordinaires et innombrables, sainteté sans égale. Honorer l'ouvrage, c'est honorer l'ouvrier.

Par le fait de sa maternité divine, elle est entrée en relations intimes avec la sainte Trinité comme avec sa famille propre : relations de fille, d'épouse et de mère.

Sa vie, bien que trop peu connue, nous offre d'incomparables merveilles. Toutes les vertus nous y

apparaissent dans le plus grand jour : foi vive, ferme espérance, ardent amour pour Dieu, zèle brûlant pour les âmes, humilité profonde, patience inaltérable, détachement absolu, chasteté inviolable, obéissance parfaite, prière continuelle.

2. Son rôle dans l'œuvre de la Rédemption.

Elle mérite le nom de co-rédemptrice du genre humain.

Elle l'a mérité par son consentement à la parole de l'ange, consentement libre, parfait, donné en connaissance de toutes ses conséquences. N'avait-elle pas lu les Prophètes et ainsi les souffrances, les opprobres qui attendaient le Sauveur du monde et, par contrecoup, sa mère?

Elle l'a mérité par le fait même de sa maternité divine qui, l'associant à la sainte Trinité, l'associait à ses sentiments, à son œuvre de Réparation, indépendamment du corps qu'elle fournissait au Rédempteur des hommes.

Elle l'a mérité par le sacrifice qu'elle a fait librement de son Fils et d'elle-même, non seulement au Calvaire, mais dans toute sa vie, sachant, par avance, ce qui devait arriver.

Elle l'a mérité par la valeur intrinsèque de ce sacrifice, qui, de lui-même, appelait, au moins avec une certaine convenance, le salut de tous les hommes.

3. Son titre de Mère des hommes.

Déjà, elle l'était devenue, comme Mère de Dieu et membre de la famille divine. Elle l'est devenue encore comme co-rédemptrice, c'est-à-dire, comme ayant concouru à nous donner la vie, en même temps qu'elle nous donnait Jésus-Christ. Rien de plus juste que le Sauveur mourant lui donnât ce beau titre : *Ecce mater tua. Voici votre mère*(1), et fît en elle ce que

(1) S. Jean, XIX, 27.

fait toute parole divine, c'est-à-dire créât dans son âme tous les sentiments d'une maternité proportionnée à ses autres prérogatives et ayant une certaine analogie avec la paternité de Dieu même. D'où, si l'on a pu dire de Dieu qu'il est père sans égal, on peut dire aussi de Marie qu'elle est, à elle seule, plus mère que toutes les mères ensemble.

4. Son intervention miséricordieuse dans l'œuvre de notre salut et de notre sanctification.

Une fois associée à l'œuvre de notre Rédemption, Marie travaille sans cesse, comme son divin Fils, à l'application de ses fruits précieux dans le monde. Un saint l'appelle *la femme aux mille yeux ;* un autre, *la grande affairée du paradis*, afin de nous faire comprendre sa sollicitude et son empressement pour nous. Comme la mère dans la famille, elle se soucie de tout, elle s'intéresse à tous, surtout aux malheureux. Ce qui fait que Marie est vraiment mère de miséricorde, comme elle l'assurait un jour à saint Bernard : *On m'appelle et je suis en vérité mère de miséricorde.*

5. Son rôle de distributrice de la grâce.

Rien de plus beau, rien de plus juste, rien que les Pères et les siècles chrétiens proclament plus unanimement. *Dieu a voulu que tout nous vînt par Marie,* dit saint Bernard, dont la parole est devenue celle de l'Eglise tout entière. Que de noms admirables lui ont été donnés dans le cours des temps ! que de monuments lui ont été élevés, soit par la confiance, soit par la reconnaissance !

Toutefois, n'oublions pas les conditions que, comme Dieu lui-même, Marie met à sa générosité. Elle veut : 1° qu'on la prie ; 2° qu'on le fasse avec confiance et persévérance ; 3° que, si l'on est pécheur, on ait, au moins, le désir de s'amender. Ce n'est pourtant pas à dire qu'elle soit insensible aux prières que lui font

certains pécheurs, machinalement, par un reste d'habitude ou pour faire plaisir à une personne aimée. Beaucoup d'exemples prouvent qu'elle exauce souvent de telles prières, pourtant bien indignes, afin de ne pas décourager les pécheurs : mais sa règle ordinaire de conduite n'en demeure pas moins la même, et ce ne sont là que des exceptions.

6. A tous ces motifs si graves, ajoutons-en un qui vous est personnel. C'est que le culte de Marie répand sur la jeune fille, sur son extérieur, sur tout l'ensemble de ses actes, un rayon de beauté supérieure et un parfum tout céleste qui fait le charme de sa vie et du milieu où Dieu l'a placée. Qu'il fait bon vivre avec elle ! Puissent toutes les jeunes filles comprendre ce que leur vaut le culte de Marie, ce qu'il vaut, par elles, à leurs familles, à leurs paroisses, à la société tout entière !

II. — ÉLÉMENTS DE CE CULTE.

On peut lui assigner, toutefois dans une mesure restreinte, les mêmes éléments qu'au culte de Jésus-Christ, à savoir : la *connaissance*, l'*amour*, l'*honneur*, le *service* et l'*imitation*.

Il faut commencer par étudier Marie, ses privilèges, sa vie, ses vertus. Le plus beau monument n'est rien en comparaison de cette merveille des merveilles.

Il faut ensuite attiser en soi l'amour de cette divine Mère du ciel ; dire, comme saint Stanislas Kotska : Elle est ma mère, comment ne l'aimerais-je pas ?

Il faut l'honorer de tout son zèle, ne croire jamais en faire assez. Nous ne pourrons approcher de ce qu'elle a fait et souffert pour nous. On verra, tout à l'heure, un résumé des pratiques en son honneur.

Il faut la servir comme une bonne fille le fait à l'é-

gard de la meilleure des mères, se dévouer à sa cause, à sa gloire, à ses autels, à ses fêtes, à ses chants, à ses cérémonies, à tout ce qui l'intéresse, à son divin Fils qu'elle aime par-dessus tout.

Enfin, il faut l'imiter par la pratique des vertus dont elle nous a donné l'exemple. Que tout en nous soit le reflet de sa vie.

III. — CONCLUSIONS.

1. Ayez en très grande estime le culte de Marie.
2. Efforcez-vous de l'avoir aussi complet que possible.
3. Ayez surtout à cœur d'imiter ses vertus. Rappelez-vous l'adage : Telle mère, telle fille.

LXV.

Pratiques en l'honneur de Marie.

I. — L'AVE MARIA.

C'est, après le *Pater*, la prière la plus recommandable, tant par son origine que par les paroles qui la composent.

Elle se divise en deux parties : la première est un éloge fait à Marie, la seconde, une prière adressée à cette sainte Mère du Sauveur. Aucune prière ne lui est plus agréable, comme elle l'a fait connaître à sainte Melcthilde. Un jour que saint Bernard la saluait devant une de ces statues, il entendit une voix lui répondre : *Et moi, Bernard, je te salue*. Saint François Patrizzi récitait, chaque jour, cinq cents *Ave, Maria*. Longtemps après sa mort, on vit sortir de son tombeau, un lis éblouissant de blancheur et portant sur chacune de ses feuilles, ces mots : *Ave Maria*.

Beaucoup de pratiques ont été composées avec cette prière. Rappelons les principales.

Trois *Ave Maria* récités, matin et soir, en l'honneur de Notre Dame du Perpétuel Secours, pareillement en l'honneur de l'Immaculée Conception, avec cette invocation : Par votre pure et Immaculée Conception, ô Marie, purifiez mon cœur et sanctifiez mon corps.

L'*Angelus*, avec les trois *Ave Maria* de coutume, le matin, à midi et le soir, pour honorer sa maternité divine.

Sept *Ave Maria* récités, chaque jour, en l'honneur de ses Sept Douleurs.

Dix *Ave Maria*, en l'honneur de ses dix principales vertus.

Le Rosaire de quinze dizaines pour honorer les quinze Mystères de sa vie. — Mystères joyeux : Annonciation, Visitation, Naissance de Jésus-Christ Présentation, Perte de Jésus. — Mystères douloureux : Agonie, Flagellation, Couronnement d'épines, Portement de Croix, Crucifiement. — Mystères glorieux : Résurrection, Ascension, Pentecôte, Mort de Marie, son Couronnement au ciel. On médite ces Mystères et on demande une grâce correspondante à chacun d'eux.

II. — LES CONFRÉRIES ET FAMILLES D'ENFANTS DE MARIE.

Leurs avantages sont nombreux et considérables.

On peut s'y regarder plus particulièrement Enfant de Marie.

On y jouit de l'exemple et de l'entraînement de ses co-associées.

On y participe à leurs prières, à leurs mérites.

On y peut gagner beaucoup d'indulgences.

On y reçoit des instructions particulières.

On y est assuré d'une protection spéciale de Marie.

Saint Alphonse les regarde comme autant d'arches de Noé, dans lesquelles les pauvres séculiers trouvent un refuge contre le déluge des tentations et des péchés dont le monde est inondé.

L'essentiel, c'est de se pénétrer de l'esprit de ces confréries, d'assister aux réunions, d'en observer les règles et de suivre les recommandations des directeurs.

III. — FÊTES ET MOIS DE MARIE.

Ses fêtes sont au nombre de sept principales et deux surtout se recommandent à la piété des Enfants de Marie : l'Immaculée-Conception et l'Assomption. Quand on aime sa bonne Mère du ciel, on ne manque pas de les célébrer par la sainte Communion.

Les mois de mai et d'octobre vous sont assez connus. La jeune fille vraiment dévouée à Marie ne manque pas d'en faire une succession de jours parfumés d'hommages, de prières, de chants, d'actes de vertus en son honneur.

IV. — LES NEUVAINES.

Elles se font soit en préparation à ces fêtes, soit pour obtenir quelque grâce particulière. Pratique bien connue dans le monde pieux, bien chère au cœur de Marie et féconde en fruits de salut. On en fixe soi-même les exercices. Les plus ordinaires sont le chapelet, la confession et la communion. On y ajoute quelque acte de mortification, quelque aumône.

V. — LES SCAPULAIRES.

C'est un vêtement composé de deux morceaux d'étoffe, réunis par deux cordons et que l'on porte l'un sur la poitrine, l'autre sur les épaules. Signe de

consécration particulière à Marie, véritable livrée d'honneur que l'on reçoit une fois d'un prêtre autorisé à cet effet, et que l'on renouvelle, soi-même, lorsqu'il est usé.

Les principaux sont ceux du Mont Carmel, de l'Immaculée-Conception, de Notre-Dame des Sept Douleurs, de Notre-Dame de la Merci, ou de la Sainte-Trinité.

Celui du Mont Carmel offre deux précieux avantages : le premier, la préservation de l'enfer, pourvu qu'on le porte respectueusement et fidèlement jusqu'à la mort. — Si l'on tombe dans le péché, on quitte ou le péché ou le scapulaire. — Le second, la délivrance prompte du purgatoire, pourvu qu'on récite l'office de la sainte Vierge, qui peut être commué en une autre œuvre, et que l'on garde la chasteté, selon son état.

Celui de l'Immaculée-Conception offre aussi d'inappréciables faveurs : Si l'on récite six *Pater*, *Ave*, *Gloria*, en l'honneur de la sainte Trinité et de Marie Immaculée, pour les fins ordinaires, on gagne toutes les indulgences plénières des stations de Rome, de Jérusalem, de Saint-Jacques et de la Portioncule, sans compter une foule d'indulgences partielles. On peut les réciter n'importe où, quand, et comment.

Quelle richesse et quel profit pour les âmes du purgatoire, si l'on sait les leur appliquer !

VI. — LE PETIT OFFICE.

On l'appelle ainsi, à cause de sa brièveté, et de son infériorité, par rapport à l'office que récitent les prêtres, les religieux et les religieuses cloîtrées.

Inutile d'en faire l'éloge. On comprend assez combien Marie en est honorée.

VII. — AUTRES PRATIQUES.

Contentons-nous de les énumérer : pèlerinages, eûnes du samedi et des veilles de fête de Marie, visiites à ses sanctuaires, soin de porter sa médaille, de nettre son image dans notre maison, aumônes en son onneur, ornementation de ses autels, chant de ses antiques.

VIII. — CONCLUSIONS.

Que de choses inventées pour honorer notre Mère u ciel ! Comme elles révèlent, d'une part, la bonté e son cœur, la puissance de sa protection ; d'autre art, la confiance du peuple chrétien !

Ne restez pas en arrière ; ce serait pour vous une onte et un dommage irréparable. Comme nous avons dit déjà, faites ce que vous pouvez, tout ce ue vous pouvez. La générosité de Marie surpassera oujours la vôtre. Honorez-la jusqu'à la mort, et otre salut est assuré. Un serviteur de Marie ne érira pas, dit saint Anselme.

LXVI.

Culte des anges et des saints.

I. — CULTE DES ANGES.

1. L'enseignement catholique sur les anges est des lus consolants, des plus encourageants au bien.

Les anges sont de purs esprits que Dieu a créés, leins de lumière et de grâce, pour sa gloire et le ouvernement du monde. Beaucoup d'entre eux evinrent prévaricateurs dans la révolte de Lucifer, iais le plus grand nombre demeurèrent fidèles et irent fixés pour toujours dans leur bonheur.

Ces légions angéliques, toujours prêtes à accomplir les volontés divines, se divisent en trois hiérarchies ; chacune d'elles comprend trois chœurs. A la première qui se tient devant le trône de Dieu, appartiennent les Séraphins, les Chérubins et les Trônes ; à la seconde, qui préside aux œuvres de Dieu, appartiennent les Dominations, les Vertus et les Puissances ; la troisième, qui accomplit les messages de Dieu, comprend les Principautés, les Archanges et les Anges.

Parmi ces légions d'esprits célestes, il y en a qui sont préposés à la garde des enfants de Dieu. Chaque homme a un ange qui veille sur lui, pendant le cours de sa vie mortelle, couvre son berceau de ses ailes, dirige ses pas, le protège dans les dangers, le défend contre ses ennemis, l'assiste surtout à la mort, afin de lui assurer la grande victoire et de le conduire au ciel.

Outre l'ange gardien, chargé de chacun de nous, c'est une pieuse croyance qu'il y a l'ange protecteur de chaque famille, de chaque maison, de chaque pays, de chaque province, de chaque Etat. La Synagogue honorait saint Michel comme son ange tutélaire ; l'Eglise et la France l'invoquent pareillement.

Beaucoup pensent que Dieu nous envoie d'autres anges dans les circonstances délicates et particulièrement difficiles. Une foule d'exemples accréditent cette croyance. Trois anges apparaissent à Abraham dans la vallée de Mambré, l'un d'eux va retirer Loth et sa famille du désastre de Sodome ; un ange vint au secours d'Agar dans le désert ; un autre est envoyé à Gédéon ; l'ange Raphaël devient le guide de Tobie dans son voyage à Ragès ; l'ange Gabriel, appelé l'ange de l'Incarnation, apparaît à Daniel, plus tard à Marie ; des anges viennent servir Jésus après sa tentation au désert ; un autre le console dans son Agonie ; d'autres apparaissent à Madeleine et aux saintes Fem-

mes, le jour de la Résurrection ; deux anges se tiennent au-dessus de la montagne des Oliviers, après l'Ascension du Sauveur; un ange délivre saint Pierre de sa prison, un autre vient dire à saint Paul de passer en Macédoine, pour y prêcher l'Evangile.

2. L'Eglise catholique nous donne l'exemple du culte des anges. Elle les invoque, à chaque moment, dans sa liturgie, dans ses litanies ; elle célèbre plusieurs fêtes en leur honneur.

3. La foi et la raison nous le demandent pareillement. Puisqu'ils sont nos compagnons de voyage, nos gardiens, nos défenseurs, nos avocats auprès de Dieu et qu'un jour ils partageront notre gloire et notre bonheur du ciel, après avoir partagé nos combats de la terre, n'est-il pas de toute justice que nous leur offrions le tribut de nos hommages et de notre reconnaissance ?

4. Si j'en avais le temps, je vous montrerais ce que fait pour eux la piété chrétienne et les grâces signalées qu'elle en obtient. Plusieurs ont mérité de voir leur ange gardien rendu visible sous une forme sensible. L'Eglise l'affirme de sainte Françoise romaine.

5. Ne manquez pas d'invoquer, chaque jour, votre ange gardien. Une petite prière suffit, celle-ci, par exemple, que vous réciterez à votre réveil : Ange de Dieu, qui êtes mon gardien, vous à qui j'ai été confiée par la bonté divine, éclairez-moi, en ce jour, gardez-moi, dirigez-moi, gouvernez-moi (100 j. d'indulgences).

Ne manquez pas, non plus, de célébrer la fête des saints Anges gardiens (2 octobre). En ce jour-là, payez à votre ange gardien un juste tribut de reconnaissance, demandez-lui pardon de la peine que vous lui avez causée par vos infidélités, et priez-le de continuer à vous protéger.

C'est une louable coutume de prendre un chœur

d'anges pour protecteurs du mois, de les invoquer et aussi de saluer, au moins mentalement, les anges des lieux que nous parcourons, des personnes que nous abordons.

Ayez un culte particulier à saint Michel, le prince de la milice céleste, l'introducteur des élus dans le ciel. Faites sa fête, invoquez-le, demandez-lui surtout le triomphe de l'Eglise sur ses ennemis, aujourd'hui si acharnés à sa perte.

II. — CULTE DES SAINTS.

1. Ils sont les compagnons de notre pèlerinage, les modèles et les guides de notre vie, nos défenseurs dans nos dangers, nos avocats auprès de Dieu. Rien de plus légitime que de leur rendre un culte, rien de plus agréable à Dieu qui trouve son honneur dans celui que nous leur rendons, puisqu'ils sont l'œuvre de sa grâce et ses amis particuliers. Rien de plus profitable pour nous-mêmes, puisque, par là, nous nous assurons leur protection, et, par elle, le succès de notre vie d'ici-bas, ainsi que notre bonheur éternel.

2. Voyez l'exemple que nous en donne l'Eglise.

D'abord, avec quel empressement elle recherche leurs enseignements et leurs exemples pour nous les proposer et nous dire : Soyez leurs imitateurs, comme ils l'ont été de Jésus-Christ !

Avec quel soin elle recueille leurs reliques ; avec quel respect elle les dépose dans des châsses d'or ou d'argent ; comme elle les place au lieu le plus saint de ses temples, sous l'autel, dans la pierre même où l'offre l'auguste Sacrifice !

Avec quelle pompe elle célèbre la fête de leur béatification ou de leur canonisation ! A Rome, quelle solennité incomparable, quelle profusion de fleurs, d'or, de pourpre, de lumières et de chants ! On voit

là ce qu'est un saint à ses yeux, par conséquent aux yeux de Dieu.

Comme elle honore les saints quels qu'aient été leur patrie, leur condition, leur âge, les temps reculés où ils ont vécu! Parcourez son année liturgique, ouvrez son martyrologe, pas de jour où elle n'en vénère un grand nombre en particulier. Enfin voyez la solennité de la Toussaint, où elle les glorifie tous; voyez ses églises, ses cathédrales, ses pèlerinages; écoutez ses prières, ses litanies... Que d'hommages rendus aux saints !

3. Les bons et fervents chrétiens ne manquent pas de leur rendre un culte confiant, dévoué, persévérant.

Les peuples eux-mêmes s'associent à ce courant de piété pour honorer ceux qui ont été leur meilleure gloire. Ils les invoquent comme leurs protecteurs en toutes choses, surtout dans les dangers de la patrie. Nos pères portaient la chape de saint Martin dans les combats, comme un signe assuré de victoires. Jamais elle ne fut prise par les ennemis.

4. Le Ciel a toujours encouragé le culte des saints par les faveurs les plus nombreuses et les plus éclatantes. Que de guérisons, que d'heureuses délivrances, que de succès, que de voyages bénis, que d'entreprises menées à bonne fin, tout cela, grâce à leur protection !

5. Honorez donc, d'abord, saint Joseph. Tout vous y engage : 1. Sa sainteté suréminente... 2. Sa dignité d'Epoux de Marie, de Père nourricier du Sauveur, de Patron de l'Eglise universelle... 3. Son puissant crédit auprès de Jésus et de Marie... 4. L'exemple de tous ceux qui ont grandement à cœur leur sanctification... 5. Les grâces innombrables et variées obtenues par sa protection.

On l'invoque dans tous les besoins du corps et de

l'âme, dans les peines particulières comme dans les épreuves de famille, dans la vie comme dans la mort.

Ne manquez pas de l'invoquer chaque jour et, chaque année, de célébrer sa fête. Recourez à lui en toute circonstance critique ; demandez-lui la grâce d'une bonne mort. Ayez, chez vous, son image, dans un lieu apparent. Qu'il soit le gardien de votre maison, comme il l'a été de la sainte Famille.

Après saint Joseph, honorez vos saintes patronnes. Etudiez-les, invoquez-les, imitez-les. Faites aussi leur fête. Admirable coutume que celle de se souhaiter la fête! Célébrez chrétiennement celle du patron de votre paroisse.

Honorez les saints Apôtres comme les amis du Sauveur et les ouvriers de son Evangile. Prenez un saint protecteur de chaque mois. Ayez votre petite litanie où vous invoquerez, chaque jour, les saints et saintes pour qui vous vous sentez plus de confiance.

Enfin, choisissez une sainte pour votre modèle spécial; étudiez à fond sa vie et proposez-vous de l'imiter. Priez-la de vous aider dans ce grand travail.

LXVII.

La piété.

I. — UN MOT SEULEMENT POUR LA DÉFINIR.

C'est un sentiment particulier qui nous fait mettre dans le culte et dans le service de Dieu, ce qu'on trouve chez un enfant aimant, à l'égard d'un bon père, ce je ne sais quoi de suave, de doux, d'aimable que chacun sent et ne peut rendre en aucune langue humaine.

Dans la religion, nous regardons en Dieu le Maître suprême; dans la dévotion, le généreux Rémunérateur, dont nous voulons mériter les récompenses;

dans la piété, le Père, le bon Père, à qui nous voulons causer les joies les plus légitimes et les plus douces.

II. — SON EXCELLENCE.

C'est une beauté nouvelle qui vient se surajouter à la religion et à la dévotion. C'est un coloris plein de fraîcheur et de délicatesse, qui vient embellir ces deux fleurs de notre âme ; c'est un parfum d'agréable odeur, qui s'en exhale et monte jusqu'à Dieu, après avoir embaumé la terre. C'est une couronne de perles qui vient compléter la plus superbe parure.

Hélas ! trop de jeunes filles la dédaignent, trop de mères la redoutent pour leurs filles ! Comme si la piété avait jamais déshonoré qui que ce fût, comme si jamais elle avait empêché une seule jeune fille de faire son chemin ! Sainte Clotilde, sainte Radegonde, étaient pieuses : cela les empêcha-t-il de devenir reines de France ? Le général de Sonis était pieux ; cela l'empêcha-t-il de parvenir aux plus hautes dignités de l'armée ? Que d'autres exemples à citer !

III. — SES AVANTAGES.

1. La générosité, qu'elle nous donne dans le service de Dieu, rejaillit sur tout l'ensemble de notre vie. On peut dire, sans se tromper, que la jeune fille pieuse fait toutes choses d'une façon supérieure, parce qu'elle agit toujours joyeusement et généreusement.

2. Elle donne le plus grand prix à nos œuvres. On gagne plus, en une année de véritable piété, que pendant de nombreuses années où l'on sert Dieu en mercenaire.

3. Elle est pour nous une source de paix ineffable.

On est toujours heureux de sentir son père content, surtout quand ce père est Dieu.

4. Elle nous vaut les plus douces consolations à l'heure des peines. Comment ne pas se sentir consolé, à la pensée que Dieu compte toutes nos larmes pour les essuyer au ciel ?

5. Elle nous obtient des grâces de choix et nombreuses. Pour qui Dieu se montre-t-il le plus généreux, sinon pour ses enfants les plus aimants ?

6. Elle est pour nous l'assurance de progrès rapides dans la vertu. Ailleurs, on va de pied, l'on court tout au plus; ici, l'on vole à pleines ailes.

7. Dieu lui réserve une gloire incomparable. Si l'on fait bon accueil à des amis, que dire de celui que l'on réserve à d'excellents enfants, surtout quand c'est le Père sans égal qui fait cet accueil?

Que saint Paul a eu raison de dire : *La piété est utile à tout; elle a la promesse des biens de la vie présente et de la vie future* (1)!

Pensez-y et jamais vous ne croirez en trop faire pour développer en vous cette précieuse vertu.

IV. — SA NÉCESSITÉ.

1. Du côté de Dieu.

Il la mérite. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il fait pour nous, la réclame hautement. Quel père s'est montré aussi prodigue pour ses enfants ?

Il la veut. En combien de passages de nos saints Livres, il se montre à nous comme le Père le plus tendre ! Pourquoi donc ? sinon afin que nous nous montrions, à son égard, les meilleurs des enfants.

2. Du côté de nous-mêmes.

Notre titre de chrétiens, c'est-à-dire, de frères de

(1) Ire Ep. à Timothée, IV, 8.

Jésus-Christ, — notre bonheur en ce monde, — notre progrès spirituel, — notre persévérance, — notre gloire éternelle, voilà autant de raisons qui nous en font une loi. Ce serait dureté pour Dieu, dureté pour nous-mêmes que de repousser la piété.

V. — MOYENS DE L'ACQUÉRIR.

1. La désirer vivement.
2. La demander instamment dans la prière.
3. Vous y exercer. C'était la recommandation de saint Paul à son disciple Timothée, pourtant évêque. Comment? Prenez-en les *sentiments* et les *actes*. Pensez, sentez, parlez, agissez comme fait une jeune fille pieuse.
4. Avoir toujours à cœur de faire plaisir à Dieu.

LXVIII.

La piété filiale.

I. — COMMENT LA COMPRENDRE ?

Il faut dire de la piété filiale ce que nous avons dit de la piété envers Dieu. Comme celle-ci est quelque chose qui se surajoute à la religion et à la dévotion, ainsi la piété filiale est une beauté nouvelle qui vient s'adjoindre, se superposer à tous les devoirs que nous rendons à nos parents : *respect*, *amour*, *obéissance*, *assistance*.

Elle se surajoute au *respect*, en nous montrant dans nos parents quelque chose de sacré, de voisin de la paternité divine et en nous poussant à lui rendre une sorte de culte semblable à celui que nous rendons à notre Père céleste. Chez les anciens, les parents étaient regardés comme des demi-dieux.

Elle nous fait rendre à nos parents un *amour* à

part, comme l'amour dû à Dieu même, amour plus fort, plus tendre, plus délicat que tous les autres, amour que rien n'arrête, qui triomphe de tous les obstacles, du temps, de l'espace, de la pauvreté, de la maladie.

Elle se surajoute à l'*obéissance* pour la rendre plus spontanée, plus entière, plus parfaite, parce que c'est surtout le cœur qui obéit.

Elle se surajoute à l'*assistance*, pour en faire un dévouement poussé jusqu'aux dernières limites de l'immolation, du sacrifice, de la donation de soi-même. Elle nous porte à rendre à nos parents, non seulement l'équivalent de ce que nous en avons reçu, mais un large et généreux surplus, les biens du ciel, en retour des biens terrestres qu'ils nous ont donnés.

Voilà la piété filiale telle que la raison et la foi nous l'inspirent. Qu'elle est belle ! que de prodiges elle enfante chaque jour ! Ici, c'est un fils qui va s'enfermer, s'enterrer vivant, au fond d'une mine, afin de pouvoir nourrir son vieux père, sa mère infirme. Là, c'est une jeune fille, qui, dans un étroit réduit, se livre, jour et nuit, à ces travaux d'aiguille, trop peu rémunérés, afin de procurer à ses pauvres parents, qu'elle n'a jamais quittés, le strict nécessaire qui les empêchera de mourir avant le temps. Un avenir, peut-être enchanteur, s'est présenté à elle. Non, non, a-t-elle répondu, je veux être la providence de mes vieux parents. Ailleurs, ce sont des jeunes gens chrétiens, des jeunes filles, modèles de piété, qui mènent une vie de prière et de pénitence, pour racheter, devant Dieu, l'âme d'un père depuis trop longtemps indifférent et, par conséquent, éloigné du ciel. Que de fois leur cœur laisse s'échapper ce cri de détresse filiale : Mon Dieu, prenez ma vie, mais sauvez l'âme qui m'est chère !

II. — MOTIFS QUI LA RECOMMANDENT.

1. La dignité, l'amour, le dévouement des parents, appellent la piété filiale des enfants. Tant que nous fassions, nous ne ferons jamais assez, pour nous acquitter envers eux.

2. Rien de plus honorable pour nous. Autant l'ingratitude nous abaisse, autant la piété filiale nous approche de Dieu. Jésus n'a rien eu plus à cœur que le culte de sa Mère.

3. Rien de plus cher au cœur de Dieu, qui se sent vivre dans le cœur des parents. N'est-il pas le Père de la famille humaine ? Est-ce que toute paternité ne découle pas de la sienne ?

4. Rien qui répande plus de charmes sur la vie de nos parents et sur la nôtre.

5. Rien qui édifie mieux le prochain et nous assure une plus douce influence.

6. C'est une source des bénédictions les plus abondantes du Ciel. Rappelez-vous Jacob, si déférent pour ses parents et si puissamment protégé de Dieu. Rappelez-vous Tobie, le fils, et son voyage si intéressant à Ragès.

III. — CONCLUSIONS.

1. Pratiquez la piété filiale, avec tout le soin, avec tout le cœur, avec tout le dévouement dont vous êtes capables.

2. Ayez sur les lèvres, quand vous parlez à vos parents, les paroles les meilleures, les plus respectueuses, les plus affectueuses.

3. Ayez, pour eux, les prévenances et les attentions les plus délicates. Devinez ce qui peut leur faire plaisir, avant qu'ils puissent vous le manifester. L'œil du cœur est le plus perspicace.

4. Occupez-vous, enfin, de leur âme, de leur salut éternel. Que ce soit là votre suprême préoccupation. Aidez-les à mourir chrétiennement; suivez-les de votre sollicitude et de vos prières, jusque dans les flammes du purgatoire. C'est en cela, surtout, que brille la piété filiale. Ne croyez jamais en faire assez pour leur âme.

LXIX.

L'obéissance.

I. — VERTU ABSOLUMENT NÉCESSAIRE.

Dieu a tout établi sous le régime de l'obéissance : le monde des êtres matériels, l'Eglise hiérarchiquement constituée, la famille, la société civile, le ciel même où les anges et les saints accomplissent ses volontés intimées par les supérieurs à leurs inférieurs.

Dieu veut donc que nous obéissions tous. Il le déclare en trop de pages des saints Livres, pour en citer une seule parole, sinon celle de l'Apôtre : *Obéissez à vos supérieurs; cela est juste et cher à Dieu* (1).

Jésus-Christ, venu sur la terre, n'a vécu que d'obéissance : *Je ne suis pas venu*, dit-il, *pour faire ma volonté, mais celle de mon Père* (2). Il obéit aussi à Marie et à Joseph. Il obéit à ses bourreaux. A son dernier moment, il incline la tête en signe d'obéissance. S'il se survit parmi nous, dans l'admirable Sacrement de nos autels, c'est encore pour y vivre d'obéissance à ses prêtres qui le portent, l'enferment, l'exposent, le donnent, sans un refus ni un murmure

(1) Ep. aux Hébreux, XIII, 17.
(2) S. Jean, VI, 38.

de sa part. Quoi ! Un Dieu obéit à sa créature et nous n'obéirions pas !

Ajoutons un mot à cet éloquent exemple, c'est que, sans l'obéissance, tout s'émiette, tout croule, tout périt dans *l'âme humaine*, dans *la famille*, dans *la société*. Une armée sans obéissance est vaincue, dès avant le combat. Un vaisseau, où l'on n'obéit pas, est voué à un naufrage certain. Sans obéissance, un royaume sera démembré, une maison s'effondrera.

II. — SES AVANTAGES.

1. Elle est un gage de paix. Lorsqu'on peut dire: J'ai obéi, on se tient tranquille, quoi qu'il arrive.

2. Source de victoires sans nombre, sur ses défauts, sur son caractère, sur ses penchants mauvais, sur le monde, sur l'enfer. *Vir obediens loquetur victoriam* (1).

3. Résumé complet et pratique entière de toutes les vertus. Quelle est la vertu que l'on ne puisse trouver chez l'obéissant ?

4. Condition absolue de mérite. Tout ce qui se fait en dehors de l'obéissance est non avenu, tandis que tout ce qui porte le sceau de cette vertu est agréé de Dieu, compté et récompensé par lui.

5. Marque d'élu. Tous les obéissants seront sauvés ; ils portent au front le signe du Rédempteur mort par obéissance, tandis que ceux qui n'obéissent pas portent la marque de celui qui a dit : Je n'obéirai pas, *non serviam* (2).

La vie religieuse est supérieure à toute autre, à cause surtout de l'obéissance qu'on y pratique

(1) Proverbes, XXI, 28.
(2) Jérémie, II, 20.

6. Préparation sûre au sage commandement. Nul ne commande mieux que celui qui sait obéir.

III. — DIVERSES SORTES D'OBÉISSANCE

1. L'obéissance d'action. Elle fait faire ce qui est commandé, *promptement*, *ponctuellement*, c'est-à-dire *dans le temps*, *dans le lieu*, *de la manière* que le supérieur l'a commandé et *sans en rien retrancher...* Quatre qualités essentielles. Faire autrement, ce serait tout gâter, mutiler la victime, dit saint Alphonse.

2. L'obéissance d'esprit. Elle fait qu'on soumet son esprit, son jugement, ses vues, à l'esprit, au jugement, aux vues des supérieurs.

3. L'obéissance de cœur. Elle fait aimer les ordres reçus. C'est le sommet de la parfaite obéissance.

IV. — MOYENS DE S'Y EXERCER.

1. Regarder ses supérieurs comme les représentants de Dieu, comme les dépositaires de son autorité.

2. Ne pas oublier qu'en leur obéissant c'est à Dieu même que l'on obéit.

3. Se rappeler la beauté, la nécessité, les avantages de cette vertu.

4. Tourner souvent les yeux vers Jésus-Christ obéissant.

5. S'accoutumer à obéir par esprit de foi.

6. Ne pas demander à ses supérieurs la raison de leurs ordres, n'en jamais murmurer, ni intérieurement, ni extérieurement.

7. Marcher sur ses répugnances.

8. Obéir toujours gaiement, aimablement.

9. Vivre, le plus possible, dans la voie de l'obéissance, demander une direction, même dans les cho-

ses les plus indifférentes et là où la liberté nous est laissée. C'est le moyen d'éviter la volonté propre, ver rongeur de toutes les vertus.

LXX.

La reconnaissance.

I. — VERTU BIEN INTÉRESSANTE A ÉTUDIER.

1. Ce n'est pas, comme plusieurs le croient, un simple sentiment, mais un admirable composé d'actes de l'intelligence, du cœur, de la volonté, que nous allons essayer d'expliquer.

L'intelligence, d'abord, apprécie les services, les bienfaits que nous tenons de quelqu'un, qu'il soit supérieur, égal, inférieur, proche ou étranger. Acte de justice.

A son tour, le cœur produit ce sentiment plein de douceur qui fait que notre bienfaiteur nous devient agréable et cher. Nouvel acte de justice. Ne serions-nous pas au-dessous des animaux, s'il en était autrement ? On connaît l'histoire du lion d'Androclès.

Enfin, la volonté nous pousse et nous aide à réaliser, non une fois, mais toujours, les actes par lesquels nous essayons de payer, d'un juste retour, les bienfaits reçus. Il en est qu'on ne peut jamais acquitter complètement.

2. Cette vertu est la marque d'un grand esprit. Le vrai, toujours le vrai, voilà le besoin constant des esprits supérieurs.

3. Elle est la révélation d'un cœur généreux. Si l'égoïste veut toujours recevoir et ne donner jamais ; si l'orgueilleux n'aime guère donner, recevoir encore moins, le reconnaissant aime, à la fois, recevoir et donner ; recevoir, pour faire plaisir, donner, pour s'acquitter.

4. Elle indique une volonté puissante et en quelque façon créatrice. Jamais elle ne dit : C'est assez. Au besoin, elle enfante des prodiges de dévouement.

5. Elle est un sceau de ressemblance divine. Rappelons-nous Enoch, Noé, Abraham, Moïse, Josué, Gédéon, David, Salomon, Elie, Elisée, que Dieu comble de faveurs, en retour de leur dévouement à sa cause.

6. Jésus-Christ nous en a donné les plus touchants exemples et il continue de le faire encore dans le cours des siècles. Bethléem, qui l'a vu naître et lui a donné un berceau, Nazareth, qui a été l'abri de sa vie cachée, sont aujourd'hui encore ses deux villes privilégiées, où l'on trouve le plus de catholiques. Les Bergers et les Mages sont récompensés de leur démarche au saint Berceau. Il en est de même des brigands qui reçoivent avec bienveillance la sainte Famille fuyant en Egypte. L'enfant lépreux, dit une tradition, est guéri par Marie et, quand, plus tard, il est attaché à la croix, à la droite du Sauveur, il se convertit et devient un saint. L'Eglise l'honore, le 24 avril, sous le nom de saint Dismas.

La famille de Lazare, si généreuse pour Jésus et ses Apôtres, en est merveilleusement payée. L'Evangile et l'histoire nous le disent hautement. La Samaritaine, charitable pour Jésus au puits de Jacob, se convertit, se trouve au Calvaire parmi les saintes Femmes, est martyrisée en Afrique avec ses deux fils et cinq sœurs. L'Eglise l'honore le 20 mars, sous le nom de sainte Photine.

Zachée, qui reçoit Jésus-Christ sous son toit, devient un croyant convaincu, un apôtre de la foi dans les Gaules. On le croit l'époux de sainte Véronique, le fondateur du sanctuaire de Roc-Amadour (*Rupis amator*).

Que d'autres noms à citer! Simon le Cananéen,

Simon le Cyrénéen, les deux disciples d'Emmaüs... Pas un service que Jésus ne paie magnifiquement. Il continue de le faire encore au Saint Sacrement. Quelle touchante histoire à faire de la reconnaissance de ce bon Sauveur pour tous ceux qui lui rendent quelque service dans ce divin Sacrement !

7. Marie et les saints nous donnent le même exemple au ciel où ils s'empressent auprès du trône de Dieu en faveur de ceux qui leur sont dévoués sur la terre. Que de miracles à citer !

II. — QUELS SONT CEUX A QUI NOUS DEVONS ÊTRE RECONNAISSANTS ?

1. Dieu, notre Créateur et notre Bienfaiteur de tous les instants. Et pourtant que d'ingrats parmi les hommes ! Ne soyons jamais de leur nombre.

Quelle honteuse ressemblance avec Satan ! Quel malheur aussi ! L'ingratitude, dit saint Bernard, est un vent brûlant qui dessèche jusqu'à la source des grâces de Dieu.

2. Jésus-Christ, notre Rédempteur, le compagnon de notre voyage, notre rançon sur la Croix, notre nourriture au saint Banquet, notre récompense au ciel.

3. La sainte Vierge, médiatrice et distributrice de la grâce.

4. L'Eglise catholique, notre mère par le baptême.

5. Nos parents et nos supérieurs spirituels ou temporels.

6. Nos amis, nos contemporains, nos compatriotes.

7. Enfin, tous ceux qui nous rendent quelque service.

III. — CONCLUSIONS.

1. Ayez en horreur l'ingratitude. Dites-vous : Ingrate, jamais !

2. Avant tout, ayez à cœur d'être reconnaissante, pour Dieu, votre Créateur et votre Bienfaiteur de tous les moments, — pour Jésus-Christ, votre Rédempteur, — pour Marie, votre bonne Mère du ciel.

3. Soyez-le pour vos parents à qui vous devez tout, pour tous ceux qui vous rendent quelque service, si minime soit-il.

4. Montrez votre reconnaissance par la joie de votre visage, par les meilleures paroles, par les services rendus, surtout par vos prières. Priez Dieu d'acquitter, lui-même, la dette de votre reconnaissance.

LXXI.

La pénitence.

I. — CE QUE VOUS NE DEVEZ JAMAIS OUBLIER.

1. C'est une vertu qui nous porte à détester les péchés que nous avons commis, à faire tous nos efforts pour ne pas y tomber dans la suite et à les réparer par des satisfactions proportionnées à leur nombre et à leur gravité.

2. On comprend aisément qu'elle se rapporte à la vertu cardinale de justice, puisqu'elle a pour but de rétablir les droits violés de Dieu, du prochain et de notre âme.

3. Le premier acte de cette vertu s'appelle *contrition* ou douleur et détestation de nos fautes.

Elle doit être *intérieure*, par conséquent ne pas consister uniquement en paroles vaines, mais en sentiments sincères ; c'est ce brisement du cœur dont Dieu parle dans la sainte Ecriture, quand il dit par

son Prophète : *Déchirez, non vos vêtements, mais vos cœurs* (1).

Elle doit être *surnaturelle*, c'est-à-dire, inspirée par le sentiment du déplaisir que nous avons causé à Dieu. Tout autre motif serait insuffisant ; comme la honte naturelle attachée au péché commis, comme le déshonneur qui en découle aux yeux de nos semblables, comme les dommages temporels qui en seraient la conséquence.

Elle doit être *souveraine*, c'est-à-dire supérieure à toute autre douleur, non pourtant en sensibilité, ce qui n'est point requis, mais en appréciation, en ce sens qu'elle nous fasse regarder le péché comme le souverain mal de Dieu, et le souverain mal de l'homme.

Elle doit être *universelle*, c'est-à-dire étendue à tous nos péchés mortels, sans en excepter un seul. Autrement, ce ne serait qu'une amère dérision et elle ne pourrait nous obtenir le pardon d'aucune de nos fautes. Est-ce qu'on peut être à la fois, l'ami et l'ennemi de Dieu ?

Cependant, il en est autrement pour les péchés véniels, qui peuvent se remettre les uns sans les autres, par la raison qu'ils ne font pas perdre la grâce sanctifiante, vie de notre âme. Mais ils ne se remettent jamais sans contrition. La plus petite faute, non regrettée, demeure et devient l'aliment du feu du purgatoire.

La contrition s'appelle parfaite ou imparfaite, selon qu'elle s'appuie sur le pur amour de Dieu offensé ou sur un sentiment plus intéressé, comme celui de la laideur du péché, des maux qu'il nous cause, des châtiments qu'il nous mérite. La première justifie notre âme pourvu qu'elle soit unie au désir du sacre-

(1) Joel, II, 13.

ment de Pénitence ; la seconde ne nous purifie que dans ce sacrement même.

4. Le second acte de cette vertu consiste à faire tous nos efforts et à prendre les moyens convenables pour ne pas retomber dans le péché détesté. Cet acte s'appelle *bon propos*. Il est indispensable; sans lui, nous n'aurions que le masque de la pénitence, mais non la réalité.

5. Le troisième acte de cette vertu, c'est la réparation des maux causés par le péché, soit à Dieu, soit au prochain.

Cette réparation se commence par le repentir, se continue par le soin de nous humilier devant Dieu, dans notre cœur, et surtout devant le prêtre, représentant de Dieu, au moyen de l'aveu franc et simple de nos fautes. Elle se consomme par le souvenir amer de nos péchés passés, par le soin de nous tenir dans un état habituel d'humilité et par la pratique des œuvres destinées à rendre à Dieu l'honneur que nous lui avons ravi, à restituer au prochain ses droits violés.

Ces œuvres de réparation s'appellent, ou *pénitentielles* (jeûnes, abstinences, mortifications, privations, sacrifices, acceptations des peines de la vie), ou *pies* (prières, messes entendues, sacrements reçus, pèlerinages, offices, chemins de croix...), ou *charitables* (aumônes, œuvres de dévouement, de zèle).

6. Que de motifs nous y portent!

Nos *fautes passées*, si nombreuses, si graves, peut-être.

Les *exemples de Jésus-Christ*, l'*Homme de douleurs*.

Les *exemples des saints*, les uns pécheurs, les autres innocents, tous ardents pour la mortification. Il suffit d'ouvrir leurs vies pour s'en convaincre. Quelle simplicité dans leur vêtement, leur nourriture,

leur ameublement! quelle patience dans leurs peines! quelles industries pour se faire souffrir! quel zèle pour la gloire de Dieu et le bien du prochain!

7. Vertu admirable dans ses effets.

Elle change le cœur de Dieu à notre égard. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il cesse d'être irrité, il s'adoucit, il renonce à ses projets de vengeance et il déclare qu'il oubliera toutes nos iniquités passées. La sainte Ecriture abonde en preuves... David, Manassé, Ninive. *Vois-tu Achab*, disait-il à son Prophète Elie, *vois-tu comme il marche avec un visage abattu? Eh bien, je n'accomplirai pas, de son temps, ce que j'ai résolu dans ma colère* (1).

Elle le réjouit. Comment en douter, après les touchantes paraboles de l'Evangile : le bon pasteur, la femme qui a perdu sa drachme, l'enfant prodigue, le bon Samaritain? Cette joie, il la fait partager à ses anges. Les larmes des pénitents sont le vin des anges, dit saint Bernard.

Elle le dispose à nous accorder les faveurs les plus signalées. On dirait que les pénitents sont ses amis privilégiés. Est-ce que Pierre et Paul ne sont pas devenus les colonnes principales de l'Eglise; Madeleine l'objet des plus extraordinaires faveurs?

Elle est pour l'homme un principe de résurrection totale : *résurrection de son intelligence*, dont elle dissipe les ténèbres; *résurrection de son cœur*, dont elle surnaturalise les affections; *résurrection de sa volonté*, qu'elle fait toute-puissante; *résurrection de sa conscience*, qu'elle remplit d'une joie toute céleste; *résurrection de ses sens*, à qui elle restitue leur première destinée; *résurrection de son honneur*, qu'elle agrandit, élève parfois jusqu'à la vénération, jusqu'au culte des autels. Voyez les honneurs rendus par l'Eglise aux saints pénitents.

(1) 3e Livre des Rois, XXI, 29.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Rappelez-vous que deux chemins mènent au ciel : celui de l'innocence conservée et celui de la pénitence. Quand on a, une fois, perdu le premier, il faut prendre le second ; sinon, c'est l'enfer.

2. Rappelez-vous que votre pénitence doit être proportionnée à vos péchés passés.

3. Commencez-la par un regret sincère et un souvenir amer de toutes vos fautes. Il suffit de le faire en général et, souvent, cela vaut mieux.

4. Continuez-la en plongeant souvent votre âme dans les fontaines sacrées du Sauveur : le sacrement de Pénitence, la Messe, la Sainte Communion, les nombreuses indulgences que l'Eglise met à votre disposition.

5. Consommez-la par vos expiations personnelles, par vos mortifications, par vos privations, par vos œuvres saintes, faites pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Saint Pierre d'Alcantara, après sa mort, apparaît, tout éblouissant, à sainte Thérèse et lui dit : Heureuse pénitence, qui m'a valu une si grande gloire !

Puissiez-vous, un jour, tenir le même langage !

LXXII.

La libéralité.

I. — CE QU'ELLE EST.

C'est une vertu qui modère en nous l'amour de l'argent et qui nous porte à le dépenser *volontiers et promptement*, pour notre utilité, pour l'utilité du prochain et l'honneur de Dieu.

Par conséquent, user de sa fortune pour ses besoins personnels et ceux de sa famille, pour venir en

aide aux autres dans leurs nécessités et prendre part aux œuvres qui ont pour but de glorifier Dieu, voilà ce que c'est qu'être libéral.

Remarquez les deux mots : *promptement*, c'est-à-dire ne pas trop tarder ; *volontiers*, c'est-à-dire ne pas en murmurer. Ajoutons qu'il faut le faire en *proportion de ses ressources* et des nécessités présentes.

Deux défauts sont opposés à la libéralité :

La *prodigalité*, qui consiste à donner, non sans mesure, mais sans sagesse. Les prodigues ne le sont guère que pour eux-mêmes. Cependant, il y en a qui se laissent exploiter par les autres, comme le Prodigue de l'Evangile.

L'*avarice*, qui est un amour déréglé des biens de la terre, surtout de l'argent : *Rien de plus scélérat que l'avare*, dit le Saint Esprit (1). Rien de plus détesté de Dieu et des hommes.

La libéralité se tient à égale distance de l'un et de l'autre de ces excès.

II. — GRANDE ET PRÉCIEUSE VERTU.

1. Comme les rayons au soleil, comme les couleurs et les parfums aux fleurs, elle nous est un titre de gloire.

2. Elle rend notre cœur semblable au cœur de Dieu qui donne constamment, généreusement, universellement, sagement, c'est-à-dire sans excès. S'il y a parfois surabondance dans ses dons, c'est en prévision ou en compensation de quelque pénurie. Les sept années d'abondance précèdent les sept années de disette (Genèse). L'abondance suit la disette de Samarie (4e livre des Rois).

3. Elle nous associe au plan de Dieu dans le gou-

(1) Ecclésiastique, x, 9.

vernement du monde, plan de sagesse et de bonté, dont elle nous constitue les ministres.

4. Elle nous fait apôtres des âmes que nous forçons à bénir Dieu et que nous gagnons à sa cause. Pendant que les prêtres évangélisent, les chrétiens généreux élèvent les temples saints, édifient les maisons d'éducation, les asiles, les orphelinats, les collèges, dotent l'Eglise d'œuvres de persévérance ou de refuge. Ainsi le plan divin se réalise dans toute son étendue et tous, de près ou de loin, travaillent à la grande entreprise du salut du monde.

5. Elle nous conserve la foi, qui ne périt jamais là où les bonnes œuvres sont abondantes et joyeuses.

6. Elle appelle les bénédictions du Ciel sur nous, sur nos familles, sur nos paroisses, sur la société tout entière. Les papes se plaisent à reconnaître que ce qui sauve notre patrie, c'est la multitude de ses œuvres et la libéralité de ses enfants.

7. Elle nous prépare une douce gloire pour le ciel. Notre Seigneur se montre un jour à saint Martin, couvert de la moitié du manteau qu'il avait donné à un pauvre et disant aux anges : Martin m'a revêtu de ce manteau.

III. — MOYENS DE LA PRATIQUER.

1. Rappelez-vous que si vous avez reçu de Dieu, c'est pour donner. Les astres donnent leur lumière ; les oiseaux, leurs chants ; les animaux, leurs services, leur lait, leur chair ; les arbres, leurs fruits ; les plantes, leurs fleurs, leur feuillage ; les rivières, les fontaines, leurs eaux ; la terre, ses innombrables trésors. Ne faites pas exception ; ce serait pour vous une honte, un dommage ; vous forceriez Dieu à vous fermer sa main.

2. Evitez, à la fois, et la prodigalité et l'avarice.

C'est un milieu assez difficile à tenir. Voyez de quel côté vous penchez et rétablissez l'équilibre.

3. Donnez largement et joyeusement.

4. Ayez votre nom et vos cotisations dans les principales œuvres catholiques, diocésaines, paroissiales.

5. Suivez, en cela, votre bon cœur, votre foi et aussi la direction de votre pasteur.

6. Evitez la vanité, le caprice, les intermittences.

7. N'oubliez pas les égarés. Priez pour leur conversion. A l'occasion, montrez-leur beaucoup de bonté et de générosité. La clé de leur cœur est souvent cachée dans votre porte-monnaie.

LXXIII.

L'affabilité.

I. — QUELLE EST SA NATURE ?

L'affabilité, dit saint Thomas, est cette vertu qui rend notre conversation convenable et agréable au prochain (1). Expliquons ces paroles.

1. Elle regarde la conversation, c'est-à-dire les récréations et les relations que nous pouvons avoir avec le prochain.

2. Elle règle, non seulement ce que nous disons, mais la manière de le dire, le choix des expressions, le ton de la voix, la bonté et le sourire même qui doivent les accompagner.

3. Elle cherche tout ce qui est convenable, non seulement à un chrétien, mais à l'âge, au sexe, au rang, à la vie de chacun, aux circonstances présentes où il se trouve.

4. Elle vise, enfin, à rendre la conversation agréable

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CXIV.

c'est-à-dire acceptable, intéressante, utile, gracieuse, aimable. C'est là le dernier mot de l'affabilité.

II. — COMMENT LA PRATIQUER ?

1. D'abord, accueillir tous ceux qui viennent à nous, sans distinction aucune, le petit comme le grand, le pauvre comme le riche, l'inconnu comme le familier.

2. Puis, les écouter volontiers. L'accueil ouvre la première porte du cœur, l'empressement à écouter en ouvre la seconde. Oui, écouter les affaires des autres, leurs ennuis, leurs misères, leurs peines, leurs embarras, leurs joies aussi, malgré les redites des mêmes choses, c'est là une grande partie de l'affabilité, peut-être la plus difficile.

3. Après avoir écouté, interroger avec sobriété, avec discrétion. Par conséquent, rien de trop, mais assez pour montrer de l'intérêt.

4. Il faut aussi répondre aux questions posées, à ce moment seulement, c'est-à-dire quand on a été suffisamment instruit, afin de le faire plus à propos. Se garder de montrer de l'impatience.

5. Ajouter toujours des encouragements, des consolations, des vœux de prospérité, de succès. Pas de grands airs ; on n'aime pas ceux qui s'érigent en docteurs.

6. Ne jamais omettre le salut, ni à l'arrivée, ni au départ, salut qui doit être empreint de respect et de bienveillance. Suivre, en cela, les usages des personnes bien élevées, non de celles qui ne respirent qu'orgueil, suffisance ou indifférence. La vraie politesse n'est autre chose que la pratique de l'affabilité chrétienne.

III. — QUELS SONT LES DÉFAUTS OPPOSÉS A CETTE VERTU ?

Il y en a trois, l'un par excès, c'est la flatterie, les deux autres par défaut, ce sont la dureté et la morosité.

1. *La flatterie* consiste à louer, d'une manière exagérée, les qualités, quelquefois même les défauts des autres, à se prêter, avec une obséquiosité affectée, à leurs vouloirs, à leurs désirs, à leurs caprices. Bassesse, égoïsme, vil calcul.

2. *La dureté* consiste à traiter les autres avec arrogance, raideur, exigence, et cela jusqu'aux reproches immérités. Rien de plus amer, rien qui rende la vie plus à charge. La dureté chez une femme est une anomalie étrange, un état voisin de la monstruosité.

3. *La morosité* consiste à être taciturne, peu avenant dans les relations. Se tenir presque toujours à l'écart des autres, garder habituellement le silence ou ne répondre qu'en peu de mots, sans gaîté, sans ouverture, d'une façon au moins froide, voilà le propre du caractère morose. On lui donne divers qualificatifs, tous justement mérités.

IV. — CONSEILS PRATIQUES.

1. Rappelez-vous, souvent, l'affabilité, ses précieux avantages, la manière de la pratiquer, les défauts qui lui sont opposés. Ce sera pour vous d'une grande utilité.

2. Examinez-vous, au moins de temps en temps, sur cette vertu. On prend si facilement des habitudes, des airs qui lui sont opposés !

3. Réformez-vous, s'il y a lieu. Qui n'a aucun reproche à se faire ? Puis, exercez-vous à la pratiquer, surtout envers les petits et les pauvres. Que de bien

on dira de vous, si vous êtes affable pour tous indistinctement !

4. Ne négligez jamais le côté spirituel. Sans faire de sermon, donnez toujours des paroles qui aillent au cœur et rendent meilleur. Ayez pour but que tous vous quittent contents et disposés à mieux faire.

LXXIV.

La bienveillance.

I. — UN MOT SEULEMENT POUR LA DÉFINIR.

C'est une vertu qui nous porte à souhaiter et à vouloir du bien à notre prochain.

Elle réside, à la fois, dans l'*esprit*, où elle nous montre chez les autres des amis, des frères ; dans le *cœur*, qu'elle anime de sentiments, de désirs, d'aspirations conformes à leur bien véritable ; dans la *volonté*, qu'elle pousse jusqu'à la résolution de faire tout le possible pour leur bonheur.

II. — GRANDEUR DE CETTE VERTU.

1. Là où elle se trouve, c'est vraiment Dieu rendu sensible, lui que nous appelons par excellence le bon Dieu, c'est-à-dire Celui qui nous regarde toujours d'un œil de bonté, dont le cœur est toujours penché vers nous, dont la résolution constante a pour but notre plus grand bien.

Nous parlons ici surtout de la bienveillance chrétienne, de celle qui voit le bien supérieur, éternel des âmes. Si belle, si douce, si précieuse que soit la bienveillance naturelle, plus douce, plus belle, plus précieuse encore est la première, qui l'emporte sur la seconde autant que le ciel l'emporte sur la terre.

2. C'est l'expression la plus vraie, la plus parfaite

de la charité. *Il n'y a pas de plus grande charité*, dit Notre Seigneur, *que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* (1). Or, la bienveillance, c'est la disposition à le faire, par conséquent, c'est l'acte lui-même, puisqu'aux yeux de Dieu, la volonté est réputée pour le fait.

3. C'est le levier des grands ouvriers de l'Evangile, des apôtres, des missionnaires, des prédicateurs zélés, des religieux et des religieuses qui se consacrent à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, aux œuvres de la persévérance, au soin des malades, à la préparation des mourants pour le passage de l'éternité. Ils se gagnent préalablement les cœurs par leur bienveillance.

4. C'est l'inspiratrice des grandes œuvres catholiques : Propagation de la foi, Sainte-Enfance, Denier de saint Pierre, Œuvre de saint François de Sales, cercles catholiques, patronages de jeunes gens ou d'ouvriers.

III. — SES AVANTAGES.

1. Elle rachète largement nos fautes passées. Grâce à son concours, nous pouvons, malgré nos dettes sans nombre, aller au ciel sans passer par le lieu des expiations.

2. Elle élève, en un instant, notre âme au plus haut degré de la perfection.

3. Elle nous vaut la bienveillance de Dieu, qui regarde comme s'adressant à lui-même celle que nous montrons à nos frères. Quel est le père dont le visage ne s'épanouisse à la vue du moindre témoignage de bonté donné à son enfant ?

4. Elle nous assure l'estime et l'affection de tous, des mérites sans nombre, les plus douces consolations

(1) S. Jean, XV, 13.

pour l'heure de la mort, une gloire à part pour le ciel.

IV. — CONSEILS PRATIQUES.

1. Ne rebutez personne.

2. Ayez pour tous des sentiments de bonté, un regard ami, de bonnes paroles, d'excellents procédés, les meilleurs services.

3. Ayez à cœur de marquer votre passage sur cette terre par les plus nombreux bienfaits. Quelle gloire pour vous, si l'on pouvait résumer votre vie par ces mots que saint Pierre a dit du Sauveur : *Il a passé en faisant le bien* (1).

4. Dévouez-vous particulièrement à la conversion des pécheurs, au soulagement des âmes du purgatoire, à l'éducation chrétienne des enfants, aux œuvres catholiques.

5. Ayez pour familière cette devise de saint Pierre Fourier : *Ne nuire à personne, être utile à tous.*

LXXV.

L'amitié.

I. — INDIQUONS LA VÉRITABLE AMITIÉ.

En général, l'amitié est une affection mutuelle extérieurement manifestée et désintéressée, entre deux ou plusieurs personnes, qui se désirent et se procurent réciproquement du bien.

Il y a l'amitié naturelle qui ne repose que sur des motifs humains : sympathie, relations fréquentes, avantages physiques, bienfaits reçus, convenances qu'on ne s'explique pas. Il y a l'amitié chrétienne ou

(1) Actes des Apôtres, x, 38.

surnaturelle, qui repose principalement sur des motifs de foi. Il peut s'y en ajouter d'autres, mais ils ne sont qu'accessoires.

C'est de cette dernière que nous parlons ici. Malgré les éloges que l'on fait de l'amitié naturelle, il n'en faut pas trop tenir compte, parce que rien de plus fragile, de plus changeant, et souvent de plus vain ; roseau fêlé, elle déchire tant de fois la main qui s'y repose !

Si les païens ont écrit des pages éloquentes sur l'amitié, que ne pourrions-nous pas dire, nous chrétiens, de l'amitié éclairée et dirigée par la foi ? Le Saint-Esprit dit que *celui qui trouve un tel ami trouve un trésor* (1). On connaît l'amitié de David et de Jonathas, de saint Basile et de saint Grégoire étudiant les lettres à Athènes, de saint Augustin et de quelques autres jeunes hommes réunis à Cassiacum pour y étudier ensemble la philosophie, de saint Bonaventure et de saint Thomas étudiant et professant ensemble à Paris.

Pour mieux nous résumer, disons que c'est une admirable ressemblance avec Dieu, puisqu'elle nous fait attirer, comme lui, sur notre cœur, ceux qui nous sont chers, et répandre sur eux les biens que la Providence a mis à notre disposition.

II. — SES EFFETS.

1. Elle efface les distances, elle met les amis sur le pied d'une douce et aimable égalité. S. JÉRÔME.

2. Elle donne les mêmes vues, les mêmes goûts, les mêmes aversions, les mêmes vouloirs. S. AUG.

3. Elle met tout en commun. Plus de tien et de mien.

4. Elle est la consolation des peines, le supplément

(1) Ecclésiastique, VI, 14.

de la pauvreté. Entre amis, on se partage son dernier morceau de pain, on souffre des mêmes maux, on mêle ses larmes.

5. Elle encourage au bien, y ramène ceux qui s'égarent.

6. Elle est l'un des plus doux charmes de la vie. Qui ne l'a éprouvé ?

De tous ces avantages, le plus précieux, remarquez-le bien, c'est qu'entre amis on s'encourage à la patience dans les maux, à la fidélité à tous les devoirs, à la pratique des vertus et des bonnes œuvres.

Tirez de là une double conclusion :

La première, c'est qu'il est important, pour votre persévérance, de faire choix de vraies amies. *Malheur à l'homme seul*, dit le Saint Esprit, *parce qu'il n'a personne pour le relever* (1). C'est cette pensée qui a donné naissance aux patronages, aux familles d'Enfants de Marie.

La seconde, c'est qu'il vous faut choisir pour amies *les plus pieuses, les plus modestes, les plus douces* d'entre vos compagnes.

Ne vous liez jamais avec celles qui sont trop promptes, inconstantes, susceptibles, trop impressionnables, trop expansives, trop prétentieuses, trop réservées. Comment compter sur elles ?

III. — SES QUALITÉS OU CONDITIONS.

1. Honnêteté. Ne rien vouloir qui ne soit convenable. S. AUG.

2. Entente cordiale. Plus d'amitié, quand on cesse de s'entendre.

3. Aménité dans les rapports.

(1) Ecclésiaste, IV, 10.

4. Dévouement réciproque en ce qui concerne les besoins spirituels et temporels.

5. Liberté et franchise pour reprendre l'ami qui s'égare.

6. Support des défauts.

7. Discrétion, fidélité, surtout dans l'adversité.

8. Désintéressement; autrement, ce serait égoïsme, exploitation.

9. Intention pure et surnaturelle, rechercher le salut, la sanctification de ceux avec qui l'on est lié d'amitié et cela par-dessus tout.

IV. — CONSEILS PRATIQUES.

1. Réfléchissez à tout ce qui précède ; relisez-le de temps en temps.

2. Ayez des amies, mais uniquement en vue de votre persévérance.

3. N'en ayez qu'en petit nombre et de bien éprouvées.

4. Défiez-vous des confidences, si souvent pleines de dangers. On les a déjà signalées.

5. Entrez dans quelque association dont le but est la persévérance : confrérie d'Enfants de Marie, cercle, patronage. C'est là que vous trouverez de vraies amies. Soyez fidèles aux réunions, dociles aux recommandations du directeur. Ayez, surtout, l'esprit de l'œuvre, c'est-à-dire le zèle de votre persévérance et de celles de vos co-associées. En dehors de cet esprit, pas de véritable amitié.

LXXVI.

Les amitiés particulières.

I. — FAISONS-LES CONNAITRE.

1. On entend par là ces amitiés qui s'appuient sur des motifs purement humains et sont accompagnées de réserves blessantes pour les autres, par la raison que rien ne les justifie. On aime une ou plusieurs personnes ; on en fait son monde, tout son monde, à l'exclusion des autres qui doivent y demeurer étrangères.

Alors, commence cette vie de relations exagérées, d'intimités suspectes, de ridicules témoignages d'amitié, de murmures contre les supérieurs, de médisances et de critiques contre le prochain, de dissimulation et d'hypocrisie, enfin de fautes diverses que l'on voit pulluler, comme les mauvaises herbes, dans un champ maudit.

2. Leurs sources sont, pour l'ordinaire, quelque agrément extérieur, la tenue, le ton de voix, certaines manières de voir ou de faire.

Ce sont parfois des relations fréquentes amenées par le hasard ou les circonstances, trop de laisser-aller, de franchise, d'expansion, de complaisance. Un rien souvent leur donne naissance, la chose la meilleure même, un service rendu avec les intentions les plus droites. Ce qui fait voir qu'il faut apporter la plus grande vigilance pour s'en préserver.

3. On les reconnaît aux signes suivants :

Recherche mutuelle, — malaise intérieur, par suite de l'absence de ceux qu'on aime, — soin de se dérober aux regards des autres, — illusion profonde et volonté d'y demeurer, — résistance aux avertissements, dégoût et tiédeur dans les exercices de piété.

4. Leurs effets sont des plus funestes : Absence d'élévation dans les pensées, — amollissement du cœur, — énervement de la volonté, indifférence pour la pratique des vertus, — omission ou négligence de la prière et des sacrements, — souvenir incessant et fatigant des personnes préférées, — fautes sans nombre, — parfois même, l'impureté.

II. — QU'EN PENSER?

1. Il est facile de comprendre combien ces sortes d'amitiés déplaisent à Dieu et blessent la charité à l'égard du prochain. N'est-ce pas une injure pour ceux qui en sont exclus?

2. L'enfance ne les connaît pas, l'adolescent ne les connaît guère, mais la jeunesse a beaucoup à faire pour s'en défendre. Les autres âges n'en sont pas toujours exempts, pas même la vieillesse. L'histoire et l'expérience sont là pour le dire.

3. Elles sont propres aux maisons d'éducation, aux communautés, à raison de la fréquence des relations. On les trouve aussi dans le monde.

4. Elles sont l'apanage des âmes molles, des natures impressionnables, affectueuses, généreuses. Les caractères les plus indépendants en apparence ne savent pas toujours s'y soustraire.

5. Elles sont le chancre des âmes vertueuses, dont elles rongent les meilleures dispositions.

6. Elles sont un piège très habile, très dissimulé du démon qui, sous le prétexte du bien, de l'avancement spirituel, médite et prépare des chutes, des scandales épouvantables. L'histoire de l'Eglise en offre maints exemples.

III. — REMÈDES A CE MAL.

1. Se l'avouer franchement aussitôt qu'on en est averti.

2. Ouvrir entièrement son âme à son directeur et à ses supérieurs.

3. Rompre complètement et sur-le-champ. Saül ne fut-il pas perdu à cause de ses réserves?

4. Prier beaucoup, afin d'obtenir d'en guérir vite et entièrement.

5. Répéter souvent la parole de saint François : Mon Dieu et mon tout!

LXXVII.

La franchise

I. — DÉFINITION, ÉTENDUE.

C'est une vertu qui nous porte à être vrais et sincères en toutes choses : dans notre maintien, dans notre langage, dans nos procédés, dans nos relations, dans toutes les actions de notre vie.

Vrais et sincères, ces deux mots veulent dire que tout en nous doit être absolument conforme à la vérité et aux sentiments de notre cœur.

Le maintien, d'abord ; c'est avoir soin qu'il ne soit pas un simple rôle, mais le rayonnement de notre intérieur, l'expression fidèle de notre rang ou condition. Autrement, ce serait pure comédie. Que de rois de théâtre!

Le langage; c'est en faire l'interprète exact de la vérité et de nos sentiments.

Les procédés; c'est avoir soin qu'ils soient le plein épanouissement de la charité de notre cœur. Pourquoi donner des marques de respect, quand on méprise; d'amitié, quand on garde de la haine?

Tous les actes de notre vie; c'est agir en toute loyauté; autrement, ce ne serait que parade.

Voilà une belle et admirable vertu. Ne met-elle pas en nous le sceau de Dieu même, vérité par essence? N'est-elle pas un apanage de notre nation?

L'erreur ne peut s'acclimater chez nous, ni l'arianisme, ni l'hérésie albigeoise, ni le protestantisme, ni le jansénisme. Vive la France! écrivait dernièrement un journal italien. Quand le fleuve de son existence charrie des immondices, elle a le courage de s'en défaire et de s'en débarrasser. Vive la France!

II. — ELLE NOUS EST ABSOLUMENT NÉCESSAIRE.

Nous la devons à Dieu qui est la vérité même. Rien ne l'honore mieux et il n'est blessé par rien plus vivement que par l'absence de franchise.

Nous la devons à nos frères, qui en ont besoin plus que de quoi que ce soit. Qu'y a-t-il au monde que l'âme désire plus que la vérité? dit saint Augustin.

Nous nous la devons à nous-mêmes. Refuser, cacher, déguiser la vérité, c'est nous donner la mort. Qu'on lise les anathèmes prononcés par l'Esprit Saint contre les hommes faux. *Malheur à l'homme qui a le cœur double! Seigneur, vous perdrez tous ceux qui profèrent le mensonge* (1).

La franchise nous est nécessaire au tribunal de la Pénitence. Si nous ne l'avons pas ailleurs, l'aurons-nous là? Il est bien à craindre que non.

Elle nous est nécessaire aussi pour les bonnes relations de la vie. On laisse de côté, on dédaigne, on méprise ceux qui manquent de sincérité.

III. — PRÉCIEUX AVANTAGES QU'ELLE NOUS VAUT.

1. La paix avec Dieu, avec nos semblables, avec

(1) Ecclésiastique, II, 14. — Psaume, V, 7.

nous-mêmes. On n'a guère de reproches ni à recevoir ni à se faire, quand on est franc.

2. L'estime de tous, l'honneur. Les caractères francs sont généralement considérés.

3. La confiance et l'ouverture de la part des autres. La franchise appelle la franchise.

4. La pratique facile de l'humilité, de la sincérité en confession.

5. Les bénédictions divines. Dieu, toujours désarmé par la franchise, fait miséricorde. Qu'on se rappelle David, Manassé, le bon larron. Qui sait ce qui serait arrivé, si nos premiers parents eussent été francs après leur faute?

6. L'heureuse issue des adversités, des contradictions. On surnage à toute les tempêtes, quand on est franc et loyal. La *vérité vous délivrera*, a dit le Sauveur (1).

7. La mort douce. Une jeune fille mourait pleine de paix, en disant : Je n'ai jamais menti.

IV. — VICES QUI LUI SONT OPPOSÉS.

Le *mensonge*, qui a Satan pour père, comme la franchise est fille de Dieu.

La *fourberie*, mensonge impudent.

La *ruse*, mensonge d'action.

La *duplicité*, mensonge caché sous le manteau de la vérité.

L'*hypocrisie*, mensonge consommé.

La *flatterie*, mensonge qui prend les dehors de l'amitié, de la bienveillance.

La *dissimulation*, mensonge raffiné.

Quelle liste ! et qu'ils sont fréquents dans le monde !

(1) S. Jean, VIII, 32

V. — CONCLUSIONS.

1. Ayez une grande estime de la franchise. N'oubliez pas que par, votre sexe et par votre âge, vous êtes portées à la dissimulation.

2. Ayez à cœur de pratiquer cette vertu, en toutes choses, avec toutes sortes de personnes, toujours.

3. Aimez particulièrement ces trois mots : *franchise, droiture, loyauté.*

4. Ne vous effrayez jamais des désagréments que cette vertu peut vous causer. Tôt ou tard, on vous rendra justice.

LXXVIII.

La droiture.

I. — APPRENEZ A LA CONNAÎTRE.

C'est une vertu qui consiste à chercher toujours le vrai, le juste, l'honnête, le bon, le bien, et cela, par des moyens légitimes, simplement, sans déguisement. Donc, viser au bien, y tendre sans détour, sans dissimulation, voilà la droiture complète ; il n'y en a pas d'autre.

Ce n'est pas à dire, pourtant, qu'il faille mettre en évidence toute sa conduite, ce qui ne serait, souvent, que vanité, forfanterie, inhabileté aussi. Mais il faut fuir tout ce qui est oblique, par la raison qu'il y a là quelque forme de mensonge et que Dieu, vérité par essence, ne peut qu'en être offensé.

Qu'on ne s'excuse pas, en disant qu'on ne veut que le bien, malgré les moyens déguisés dont on se sert. C'est possible ; mais puisqu'on veut le bien, pourquoi n'y pas tendre directement et ouvertement ? C'est, tout au moins, lâcheté, souvent égoïsme, parfois même un commencement d'apostasie.

Que la droiture est rare, de nos jours surtout, où les caractères fortement trempés sont si difficiles à rencontrer! Beaucoup, sans doute, veulent le bien, mais quand il s'agit de la route à suivre pour y parvenir, seul, le petit nombre s'engage dans la voie droite. La plupart prennent des chemins tortueux, remplis de déguisement, et se rassurent, en se disant qu'après tout ils vont au bien. Hélas! non, ils n'y vont pas. Outre les lâchetés, les mensonges de langage, de manières, de procédés, dont ils se rendent coupables, ils ne tardent guère à s'égarer et, malgré leurs bonnes intentions, ils ne sauvent rien, ni leur âme, ni leurs intérêts matériels, ni le bien de leur famille, ni celui de la société. Disons le mot vrai : *ils compromettent tout.*

Ne touchons-nous pas à l'une des plus grandes plaies de notre société, qui manque plus d'hommes droits que d'hommes à bonnes intentions ?

Oui, qu'ils sont rares, de nos jours, les chrétiens droits dans le but qu'ils visent, droits, surtout, dans les voies qu'ils suivent!

II. — APRÉCIEZ SES AVANTAGES.

1. Elle nous remet dans notre état primitif. *Dieu a fait l'homme droit*, dit l'écrivain sacré (1).

2. Elle est un sceau céleste imprimé sur notre vie, si nous savons la pratiquer absolument. Par elle, nous devenons semblables aux saints, aux anges, à Dieu même.

3. Nul ne peut se défendre de l'estimer, partout où elle se trouve, serait-ce sous des haillons.

4. Elle est le chemin le plus sûr et le plus court, pour arriver au succès. Les hommes droits arrivent toujours.

5. Elle est une source de paix. *Joie à ceux qui*

(1) Ecclésiaste, VII, 30.

ont le cœur droit, dit David (1). Cela se comprend, à cause de la bonne conscience qui en est la compagne.

6. Elle conduit à la gloire éternelle. *In memoriâ æternâ erit justus* (2).

III. — PRENEZ LES MOYENS SUIVANTS.

1. Aimez-la, admirez-la, partout où vous la voyez.

2. Allez toujours de l'avant. Pas de détours, de dissimulation, de moyens peu honnêtes. Tant pis, s'il y a des mécontents, si vous devez y perdre quelque chose.

3. Fuyez ceux qui sont obliques. Vous perdriez à les fréquenter.

4. Recherchez, de préférence, ceux qui sont droits. Leur compagnie est des plus précieuses.

5. Etudiez les grands modèles de droiture, par exemple, saint Joseph et saint Jean-Baptiste.

6. Aimez à dire avec David : *Mon Dieu, renouvelez en moi l'esprit de droiture* (3).

LXXIX.

L'urbanité.

I. — EXPLIQUONS-LA.

C'est une vertu qui dirige notre extérieur, de façon que tout y soit *convenable*, *digne*, *choisi*, *cultivé*.

Rien n'y manque de ce qui plaît. On y voit : 1. la décence dans l'habillement ; 2. la dignité dans le maintien ; 3. la délicatesse dans les actes extérieurs ; 4. l'aisance dans les manières ; 5. la prévenance dans

(1) Psaume, XCVI, 11.
(2) *Ibidem*, CXI, 7.
(3) *Ibidem*, L, 12.

les relations sociales; 6. enfin, la facilité, la distinction et l'amabilité dans le langage.

On lui donne le nom d'urbanité, du mot latin *urbs*, ville, parce qu'on la trouve plus communément dans les villes, où les habitants sont plus rompus aux bonnes manières, grâce au milieu qu'ils fréquentent.

Pourquoi ne serait-elle pas l'apanage de toutes les jeunes filles chrétiennes, si grandes par leur baptême, par la grâce qui réside en elles, par leur vocation au ciel? Quoi! elles sont filles de Dieu, sœurs de Jésus-Christ, temples du Saint-Esprit, appelées à occuper un trône dans le ciel, et l'urbanité leur manquerait!

Quelle que soit votre naissance ou votre condition, ne l'oubliez pas, vous êtes grandes en votre qualité de chrétiennes; par conséquent, tout en vous doit être non seulement convenable, mais cultivé, grand.

II. — QUE PENSER DE CETTE VERTU?

1. Elle projette sur une personne, sur toute sa vie, des rayons d'une beauté qui charme tous les regards. Qu'elle est admirable la jeune fille qui la possède!

En revanche, qu'elle est repoussante celle qui en est dépourvue!

2. C'est la marque d'une grande âme. Elle révèle de hautes pensées, de nobles aspirations.

3. C'est le préservatif de beaucoup de fautes, parce qu'elle vient du respect de soi-même. On craindrait de s'abaisser.

4. Elle est un moyen assuré de gagner l'estime de ses semblables.

5. Elle est le parfum de la famille, de la paroisse, de la société tout entière.

6. Elle est un aimant qui attire les cœurs. Si le

surnaturel s'y ajoute, elle gagne les âmes à Dieu, et le cœur de Dieu même.

7. C'est la source d'une vie pleine de paix.

III. — CONSEILS PRATIQUES.

1. Efforcez-vous d'acquérir cette vertu qui appartient à la *politesse chrétienne*. Mais que ce soit toujours sans prétention, sans recherche, sans affectation.

2. Réglez donc tout votre extérieur de telle façon qu'il soit toujours digne et cultivé.

3. Que vos regards soient empreints de réserve, de modestie, de bienveillance.

4. Que votre maintien soit exempt de raideur, aussi bien que de mollesse et de nonchalance.

5. Que votre mise soit, non celle d'une mondaine, mais celle d'une vraie chrétienne qui se sait toujours sous les yeux de Dieu et de ses anges.

6. Que votre langage soit châtié, choisi même, formé de savoir, de sagesse et de bonté. Assurément, vous pratiquerez la recommandation de saint Pierre: *Si quelqu'un parle, que ce soit comme le langage de Dieu* (1).

7. Ajoutez à tout cela les mille prévenances que suggèrent la bonne éducation et la charité chrétienne.

Ainsi, votre extérieur sera parfait et vous serez les mieux cultivées parmi les cultivées.

LXXX.

La force.

I. — SES DEUX ACTES CONSTITUTIFS.

1. D'après saint Thomas, c'est un mâle courage

(1) 1re Ep. de saint Pierre, IV, 11.

dans l'épreuve et dans le combat : dans l'épreuve, pour la supporter; dans le combat, pour l'affronter vaillamment (1).

Souffrir et combattre, tels sont les deux actes constitutifs de cette vertu grandement précieuse, si l'on songe aux peines et aux ennemis sans nombre de cette vie. Le premier est appelé, par le saint Docteur, l'acte principal, parce que, dans l'épreuve, l'ennemi est plus présent, plus pressant, de plus longue haleine.

Pensez-y souvent, c'est le moyen de ne point sortir de cette vie sans en avoir compris la condition essentielle, qui est de souffrir et de lutter constamment en vue de la victoire finale.

Hélas! combien la méconnaissent!

2. Cette vertu n'appartient ni à l'intelligence ni à la sensibilité, mais à la volonté, qui est son domaine propre. De là, souveraine importance, pour une jeune fille, de tremper sa volonté, de la régler, de l'élever, de la rendre de plus en plus généreuse. Telle volonté, telle vie, dit Mgr Gay.

Exercez donc, affermissez de plus en plus votre volonté, si vous voulez devenir les imitatrices de cette femme forte dont le Saint Esprit a fait l'éloge (2).

II. — SON EXCELLENCE.

1. La force révèle un jugement droit, un caractère généreux, un cœur libre, une vie sagement orientée.

2. Elle surpasse toutes les dignités terrestres : rois, guerriers, conquérants, savants.

3. Elle nous égale aux hommes supérieurs du monde : Apôtres, martyrs, saints confesseurs, vierges, religieux, religieuses.

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CXXIII, a, 3.
(2) Proverbes, XXXI, 10.

4. Elle nous élève jusqu'à Dieu, qui s'appelle le Dieu fort, le Dieu puissant dans le combat.

5. Elle est la mesure des autres vertus, de leur richesse, de leur durée, de la gloire qui leur est réservée dans le ciel.

6. Rien d'étonnant que tous l'admirent et la louent anciens et modernes.

III. — SES AVANTAGES.

1. Elle donne le droit de supposer les autres vertus, comme son absence peut faire croire à tous les vices. On peut tout attendre d'une jeune fille généreuse, tout craindre de celle qui manque d'énergie.

2. Elle est le soutien assuré des autres vertus.

3. Elle fait triompher de toutes les difficultés, surmonter tous les obstacles. Avec elle, rien d'impossible.

4. Elle est le baume de toutes les peines. Le bien que j'attends est si grand, disait saint François, que toute peine m'est plaisir.

5. Elle est le gage assuré du secours de Dieu. Aide-toi, et le ciel t'aidera, dit le proverbe.

IV. — SA NÉCESSITÉ.

1. Dieu la recommande sans cesse. *Agissez virilement, que votre cœur se fortifie*, dit-il dans les psaumes (1).

2. Nos intérêts supérieurs la réclament : vie morale, vie de famille, vie sociale. Sans cette vertu, tout y est en péril.

3. Les saints n'ont pas suivi d'autre route, pour parvenir à la perfection. Ils ont lutté, combattu, souffert généreusement et constamment, pour sauver leur

(1) Psaume, xxx, 25

âme. Une fois qu'ils avaient dit : Je veux, c'était fait.

4. Les efforts du démon, pour ruiner cette vertu, nous font comprendre combien elle nous est indispensable.

5. La raison et l'expérience nous crient que, sans elle, pas de bien réalisable, pas de lendemain pour aucune vertu.

6. Les difficultés des temps présents rendent cette nécessité plus pressante que jamais. Que voyons-nous? Tous les faibles lâcher pied, apostasier honteusement Qu'en sera-t-il de nous, si nous ne sommes pas fortement trempés?

V. — PRINCIPALES MANIFESTATIONS DE LA FORCE.

1. La résistance aux tentations.

Rien d'humiliant pour nous dans les tentations, puisqu'elles nous sont l'occasion de montrer notre fidélité à Dieu et d'acquérir la gloire du ciel. *Celui qui aura bien combattu recevra la couronne de vie*, dit saint Jacques (1).

La stratégie des tentations n'est pas compliquée ; avec le démon, la prière; avec le monde, la fuite; avec nos passions, la direction opposée.

Observer cette stratégie, c'est la marque des braves; la négliger, c'est le propre des lâches.

2. La fuite des occasions dangereuses. Il y a des combats où la victoire est aux braves; mais il y en a où elle n'appartient qu'à ceux qui fuient, dit un saint. Ce sont les occasions dangereuses, dont nous avons déjà parlé.

3. La lutte contre les habitudes mauvaises et les défauts de caractère.

Nous en avons dit assez. Ajoutons que c'est peut-être le point le plus négligé.

(1) Ep. de S. Jacques, I, 12.

4. La fidélité à nos devoirs. Il faut d'abord chercher à les bien connaître, puis, nous appliquer à les observer tous; *en excepter un seul, ce serait les violer tous*, dit saint Jacques (1); enfin, les observer, non par des motifs humains (caprice, vanité, intérêt, volonté propre, simple bonté de cœur, habitude), mais par des motifs surnaturels, pour plaire à Dieu, pour accomplir sa volonté, pour mériter ses récompenses éternelles...

5. L'esprit de sacrifice. C'est le véritable esprit de l'Evangile. Par conséquent, sans lui, on n'est qu'un fantôme de chrétien.

6. L'acquisition des vertus. Plus les vertus apparaissent dans une âme, plus on peut affirmer sa force.

7. La pratique des bonnes œuvres. Comme la vigueur d'un arbre se reconnaît à la beauté et à la quantité de ses fruits, pareillement, la sève chrétienne se manifeste par l'abondance et la perfection des bonnes œuvres.

VI. — MOYENS DE L'OBTENIR.

1. Se dégager, de plus en plus, des choses de ce monde, de l'estime, de l'opinion des hommes. Un ballon captif ne peut s'élever dans les hauteurs.

2. Demander, sans cesse, à Dieu la vertu de force.

3. Se répéter quelques maximes qui font les forts, comme celles-ci : Plus de peines, plus de mérites; plus de mérites, plus de gloire. Le ciel n'est qu'aux braves!

4. S'appliquer à se vaincre. Vivre de sacrifices.

5. Eviter les lectures amollissantes, rechercher les

(1) Ep. de S. Jacques, II, 10.

fortifiantes ; lire habituellement l'Evangile, l'Imitation, les vies des saints.

6. Entendre fréquemment la parole de Dieu.

7. Manger, souvent et pieusement, le pain des forts.

8. Se faire une piété vigoureuse, où il n'y ait rien d'exagéré, rien d'efféminé.

9. Aimer la compagnie des bons. Un charbon ardent communique sa chaleur à ceux qui l'avoisinent.

LXXXI.

La magnanimité.

I. — VERTU INTÉRESSANTE A ÉTUDIER.

1. *Une grande âme, un grand caractère*, voilà la magnanimité résumée en deux mots. Expliquons-nous.

N'avoir rien de commun, de vulgaire, de terre-à-terre dans les pensées, dans les affections, dans les aspirations. Au contraire, avoir habituellement à l'esprit des pensées supérieures : Dieu, la religion, l'âme, le devoir, la vertu, le sacrifice, le dévouement, les grandes actions, le zèle des âmes, l'éternité ;

Avoir de nobles affections, par conséquent, se tenir au-dessus des attaches terrestres, viles, basses honteuses ; les regarder d'un air de profond mépris et dire avec saint Stanislas Kostka : Je ne suis pas né pour les choses présentes ; je suis trop grand et né pour des choses supérieures ;

Enfin, avoir de hautes aspirations : vouloir toujours être meilleur, plus saint ; vouloir, sans cesse monter plus haut dans la pratique des vertus, pour acquérir un plus grand degré de gloire dans le ciel ;

Telle est la magnanimité chrétienne.

2. On comprend aisément qu'elle se rapporte à la vertu de force, si l'on réfléchit, un instant, qu'on ne peut en venir là, sans renverser beaucoup d'obstacles, sans surmonter beaucoup de difficultés, sans lutter vaillamment. Et de même que son absence accuse le manque de force, de même sa présence révèle une âme généreuse et puissante. Oui, toute grande âme est assurément une âme vaillante.

3. Comme son nom l'indique, elle assigne une place parmi ceux qui ont illustré le monde. Cherchez-les, nommez-les: Patriarches, Prophètes, Apôtres, martyrs, Docteurs, génies, conquérants, héros ; l'homme magnanime peut s'avancer au milieu d'eux et y faire bonne figure. Il y sera comme parmi ses égaux.

Aussi, la magnanimité, la vraie, non pas la fausse, est toujours l'apanage du chrétien sincère, elle est un signe de ressemblance divine, la marque sensible des prédestinés, l'admiration du monde.

4. Elle offre de précieux avantages. Elle aplanit la plupart des difficultés, — adoucit toutes les peines, — rend les devoirs faciles et agréables, — fait aimer toutes les vertus, — assure la persévérance, — donne à toutes nos actions les plus hautes proportions, la plus grande beauté, la plus riche valeur.

II. — MOYENS DE L'OBTENIR.

1. Nous rappeler notre origine divine, nos engagements du baptême et de la première communion, nos destinées futures.

2. Nous pénétrer vivement de son excellence et de ses avantages.

3. Nous répéter souvent ces mots: *Soyons grands !* Le P. de Ravignan le pratiquait avec son jeune frère.

4. Nous y exercer, en mettant sans cesse, dans

notre âme, de hautes pensées, de nobles affections, des aspirations supérieures. Saint François de Sales recommandait à Mme de Chantal de le faire pratiquer à ses enfants.

5. Avoir familièrement à l'esprit de grands exemples : Dieu, Jésus-Christ, la Vierge Marie, les personnages marquants de l'Ancien Testament, les saints du Nouveau, en particulier, quelque saint ou sainte de notre condition, de notre âge.

6. Aimer à lire les actes des martyrs. Rien de plus propre à maintenir en nous la grandeur d'âme. On se sent, en les lisant, porté à se soulever au-dessus de soi-même, au-dessus du monde entier.

LXXXII.

La magnificence.

I. — DONNONS-EN QUELQUES NOTIONS.

1. Elle regarde la grandeur dans la dépense, toutefois, lorsqu'on le peut (1).

Salomon est appelé le *Magnifique*, à raison du luxe qu'il déploie dans le premier temple élevé à la majesté de Dieu et où tout est d'or ou recouvert d'or. Assuérus reçoit le même titre pour ce festin somptueux auquel il convie les grands de son royaume, festin regardé, à bon droit, comme l'une des plus belles figures de l'Eucharistie. Mais Dieu est, sans contredit, le plus magnifique de tous, dans ce palais de l'univers, où il a semé, à profusion, les astres étincelants, les oiseaux, les plantes, les animaux les plus variés. *Mon Dieu*, s'écrie le Prophète, *votre magnificence s'est élevée bien au-dessus des cieux. Que*

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CXXXIV, a. 3.

votre nom est admirable dans le monde entier (1)!

A un autre point de vue, faire toujours des actions supérieures; entre deux choses, choisir la meilleure, la plus grande, la plus honorable; aller au delà du devoir, faire volontiers ce qui est de surérogation, de piété, de dévouement; enfin, en ce qui regarde la manière de faire, choisir ce qu'il y a de plus parfait, de plus opportun, de plus utile, même dans les choses ordinaires, voilà encore la magnificence. Faire grand, faire tout grandement, *magna facere*, c'est la marque des âmes magnifiques.

2. Cette vertu appartient à la force. Comment ne pas le voir du premier coup? N'a-t-on pas à surmonter beaucoup de difficultés, à vaincre de nombreux ennemis : l'égoïsme, l'avarice, la paresse, la mollesse, le respect humain, la vulgarité, négation de toute magnificence?

3. Ce n'est pas sans cause qu'elle ravit l'admiration de tous, du ciel et de la terre. N'est-elle pas une vertu *princière, royale, divine?* C'est donc se révéler prince, roi, l'égal de Dieu, que de la pratiquer. Un prince ne fait jamais les choses d'une manière commune. Il sait que *noblesse oblige*. A plus forte raison, un roi, Dieu, qui est hors de pair.

4. Cependant, il faut qu'il n'y ait point d'excès, qu'elle soit alliée à la simplicité chrétienne, à la prudence aussi. Sinon, ce serait prétention sotte, présomption ridicule, vanité puérile. Toute vertu, on le sait, doit garder le juste milieu.

II. — SES AVANTAGES.

1. Elle aide à la conservation et à l'accroissement de la force et de toutes les vertus sans exception. Tout

(1) Psaume, VIII, 2.

acte de grandeur n'est-il pas un acte de vertu et réciproquement ?

2. Elle fait éviter l'attachement aux biens de ce monde, quel qu'en soit le nom : vanité, orgueil, avarice, égoïsme, sensualité...

3. Elle éloigne du péché, qui est toujours un abaissement ; des occasions, qui sont un danger pour notre dignité.

4. Elle donne à notre vie le lustre le plus désirable et le prix le plus grand.

5. Elle édifie singulièrement le prochain et l'entraîne irrésistiblement. Quelle influence chez une jeune fille de haut rang que l'on voit agir grandement en toutes choses, surtout en ce qui concerne le culte divin, dont elle soutient la splendeur par ses largesses! Quelle influence aussi, chez celle qui, quoique d'un rang moins élevé, imprime à tous ses actes un cachet de distinction, s'applique, sans cesse, à rehausser le niveau de sa famille, de sa paroisse, de sa ville! Elle en devient facilement l'apôtre.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Si Dieu vous a donné quelque fortune, suivez le conseil de Tobie à son fils, proportionnez vos bonnes œuvres à vos ressources. Si vous avez beaucoup, soyez magnifiques dans vos largesses aux pauvres, dans vos dons pour la maison de Dieu.

2. Qui que vous soyez, ayez horreur de ce qui est vulgaire.

3. Faites toutes choses supérieurement.

4. Ayez toujours les intentions les plus pures, les plus élevées.

5. Proposez-vous de grands modèles, efforcez-vous d'atteindre à leur hauteur.

LXXXIII.

La patience.

I. — EXPLIQUONS-LA.

C'est une vertu qui nous dispose à soutenir, sans tristesse d'esprit, sans abattement de cœur, sans ébranlement de vie, le choc des maux qui fondent sur nous.

Paroles pleines de sens, qui révèlent un équilibre parfait et une grande force de caractère. C'est un prodige qu'on ne peut trop admirer, l'idéal même de la perfection. *Patientia opus perfectum habet* (1). C'est un soldat passant, sans reproche et sans peur, au travers des bataillons d'ennemis serrés et menaçants. Chose des plus rares, même dans le monde des chrétiens.

Ne vous y trompez pas, le nombre des peines qui vous attendent est incalculable. A votre âge, on se représente la vie comme un rêve doré, sans la moindre tristesse, sans le plus léger nuage. Hélas ! vous ne tarderez guère à voir qu'il en est autrement.

Que dis-je? Il est bon que vous sachiez prévoir, à l'avance, ce que vous pourrez avoir à souffrir. Les peines, dit un saint, nous frappent d'autant plus vivement qu'elles sont moins prévues. Ecoutez-en donc le tableau bien abrégé, et, loin de regarder la vie comme un joyeux banquet, vous la verrez comme un dur exil, où l'on soupire toujours vers la patrie, comme une vallée de larmes où l'on ne sait que gémir et pleurer, comme une étroite prison, où, dans les jours passés, on voit autant de sauveurs et de pas

(1) S. Jacques, I, 4.

vers la délivrance. Oui, essayons une courte énumération de ces peines.

Peines physiques : infirmités de toute sorte, fatigues, incommodités, privations, maladies, accidents, la faim, la soif, la pauvreté, la vieillesse avec ses décadences, la mort avec ses souffrances et ses angoisses, voilà déjà une partie du triste cortège qui accompagne tout enfant d'Adam et que vous ne pouvez éloigner de vous.

Peines morales. Celles-là sont plus nombreuses encore, plus poignantes, plus tenaces.

Peines d'esprit : préoccupations, soucis des affaires, soins divers des charges personnelles ou des besoins de ceux qui nous entourent.

Peines de cœur : regrets que causent les pertes, déchirements qui proviennent des séparations de ceux que nous aimons, des deuils de famille, des injures, des injustices, des ingratitudes, des grossièretés du prochain.

Peines de conscience : remords des fautes passées, remords qui vont grandissant, à mesure que les faux mirages du monde s'éloignent et que les brouillards des passions se dissipent ; perplexités ou moments d'obscurité qui ne permettent pas de distinguer la voie à suivre, le devoir à remplir ; angoisses que cause l'incertitude de notre état d'âme.

II. — CE QUE SONT TOUTES NOS PEINES AUX YEUX DE LA FOI.

1. Précieuse expiation de nos fautes personnelles. Ne vaut-il pas mieux payer nos dettes en cette vie que dans le purgatoire ?

2. Réparation des fautes des autres. N'est-ce pas un honneur pour nous d'être associés au mystère de la Rédemption ou réparation générale ?

3. Noble épreuve où nous pouvons montrer à Dieu que rien n'est capable de nous séparer de lui.

4. Fournaise mystérieuse où se consument les liens qui nous attachent à cette pauvre terre, que nous ne voudrions jamais quitter.

5. Grande école des vertus. Toutes, à peu près, y sont enseignées.

6. Moisson abondante de mérites pour le ciel, où notre gloire sera proportionnée, non seulement à nos œuvres saintes, mais aussi aux souffrances de cette vie.

7. Cachet de ressemblance divine avec Jésus-Christ, l'Homme de douleurs par excellence, par conséquent, signe indubitable de prédestination.

Tout cela, à la condition que nous sachions souffrir avec patience.

III. — CONCLUSIONS.

1. Attendez-vous à souffrir.

2. Cependant, gardez-vous de demander des souffrances à Dieu, qui sait, mieux que vous, ce qui vous convient. Laissez-le aux saints.

3. Préparez-vous à souffrir avec patience.

4. Lorsque l'heure de l'épreuve aura sonné pour vous, demandez à Dieu sa grâce, afin que vous soyez complètement ce qu'il vous veut.

LXXXIV.

Excellence de la patience.

I. — COMMENT LA QUALIFIER ?

1. Vertu divine. C'est être Dieu que la pratiquer. Voyez sa conduite dans le monde. Que d'impies, de blasphémateurs, de violateurs du dimanche, de pro-

fanateurs des choses saintes! Sans doute, il frappe, de temps en temps, afin de confondre les méchants, de les rendre plus craintifs, d'affermir les bons, de conserver la vérité parmi les hommes; mais, pour l'ordinaire, il se tait, il souffre sans se plaindre.

O patience admirable de Dieu! Bien plus, il bénit les coupables, il fait luire son soleil sur eux comme sur les justes, il leur ouvre le sein de la terre, il les protège dans tous les dangers.

Le chrétien, qui souffre avec patience, est donc une image vivante de Dieu même. Que c'est beau! Pensez-y bien et vous voudrez être toujours patientes.

2. Vertu favorite de Jésus-Christ. Que de souffrances dans sa vie mortelle, dans sa Passion, dans sa vie eucharistique! Mais quel modèle admirable de patience! Pas la moindre plainte, pas le moindre murmure, pas la moindre parole d'amertume. Au contraire et toujours, le langage le meilleur, le plus bienveillant. A Judas, ce seul mot : *Mon ami, c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme!* (1) A Pierre, un simple regard, mais plein de compassion, et, depuis, pas un reproche. A Madeleine : *Ma fille, votre foi vous a sauvée, allez en paix* (2)! A son Père, au sujet de ses bourreaux : *Père, pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font* (3). Au bon larron : *Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis* (4). Dans le saint tabernacle, patience et silence de dix-huit siècles! Comment ne pas admirer un pareil exemple donné à tous les hommes?

3. Vertu des saints. Tous ont eu à souffrir. Tous ont apprécié les souffrances, tous les ont endurées avec une patience inaltérable. Que de récits touchants

(1) S. Matthieu, xxvi, 50; S. Luc, xxii, 48.
(2) *Ibidem*, viii, 50.
(3) *Ibidem*, xxiii, 34.
(4) *Ibidem*, xxiii 43.

à faire ! Vous connaissez le martyre de saint André, qui saluait de loin avec bonheur la croix sur laquelle il devait mourir. Vous connaissez le martyre de saint Pierre qui demande en grâce d'être attaché à la croix la tête en bas, se jugeant indigne de mourir comme son Sauveur. Vous connaissez celui de saint Paul, qui embrasse d'avance le soldat qui doit lui trancher la tête. Saint François d'Assise se croyait oublié de Dieu, le jour où il n'avait pas eu à souffrir. Sainte Thérèse disait familièrement : Ou souffrir ou mourir. Saint Jean de la Croix : Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous. Mgr de Ségur disait, à propos de sa cécité : C'est ma plus grande grâce. Et jamais il ne consentit à en demander la guérison.

4. Vertu qui en suppose beaucoup d'autres : *la foi* aux choses supérieures, à l'œil de Dieu témoin de tous nos actes; *l'espérance* des récompenses éternelles; *l'amour de Dieu*, à qui l'on veut plaire; *l'amour du prochain*, que l'on veut édifier; *l'humilité*, qui se regarde indigne de tout bien, digne de tous les maux; *la douceur*, qui ne veut causer aucun désagrément à personne; surtout *la force* dont elle est une évidente manifestation.

Rien d'étonnant que cette vertu ait été tant exaltée par les anciens, même païens; que l'homme patient ait été jugé supérieur aux généraux vainqueurs des armées et des villes.

5. Marque infaillible des vertus réelles. Il ne faut pas toujours croire aux apparences. Mais, si la patience vient s'y joindre, on peut y ajouter foi, comme à un témoignage certain.

6. Vraie mesure de la perfection des âmes. Elles sont plus ou moins élevées en sainteté, selon qu'elles sont plus ou moins patientes.

Remarque importante qu'il faut se rappeler.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Faites un retour sur vous-mêmes et voyez ce que vous devez penser de votre état d'âme : Etes-vous patientes, endurantes, paisibles au milieu des souffrances ! Répondez.

Vous vous jugerez d'après cette réponse.

2. A l'avenir, cultivez soigneusement la patience. Ce sera vous assurer la sincérité et la durée des autres vertus.

LXXXV.

Les douze fruits de la patience.

I. — EXPOSÉ DE CES FRUITS.

1. Elle donne toute leur valeur à nos souffrances. Souffrances sans patience, souffrances sans valeur. Souffrances patiemment endurées, souffrances méritoires, et cela en proportion de notre patience.

2. Elle adoucit tous nos maux. La croix qu'on porte, dit sainte Thérèse, est moins gênante que celle que l'on traîne.

3. Elle les change en joie et en gloire. Saint Paul affirme qu'il surabonde de joie au milieu de toutes ses tribulations (1). Les saints Marc et Marcellien, martyrs, disent qu'ils n'ont jamais pris part à un pareil festin. Saint François-Xavier est tellement enivré de joie au milieu des fatigues et des privations de son apostolat qu'on l'entend s'écrier : Assez, Seigneur, assez !

4. Elle est un instrument puissant de perfection. Pas de bois plus propre à produire et à conserver le

(1) 2e Ep. aux Corinthiens, VII, 4.

feu de l'amour de Dieu que celui de la croix, dit saint Ignace. Ma fille, disait Notre Seigneur à sainte Gertrude, tu ne peux me faire de plus grand plaisir que de supporter patiemment toutes les tribulations qui te surviennent.

5. Elle est la marque certaine des élus. *Si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous régnerons avec lui*, dit saint Paul (1). Ezéchiel voit des hommes marqués au front du T ; c'est la croix, signe des élus. Saint Augustin dit que c'est par l'épreuve des souffrances que l'on distingue la paille d'avec le grain dans l'Eglise de Dieu. Saint Jean Chrysostome ne craint pas d'affirmer que, lorsque Dieu donne à quelqu'un la grâce de souffrir, il lui fait un plus grand don que s'il lui accordait le pouvoir de ressusciter les morts.

6. C'est le creuset où nous déposons les scories de notre âme. En quelques heures de souffrances, on expie mieux que par les œuvres les plus méritoires, par des jours et des années de purgatoire. Oh ! si l'on savait souffrir, qui donc irait en purgatoire ?

7. Elle nous fait parcourir, en peu de temps, la carrière des saints. Saint François de Sales en fut le témoin dans cette soirée où Marie-Aimée, fille de sainte Jeanne de Chantal, fut prise des douleurs qui devaient la conduire au tombeau. Quelle course de géant dans la voie de la sainteté ! Comme, en peu d'instants, elle sut monter aux sommets les plus élevés !

8. Elle nous vaut les grâces les plus grandes pour nous et pour les nôtres. Dieu ne sait rien refuser à celui qui souffre avec patience ; on peut le regarder, à bon droit, comme la colonne de sa famille, de sa paroisse.

(1) 2e Ep. à Timothée, II, 12.

9. Elle est surtout puissante pour la conversion des pécheurs. Combien de réflexions salutaires, que de retours sur soi-même, que de sérieux changements de vie ont eu pour théâtre un lit de douleurs !

Ajoutons qu'elle est souvent la monnaie par laquelle nous rachetons l'âme des autres. Combien doivent leur conversion à la maladie, aux douleurs, aux souffrances d'une mère dévouée, d'une pieuse sœur ! Elles se sont offertes en victimes à Dieu qui a donné la grâce du repentir et du pardon à ces chers égarés.

10. Bien plus, combien ont dû leur vie à la mort des autres ! La substitution des souffrances et même des vies est une des grandes merveilles de l'Eglise catholique que nous ne connaîtrons bien que dans l'éternité.

11. Elle nous fait délivrer les âmes du purgatoire. Echange de souffrances que Dieu ratifie avec bonheur. Oh ! si nous savions faire, nous n'en perdrions aucune et nous voudrions en faire bénéficier ces chères âmes qui expient si durement dans le purgatoire.

12. Enfin, la patience fait de nous d'éloquents prédicateurs de l'Evangile. Sainte Lidwine, trente-huit ans clouée sur un lit de souffrances, devient la lumière, le conseil, le guide, l'apôtre de ceux qui viennent à elle. Aucun qui ne s'en retourne meilleur, déterminé à mieux vivre.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Méditez, de temps en temps, les fruits si précieux de la patience.

2. Profitez de vos peines et sachez en faire bénéficier tous ceux qui vous sont chers, surtout les âmes du purgatoire.

Un roi jeta une bourse pleine d'or à la face de ses deux serviteurs. L'un, irrité, prit la fuite et ne revint plus. L'autre, plus avisé, se baissa sans se plaindre et ramassa la bourse. Imitez ce dernier. Ne perdez aucune de vos peines, puisque vous pouvez en faire un si précieux usage.

LXXXVI.

Les degrés de la patience.

I. — PRINCIPAUX DEGRÉS.

1. *La résignation.* L'âme se soumet, se courbe sous la main de Dieu qui la frappe. Pas de murmures, pas de plaintes, pas de révoltes intérieures, mais une soumission entière à la volonté divine, toutefois, non sans luttes ni combats. Disons-le, c'est beaucoup déjà et il y en a un grand nombre de qui Dieu ne demande pas davantage. Exiger d'elles une perfection plus haute, ce serait les jeter dans le désespoir. N'oublions pas, cependant, qu'il y a mieux que la résignation.

2. *Le support paisible.* L'âme s'abandonne, se laisse faire, se remet aux mains de Dieu, sans éprouver la moindre peine intérieure, malgré les plus grandes épreuves. C'est mieux, beaucoup mieux que la résignation, mais ce n'est encore qu'un état purement passif.

3. *La douce acceptation.* L'âme embrasse les croix que Dieu lui envoie, avec ce sourire intérieur qui fait qu'elle semble dire : Mon Dieu, vous me frappez; vous faites bien, très bien. Je veux comme vous voulez et de tout cœur.

4. *La joie pleine.* Il y a mieux que cette acceptation, pourtant si belle déjà. Il y a l'amour de la

souffrance que Dieu nous envoie, amour qui fait que l'âme remercie Dieu de ce qu'il la juge digne d'être associée au mystère de la Croix. Qu'il y a là de quoi nous ravir d'admiration pour cette âme déjà parvenue à un tel degré de perfection!

5. Enfin, *l'ivresse et le transport*. C'est l'âme montée à ce point de faire ses délices des épreuves et des souffrances. On reconnaît là les saints dont les paroles nous sont déjà connues. Rappelons celles de saint André qui, de loin, saluait sa croix et disait : O bonne croix, que je désire depuis longtemps, reçois-moi dans tes bras et rends-moi à mon Maître qui est mort pour moi. Rappelons celles de saint Laurent qui disait ironiquement à son bourreau : C'est cuit, retourne et mange. C'est cette espèce de délire qui se voyait chez les saints et qui pouvait faire croire, selon la remarque de saint Augustin, qu'ils souffraient dans un corps et parlaient dans un autre.

O merveille que, seule, la religion catholique peut produire, parce que, seule, elle a le dépôt de la grâce qui fait les saints!

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Que la grâce est admirable et qu'il fait bon la demander à Dieu, afin qu'elle nous apprenne et nous aide à souffrir! Demandez-la donc, car tant qu'on ne sait pas souffrir, on est toujours dans l'enfance de la vie chrétienne.

2. Efforcez-vous de perdre, tous les jours, quelque chose de votre horreur naturelle pour la souffrance.

3. Apprenez, ensuite, à souffrir sans vous plaindre; ce sera un premier pas dans le noble chemin de la patience. Mes sœurs, disait sainte Thérèse à ses religieuses, apprenez à souffrir quelque chose, sans que tout le monde le sache.

4. Cela fait, exercez-vous à monter plus haut.

5. N'oubliez pas que, par un acte de patience, vous pouvez gagner, progresser, faire plus que par une année entière passée dans la prière et les bonnes œuvres. Plus cette patience sera parfaite, plus vous gagnerez et progresserez. Si les chrétiens le comprenaient bien, dit une sainte, ils se disputeraient les peines de la vie, loin de les redouter et de les repousser.

LXXXVII.

La patience dans les maladies.

I. — COMMENT ELLE DOIT S'Y PRATIQUER.

1. Les voir des yeux de la foi, par conséquent, comme des moyens providentiels dont Dieu se sert pour sauver les âmes. Combien n'auraient pas été sauvées sans telle ou telle maladie! Saint Camille de Lellis appelait ses cinq maladies les cinq miséricordes de Dieu. Saint Vincent de Paul disait que si nous connaissions le trésor qui se trouve dans les maladies nous les recevrions avec autant de joie que les plus grands bienfaits.

2. Nous rappeler que c'est le moment où l'on voit ce que nous valons, ce que vaut notre vertu. Il y en a qui ont tout l'air de saints dans la santé, mais qui, dans la maladie, sont comme s'ils n'avaient pas fait encore le premier pas dans la sainteté. C'est dans la maladie, dit saint Alphonse, que l'on reconnaît si les hommes sont d'or ou de cuivre.

3. Nous rappeler aussi que c'est le moment où nous pouvons le plus amasser pour le ciel. La maladie est un vrai temps de moisson, où l'on peine, à la vérité, mais où l'on recueille en proportion de son travail.

4. Nous rappeler, pareillement, les exemples des saints, nos modèles de vertu. Saint Vincent de Paul montrait une telle sérénité qu'il paraissait n'avoir aucun mal. Saint François d'Assise restait en paix, sans se plaindre jamais. Un jour qu'un de ses religieux lui conseillait de demander à Dieu d'apaiser ses souffrances il lui fit cette réponse : Mon frère, si je ne savais que vous parlez ainsi, par simplicité, je ne voudrais plus vous voir.

5. Avoir, surtout, les regards tournés vers la Passion du Sauveur. Placer un crucifix sous ses yeux, le tenir souvent dans ses mains. On voulait lier saint Joseph de Léonissa, avant une opération douloureuse. Des cordes ! des cordes ! s'écria-t-il, et, prenant son crucifix, il dit : Voilà celui qui me lie et m'oblige à supporter toutes sortes de peines pour son amour.

6. Aux moyens précédents sachons ajouter la confession, dès le début de nos maladies. Mettons-nous aussi dans la disposition de mourir, car toute maladie, d'après l'Evangile, est un commencement de mort, *Incipiebat enim mori* (1). Puis faisons venir souvent le prêtre, afin qu'il nous exhorte. Ses paroles ont toujours une puissante efficacité ; elles sont puisées aux sources de la foi, accompagnées de celles de la sainte Ecriture. De plus, il est le représentant de Dieu et, par conséquent, le canal de ses grâces. Un mot de sa bouche vaut mieux que des flots de paroles sur les lèvres des autres.

7. Ces précautions prises, remettons-nous aux mains de Dieu, des médecins et des personnes qui nous entourent. Veuillons être malades, comme Dieu le veut sans plaintes, sans murmures contre les dispositions de sa Providence. Ayons la plus entière docilité à l'égard du médecin ; prions Dieu de l'éclairer et de béni

(1) S. Jean., IV, 47.

ses soins. Ne montrons à ceux qui nous entourent, ni exigences, ni impatiences, mais la plus sincère reconnaissance.

8. Enfin, occupons-nous dans la mesure du possible. Sainte Claire d'Assise, pendant les longues années qu'elle passa sur son lit, faisait de son temps deux parts : l'une pour la prière, l'autre pour le travail des mains. La prière des malades doit être courte, fréquente, confiante.

II. — OBSERVATIONS.

1. Après la maladie, montrons-nous reconnaissants pour tous ceux qui nous ont aidés, ne serait-ce que par leurs visites ou leurs bonnes paroles, surtout pour Dieu qui nous a rendu la santé. Mettons-nous, avec un courage nouveau, à l'œuvre de notre sanctification.

2. Ce que nous venons de dire s'applique, dans une certaine mesure, aux fatigues, aux infirmités, aux incommodités, aux défauts corporels, dont il plaît à Dieu de nous affliger. Sachons les accepter et en faire notre profit pour notre plus grand bien.

3. On peut l'appliquer également aux intempéries des saisons : le froid, le chaud, la pluie, les orages, les tempêtes.

Voyons tout en Dieu et ne nous en plaignons jamais. Saint Alphonse ne voudrait pas que l'on dît : Oh ! le vilain temps ! et autres manières de parler qui son marques d'impatience.

LXXXVIII.

La patience envers nous-mêmes.

I. — PEINES QUI NOUS VIENNENT DE NOTRE PROPRE FOND.

1. Nous avons à souffrir de nos défauts ou man-

ques qui existent en nous : manques d'intelligence, de mémoire, de jugement, de cœur, de savoir-faire, d'énergie, de volonté. Nous en souffrons d'autant plus que souvent, à nos côtés mêmes, d'autres sont mieux pourvus que nous.

2. Nous avons à souffrir de certains travers ou exagérations qui rendent notre être moral difforme, désagréable aux autres.

3. Nous avons à souffrir de certains défauts physiques qui nous établissent dans un état de continuelle infériorité à l'égard des autres, qui font même que nous leur sommes à charge, que nous avons constamment besoin de leurs secours ou bons offices.

4. Nous avons à souffrir de nos habitudes contractées contre les règles des vertus ou chrétiennes ou civiles.

5. Nous avons à souffrir de notre peu de progrès spirituel, souffrance qui s'accroît par la vue de certaines personnes qui, sous notre toit ou dans la même paroisse, marchent à grands pas dans la voie de la perfection chrétienne.

6. Nous avons à souffrir de la vue de nos fautes passées, si nombreuses et si hideuses. Spectacle des plus pénibles. Juge et bourreau, notre conscience nous condamne et nous torture sans cesse.

Si nous n'avons pas de fautes grossières à nous reprocher, du moins, nous ne pouvons pas nier que notre vie ne soit remplie de négligences, d'imperfections, de lâchetés qui la défigurent, comme une lèpre hideuse. Notre Seigneur montre à sainte Catherine de Sienne sa vie, sous la forme d'une grappe de raisin dont les grains sont, pour la plupart, couverts de taches. Qu'en serait-il de la nôtre, s'il nous la montrait sous la même forme ! Nous en serions effrayés.

II. — COMMENT LES SUPPORTER ?

1. Défauts. Les accepter volontiers, ne pas murmurer contre les dispositions de la Providence à notre égard. Accepter le rang d'infériorité qu'ils nous valent. Voir les autres sans jalousie.

2. Travers. Les reconnaître en toute humilité. Ne pas chercher à les nier, à les déguiser, à les légitimer. S'entêter dans ses travers, malgré les avertissements de sa conscience, de ses amis, de ses supérieurs, c'est marque d'orgueil satanique.

3. Défauts physiques. Les accepter aussi bien que les autres, y voir des moyens de salut et de sanctification que Dieu nous met en mains. Combien se seraient perdus sans cela! Recevoir les services qui nous sont rendus à cette occasion aussi volontiers que nous les rendrions nous-mêmes aux autres. Il y en a qui souffrent de se voir à charge aux autres; ce n'est ni humilité, ni charité.

4. Habitudes. Lutter contre elles, généreusement et sans se décourager jamais. Le découragement n'avance pas la besogne; au contraire. Leur en opposer de meilleures.

5. Notre peu de progrès spirituel. Nous humilier et nous en servir comme d'un stimulant pour regagner le temps perdu, à l'imitation du voyageur attardé qui double le pas, pour arriver au but.

6. Fautes passées. En porter le poids sans accablement. Se ranger facilement parmi les grands pécheurs, à l'imitation de certains saints qui se disaient dignes d'être en enfer sous les pieds de Judas. Se servir de ses fautes pour agrandir sa confiance en Dieu, son humilité, sa bonne volonté.

III. — EFFETS DE CETTE PATIENCE.

1. Dieu en est plus honoré qu'il n'a été injurié par nos fautes.

2. C'est un acte de vraie humilité, puisqu'elle est accompagnée de l'humiliation. Toute autre humilité peut, parfois, être suspecte. Celle-là, jamais.

3. Elle nous vaut une vive crainte et une grande défiance de nous-mêmes.

4. Nos prières faites dans ces sentiments sont plus agréables à Dieu. Elles sont de celles qu'il exauce toujours.

5. Des grâces nombreuses descendent sans cesse sur nous.

6. Enfin, la persévérance finale est assurée.

Tous ceux qui sont dans ces dispositions seront sauvés. Notre Seigneur l'affirme.

IV. — MOYENS DE L'OBTENIR.

1. Nous rappeler que la gloire de Dieu et notre salut peuvent jaillir, plus sûrement de nos misères personnelles. Combien de saints diront au ciel : *Felix culpa !* heureuse faute(1)!

2. Nous rappeler les saints pénitents : David, Madeleine, Augustin, Marie l'Egyptienne, Thaïs...

3. Nous mettre au dernier rang dans notre estime et dans les relations de la vie.

4. Prendre, pour pivot de notre âme, *l'humilité, la confiance en Dieu, la bonne volonté.*

5. Repousser toute pensée d'orgueil froissé et de défiance de la miséricorde de Dieu.

(1) Paroles de la bénédiction du cierge, au Samedi-Saint.

LXXXIX

La patience à l'égard du prochain.

I. — CE QUE VOUS AUREZ A SOUFFRIR DE SA PART.

1. *Injustices*. On méconnaîtra vos qualités, vos talents, vos mérites, vos actions les meilleures, vos bonnes intentions même.

2. *Ingratitudes*. On n'appréciera pas vos services, on vous rendra le mal pour le bien.

3. *Injures*. On vous adressera, ou l'on tiendra, à votre sujet, des propos blessants, piquants, malsonnants, parfois gravement injurieux.

4. *Défauts*. Vous aurez à vivre avec des personnes qui seront pleines de travers, maladroites, grossières. Souffrances de tous les instants.

II. — POURQUOI DIEU VEUT-IL QU'IL EN SOIT AINSI ?

Pour vous purifier, vous mieux détacher de cette vie, vous faire éviter l'orgueil et les châtiments de l'autre vie, vous exercer à la pratique des vertus, vous donner l'occasion de vous enrichir de mérites et de gloire.

Irez-vous dire que Dieu est dur à votre égard ? Ne serait-ce pas injustice et ingratitude de votre part ?

III. — COMMENT SOUFFRIR ?

1. Prenez garde, d'abord, à votre esprit et à votre cœur, par conséquent, aux jugements désavantageux, aux sentiments de mécontentement et d'aigreur qui peuvent s'élever en vous.

2. Ayez toujours un bon visage pour tous, sans

exception. Que de préjugés, de mauvais sentiments, sont dissipés par un aimable sourire! C'est un rayon de soleil qui écarte les nuages.

3. Evitez les plaintes, les murmures, les critiques, les paroles, où la charité serait blessée, où la rancune apparaîtrait.

4. Ayez, pour devise et pour règle de conduite de rendre le bien pour le mal.

5. Priez pour ceux qui vous font souffrir, c'est le moyen de vous assurer que vous êtes sans rancune.

IV. — COMMENT OBTIENDREZ-VOUS CETTE PATIENCE ?

1. Rappelez-vous Notre Seigneur dans sa vie mortelle, dans sa Passion, dans l'Eucharistie. Quel maître de patience! Répétez-vous souvent cette parole de l'Evangile: *Jésus se taisait* (1). Si vous saviez le faire, que de reproches de moins à vous adresser! que de maux dont vous n'auriez pas à gémir!

2. Rappelez-vous aussi les exemples des saints. David épargne Saül qui, plusieurs fois déjà, a voulu lui enlever la vie. Saint Etienne prie pour ses bourreaux, sous la grêle de pierres qui l'accable. Saint François de Sales dit que si quelqu'un lui arrachait un œil, il ne pourrait s'empêcher de le regarder de l'autre avec bienveillance. Saint Jean Gualbert fait grâce au meurtrier de son frère, qu'il voit à ses genoux, les bras en croix.

3. Ayez à l'esprit les avantages si nombreux de la patience et vous ne voudrez pas perdre l'occasion qui s'offre à vous de les acquérir.

(1) S. Matthieu, xxv, 63.

V. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Attendez-vous à souffrir de la part des autres et, déjà, dans votre famille même. La vie commune en offre de nombreuses et incessantes occasions. Saint Jean Berchmans disait : C'est ma plus grande misère ! Au dehors, vous trouverez aussi beaucoup de peines : jalousie, critiques, murmures, médisances, manques d'égard, indifférences, ingratitudes. Oui, attendez-vous à souffrir.

2. Efforcez-vous d'être *aveugles*, *sourdes* et *muettes*. Soyez celles qui ne voient pas, n'entendent pas, ne savent pas. Taisez-vous surtout.

3. Veuillez comme les autres veulent. La volonté propre, voilà la cause du plus grand nombre des désunions. Cédez, quand votre conscience n'est pas engagée.

Ainsi, vous posséderez les cœurs : le vôtre, d'abord ; puis, celui des autres ; enfin, celui de Dieu.

XC.

La longanimité.

I. — FAISONS-LA CONNAITRE.

C'est une vertu qui consiste à savoir attendre. Qui donc? Dieu, le prochain, nous-mêmes. En quoi? Dans le bien que nous en espérons. Par conséquent, c'est éviter l'impatience que pourrait nous causer le délai de ce bien. Savoir souffrir ce délai, voilà, en réalité, la longanimité.

C'est la vertu de Dieu, qui sait nous attendre tous à notre heure; c'est la vertu des saints, toujours endurants, toujours patients, envers tous. Grande et admirable vertu que saint Paul range parmi les

douze fruits du Saint Esprit (1). Expliquons-la.

Attendre Dieu. La sainte Ecriture ne cesse de nous la recommander, surtout dans les psaumes.

Dieu a son plan, soit général, qui regarde l'ensemble des créatures, soit particulier, qui regarde les empires, les états, les diocèses, les paroisses, les familles, soit très particulier, qui regarde chacun de nous. Tout y est réglé, avec nombre, poids et mesure. Plan vraiment sage et plein d'amour. A nous de le respecter, de l'admirer et surtout d'en attendre la réalisation ; oui, à nous d'attendre son heure, quand même elle ne serait pas la nôtre.

Attendre nos frères. L'heure et la mesure des fruits n'est pas la même pour tous les arbres. Il en est ainsi des hommes qui n'ont ni la même mesure, ni la même quantité d'avantages, de mérites, de vertus. Dieu nous attend tous à notre heure ; il attend de chacun de nous la mesure et la quantité de fruits qu'il a marquées. Pourquoi n'attendrions-nous pas nos frères ?

Attendre notre âme. Grande vertu et grande science aussi, mais bien rare, même chez ceux qui travaillent à leur sanctification. On veut être parfait d'un seul coup et on s'indigne contre soi-même, quand, après des jours de lutte et d'efforts, on se retrouve aussi rempli d'imperfections. Ainsi, on manque de longanimité envers soi-même, parce qu'on oublie que des efforts constants pour tendre à la perfection, c'est déjà la perfection, dit saint Bernard.

II. — ELLE EST DES PLUS AVANTAGEUSES.

Elle a pour fruits : la plus plus grande paix intérieure, — l'accroissement de l'esprit de foi, — la cha-

(1) Ep. aux Galates, v, 22 et 23.

rité sincère et inaltérable pour le prochain, — la soumission entière à la volonté divine, — une patience sans bornes pour les autres et pour nous-mêmes, — une vie sûre et sans illusions, — une mort pleine de douceur, malgré nos fautes et nos défauts.

III. — ELLE NOUS EST NÉCESSAIRE.

Rien de plus facile à démontrer, en indiquant les suites de son absence :

1. On voit rarement juste.
2. On commet injustices sur injustices à l'égard de Dieu, de ses frères, de soi-même.
3. On se laisse aller à beaucoup de jugements téméraires, d'impatiences, de murmures, de découragements, par conséquent à beaucoup de fautes.
4. On se vaut une vie de mécomptes, d'ennuis, de misères de toutes sortes.
5. On compromet son salut éternel.
6. On provoque chez les autres beaucoup de fautes et de découragements.

Méditez bien tout cela et vous direz : Pas d'autre remède que la vertu de longanimité. Donc elle est nécessaire.

IV. — COMMENT Y PARVIENDREZ-VOUS ?

1. D'abord, voyez toutes choses des yeux de la foi : les événements, la conduite des hommes, les actions même des méchants. Dieu a ses desseins, ses raisons de permettre le mal. Il en tire toujours sa gloire et le plus grand bien du monde.

2. Puis, calmez vos bouillonnements intérieurs, vos indignations, les plus légitimes en apparence. Rappelez-vous Jonas sous son figuier, Elie qui s'écrie : *Il n'y a plus que moi qui sois fidèle à Dieu. Et, peu après, Dieu lui dit : Ne sais-tu pas qu'il y a*

encore en Israël 7.000 hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal (1)?

3. Taisez-vous quand l'émotion a gagné votre cœur.

4. Ne vous permettez pas de juger, ni la conduite de Dieu, ni celle de vos supérieurs.

5. Montrez-vous contentes de tout, excepté du péché.

6. Aimez à étudier Dieu et à vous abreuver de l'esprit de ses voies. P. FABER.

7. Attendez toujours Dieu, surtout au milieu des vents et de la pluie, du tonnerre et des éclairs, du froid et de l'obscurité, dit encore le P. Faber. Vous comprenez.

XCI.

La constance.

I. — UN MOT POUR LA DÉFINIR.

C'est une vertu qui consiste à ne rien abandonner de ce que l'on a, une fois, entrepris pour le bien, malgré les difficultés qui se rencontrent (2). C'est la stabilité dans le bien; c'est, après avoir fait choix de la vie chrétienne pour règle de conduite, s'y attacher étroitement et cela, en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance.

Cette vertu réside, à la fois, dans l'intelligence, dans la volonté et dans l'action. Elle consiste, surtout, à se tenir dans une entière égalité d'esprit, et à demeurer invariable dans sa vie, quoi qu'il arrive. Egalité d'esprit, uniformité de vie, voilà les deux principaux caractères de la constance.

(1) 3e Livre des Rois, XIX, 10 et les suivants.
(2) S. Thomas, 2. 2. q. CXXXVII, a. 3.

II. — QUE PENSER DE CETTE VERTU ?

1. Elle est de celles qui plaisent le plus à Dieu. Ailleurs, il peut y avoir caprice, impression du moment, tendance naturelle, ou quelque autre motif humain. Ici, c'est évidemment Dieu que l'on a en vue.

2. Elle est aussi de celles qui nous rendent le plus semblables à Dieu. Ne dit-il pas de lui-même : *Je suis le Seigneur et je ne change pas* (1)?

3. Aucune ne nous honore mieux, puisqu'elle est la marque d'un esprit supérieur, d'un cœur généreux, d'un caractère fortement trempé, d'une sagesse incontestable.

4. Aucune n'imprime mieux à notre front le sceau des élus. Lorsqu'on la rencontre, on admire et on dit: voilà un élu.

5. C'est, sans contredit, la plus rare des vertus, surtout de nos jours, où presque tous commencent bien, mais où le grand nombre se relâchent, après un temps souvent très court. Spectacle navrant, surtout pour les pasteurs!

6. Cependant, rien n'est plus recommandé dans la sainte Ecriture et Notre Seigneur dit expressément dans l'Evangile : *Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume des cieux* (2).

7. Elle est nécessaire pour l'accomplissement de la loi du progrès, pour la persévérance finale. Par conséquent, pas de constance, pas de progrès ni de persévérance.

(1) Malachie, III, 6.
(2) S. Luc, IX, 62.

III. — APPRENEZ A CONNAITRE SES ENNEMIS.

1. Une nature molle, un caractère peu trempé. Ennemi des plus redoutables, souvent maître de toute la vie.

2. Une éducation sans vigueur. Quand on a été élevé négligemment, il est difficile de montrer de la constance dans le bien.

3. Une vie dépourvue de générosité, d'esprit de sacrifice. Dès lors qu'on n'est pas aguerri, on lâche pied, à la première difficulté.

4. L'absence de réflexion sérieuse. *Le Saint Esprit dit que c'est la suprême désolation de la terre* (1). Combien ne réfléchissent pas cinq minutes par an !

5. Le milieu mondain ou peu chrétien. Nous sommes tous, ou à peu près tous, le reflet de celui où nous vivons. Aussi qu'il est dangereux de fréquenter des personnes d'une foi faible, d'un langage vulgaire, d'une vie sans générosité !

6. La prière ou omise, ou trop rare, ou mal faite. L'air pur manque à cette âme, comment serait-elle vigoureuse ?

7. Les sacrements reçus peu fréquemment ou sans fruits. La mauvaise alimentation n'amène-t-elle pas, tôt ou tard, l'anémie, si désastreuse pour les santés ?

IV. — MOYENS DE L'ACQUÉRIR.

1. Réflexion fréquente sur son importance et sa nécessité.

2. Regard habituel vers l'au-delà de la vie.

3. Fidélité à la prière, à l'examen, à la lecture pieuse, surtout à celle de la vie des saints.

4. Sacrements reçus fréquemment et fructueusement.

(1) Jérémie, XII, 11.

5. Parole de Dieu entendue avec attention et soumission.

6. Règlement de vie sagement fait et scrupuleusement observé.

7. Fréquentation des personnes d'un caractère ferme et résolu, jamais des molles, des égoïstes.

8. Souvenir fréquent de quelque maxime généreuse, de celle-ci, par exemple : Plutôt la mort que la honte !

Ne négligez aucun de ces moyens, si vous voulez acquérir cette vertu si nécessaire pour votre salut. Sainte Agnès apparaît, après sa mort, à Constance, fille de l'empereur Constantin, et lui dit ces paroles : « Constance, sois constante. » Je vous fais la même recommandation.

XCII.

La persévérance.

I. — DÉFINITION ET DIVISION.

C'est une vertu qui fait que les jours, les mois, les années ont beau s'écouler, on n'en demeure pas moins fidèle à Dieu, à la pratique de ses devoirs, à l'acquisition des vertus, à la poursuite des œuvres saintes (1).

Il y a la persévérance simple et la persévérance finale. La première regarde la durée du temps. C'est la constance se continuant à travers les années les plus nombreuses. La persévérance finale regarde seulement le dernier moment de la vie ; elle est l'union de la mort et de l'état de grâce, quelle qu'ait été la vie précédente.

La constance, la persévérance simple et la persévé-

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CXXXVII, a. 1 et 3.

rance finale sont trois choses tout à fait distinctes et indépendantes. L'une peut exister sans les autres. Des exemples sans nombre le prouvent. Celui-ci commence avec générosité, continue pendant un temps plus ou moins long, mais se relâche et finit sa vie dans l'impénitence. Celui-là, après une vie de fidélité, succombe dans le dernier combat. Un autre, après une vie d'abominations, se ressaisit, au dernier moment, se repent sincèrement et meurt dans la pénitence la plus éclatante.

II. — QUE PENSER DE LA PERSÉVÉRANCE SIMPLE ?

Elle est l'intermédiaire entre la constance et la persévérance finale.

Elle est la fleur des vertus; elle en est le plus riche ornement. Toute vertu est belle chez une jeune fille; sa beauté est parfaite, quand les années ne lui enlèvent rien de sa fraîcheur !

Elle est la meilleure preuve de la constance, qui, sans elle, a tout l'air d'un caprice.

Elle conduit à la persévérance finale, ce qui fait dire à saint Augustin : Il est difficile de mal mourir à quiconque a bien vécu.

Elle est la plus rare de toutes les vertus chrétiennes. Bien commencer est le propre du grand nombre; persévérer, du petit nombre, dit saint Bernard. Combien s'arrêtent à différents points du chemin de la vie !

Ses ennemis sont ceux de la constance : légèreté, — irréflexion, — fréquentation des mondains, — vie molle, — prière faite trop rarement ou négligemment, — habitude du péché, — le convenu, — sacrements reçus sans fruit, — la luxure.

Elle s'obtient par les moyens suivants : délicatesse de conscience, — méditation des vérités éternelles, — esprit de prière, — digne réception des sacrements,

— fuite du monde, — fidélité au devoir, — dévotion au Sacré Cœur, à la sainte Vierge, à saint Joseph, — fréquentation de personnes consciencieuses et d'associations pieuses : cercles, patronages, confréries, réunions d'enfants de Marie, — retraite du mois, — examen de conscience.

III. — QUE FAUT-IL SAVOIR DE LA PERSÉVÉRANCE FINALE ?

C'est le plus grand don de Dieu, don à part, don plein de mystères insondables.

Rien de plus divers que les circonstances qui l'accompagnent. Les uns sont fidèles toute la vie, les autres commencent mal, se convertissent et persévèrent ; d'autres commencent bien, se relâchent, puis reviennent à Dieu et meurent dans sa grâce.

Rien de plus incertain que cette persévérance. C'est un don absolument gratuit que Dieu ne doit à personne en justice rigoureuse et qu'il faut savoir obtenir. Etudiez-en toute l'économie.

D'une part, c'est une succession continuelle de grâces indépendantes les unes des autres, appelées, les unes, grâces de voyage, parce qu'elles aident à bien vivre, les autres, grâces de passage, parce qu'elles aident à bien mourir.

D'autre part, comme cette persévérance est un don absolument gratuit, qu'on ne peut l'obtenir qu'à titre de miséricorde et de convenance, il faut la demander à Dieu, la demander sans cesse, c'est-à-dire, demander, chaque jour, les grâces de bien vivre chaque jour et les grâces nécessaires pour bien finir. *Vivre chrétiennement et demander, chaque jour, ces grâces de voyage et de passage*, c'est donc rendre son salut aussi sûr que possible, dans les conditions de faiblesse où nous a réduits notre déchéance origi-

nelle. La raison en est tout entière dans la promesse de Notre Seigneur : *Demandez et vous recevrez* (1), parole qui ne peut jamais faillir.

IV. — CONCLUSIONS.

1. La persévérance finale étant le plus grand don de Dieu, nous devons l'estimer souverainement.

2. Puisqu'elle est un mystère, ne cherchons pas à en sonder les profondeurs.

3. Puisqu'elle est un don gratuit, ne nous en croyons jamais dignes, quelle qu'ait été notre vie passée, mais craignons toujours de nous perdre.

4. Dieu nous ayant donné sa parole qu'il l'accorderait à la prière, ayons confiance que nous l'obtiendrons, si nous savons prier, selon le mot de saint Alphonse : Celui qui prie, se sauve (2).

5. Aux moyens d'obtenir la persévérance simple, ajoutons la prière quotidienne pour demander à Dieu les grâces de bien vivre, chaque jour, et celles de bien mourir.

6. Craignons aussi de cesser de prier, et demandons sans cesse à Dieu la grâce de la prière.

7. Enfin, adressons-nous à Marie, médiatrice de toute grâce, au Cœur de Jésus qui en est la source, à saint Joseph, patron de la bonne mort. Répétons souvent l'*Ave Maria* où nous demandons les grâces de voyage : *Priez pour nous, maintenant*, et les grâces de passage : *et à l'heure de notre mort*.

(1) S. Jean, XVI, 24.
(2) Œuvres ascétiques, II, p. 457.

XCIII.

Les contrefaçons de la force.

I. — RETENEZ LES PRINCIPALES.

1. *L'attachement à ses idées, à son jugement.*

Ce n'est point force de caractère, mais ignorance profonde, suffisance insupportable, faiblesse sans égale. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à percer la muraille, c'est-à-dire à voir ce qui se passe dans l'intimité, dans la vie domestique. Que de misères! que de défauts! peut-être que de choses navrantes! Est-ce donc là le miroir de la sagesse, de la force d'âme?

Pour vous, faites les trois réserves suivantes :

1° En ce qui est des vérités religieuses, n'ayez d'autre guide que l'Église ;

2° En ce qui regarde le convenu, la mode, l'opinion, le bon ton, défiez-vous toujours ;

3° En ce qui est affaire de devoir et de vertu, ayez pour devise de suivre votre conscience, de ne capituler jamais.

Ces trois réserves faites, acceptez facilement les vues, les idées, les jugements des autres, tant que vous n'y voyez pas d'opposition avec la foi chrétienne, à plus forte raison s'il s'agit de choses indifférentes ou purement matérielles. C'est plus sage, plus honorable et plus conforme à la paix chrétienne. On vous en estimera, on vous en aimera davantage.

2. *L'entêtement ou attachement à sa volonté.*

Ce défaut, pour l'ordinaire, suit le précédent. On veut ce que l'on veut, non par amour du bien, mais uniquement pour faire triompher sa volonté et parce qu'on a horreur de suivre celle des autres.

Défaut très commun de nos jours, par suite de l'éducation de famille qui laisse tant à désirer, de la

diminution de la foi, des doctrines impies qui circulent si librement, des mauvais exemples si fréquents, de l'esprit d'orgueil dont notre société est toute imprégnée. Prenez-y garde, si vous ne voulez pas le contracter.

N'oubliez pas que l'entêtement est en proportion de la faiblesse, que la femme y est plus portée et vous plus particulièrement encore, à cause de votre jeunesse et de votre inexpérience.

Voyez ces désastreux effets dans la jeune fille : on la méprise et elle le mérite ; on la délaisse et elle le mérite encore ; elle court à toutes sortes de mécomptes, à des déceptions amères, à des ennuis profonds, à des fautes sans nombre ; elle s'expose à manquer sa vie, souvent elle la manque ; elle vit dans un mécontentement continuel, meurt dans l'angoisse et laisse de terribles doutes sur son salut éternel.

Défiez-vous donc de l'entêtement, s'agirait-il du bien. Oui, défiez-vous-en. Quelle que soit votre vertu vous gâteriez tout le bien que vous faites.

3. *L'esprit dominateur.* Vouloir tout décider, tout diriger, voilà ce détestable esprit, conséquence des deux défauts précédents.

Il est esprit de désordre, puisqu'il ne peut manquer de troubler l'harmonie établie par Dieu.

Il est source de beaucoup de bassesses, d'injustices, d'ennuis, de haines, de découragements. Pas de caractère à la fois plus dur à l'égard des inférieurs et plus rampant à l'égard des supérieurs.

4. *La présomption.* C'est assumer de gaîté de cœur les responsabilités les plus graves, sans se préoccuper de demander à Dieu son secours par la prière ; c'est se jeter en aveugle dans les entreprises les plus hasardeuses, courir tête baissée à tous les dangers, s'exposer follement aux occasions mau-

vaises. Tout cela encore, apparence de force, mais, en résumé, faiblesse profonde.

5. *La sévérité exagérée.* Le fort dissimule, patiente, souffre en silence, pardonne, attend de meilleurs moments, des dispositions plus favorables. Le faible, lui, éclate en reproches, écrase, accable de châtiments et de vengeances. Apparences de force, mais faiblesse réelle.

6. *Le caractère critique, rancunier, boudeur.*

Quelle force y a-t-il là ? Inutile de vouloir légitimer cette conduite. Il est clair qu'on est esclave des pires défauts et qu'on se laisse dominer par eux.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Prenez garde de vous laisser séduire par les fausses apparences de la force. Sachez leur dire : Je vous connais, vous n'êtes que faiblesse.

2. Etudiez-vous et voyez si vous n'en avez pas quelques-unes.

3. Réagissez contre vos tendances ; c'est le moyen de garder le juste milieu, point vrai de toute vertu réelle.

XCIV.

Les ennemis de la force. Le respect humain.

I. — QU'EST-CE QUE LE RESPECT HUMAIN ?

Quoique tous le sachent, définissons néanmoins ce premier ennemi de la force.

Comme son nom l'indique, c'est l'attention au monde où l'on vit, avec le désir de son approbation et la crainte de son mépris ou de son blâme.

Il est facile de comprendre comment il est l'ennemi de la force : il obscurcit l'intelligence, fausse le

jugement, déroute les affections, affaiblit le caractère, ébranle la volonté la mieux trempée. Malheur aux âmes entamées par le respect humain ! Nous le montrerons.

Que de victimes du respect humain ! Ceux-ci, vivant dans un milieu attiédi, font encore le bien, mais mollement, sans générosité, sans perfection, par crainte, non des méchants qu'ils méprisent, mais des tièdes dont ils redoutent les jugements.

Ceux-là foulent aux pieds leurs devoirs les plus sacrés : la Messe, la prière, les sacrements, les obligations de leur état, par crainte des relâchés qui les violent ouvertement.

D'autres en viennent à commettre le mal, par crainte des pervers qui se font une gloire de leur perversité même. Ils auraient honte de ne pas leur ressembler. *Pudet non esse impudentem.* S. Aug.

II. — Comment le qualifier ?

1. *Tyran impitoyable* qui en veut surtout à la liberté individuelle, sans égard pour les plus chers intérêts de ses victimes.

2. *Honteux esclavage.* Quoi ! se mettre aux pieds de ceux que l'on sait indignes d'estime, souvent dignes de mépris !

3. *Ennemi mortel des plus belles dispositions.* Inutile de chercher les grandes vertus chez les esclaves du respect humain : foi, prudence, justice, force, amour de Dieu et des âmes.

4. *Apostasie sans excuse.* Quoi ! trembler, non devant des bourreaux, mais devant un si simple qu'en dira-t-on !

5. *Folie délirante.* Quelle raison y a-t-il à vouloir plaire au monde, au risque de sacrifier ce qu'on a de plus grand, de plus précieux, de plus sacré ?

6. *Bourreau des âmes.* Il les torture en tous lieux : en famille, en société, dans la vie publique, dans la prière, dans la solitude, jusque dans le sanctuaire de la conscience !

7. *Mal universel.* On le trouve chez les grands, chez les petits, chez les riches comme chez les pauvres, chez les personnes pieuses comme chez les chrétiens dégénérés.

III. — INDIQUONS SES PRINCIPALES CONSÉQUENCES.

1. On devient faux, hypocrite, comédien.
2. On ne voit plus qu'avec les yeux de la chair, on n'agit plus que pour des motifs inférieurs.
3. On perd toute force morale. On devient incapable de grandes choses, voire même des plus minimes devoirs.
4. On se condamne volontairement au plus honteux asservissement, puisqu'on prend pour maîtres ceux que l'on méprise.
5. On se ferme la voie du retour vers Dieu. — Que dirait-on de moi, si je changeais de vie ?
6. On court, à bride abattue et en grande bande, vers l'enfer. Que de victimes du respect humain y sont plongées !
7. A combien de déceptions on s'expose ! On veut éviter le mépris du monde, se mériter ses louanges et on tombe, à la fois, sous le mépris de Dieu et celui des hommes. Est-ce que ceux-ci ne voient pas bien vite le défaut de la cuirasse ? On méprise partout les gens sans caractère.

IV. — QUE FAIRE POUR L'ÉVITER ?

1. Eclairez toujours du flambeau de la foi vos pensées, vos jugements, vos goûts, votre langage, tous vos actes.

2. Ayez le monde en horreur, ne le voyez que *rarement*, *prudemment*, *rapidement*. Sans quoi, vous serez bientôt fascinées.

3. Regardez ses éloges comme des blâmes, ses blâmes comme des éloges. *Qui me laudant, me flagellant*, disait un païen.

4. Réagissez contre lui *prudemment et obstinément*, c'est-à-dire, ne brouillez rien, mais tenez bon. C'était la conduite des saints. Vous réussirez comme eux et jamais le respect humain ne vous entamera.

5. Prenez pour boussole le mot de saint Bernard : Si vous voulez être du nombre des sauvés, soyez parmi ceux qui sont en petit nombre. Il n'y a que le petit nombre qui fassent bien.

XCV.

La timidité.

I. — NATURE DE CE SECOND ENNEMI DE LA FORCE.

C'est un fond de faiblesse qui nous porte à trembler en présence des mille ennuis que peut nous attirer la pratique de nos devoirs ou religieux, ou domestiques, ou sociaux : critiques, blâmes, plaisanteries, vexations de nos semblables, désavantages temporels, infériorités, passe-droits, préférences données aux mécréants.

Que cette crainte est commune dans notre société en décadence où chacun cherche avant tout ses intérêts matériels et où la plupart oublient la grande parole du Sauveur : *Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît* (1). Chose inexplicable ! Des hommes qui, sur le champ de bataille, se battent comme des lions,

(1) S. Matthieu, VI, 33.

montrent la timidité d'une jeune fille en face des désagréments qui peuvent naître de leur fidélité à la foi de leur baptême! Un entrefilet de journal, une raillerie de salon ou de café, un regard quelque peu dédaigneux suffit pour ébranler leur courage et les jeter dans l'apostasie.

II. — ÉNUMÉRONS SES SOURCES.

1. Le caractère peu trempé.

2. La première éducation ou trop peu vigoureuse ou trop sévère. Celle-ci ne déprime pas moins les âmes qu'elle rend serviles et prive de tout élan.

3. Le milieu trop peu généreux. Il désorganise insensiblement.

4. L'ignorance religieuse, la foi trop faible. Où prendrait-on ses ressorts ?

5. L'égoïsme, le calcul, les vues trop humaines. De là, ruine de l'indépendance, crainte exagérée de se compromettre, soin minutieux d'éviter ce qui peut mettre en échec les intérêts matériels.

6. Le défaut d'intentions surnaturelles. Dès lors qu'on ne sait pas monter dans les hauteurs de la foi, on demeure dans les bas-fonds des considérations terrestres, on côtoie d'innombrables abîmes.

III. — CE QU'ELLE PRODUIT.

1. Vie pâle, vulgaire, terre à terre. Les œuvres les meilleures sont incomplètes ou remplies d'imperfections.

2. Absence de générosité, de grandeur dans les sentiments et les actes.

3. Succession incessante de compromis, de lâchetés, de violations des devoirs, et cela sans scrupules et sans remords.

On légitime tout par ces seuls mots : Il fallait

bien ! Je ne pouvais pas faire autrement. Mon avenir, ma position, mes intérêts l'exigeaient.

4. Désastre universel. On veut tout sauver et on perd tout. Dieu n'est pas là et c'est en vain, dit le Psalmiste, que l'on travaille sans lui.

5. Impénitence. Comment pourrait-on regretter quelque chose, puisqu'on a toujours raison ?

6. Anathèmes du Ciel. *Malheur à vous*, dit Dieu par Isaïe, *qui appelez bien le mal et mal le bien* (1). — Châtiments éternels de l'enfer. Dieu les réserve aussi bien aux timides qu'aux scélérats, dit saint Jean (2).

IV. — SES REMÈDES.

1. La crainte de Dieu. L'intrépidité des martyrs ne s'explique bien que par cette crainte salutaire. Si nous craignions davantage de déplaire à Dieu, nous ne consentirions à aucune lâcheté. *En vain échapperais-je aux mains des hommes*, disait le *vieillard Eléazar, je ne pourrai, ni vivant ni mort, échapper aux mains du Tout-Puissant* (3).

2. Le souvenir habituel des exemples de grande vaillance consignés dans les fastes de l'Eglise, surtout dans les Actes des martyrs. Au séminaire des Missions étrangères, les futurs apôtres vont s'aguerrir dans la salle des Martyrs, où se conservent les instruments de supplices de leurs frères et devanciers.

3. La communion fréquente. C'est en s'enivrant au calice du Seigneur, dit saint Augustin, que saint Laurent devint insensible aux tourments des bourreaux.

4. La vue de la couronne du ciel. L'un des qua-

(1) Isaïe, v, 20.
(2) Apocalypse, xxi, 8.
(3) 2e Livre des Macchabées, vi, 26.

rante soldats de Sébaste regarda plutôt les chaudières d'eau tiède que les couronnes suspendues au-dessus de leurs têtes. Aussi apostasia-t-il.

5. La fréquentation des vaillants. Sur les champs de bataille, les braves entraînent les hésitants et en font d'autres braves.

V. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Défiez-vous des voix de la nature, de la parenté, du monde. Ne craignez que Dieu qui vous jugera.

2. Méditez souvent les exemples des martyrs; ceux de sainte Lucie et de sainte Agnès vous seront d'un particulier encouragement.

3. Communiez fréquemment et pieusement; vous deviendrez semblables à des lions, dit saint Jean Chrysostome.

4. Appelez Dieu à votre secours, dans les moments critiques. Dites-lui comme Judith : *Mon Dieu, aidez-moi à cette heure* (1).

5. Faites votre compagnie habituelle de personnes généreuses et vaillantes; fuyez les irrésolues.

6. Travaillez, sans relâche, à vous faire un cœur de héros dans une poitrine de femme.

XCVI.

La mollesse.

I. — SIGNALONS CE TROISIÈME ENNEMI DE LA FORCE.

Voyez-vous cette personne au regard éteint ou plein d'un feu passionné, à la tenue affaissée, à la démarche sans vigueur et sans dignité, au langage incorrect, aux vêtements sans ordre et sans goût, à la vie sans règle et sans lutte, toujours occupée à fuir ce

(1) Judith, XIII, 7.

qui gêne, à rechercher ce qui flatte? Voyez-vous son âme transperçant les enveloppes de son corps et laissant apparaître une intelligence sans envolée, un cœur sans noblesse, des affections vulgaires, des jugements étroits, une volonté sans ressort?

Dites à coup sûr : Voilà la mollesse.

II. — ÉNUMÉRONS SES SOURCES PRINCIPALES.

Tempérament lymphatique, — anémie physique, qui va rarement sans l'anémie morale, — éducation de famille et direction sans vigueur, — habitudes de luxe, de bien-être, de gourmandise, de satisfactions sensuelles, — fréquentation de milieux mondains, — absence de vie réglée, de goût pour les choses de Dieu, — prospérité constante.

Méditez ces causes, les unes après les autres. Une seule suffit souvent pour la produire. Il ne faut pas de longues observations pour reconnaître que la mollesse générale dont nous souffrons et gémissons tous vient en grande partie du confortable dont nous ne voulons rien retrancher. La plante, qui vit en serre chaude, est fatalement sans vigueur et sans consistance.

III. — QUE FAUT-IL EN PENSER?

1. Rien n'est plus contraire à la vie chrétienne qui est une vie de lutte et de sacrifices. Lisez l'Evangile et vous verrez s'il est le livre des âmes molles.

2. Rien n'est plus funeste pour la dignité humaine, toujours en échec et voisine de sa mort sur ce sol maudit.

3. Rien n'est moins propre aux grandes choses. Inutile de chercher la noblesse de sentiments, la vie vraiment chrétienne chez une jeune fille molle.

4. Rien de plus commun dans notre siècle de pro-

grès, d'inventions, de confortable, de richesses. On la rencontre partout. Elle est le désespoir de ceux qui se livrent à l'éducation, le grand chagrin des pasteurs d'âmes.

5. Rien de plus opposé à la régénération sociale. Une société ne peut se relever sans l'esprit de sacrifice.

IV. — QUELQUES-UNES DE SES CONSÉQUENCES.

Vie à l'aventure, sans noblesse et sans estime, — fautes sans nombre, — asservissement à l'opinion publique, au respect humain, — absence de bonnes œuvres ; s'il y en a, elles sont chétives, — mépris et violation des lois de la pénitence, du jeûne et de l'abstinence, — abattement dans l'épreuve, — impureté, — insouciance du salut éternel, — abandon de la prière et des sacrements.

Est-ce que tout cela ne mène pas directement à l'enfer ? Oui, à course échevelée.

V. — MOYENS DE S'EN PRÉSERVER.

1. Commencer, de bonne heure, à lui faire une guerre sans trêve ni merci. La moindre chose qu'on lui accorde devient une étincelle jetée au milieu de matières inflammables.

2. Ne donner habituellement à son corps que le nécessaire, en fait de nourriture et de plaisirs. Les saints n'ont pour lui que cilices, haires, disciplines, jeûnes, abstinences, veillées, coucher sur la dure, prières continuelles, travaux, vie d'assujettissement, simplicité de goûts.

3. Enchaîner son imagination, discipliner ses affections, assujettir sa volonté, soumettre à une règle tous les actes de sa vie. Vie de règle, vie divine, dit un saint.

4. Méditer fréquemment la Passion du Sauveur. Vrai moyen de nous faire rougir de notre sensualité et de nous conduire sûrement à la vie de sacrifice.

5. Ne passer aucun jour sans s'imposer quelque gêne, quelque privation, si légère soit-elle.

6. S'exercer à souffrir sans se plaindre, sans chercher, ni les consolations humaines, ni les adoucissements que réclame la nature.

VI. — QUELQUES CONSEILS PRATIQUES.

1. Commencez, dès maintenant, à combattre la mollesse en vous. N'attendez pas ; il serait peut-être trop tard.

2. Mettez-vous y énergiquement, impitoyablement. Pas la moindre concession. Ce serait tout perdre. Non, non, rien qui puisse vous amollir.

3. Donnez à votre corps le nécessaire, rarement le superflu, jamais ce qui le flatte. Endurcissez-le. Habituez-le à la privation.

4. Enchaînez votre âme à l'obéissance, à l'abnégation. Ayez votre règlement et votre direction spirituelle. Mort à la volonté propre.

5. Allez souvent aux Plaies du Sauveur. Elles seront le tombeau de votre mollesse. Vous comprendrez qu'il ne sied pas à un membre d'être délicat sous un chef couronné d'épines (S. BERNARD).

XCVII.

La pusillanimité.

I. — EXPLIQUONS CETTE ENNEMIE DE LA FORCE.

Pusillanime veut dire petit esprit, intelligence sans élévation, jugement sans ampleur, affection sans noblesse, volonté sans vigueur, par conséquent,

vie sans grandeur, puisque les actes suivent les idées. Tandis que le magnanime, s'appuyant sur la grâce de Dieu et les dons divins qui sont en lui, ose, veut, entreprend, mène à bonne fin les choses les plus grandes, le pusillanime déprécie tout ce que Dieu lui a donné et se croit incapable, sinon de toutes choses, au moins des difficiles. Il tremble aux mots de devoir, de vertu, d'obstacles à surmonter, de difficultés à vaincre, de sacrifices à faire, de progrès à réaliser.

II. — QUE FAUT-IL EN PENSER?

1. C'est une crainte ridicule, puisque, si nous savons recourir à Dieu par la prière, nous pouvons faire tout ce qu'il nous demande. Le vrai chrétien dit avec saint Paul : *Je puis tout en Celui qui me fortifie* (1). Le pusillanime, au contraire, dit en présence de ce qui est difficile : Je ne puis pas. Impossible!

2. C'est lâcheté, manque absolu de générosité, puisque, pour éviter la gêne, le travail, le sacrifice, on dépose les armes, dès avant le combat.

3. C'est l'état des âmes dégénérées, des peuples décadents.

4. Disons-le, la peine dans le cœur, c'est le mal d'un grand nombre de chrétiens de nos jours. Un coup d'œil jeté sur notre société suffit pour le constater. Où sont les courageux? Où sont les braves? Ne sont-ils pas le petit nombre?

III. — SOURCES DE CE MAL.

1. L'affaiblissement de la foi. A mesure qu'elle baisse, tout baisse, excepté les crimes. La bête, la bête hideuse et féroce reparaît et prend la place des

(1) Ep. aux Philippiens, IV, 13.

grands caractères. On oublie le proverbe si connu de nos pères : Aide-toi et le ciel t'aidera.

2. L'exagération des difficultés. Elles ne sont souvent que dans l'imagination ou grossies par elle. Pourquoi ne pourrions-nous pas ce que tant d'autres ont pu et peuvent encore? *Tu non poteris quod isti et istæ?* (S. Aug.)

3. L'éducation molle. Les enfants gâtés sont toujours des pusillanimes. Un caractère non trempé est un caractère de trembleur.

4. La vie trop commode. Elle ne peut être une préparation aux grands devoirs, aux nobles dévouements. Puissent les éducateurs de la jeunesse le comprendre comme on le comprenait à Sparte et à Athènes pourtant païennes!

5. La fréquentation des pusillanimes. Ce sont des contaminés qu'on n'approche jamais sans danger.

6. Le défaut de prière. Comme l'air pur fait un corps vigoureux, la prière, respiration de l'âme, lui communique une force toute divine. Au contraire, l'absence de prière amène l'anémie morale. Les saints n'étaient si forts que parce qu'ils étaient hommes de prière.

IV. — SES EFFETS.

Examinons-les rapidement.

1. Désertion coupable de la lutte, du travail, des devoirs, des sacrifices.

2. Vocation manquée ou trahie dans ses obligations les plus sacrées.

3. Amalgame hideux de vie chrétienne et de vie païenne. Lamentable histoire de la plupart des mondains.

4. Peur honteuse des critiques et des blâmes du monde. Le pusillanime se fait de bonne heure l'es-

clave du respect humain. Vite, il lâche pied, après la première communion, si le milieu où il vit est peu chrétien.

5. Hésitation injurieuse pour Dieu, en face d'un devoir pénible à remplir; violation prompte des lois de Dieu et de l'Eglise. On n'admet pas que Dieu si bon, que l'Eglise si sage veuillent nous imposer des choses qui nous coûtent.

6. Plaintes et murmures, à propos des sacrifices de la vie chrétienne ou de la direction ferme des pasteurs.

7. Exigences chimériques, uniquement inventées par la lâcheté. Combien les trouvent légitimes et voudraient les faire accepter par le guide de leur âme!

8. Fausse conscience, fausse paix, impénitence, à la vie, à la mort.

9. Prompt retour aux mœurs païennes. Nous y allons à grands pas. Qui veut en convenir?

V. — COMMENT L'ÉVITER?

1. Voir dans la volonté de Dieu la règle suprême. Quelle puissance, au moyen-âge, dans ce mots : *Dieu le veut!*

2. Prier souvent, toujours avec ferveur, en face d'un devoir à remplir.

3. Prendre exemple des indépendants et des fermes.

4. Choisir un confesseur énergique.

5. Entre deux voies, embrasser la moins commode.

6. S'avouer ses lâchetés, s'en accuser.

7. Communier à l'approche d'une circonstance difficile.

8. Mépriser les jugements du monde, ses critiques,

ses blâmes, les désagréments qui peuvent résulter de la fidélité au devoir.

XCVIII.

Le convenu.

I. — ÉTUDIEZ BIEN CE CINQUIÈME ENNEMI DE LA FORCE.

C'est comme une atmosphère d'idées, de jugement, d'affections, d'aversions, de langage, de manières, d'actions qui forment les mœurs publiques, — atmosphère qui nous environne, nous nourrit, nous pénètre jusque dans les profondeurs de notre âme et devient l'inspiratrice de notre vie.

Rien de plus insinuant; il fait son œuvre, pour ainsi dire, sans qu'on s'en aperçoive.

Rien de plus divers, de plus variable, de plus injusticiable, puisqu'il manque de base sérieuse.

Rien de plus inconscient et de plus indéfinissable. Demandez le pourquoi de ceci ou de cela. Impossible de le dire. On vit, on meurt même, d'après son programme, sans culte, sans Dieu ; on va en enfer, tout simplement, comme on va en voyage, sans se rendre compte de ce que vaut cette manière de vivre et de mourir.

II. — COMMENT L'APPELER?

1. *Roi du monde.* Les gouvernements se succèdent, emportés par les révolutions, les familles disparaissent; mais le convenu demeure et il est partout le maître absolu.

2. *Auxiliaire le plus efficace de l'enfer.* Il tue plus d'âmes, il en précipite plus en enfer que les persécuteurs, les hérésiarques, les impies, les démons réunis.

3. *Véritable antechrist.* Nul n'est plus opposé à l'Evangile, à l'œuvre de la Rédemption, à l'action de la grâce sur les âmes.

4. *Ennemi le plus implacable de la force.* Nous le verrons dans ses effets.

III. — CAUSE DE SON INFLUENCE.

1. Le manque de réflexion sérieuse. Si on y pensait bien, on comprendrait tout ce qu'il renferme de ridicule inconséquence.

2. La bêtise humaine. On suit les autres à la façon des moutons, des dromadaires, des grues, c'est-à-dire sottement. Et pourtant, dans ce troupeau, que mène le convenu, il y a des gens qui jouissent d'une intelligence peu commune.

3. Le défaut d'esprit de foi. On se fait des horizons bornés, des vues courtes et étroites, au lieu de vivre des grands aspects de la foi ; on s'abaisse au niveau du monde et, au lieu de le dominer, on se laisse dominer par lui.

4. La pusillanimité. On ne veut pas entrer en lutte et, d'avance, on se déclare vaincu.

5. La mollesse. On trouve plus commode de suivre les errements du monde que de mener une vie vraiment chrétienne. Ce serait trop gênant.

6. Le respect humain. On a peur des autres, de leurs critiques ; pour la paix, *on veut faire comme tout le monde.*

7. L'orgueil. On craint de paraître au-dessous des autres, on redoute de passer pour ridicule.

8. L'intérêt. On veut faire son chemin, ses affaires. Aussi se garde-t-on bien de heurter l'opinion pour ne rien compromettre ; on veut même se la ménager, afin de mieux arriver au but.

IV. — SES EFFETS.

Il aveugle ses victimes. — Il les étourdit. Il les paralyse. — Il les charge de lourdes chaînes. — Il leur énerve le cœur, de façon à ne lui laisser que des affections qui n'en méritent pas le nom. *Erunt sine affectione* (1). — Il leur enlève tout remords, seule planche de salut.

Tristes effets, n'est-ce pas ? Méditez-les.

V. — COMMENT VOUS EN PRÉSERVER ?

1. Agrandissez en vous l'esprit de foi. Il dissipera les faux jours amoncelés par le convenu, comme le soleil dissipe les ténèbres de la nuit.

2. Tenez-vous à l'écart du monde, défiez-vous de ses appréciations. Moyen indispensable ; sans cela, vous deviendrez les victimes de cette triste contagion.

3. Ayez toujours l'Evangile pour règle de vie, méditez souvent ses maximes, surtout les suivantes : *Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît... ; le royaume des cieux souffre violence... Etroite la voie qui mène au ciel, resserrée la porte qui y donne accès* (2)...

4. Prenez pour vos modèles non les gens du monde, mais les saints. Etudiez leurs vies jusque dans leurs plus petits détails.

5. Faites-vous une conscience délicate qui ne pactise jamais avec le mal, quel qu'il soit. Daigne Dieu vous faire à toutes ce don si précieux !

6. Ne dites pas : Que fait-on ? comment fait-on dans le monde ? mais bien : Que dit ma conscience ?

(1) 2° Ep à Timothée, III, 3.
(2) S. Matthieu, VI, 33; XI, 12; VII, 14.

que dois-je faire? *Le devoir ! et cela, quoi qu'il m'en coûte !* C'était la devise de nos pères : Fais ce que dois, advienne que pourra ! Devise vraiment digne de toute jeune fille chrétienne.

XCIX.

Autres ennemis de la force.

I. — CITONS LES PRINCIPAUX.

1. L'ignorance religieuse. Si l'on ne connaît pas ou si l'on connaît mal les vérités chrétiennes, comment se faire des convictions puissantes? Comment régler les affections de son cœur? Comment donner du ressort à sa volonté ? Toutes choses qu'on ne peut trouver que sur les sommets de la foi.

Ne craignons pas de l'affirmer, voilà l'un des plus grands maux de notre époque, où l'ignorance des vérités chrétiennes est à un degré inimaginable. On voit beaucoup d'hommes, versés dans les sciences humaines, mais, en revanche, plus ignorants en matière religieuse que les enfants de nos catéchismes. C'est ce qui explique les faiblesses de leur vie.

2. Les passions mal gouvernées, peu importe de quel nom on les appelle : ambition, amour-propre, attache exagérée à son sentiment personnel, recherche excessive des intérêts temporels (fortune, emplois, dignités), jalousie, susceptibilité, esprit d'indépendance, crainte de ce qui gêne, sensualité, rancunes, indolence et paresse.

Comment être maître d'une place qui renferme des ennemis secrets? Comment la défendre sérieusement contre les ennemis du dehors? Si l'on ne commence par dompter ceux du dedans, on est vaincu d'avance.

Une seule passion mal gouvernée suffit pour met-

tre une âme dans un état de faiblesse qui donne tout à craindre. On n'en voit qu'une chez Caïn, chez Saül, chez Judas, et ce fut assez pour les perdre.

3. Les sens mal gardés. Il faut le dire surtout des yeux et de la bouche. Si l'âme se répand trop au dehors, comment pourra-t-elle résister à tant d'attaques venues de toutes parts? Il est parfois si difficile de tenir tête à un seul adversaire! Comment le faire à un grand nombre?

4. Les puissances de l'âme mal disciplinées. Ne cherchez pas la force chez une jeune fille qui ne veille pas sur son imagination, mais la laisse s'égarer sur toutes sortes de choses; qui ne sait pas gouverner son cœur, mais le laisse se coller à n'importe quoi; qui ne sait pas régler sa volonté, mais veut ceci ou cela, à tort ou à raison, uniquement parce qu'elle le veut.

5. L'émiettement. C'est trop se répandre au dehors, être toujours en quête de nouvelles, s'occuper de mille choses, entreprendre trop d'affaires. N'est-ce pas diviser ses forces et, par conséquent, s'affaiblir soi-même? On ne peut être tout entier partout. Les anciens disaient que s'appliquer à beaucoup de choses, c'est être au-dessous de ce que demande chaque chose.

6. Les influences des milieux. Il y en a tant qui ne se mettent pas en garde contre cet ennemi! Ils subissent sans résistance tous ceux qui les entourent. Adieu leur force de caractère. Ils prennent des idées toutes faites, des jugements qui courent la rue, et cela sans aucun examen. C'est l'esclavage, le pire esclavage, serait-il décoré des noms les plus pompeux. *Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

7. Le système de bascule. On veut se tenir à égale distance des gens sans foi et de ceux qu'on regarde comme des exagérés dans la vie chrétienne. On ne veut être ni un incroyant, ni un dévot, mais ce qu'on

appelle aujourd'hui un modéré, ce qu'on appelait un libéral, un homme de conciliation, de juste milieu. Faux équilibre, équilibre ridicule, équilibre des plus dangereux, qui aboutit toujours au triomphe du mal. *Personne ne peut servir deux maîtres*, a dit le Sauveur : *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi* (1).

8. L'esprit de coterie. Par un simple effet du hasard, par un concours inexplicable de circonstances, par suite de relations d'affaires, de famille, d'amitié, on se trouve en contact avec une coterie quelconque dont l'âme n'est ni la vérité, ni le bien, ni la vertu, mais tout autre mobile, plus ou moins avouable. Les passions aidant, on se pénètre vite de son esprit et on abdique les plus belles facultés que Dieu nous a données. On ne pense plus, on ne sent plus, on ne veut plus, on n'aime plus, on ne parle plus, on n'agit plus par soi-même, mais automatiquement, par suite d'un ressort étranger qui met en mouvement cette pauvre machine humaine, car ce n'est plus que cela.

Véritable esprit sectaire, souffle d'enfer qui a enfanté toutes les hérésies, tous les schismes, toutes les divisions de notre pauvre humanité. On l'appelle *la folie en commun*, on pourrait aussi l'appeler l'apostasie en commun. Qu'on remonte aux premiers âges de l'Eglise, qu'on descende le long des siècles, que voit-on? Un immense troupeau de gens sans caractère menés par quelques ambitieux ou quelques débauchés.

II. — CONSEILS PRATIQUES.

1. Ayez l'œil à tous ces ennemis, un seul suffirait pour ruiner votre force morale et vous perdre.

(1) S. Matthieu, vi, 24 ; xii, 30.

2. Alimentez sans cesse le flambeau de vos connaissances religieuses, puisque c'est lui qui doit guider vos pas.

3. Ne négligez rien en vous : ni vos manières, ni vos sens, ni les facultés de votre âme, ni les occupations de votre vie. Faites tout avec mesure et sagesse.

4. Tenez-vous en garde contre les influences du dehors. On les subit si facilement !

5. Reniez absolument le système de bascule. Soyez entièrement à Dieu.

Dieu seul !... Dieu seul !.. que ce soit là votre devise, votre chant favori, le résumé de votre vie.

6. Gardez-vous de l'esprit de coterie. Il tend à s'immiscer partout, même chez les meilleurs. Ayez plus d'indépendance de caractère, sachez la raison de tout ce que vous faites. Puisque c'est Dieu qui vous jugera et non les hommes, ne tenez aucun compte de leurs jugements, mais du seul jugement de Dieu.

C.

La tempérance.

I. — COMMENT L'ENTENDRE ?

On lui donne des sens plus ou moins étendus. Ou bien c'est le gouvernement de toutes les passions, sans exception ; ou bien c'est la modération de la bouche seulement, par conséquent du boire et du manger ; ou bien c'est la sage domination de l'appétit sensitif tout entier.

Dans ce dernier sens, c'est la vertu cardinale de tempérance qui regarde surtout le règlement des plaisirs des sens. On peut la définir une habitude qui nous porte à modérer la concupiscence du boire

et du manger, ainsi que les jouissances du toucher.

Saint Augustin la définit une affection qui réprime et arrête la convoitise des choses qu'il est honteux de désirer.

On le voit, l'objet de la tempérance est de mettre un frein aux sens du goût et du toucher, afin de les diriger dans les voies de la raison.

Comme les autres vertus cardinales, elle est reine et, par conséquent, conduit à sa suite un long cortège d'autres vertus qui ont leur nom et leurs fonctions propres. Citons-les simplement, en attendant de les étudier, les unes après les autres, ou, au moins, d'en étudier les principales. Ces vertus sont appelées, par les uns, sœurs et compagnes, par les autres, filles de la tempérance.

Saint Thomas les divise en trois classes, selon qu'elles approchent plus ou moins près de leur reine (1). A la première classe appartiennent l'honnêteté et la pudeur : *l'honnêteté*, qui nous fait rechercher ce qu'il y a de beau, de vertueux, de grand dans le bon gouvernement de nos sens; *la pudeur*, qui nous inspire de l'horreur pour la turpitude inhérente à tout acte contraire à cette vertu. Ces deux vertus sont inséparables de la tempérance, qui ne peut exister sans elles.

A la seconde classe appartiennent *l'abstinence*, qui modère le plaisir et l'usage du manger; *la sobriété*, qui modère le plaisir et l'usage du boire; *la chasteté*, qui règle les convoitises de la chair, en matière de luxure; *la pureté*, qui est l'horreur de tout ce qui conduit à ce péché.

A la troisième classe appartiennent *la continence*, ou retenue qui modère l'impétuosité de notre nature; *la douceur*, qui contient la colère dans les justes

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CXLIII.

limites de la raison ; *la clémence*, qui dispose à pardonner, autant que cela est juste; *la modestie*, qui fait réprimer ce qu'il y a d'excessif dans nos mouvements.

A cette dernière se rapporte *l'humilité*, qui nous fait faire, en nous, la part de Dieu et la part de nous-mêmes, afin de renvoyer à Dieu le bien, le mal à nous-mêmes; *la studiosité*, qui modère les travaux de l'esprit; *l'eutrapélie*, qui règle l'usage du jeu; *la décence*, qui nous établit dans un juste milieu, quand il s'agit de tenir ou d'orner notre corps, nous faisant éviter, d'une part, le luxe et l'affectation, d'autre part, la négligence et le laisser aller; enfin, *l'économie*, qui nous fait régler convenablement l'emploi de notre temps et de toutes les choses qui sont à notre usage.

II. — RÉFLEXIONS PRATIQUES.

1. Quel vaste champ à parcourir et à cultiver! Attachez-vous donc à cette étude; mettez-y toute votre attention ; réfléchissez, en votre particulier, sur chaque chose étudiée. Rien de plus utile. Surtout, exercez-vous à la pratique de chacune de ces vertus, admirable parure d'une jeune fille chrétienne.

2. A ces vertus sont opposés beaucoup de vices, que nous étudierons progressivement. Faites-leur une guerre acharnée et que ce soit le travail de toute votre vie.

3. Ajoutons que c'est le terrain où nous recevons le plus de blessures, parce que c'est là que nous sommes le plus exposés aux coups de l'ennemi. Toutefois, ne vous en découragez pas.

4. Beaucoup de paix, beaucoup de mérites, beaucoup de gloire vous attendent, comme prix de ces combats.

Courage donc, quoi qu'il doive vous en coûter!

CI.

Beauté, avantage, nécessité de la tempérance.

I. — BEAUTÉ DE CETTE VERTU.

1. C'est l'harmonie parfaite dans le corps et dans l'âme de l'homme; dans le corps, dont tous les membres sont assujettis à la raison; dans l'âme, elle-même soumise à Dieu. C'est un concert, dont tous les instruments, toutes les notes sont d'une précision et d'une justesse admirables.

2. C'est le couronnement de tout l'édifice chrétien, comme elle en est la plus apparente beauté. En vain, on ferait des progrès dans toutes les autres vertus, si on n'excelle pas dans la tempérance, on est loin encore, très loin de la perfection.

Nous disons qu'elle en est la plus apparente beauté. En effet, on ne voit guère les autres vertus qui constituent l'édifice chrétien, tandis que la tempérance apparaît aux yeux de tous.

3. L'homme tempérant est l'émule des saints, l'ange du ciel descendu sur la terre dans un corps mortel. C'est Adam dans le paradis terrestre avant son péché. C'est Jésus et Marie à Nazareth et dans les autres lieux sanctifiés par leur présence. O tempérance, tu fais de l'homme un Dieu habitant sur la terre!

II. — SES PRINCIPAUX AVANTAGES.

1. C'est la paix de l'âme et la santé du corps. Ce sont des jours nombreux ajoutés à la mesure ordinaire de la vie, dit le Saint Esprit (1). Puissent beaucoup le comprendre!

(1) Proverbes, IX, 11.

2. C'est l'homme devenu propre aux plus admirables choses. Moïse, Elie, saint Paul Ermite, saint Bernard, saint François d'Assise, saint François Xavier, le vénérable curé d'Ars, n'ont été appelés à de si grandes choses que grâce à leur tempérance.

3. C'est l'empire rendu aux hommes sur la nature entière. Qu'on se rappelle la puissance de Moïse sur Pharaon et son armée, de saint François d'Assise et et de saint Antoine de Padoue sur les animaux, sur les oiseaux, sur les poissons, de sainte Catherine de Bologne sur la corruption de la mort. Si l'intempérance a fait tomber des mains de nos premiers parents le sceptre de la souveraine puissance, la tempérance nous le rend.

III. — POURQUOI VOUS DEVEZ LA PRATIQUER.

1. D'abord, vous avez à sauver votre âme, ce que vous ne ferez jamais sans cette vertu. Les intempérants se damneront certainement et vous avec eux. Saint Paul l'affirme hautement (1).

2. Puis, vous avez à imiter Jésus-Christ, le modèle de tous les chrétiens. Comment reconnaîtra-t-il, pour ses copies, ceux qui n'auront pensé qu'à jouir et à se procurer tous les plaisirs des sens? Voyez-le à la Crèche, à Nazareth, au Calvaire, quelle mortification! Convient-il qu'un membre soit délicat sous un chef couronné d'épines? s'écrie saint Bernard.

3. Vous avez à vous sanctifier,ce que vous ne ferez pas sans la tempérance. Un gourmand ne sera jamais un saint, dit saint Philippe de Néri.

4. Vous avez à vous honorer vous-mêmes et à vous rendre honorables aux yeux du monde. Or rien de

(1) 1re Ep. aux Corinthiens, VI, 10,

plus méprisable et de plus justement méprisé que les intempérants.

5. Enfin, vous avez à exercer, autour de vous, une influence salutaire et il vous sera impossible de le faire sans cette vertu. On s'éloigne toujours de ceux à qui elle fait défaut, on n'a pour eux ni estime ni confiance.

CII.

L'honnêteté.

I. — NOTION.

Le monde l'entend d'une manière restreinte, incomplète. D'après l'opinion commune, l'honnête homme, c'est simplement celui qui n'a ni tué ni volé, quand même il aurait fait tout le reste, comme on dit. Un jour, un de ces honorables selon le monde était pressé par saint François de Sales de se convertir ; comme il se disait honnête homme, le saint lui répondit : Qu'est-ce que cela prouve, mon ami ? Tout simplement que vous ne serez pas pendu, mais non que vous ne serez pas damné.

Que de ces honnêtes gens en enfer !

L'honnêteté, *honestas*, du mot latin *honor*, honneur, est un sentiment délicat qui, tout en affectant les facultés de notre âme, inspire tous nos actes extérieurs, de façon à nous faire éviter tout ce qui blesse la dignité humaine, et à nous faire pratiquer ce qui doit nous rendre estimables aux yeux de Dieu et des hommes.

C'est bien cette vertu que le Saint Esprit nous recommande, lorsqu'il nous dit : *Ayez à cœur votre bonne réputation* (1).

(1) Ecclésiastique, XLI, 15.

Saint Paul l'enseignait aussi aux Philippiens lorsqu'il leur recommandait de *rechercher tout ce qui est vrai, saint, aimable, de bon renom, de vie bien disciplinée* (1).

On le voit, le domaine de cette vertu s'étend surtout aux actes extérieurs de notre vie. Son but est de nous rendre honorables aux yeux de Dieu et des hommes.

Sentiment admirable, divin même, que vous ne pourrez jamais trop développer. Faites donc en sorte que tout en vous soit noble, conforme à Dieu, modèle de toute grandeur. Oui, que tout soit noble, aussi bien dans vos pensées, vos affections, vos aspirations, que dans les diverses actions de votre vie, privée ou publique. Ayez à cœur d'être honorables aux yeux de Dieu, honorables aux yeux de vos semblables, honorables à vos propres yeux.

II. — SOURCES DE CE SENTIMENT.

1. Avant tout, la grâce du baptême. C'est cette grâce qui nous fait sentir vivement ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas, sentiment toujours plus vif chez un chrétien que chez un païen.

2. La grâce des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Plus on s'en approche avec piété et plus s'agrandit la délicatesse de notre âme. Une jeune fille pieuse sera toujours plus délicate qu'une jeune fille mondaine.

3. Les exemples des bons parents. Précieux héritage de famille, dont il faut leur savoir gré et qu'il faut garder avec un soin jaloux.

4. La bonne éducation. Elle développe infaillible-

(1) Ep. aux Philippiens, IV, 8.

ment la sensibilité de conscience et la noblesse de sentiments. Le contraire n'est qu'une exception. C'est pourquoi nous devons être aussi reconnaissants pour nos dignes maîtres que pour nos bons parents.

5. Le milieu chrétien. Il conserve sûrement, continue, perfectionne la bonne éducation et tous ses fruits précieux, surtout celui que nous étudions.

6. Enfin, nos efforts personnels. Toutefois, il faut qu'ils soient constants et accompagnés d'actes réitérés. Il n'est pas besoin d'années bien nombreuses pour se faire un grand caractère, une vie franchement honnête.

II. — AVANTAGES.

1. On ne peut dire assez la beauté que cette vertu imprime à notre âme et à notre vie tout entière.

2. Elle provoque l'estime et l'admiration de tous, subjugue ceux qui en sont témoins, les mondains eux-mêmes. Une personne tout à fait honnête les fascine.

3. Elle nous vaut les plus douces joies de la conscience. Qu'une jeune fille est heureuse quand elle peut se dire : Le bon Dieu et ma mère sont contents de moi ! C'est que sa conscience est contente aussi. Que faut-il de plus pour être heureuse ?

4. Elle nous soutient et nous encourage puissamment dans la voie des sacrifices, dans la pratique du devoir. Quelle ardeur chez le soldat qui, sur le champ de bataille, sent qu'il se couvre de gloire ! Rien ne lui coûte.

5. Ajoutons qu'elle va bien à toute âme française. Longtemps notre patrie a été regardée comme la terre classique de l'honnêteté.

CIII.

La pudeur.

I. — APPRENEZ A LA BIEN CONNAITRE.

1. La pudeur, du verbe latin *pudere*, avoir honte, indique un sentiment de l'âme qui nous porte à rougir, au moins intérieurement, de la laideur inhérente à tout acte contraire au bon gouvernement de nous-mêmes.

Dans le vulgaire, le mot de pudeur n'a qu'un sens très restreint et ne regarde guère que la tenue des yeux et du corps entier, la démarche aussi. Il est, pour plusieurs, synonyme de pureté, de chasteté, de réserve, de modestie, de bienséance.

Pour un chrétien, il a un sens plus étendu. Comme tout ce qui est mal est hideux, pour lui aussi bien que pour Dieu, il a horreur de tout ce qui offre ce caractère de laideur morale. En lui, par conséquent, la pudeur est *la honte de tout ce qui est mauvais et offense les regards de Dieu.*

Dans le langage théologique, c'est simplement la honte des excès contraires à la vertu de tempérance, surtout en ce qui regarde le goût et le toucher. C'est pourquoi nous la plaçons ici. Mais il importe peu qu'on lui donne un sens plus ou moins étendu, puisqu'elle doit entrer, tout entière, dans la parure spirituelle de la jeune fille chrétienne.

2. Elle révèle une âme supérieure, une conscience parfaitement délicate. Elle a pour symbole la colombe de Noé, qui ne veut pas se reposer sur la fange, mais revient à l'arche. Qu'elle rappelle bien aussi certaines plantes qui referment leurs feuilles aussitôt qu'un souffle malsain les touche !

3. Méditez ses précieux avantages.

Elle retient l'âme sur les pentes du mal, quel qu'il soit.

Elle produit le remords, aiguillon salutaire qui prépare le retour vers Dieu. *Adam, Adam, où es-tu* (1).

Elle préserve de nouvelles chutes. Quelle force dans le souvenir des fautes passées, surtout quand il est accompagné de la pudeur chrétienne!

4. Elle nous est indispensable. Avantageuse, sans doute, est pour nous l'honnêteté, mais elle est insuffisante, comme le seul aiguillon pour la conduite d'un attelage sur un chemin grandement incliné. Si le frein et les rênes viennent à manquer, les coursiers, s'ils sont généreux, vont vite aux abîmes. L'honnêteté, c'est l'aiguillon de l'âme, mais la pudeur en est le frein et les rênes.

5. Qu'elle est triste à voir, dans nos villes et nos campagnes, la jeune fille sans pudeur, celle qui commet le mal sans honte! Nul ne la rencontre sans un profond serrement de cœur. Elle s'avance, le front haut, lorsqu'elle devrait se voiler la face de ses deux mains. Elle parle, sans retenue, de ce qui devrait la couvrir de confusion. Elle raconte aussi bien ses fautes les plus grossières que les choses les plus indifférentes. Elle va même jusqu'à s'en faire un sujet de vanité, comme les habitants de Sodome, si prompts à se glorifier de leurs turpitudes.

Ecœurant spectacle! Malheur des malheurs! Que Dieu vous en préserve!

II. — MOYENS PRATIQUES.

1. Estimez la pudeur, désirez-la vivement, ayez la volonté sincère de la développer en vous.

2. Veillez sur tous vos sens; veillez plus attentive-

(1) Genèse, III, 9.

ment sur ceux du goût et du toucher, parce qu'ils sont plus perfides que les autres.

3. Veillez également sur toutes les facultés de votre âme, particulièrement sur votre imagination et votre cœur.

4. Reprochez-vous toutes vos fautes, même les moindres.

5. Ne fréquentez que des personnes d'une grande délicatesse de conscience, toujours accompagnée de celle des manières ; vous l'acquerrez à leur école.

6. Rappelez-vous les saints qui, tous, ont excellé en cette vertu. Proposez-vous d'imiter les personnes en qui vous la voyez briller.

7. Ayez quelque devise qui vous la rappelle, comme celle-ci : *Plutôt la mort que la honte !*

8. Ayez une tendre dévotion à la sainte Vierge et à saint Joseph, modèles consommés de pudeur.

L'évêque, ordonnant le diacre, lui recommande une pudeur constante, *sit pudor constans*. Je vous fais la même recommandation, le même souhait, gage des meilleures espérances.

CIV.

L'abstinence ou tempérance dans le manger.

I.— CE QU'ELLE EST.

C'est une vertu qui modère le plaisir et l'usage du manger (1). Expliquons-nous.

Il faut manger pour vivre ; nécessité à laquelle nul ne peut se soustraire. Dieu a mis entre les aliments et notre estomac une certaine sympathie, grâce à laquelle

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CXLVI, a. 2.

celui-ci appelle les aliments comme on invite des amis, et ceux-là sont disposés à lui faire plaisir, comme des amis à un ami. Ce plaisir est honnête, puisqu'il vient de Dieu et qu'il a un but légitime, celui de nous conserver la vie ; sans cela, nous nous abstiendrions souvent de manger,et ce serait la mort.

Mais ce plaisir et cet usage doiven être modérés : *le plaisir*, en le dirigeant vers un but honnête, comme de refaire nos forces; *l'usage*, en fuyant les cinq désordres qui peuvent s'y rencontrer.

Un premier désordre, c'est de devancer l'heure du repas ou de manger entre les repas sans nécessité, utilité ou bienséance.

Un second désordre, c'est de manger trop, par conséquent plus que le demandent notre tempérament, notre âge, notre force, notre travail. On ne peut guère fixer la mesure propre à chacun. Il faut plus de nourriture au jeune âge où le corps se développe,à l'ouvrier qui travaille,à celui qui est grand et fort. En dehors de cela, c'est à chacun de prononcer.

Un troisième désordre, c'est de manger trop vite ou trop avidement, comme font certains animaux. Mettre, à dessein, une certaine lenteur, afin de mieux savourer les aliments, est un désordre non moindre, également à fuir.

Un quatrième désordre c'est de dédaigne les aliments ordinaires,pour en rechercher de plus délicats.

Enfin, un cinquième désordre, c'est de vouloir des apprêts trop recherchés, même quand il s'agit d'aliments ordinaires et grossiers. On comprend que ce n'est digne ni d'un chrétien, enfant de la Croix, ni même d'un homme, créé à l'image de Dieu.

Ce n'est pas à dire que tous ces désordres soient graves. Il faudrait, pour cela, une matière considérable et une volonté parfaite. Néanmoins, quelque légers qu'ils soient, ils sont contraires à la bonne

harmonie qui doit régner dans nos membres, et, par conséquent, indignes d'une jeune fille bien élevée, surtout d'une chrétienne.

II. — SA BEAUTÉ, SES AVANTAGES, SA NÉCESSITÉ.

1. Cette vertu est la marque d'une personne parfaitement équilibrée, qui sait gouverner tous ses sens, puisqu'elle en gouverne le plus difficile. On peut dire qu'elle ne touche à la terre que par la plante des pieds et que la meilleure partie d'elle-même habite dans les hauteurs.

2. Elle est la gardienne de la santé, prolonge la vie, entretient l'agilité des membres, la vigueur de l'esprit, la vraie joie du cœur.

Elle ouvre l'intelligence, purifie le cœur, rend l'âme propre et prompte aux plus nobles actions, aux plus hautes vertus.

Elle est du plus grand secours pour le développement et la conservation de l'esprit de l'Evangile, esprit de pénitence et de mortification. Elle prépare la réconciliation avec le Ciel, la mort sainte.

3. Sans elle, point de domination des sens, point de vie chrétiene, ni simplement honorable aux yeux du monde, mais la porte toute grande ouverte à la gourmandise, tant méprisée par tous.

Rien de plus hideux que ce vice, qui rabaisse l'homme au niveau, au-dessous même des bêtes.

Rien qui cause autant de désastres : épaississement de l'intelligence, avilissement des affections, bouffonneries grossières, révolte des sens, impureté, maladies nombreuses et aiguës, pauvreté et misère, mort prématurée et prompte. *La gourmandise en tue plus que l'épée*, dit le Saint Esprit (1).

(1) Ecclésiastique, XXVIII, 22.

III. — MOYENS DE LA PRATIQUER.

1. Réglez l'heure de vos repas, ainsi que la quantité, la qualité de vos aliments. Vivez aussi simplement que possible, c'est le mieux pour un chrétien.

2. Ne prenęz rien entre vos repas, sans motif raisonnable.

3. Restez sur votre appétit.

4. Soyez contentes de tout. Parlez rarement de ce qui se mange ou se boit.

5. Ne vous plaignez jamais de rien, quand même il y aurait lieu de le faire. Saint Bernard ne savait ni ce qu'il mangeait ni ce qu'il buvait.

6. Habituez-vous à pratiquer quelque mortification, quelque retranchement, si minime soit-il. Il y a des communautés où chacun le fait. Ces restes sont recueillis et donnés aux pauvres.

CV.

La sobriété ou tempérance dans le boire.

I. — UN MOT POUR L'EXPLIQUER.

Souvent la sobriété, l'abstinence et la tempérance ont la même signification et indiquent la modération dans le boire et dans le manger.

Cependant, la sobriété a un sens plus restreint et plus particulier. C'est une vertu qui modère le plaisir et l'usage du boire, surtout du vin et des liqueurs enivrantes (1).

Comme on peut appliquer à la sobriété, et avec plus de raison encore, ce que nous avons dit de l'abstinence, contentons-nous de dire que c'est une belle

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CXLIX, a. 1.

vertu, une vertu qui révèle une âme maîtresse d'elle-même, une vertu remplie des plus précieux avantages, une vertu des plus nécessaires, si l'on veut passer une vie honorable et vraiment chrétienne, si l'on veut sauver son âme et, enfin, fuir le vice de l'ivrognerie.

Nous allons ajouter quelques mots sur ce vice.

II. — QUE PENSER DE L'IVROGNERIE ?

1. Rien de plus décrié dans le monde. Quand on a dit de quelqu'un : Il est adonné à la boisson, c'en est fini du respect, de l'estime que l'on a pour lui.

Le mal est plus grand, s'il s'agit d'une femme.

2. Rien de plus hideux. Le tableau à faire d'un ivrogne, d'une ivrognesse, est des plus repoussants, des plus dégoûtants. Chacun se détourne d'un pareil spectacle. Les enfants seuls s'en amusent.

3. Rien de plus commun. Un journal citait, il y a quelques années, une ville d'Ecosse, où, chaque samedi, on voyait s'enivrer, avec le gin, 10.000 hommes qui demeuraient ivres, le dimanche et le lundi; on y voyait aussi 20.000 femmes hors d'état de se tenir debout. (MOIGNO, *Splendeurs de la Foi*, t. IV.) Ajoutons que c'est un pays protestant.

4. Rien où l'on tombe plus facilement. Ce vice se contracte, petit à petit, insensiblement, de la façon la plus perfide. Sainte Monique avouait qu'elle l'aurait contracté, en allant, dans son enfance, tirer le vin à la cave, sans l'indiscrétion d'une servante qui, dans un moment de colère, l'avait appelée *buveuse de vin*. Humiliation salutaire qui l'arrêta sur la pente du vice.

5. Rien qu'une femme sache moins s'avouer et avouer, au saint tribunal. Un prêtre, vieilli dans le ministère, disait n'en avoir jamais rencontré une

seule se reconnaissant coupable, même prise sur le fait. On a toujours des excuses à alléguer : besoins de santé, incommodités, infirmités.

6. Rien qu'on corrige moins. Les ivrognes qui s'amendent sont rares, très rares. Qui a bu boira, dit le proverbe. Cependant, on en trouve des exemples ; mais, parmi les femmes ivrognesses, ils sont presque introuvables.

7. Rien qui mène plus directement à l'impureté, plus sûrement à l'enfer. Manger de la viande, boire du vin, dit saint Jérôme, qui veut parler de l'abus, c'est nourrir les germes de l'impureté, jeter de l'huile sur le feu. Il ajoute qu'il ne croira jamais chaste un homme qui s'enivre. N'est-ce pas ce qu'affirme le Saint Esprit, quand il dit : *Ne vous enivrez pas, la luxure est dans le vin ?* (1).

Que l'ivrognerie conduise à l'enfer, comment en douter, après cette parole de saint Paul : *Les ivrognes n'auront pas de part au royaume de Dieu?* (2).

III. — CONSEILS PRATIQUES.

Saint Jérôme, qu'on dirait l'irréconciliable ennemi du vin, écrit à la vierge sainte Eustochie, fille de sainte Paule : Si je puis donner un conseil, si l'on veut bien croire à mon expérience, j'avertis, je conjure toute vierge d'éviter le vin, comme le poison, car il est la première arme du démon contre la jeunesse. Pourquoi jeter de l'huile sur le feu?

Donc, soyez fidèles aux conseils suivants :

1. N'usez de vin qu'en quantité modérée. Le Saint Esprit dit : *Malheur à vous qui êtes puissants à*

(1) Proverbes, xx, 1 ; Epitre aux Ephésiens, v, 18.
(2) 1re Ep. aux Corinthiens, vi, 10.

boire(1). Les Spartiates ne le permettaient pas avant trente ans.

2. Ne prenez jamais ou presque jamais de vin pur.

3. N'en prenez jamais entre vos repas, sinon en cas de maladie, par bienséance ou nécessité.

4. Evitez les liqueurs fortes, n'en usez qu'à la façon des remèdes.

5. Evitez de paraître connaisseuses en cette matière. C'est de mauvais augure.

CVI.

La chasteté.

I. — ESSENCE DE CETTE VERTU. SON EXCELLENCE.

1. Un mot la définit : le règlement des convoitises de la chair.

Il y a la chasteté des vierges, celle des époux et celle des veuves.

Nous ne parlons ici que de la chasteté des vierges, qui est la chasteté parfaite. Elle consiste dans une fuite absolue de toute volupté charnelle.

D'après saint Thomas, elle ne peut exister sans la modestie, sans la pudeur (2), la décence, la retenue ou continence, de sorte que l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que là où ces vertus sont absentes ou blessées, la chasteté est, elle-même, ou absente ou blessée.

2. C'est la vertu des anges, la vertu de Dieu même, la vertu de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, de saint Joseph. Notre Seigneur montre le cas qu'il en fait, en se choisissant une mère vierge, un gardien vierge, un sacerdoce vierge, des familles religieuses vouées à la virginité.

(1) Isaïe, v, 22.
(2) S. Thomas, 2. 2. q. CLI, a. 4.

Le Saint Esprit et les saints l'ont glorifiée et hautement exaltée. *Qu'elle est belle la race chaste !* (1). Saint Bernard l'appelle *perle précieuse, un magnifique diamant;* saint Pierre Damien, *la reine des vertus;* saint Anathase, *la couronne des saints*. Saint Ambroise la loue en un grand nombre de discours, au point que beaucoup de jeunes filles embrassent la virginité et que des mères empêchent leurs filles d'aller l'entendre. On en comprend facilement la raison.

II. — SES AVANTAGES.

1. Elle est la plus pure gloire de celui qui la pratique. Elle met au front et sur le visage de la vierge, dans toute sa personne, un air de dignité tout angélique, qui subjugue sans éblouir, qui domine sans amollir.

2. Elle est une source des plus douces jouissances. Elle élève l'homme au-dessus de lui-même, jusqu'à Dieu, dont elle lui fait partager la gloire et le bonheur. Elle est, dit saint Ambroise, un martyre plus long et plus pénible que celui du glaive et du feu, mais qui a ses joies et ses rafraîchissements ineffaçables. Nulle langue ne peut dire le bonheur que vaut cette possession de soi-même, cette sorte d'embaumement de la chair, ce parfum divin répandu dans l'âme qui est affranchie de tout lien terrestre.

3. Elle donne l'empire le plus parfait sur les sens du corps, sur les puissances de l'âme, sur la nature entière : les hommes, les éléments, les bêtes féroces. Elle commande au soleil, comme Josué ; aux cieux, comme Elie ; à la terre, comme Elisée ; aux lions, comme Daniel. Dieu, lui-même, lui obéit et lui communique ses secrets les plus intimes.

4. Elle prépare pour le ciel une gloire exception-

(1) Sagesse, IV, 1.

nelle : l'auréole blanche des vierges, dit saint Thomas, le privilège de faire partie du collège de l'Agneau et de chanter le cantique réservé, dit saint Jean dans l'Apocalypse (1).

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Ayez la plus haute estime de la chasteté.
2. Désirez vivement la pratiquer.
3. Demandez-la souvent à Marie par les trois *Ave Maria* en l'honneur de son Immaculée Conception ; demandez-la à saint Joseph, par la prière dite *efficace* : O saint Joseph, père et protecteur des vierges...
4. Gardez-la, au prix de tous les sacrifices; elle vous est plus précieuse que la vie même.
5. Fuyez absolument les occasions, où elle serait en danger ; entendez bien, absolument.
6. Reprochez-vous et accusez, en confession, tout tout ce qui aurait pu y porter atteinte.
7. Recevez, souvent et pieusement, l'Eucharistie, pain des forts, vin qui fait germer les vierges.

CVII.

La pureté

I. — CE QU'IL FAUT EN SAVOIR.

1. C'est l'horreur de tout ce qui peut conduire au péché de luxure.
2. Il y a trois sortes de pureté : *celle du corps :* elle consiste à fuir tous les actes qui conduisent directement au vice impur; *celle de l'esprit :* elle repousse les mauvaises pensées, les imaginations honteuses ;

(1) Apocalypse, XIV, 3 et 4.

celle du cœur : elle rejette les affections coupables, les mauvais désirs, les volontés déréglées.

Toutes trois sont inséparables. L'une ne peut faire naufrage sans que les autres périssent également.

3. La pureté est la compagne la plus fidèle de la chasteté, son auxiliaire le plus précieux, sa gardienne la plus indispensable. En vain l'humilité, la douceur, la piété, la mortification feraient cortège à la chasteté, si la pureté lui manquait, sa ruine serait prochaine. Il y en a qui s'étonnent de leurs chutes, de la perte de leur chasteté; s'ils ouvraient les yeux, ils reconnaîtraient que, déjà en eux, la pureté avait reçu de fâcheuses atteintes.

4. La pureté, si nécessaire à la chasteté, doit être, elle-même, assistée de plusieurs autres vertus, à savoir : la modestie, la pudeur, la retenue, la décence. C'est ce qui fait que souvent, sous ces différents noms, on ne conçoit qu'une seule et même vertu. Ne l'oubliez jamais.

5. Sa gloire n'est pas moindre que celle de la chasteté; elle est d'autant plus belle qu'elle demande plus d'efforts.

6. Dieu la comble d'éloges et lui fait les plus hautes promesses. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, ils verront Dieu* (1). Ceux qui sont purs, vivent dans sa lumière, dans sa paix, dans sa joie, dans les saintes espérances du ciel.

7. Cette vertu est d'une délicatesse extrême, comme la prunelle de l'œil. Un rien l'offense et lui fait de graves blessures. C'est un beau miroir que le moindre souffle ternit.

8. Les saints, nos modèles, ont toujours eu, à son égard, la plus minutieuse vigilance, le soin le plus jaloux, afin de la conserver intacte.

(1) S. Matthieu, v, 8.

9. Elle demande une garde attentive de tous les sens du corps et de toutes les puissances de l'âme, une défiance sans égale, par rapport à tout danger du dehors. C'est, surtout, à propos de cette vertu qu'il faut se rappeler les paroles du Sauveur : *Veillez... l'esprit est prompt, la chair est faible... Je le dis à tous, veillez* (1).

II. — INDIQUONS LA CONDUITE A TENIR.

1. Veillez sur votre esprit. Prenez garde à toutes les pensées, imaginations, souvenirs, qui pourraient ouvrir la porte à l'ennemi. Une étincelle peut devenir un vaste incendie. Etouffez-la sur-le-champ. Est-ce assez de tourner son esprit ailleurs ? Oui, parfois. Mais le mieux, c'est une prière courte, vive, confiante, comme celles-ci : *Mon Dieu, venez à mon secours... Marie, ma bonne Mère, aidez-moi... Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de moi*. Quand on a prié, on peut croire justement qu'on n'a pas consenti au mal.

2. Veillez sur votre cœur, sur ses affections trop sensibles, même surnaturelles. L'ennemi se glisse sous les feuilles et les fleurs des meilleures choses. *Plusieurs commencent par l'esprit et finissent par la chair*, comme saint Paul l'écrit aux Galates (2). On voit rarement s'arrêter, sur les pentes du mal, la jeune fille dont le cœur est séduit.

3. Veillez aussi sur votre volonté. Les dangers sont moindres, mais réels. On légitime si facilement ce que l'on veut ! Une jeune fille, attachée à sa volonté, va, d'elle-même, aux abîmes, malgré les avertissements les plus pressants.

4. Veillez sur vos yeux. Les autres sens sont les fenêtres de l'âme, dit saint Augustin, mais les yeux en

(1) S. Matthieu, xxvi, 41.
(2) Ep. aux Galates, iii, 3.

sont les portes. Rappelez-vous la chute de Samson, de David, de Salomon, des deux vieillards de Babylone.

5. Veillez sur le sens du goût, qui est le plus grossier de tous et le plus entraînant à l'impureté.

6. Veillez, avec un soin jaloux, sur le toucher, le plus perfide de tous les sens, et le plus cruel ennemi de la pureté. Prenez garde aux familiarités, même innocentes. On ne joue pas avec le feu.

7. Fuyez l'oisiveté, mère et maîtresse de tous les vices. L'eau croupissante est un réservoir de choses infectes. Celui qui est occupé n'a qu'un démon pour le tenter ; celui qui est oisif en a dix mille, disait-on chez les Pères des déserts. Aussi, saint Jérôme écrivait à son disciple Népotien : Que le démon te trouve toujours occupé.

8. Fuyez les occasions extérieures : compagnies dangereuses, lectures frivoles, romans, danses, conversations légères, tableaux, statues peu modestes. Ne transigez jamais sur ce point.

9. Enfin, recourez souvent à la prière et aux sacrements. On l'a dit assez déjà. Sans la grâce, nous ne pouvons rien et Dieu a établi cette loi de ne la donner, à peu d'exceptions près, qu'à ceux qui le prient.

CVIII.

La continence ou retenue.

I. — APPRENEZ, D'ABORD, A LA CONNAITRE.

1. Ce nom s'emploie souvent pour désigner la tempérance, la chasteté, la pureté. Ainsi, on la confond avec d'autres vertus. Mais, en réalité, elle est une vertu spéciale. D'après saint Thomas, elle apprend à garder une juste réserve, non seulement dans le boire, le manger et les plaisirs des sens, comme la tempé-

rance, dans les satisfactions de la luxure, comme la chasteté et la pureté, mais à le faire en toutes choses, sans exception, surtout dans son extérieur (1).

Par conséquent, c'est savoir contenir ses regards, sa langue, tous les mouvements de son corps. Elle est opposée à l'incontinence qui s'appelle, d'après les différentes parties du corps, peu ou point gouvernées, incontinence des yeux, incontinence du langage, incontinence des mouvements.

2. Elle indique une personne absolument maîtresse d'elle-même, qui a longuement et vaillamment combattu pour parvenir à cette possession.

Grande et admirable chose ! Elle est bien voisine de la perfection.

Mais, hélas ! qu'elle est rare !

3. Elle préserve des fautes nombreuses que fait commettre l'incontinence, peu importe de quel nom on l'appelle. Lorsqu'un attelage a perdu quelqu'un de ses freins, où s'arrête-t-il, où ne va-t-il pas ?

4. Elle est une source de grande paix intérieure, parce qu'on a peu de reproches à se faire. *Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, jamais de m'être tu*, disait un ancien.

5. Elle nous vaut l'estime de tous, les meilleures relations, une heureuse influence sur les autres. Elle nous prépare aux situations élevées, aux importantes missions. Celui qui ne sait pas se gouverner n'est ni digne ni capable de gouverner les autres.

II. — COMMENT LA PRATIQUER ?

1. Avant tout, se convaincre qu'on n'a encore rien fait, tant qu'on n'a pas acquis la possession de soi-même.

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CLV, a. 1.

2. En faire l'objet du travail principal, incessant de toute sa vie. Le jour où l'on se relâche, on commence à perdre de ce que l'on a gagné.

3. Se rappeler toujours la devise *Vince te ipsum. Domine-toi toi-même.* Belle devise qui dit beaucoup.

4. Viser, d'abord, à la continence des regards. Celui qui ne sait pas garder ses yeux est bientôt la proie de l'ennemi.

5. S'efforcer, ensuite, d'acquérir la continence du langage. Elle est difficile et rare. Parler peu et toujours à propos. Saint François de Sales dit admirablement : Peu et bon, peu et bien, peu et doux. Deux moines vont visiter les monastères des déserts pour s'édifier et édifier les autres par leurs récits. Comme, après leur départ, un supérieur en témoigne son peu de satisfaction, on lui en demande la raison : Ils laissent trop la porte ouverte, répond-il. On comprend de quelle porte il veut parler. *(Vie des Pères des Déserts.)*

Qui dira les maux que cause l'incontinence du langage ? Que de larmes, que de sang elle fait couler ! Que de ruines elle amasse !

6. Enfin, s'exercer à se contenir en toutes choses : maintien, démarche, mouvements, gestes, manières d'agir.

Avoir soin de réprimer toute exagération, afin que tout soit réglé et plein de dignité.

Voilà la vraie parure d'une jeune fille bien élevée. Que ce soit toujours la vôtre. Ainsi, vous serez la gloire de vos familles, de vos maîtresses, de notre sainte Religion, l'édification du monde ; ainsi, vous remplirez sûrement les desseins de Dieu sur vous.

CIX.

La douceur.

I. — EXPOSONS CE QUE VOUS EN DEVEZ SAVOIR.

1. Elle ne consiste pas à fuir absolument la colère, sentiment que Dieu nous a donné pour nous aider à éviter le mal, mais à la modérer, à la diriger, c'est-à-dire à la contenir dans les justes limites où elle doit se renfermer. Il faut savoir quelquefois se mettre en colère et c'est aussi bien une faute de ne pas le faire, quand on le doit, que de le faire, quand on ne le doit pas. La colère n'est une faute que quand elle a lieu sans motif, ou qu'elle va au delà des bornes de la raison (1). On comprend ses deux écueils : par défaut, c'est la molle complaisance à l'égard du mal ; par excès, la colère inopportune ou exagérée. L'une et l'autre sont également à fuir.

2. Pas de vertu que Notre Seigneur et les saints nous aient recommandée avec plus d'insistance.

Notre Seigneur se donne lui-même comme le modèle de notre douceur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (2). Isaïe en avait dit : *Il ne criera pas, ne disputera pas* (3). A Nazareth, les enfants disaient de lui : Allons à la suavité. Dans sa vie publique, il accueille les pécheurs, console les affligés, guérit les malades. Dans sa Passion, pas une parole désobligeante. *Jésus se taisait*, dit l'Evangile (4).

L'humble douceur, dit saint François de Sales, est la vertu des vertus, que Notre Seigneur nous a tant recommandée ; c'est pourquoi il faut la pratiquer tou-

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CLVIII, a. 1 et 2.
(2) S. Matthieu, XI, 29.
(3) Isaïe, XLII, 2.
(4) S. Matthieu, XXVI, 63.

jours et partout. Elle fut sa vertu favorite et, à force de luttes, il parvint à la pratiquer si bien que plusieurs la croyaient naturelle en lui. Il n'en était rien, puisque, de son propre aveu, il était né bouillant.

3. Rien n'égale la beauté qu'elle confère à une jeune fille, pas même les plus riches atours, qui ne sont que misérables oripeaux.

4. Elle lui vaut la plus puissante et la plus salutaire influence, au dehors comme dans la famille. Rien ne lui reste ; elle obtient tout ce qu'elle veut.

5. Aucune vertu ne reçoit des atteintes plus faciles et plus fréquentes. Qui n'a, sur ce point, de nombreux reproches à se faire?

6. Elle demande de longs et généreux efforts. Il en faut faire jusque dans la vieillesse la plus avancée. On voit des jeunes filles, douces et aimables dans leur enfance comme dans leur jeunesse, devenir, au soir de leur vie, difficiles, acariâtres, des plus promptes à la colère.

II. — INDIQUONS SA PRATIQUE.

1. Avant tout, concevez-en une grande estime. Désirez-la vivement. Demandez-la fréquemment à Notre Seigneur, par cette petite prière : *Jésus, doux et humble de cœur, faites que mon cœur devienne semblable à votre Cœur.*

2. Multipliez vos efforts pour l'acquérir. Reprochez-vous les moindres écarts et réparez-les par un redoublement de prévenance et de bonté.

3. Ne transigez jamais, sous prétexte de douceur, ni avec le mal, ni avec les apparences du mal, ni avec les occasions mauvaises. S'il faut être habituellement agneau, il faut, parfois, savoir être lion.

4. Pratiquez-la de toute manière : bon visage, ai-

mables paroles, services rendus de la meilleure grâce, prompt oubli des torts.

5. Embrassez tout le monde dans sa pratique : les petits, les pauvres, les déshérités de la nature, les malades, les pécheurs, ceux qui ont mauvais caractère. Pas d'exception.

6. Pratiquez-la envers les animaux, les objets, les saisons, les intempéries, les accidents.

7. Enfin, pratiquez-la envers vous-mêmes. Ne vous irritez pas contre vos défauts, vos fautes, vos rechutes, ce qui serait marque d'orgueil, mais reprenez-vous avec bonté. Dites avec saint François de Sales : Allons, mon petit cœur, nous voilà tombés ; mais ayons confiance, avec la grâce de Dieu, nous nous relèverons. Dites avec sainte Catherine de Gênes : Mon Dieu, voilà encore un fruit de mon jardin, donnez-moi votre grâce et je ferai mieux

CX.

La clémence.

I. — NOTIONS.

1. C'est une vertu qui nous dispose à pardonner au prochain ses offenses, ses torts à notre égard, à fermer les yeux sur ses défauts et à les supporter, autant que la raison le permet.

On comprend que, comme les autres vertus, elle se trouve dans un juste milieu, par conséquent à égale distance de l'excessive sévérité, qui ne sait pas pardonner, et de la molle complaisance, qui laisse tout impuni.

2. Elle ne connaît d'autres limites que la juste raison, par conséquent elle s'étend à tous les torts comme à toutes les personnes.

3. Sa pratique appartient à tous ceux qui ont été offensés, mais particulièrement aux supérieurs.

Elle appartient donc, avant tout autre, à Dieu, Maître suprême, qui l'étend à toutes ses créatures, à tous les pécheurs sans exception. L'Eglise, en l'invoquant, l'appelle *Dieu très clément*, *Dieu patient et miséricordieux*, *Père des miséricordes.*

Elle appartient aussi à Marie que Dieu a faite Reine du ciel et de la terre. L'Eglise la nomme *Vierge clémente*, *Mère de miséricorde.*

Elle appartient au père et à la mère de famille. Puisqu'ils partagent la paternité de Dieu, il est juste qu'ils en aient aussi la clémence.

Elle appartient aux rois, aux princes, aux chefs de gouvernement, à tous les supérieurs, parce que, eux aussi, sont, en quelque façon, les pères de leurs inférieurs.

Elle appartient, par extension, à tous ceux qui ont été offensés, à l'égard de ceux qui leur ont manqué et, par là, sont devenus leurs inférieurs, et même à ceux qui, n'ayant rien à pardonner personnellement, veulent se faire intermédiaires de paix.

4. On comprend, après ce qui vient d'être dit, la grandeur de cette vertu. Elle est toute paternelle, royale, divine. La pratiquer, ce n'est donc pas s'abaisser, mais s'élever au niveau de ce qu'il y a de plus grand sur la terre et dans le ciel.

Elle gagne le cœur de Dieu, puisqu'il reconnaît, dans sa créature, l'une de ses plus belles perfections.

Elle gagne le cœur des hommes, surtout de ceux à qui l'on fait miséricorde. Le poète fait dire à Auguste ces paroles à l'adresse de Cinna qui a résolu sa mort: Soyons amis, Cinna! Ils le furent, en effet, après la clémence du prince.

Elle est le gage d'une mort pleine de douceur. Comment ne pas avoir confiance en la miséricorde divine,

quand on a su faire miséricorde ? Du reste, Notre Seigneur a dit : Pardonnez et il vous sera pardonné (1).

5. Motifs particuliers à la jeune fille.

Elle est appelée par Dieu à être dans la famille, au dehors même, un rayon de paix. Dieu lui a tout donné pour cela.

Elle ne peut goûter de bonheur qu'à ce prix. Sans cela, encore, elle manquerait de salutaire influence.

Ajoutons que ce n'est pas assez pour elle de pratiquer la clémence, il lui faut, de plus, s'appliquer à la faire pratiquer par les autres. Belle et admirable mission que celle d'une messagère de paix !

Puissiez-vous en comprendre la beauté et la mettre en honneur, dans votre famille et dans votre paroisse !

II. — CONDUITE A TENIR PAR RAPPORT A CETTE VERTU.

1. Regardez souvent le rôle de Jésus-Christ dans le monde, rôle d'intervention pacifique entre son Père et les hommes coupables. La Crèche, le Calvaire, l'Eucharistie, voilà les théâtres de la pacification universelle. Quel modèle à étudier, à imiter !

2. Regardez aussi Marie, toujours occupée à s'interposer entre Dieu et les hommes. Quel exemple encore pour vous !

3. Rappelez-vous cette parole de l'Ecriture à l'éloge de la Femme forte : *La loi de la clémence est sur ses lèvres* (2). Bel encouragement ! Puissiez-vous mériter qu'on tienne de vous le même langage !

4. Plaidez la cause de ceux qui ont manqué ou qui ont offensé le prochain.

5. Ayez à cœur de vous faire, par la prière, les pacificatrices du ménage, de votre famille, de votre paroisse, de votre patrie, du monde entier.

(1) S. Luc, VI, 37.
(2) Proverbes, XXXI, 26.

6. A la prière ajoutez les œuvres expiatrices. Faites-vous victimes volontaires pour les autres ; offrez pour eux vos travaux, vos souffrances, vos bonnes œuvres, vos pénitences.

Quelle moisson de gloire vous vous préparerez pour le ciel !

CXI.

La modestie.

I. — DISONS CE QU'ELLE EST.

En général, comme son nom l'indique, c'est une vertu qui consiste à mettre une mesure en toutes choses.

Il y a une modestie intérieure, qui consiste à nous tenir à notre rang devant Dieu ; on l'appelle humilité. Il y a une modestie extérieure qui nous fait composer tous les dehors de notre vie selon les règles de la bienséance, règles, ou communes à tous, ou particulières, selon les personnes, l'âge, les lieux, les situations. Autre doit être la modestie d'une religieuse, autre celle d'une personne vivant dans le monde ; autre la modestie d'une jeune fille, autre celle d'une personne déjà avancée en âge.

Comme on l'entend communément, la modestie est une vertu qui règle les différents mouvements du corps (1). On la nomme modestie des regards, du langage, du manger et du boire, du rire, du geste, du maintien, de la démarche, selon les parties du corps ou les actes qu'elle dirige.

La modestie, la vraie, doit être complète. Aussi, une jeune fille ne peut se croire modeste, s'il lui manque quelqu'un de ces caractères. Ne l'oubliez pas.

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CLXVII. a. 1

II. — QUE FAUT-IL EN PENSER ?

1. Elle est, pour la jeune fille qui la possède, une sorte de manteau royal. C'est une portion de Dieu, dit saint Ambroise. L'Ecriture dit de Judith, parée de ses ornements, avant de partir pour le camp d'Holopherne : *Dieu lui donna aussi une grande beauté*(1). C'était l'éclat de la modestie, éclat supérieur à toutes les beautés, à toutes les parures de la terre.

2. Elle suppose beaucoup d'autres vertus et elle est à toutes d'un grand secours, pour les perfectionner, les conserver.

3. Elle est le signe de la vie intérieure. Il faut de fréquents retours sur soi-même, de longs efforts pour l'acquérir.

4. Elle a été la vertu favorite de Notre Seigneur, de la sainte Vierge, de tous les saints, sans exception. On parlait encore de la modestie du Sauveur, longtemps après son Ascension. Saint Paul prie les Corinthiens, *par la modestie de Jésus-Christ*, de suivre ses recommandations (2). La sainte Vierge était si modeste, dit saint Denis, que tous l'auraient prise pour un Dieu incarné, comme son Fils, si la foi ne leur eût pas enseigné le contraire. Saint Ignace, martyr, dit qu'on venait, de tous côtés, la voir, pour contempler ce prodige de sainteté. Quant aux saints, pas un seul qui ne l'ait pratiquée. Les condisciples de saint Jean Berchmans l'avaient surnommé le Père Modeste. Sainte Colette, vierge, était si modeste que plusieurs en versaient des larmes d'admiration.

5. Elle préserve d'une foule de fautes, surtout de l'impureté.

6. Elle procure les plus précieux avantages : la paix

(1) Judith, x, 4.
(2) 2e Ep. aux Corinthiens, x, 1.

intérieure, l'estime et la bienveillance de ceux qui en sont témoins.

7. Les moyens de l'acquérir sont : le souvenir de la présence de Dieu et des exemples de Jésus-Christ, l'oraison bien faite, la prière fréquente, des efforts constants.

III. — TABLEAU PRATIQUE DE CETTE VERTU.

1. Tenir la tête droite, plutôt un peu penchée en avant ; ne pas l'agiter de côté et d'autre.

2. Avoir les yeux généralement baissés, réfléchis, bienveillants, par conséquent non égarés, non curieux, non tristes ou colères.

3. Avoir le front serein, non ridé ou soucieux, à la façon des personnes inquiètes, impérieuses ou menaçantes.

4. N'avoir la bouche ni pincée ni trop ouverte.

5. Dans la conversation n'être ni taciturne ni prolixe, comme ceux qui ne donnent à personne la possibilité de mettre un mot. Ne parler ni trop vite, ni trop lentement ; ni trop bas, ni trop haut.

6. Avoir une démarche sans affectation, comme sans laisser-aller, mais mesurée, grave, bienséante ; c'est la recommandation de saint Ambroise.

7. Eviter, en s'asseyant, toute posture molle, nonchalante, malséante, comme d'écarter ou de croiser les jambes, d'étendre les bras.

8. Eviter de rire aux éclats, ce qui est toujours peu digne pour une jeune fille.

9. Se tenir convenablement à table, ne manger ni trop avidement ni trop lentement.

10. Enfin, avoir soin que tous les mouvements des bras, des mains, des pieds, des jambes, soient dignes et de bonne édification pour tous.

CXII.

La décence.

I. — EXPLIQUONS-LA.

C'est une vertu qui règle particulièrement l'ornement du corps (vêtements, coiffure, cheveux), l'ameublement de nos maisons et le service de notre table.

Elle se tient à égale distance de deux excès : la négligence et la recherche. Tous deux sont également à fuir, également funestes.

Oui, funeste la négligence dans la tenue du corps; outre qu'elle indique une âme sans vigilance, sans possession de soi-même, elle est une source de tentations impures, aussi bien que la recherche qu'on appelle vanité et que nous étudierons prochainement.

Quant à la négligence de l'ameublement et du service de la table, elle indique un manque d'ordre, qui ne peut que rejaillir sur l'intérieur et compromettre les intérêts matériels, ainsi que le bonheur de la famille.

Oui, funeste la recherche dans l'ornement du corps, c'est-à-dire, dans la coiffure, dans la chevelure. C'est ce que l'on appelle vanité, coquetterie, mondanité. Rien de plus commun chez les femmes, qui ne savent pas assez garder le juste milieu, mais vont tantôt à un excès, tantôt à un autre.

Il y a là une source de dangers pour elles-mêmes et pour les autres. Que de foudres il faudrait lancer sur ces excès, sur cette vanité des femmes, sur ces vêtements qui descendent trop bas et ne montent pas assez haut, excès qui sont la source de ruines, de désordres, de jalousies secrètes, de tentations, de chutes lamentables, que Dieu révèlera à son tribunal. Pasteurs et confesseurs, que faites-vous donc, en pré-

sence de ce paganisme romain, qui renaît autour de vous ?

On a beau invoquer les usages, les mœurs de l'époque et de la société. Que fait-on des enseignements de l'Evangile nous montrant toujours la voie étroite qui mène au ciel, la porte resserrée qui en donne l'accès? Que fait-on des recommandations si fortes de saint Pierre et de saint Paul, celui-ci disant à tous : *Que votre modestie soit connue de tout le monde* (1), le premier enjoignant aux femmes d'éviter les cheveux frisés, annelés, crépelés ? (S. François de Sales.)

Funeste également la recherche de l'ameublement et de la table. Où conduit cet amour du luxe, des somptueux appartements, des raffinements culinaires? Regardez et voyez l'appauvrissement qui s'avance vers notre société, comme un torrent vengeur, l'amollissement des caractères, l'énervement des santés, la foi qui s'en va et, avec elle, la vie chrétienne. Que de fruits amers cela nous présage pour un avenir prochain !

II. — COMMENT LA PRATIQUER?

1. Pour la tenue du corps, habillement, coiffure, chevelure, soyez à égale distance de la négligence et de l'affectation. Point de la plus haute importance. Rappelez-vous souvent le langage des deux colonnes de l'Eglise.

2. Dans l'ameublement, vous pouvez suivre votre rang. Cependant, un chrétien ne doit pas oublier qu'il est enfant de la Croix. Par conséquent, la simplicité doit compter parmi les ornements de sa maison.

3. En ce qui regarde la table, redoutez le châtiment du mauvais riche qui passe d'un somptueux festin

(1) Ep. aux Philippiens, IV, 5.

aux supplices de l'enfer. Quel contraste! Evitez la somptuosité. Toutefois, il est permis de suivre sa condition, mais il faut savoir y appeler la mortification et la charité qui réclame la part des pauvres. Ce que que l'on donne de ses retranchements est des plus agréables à Dieu.

CXIII.

Vanité dans la parure.

I. — JUGEMENT QU'IL EN FAUT PORTER.

1. C'est le propre des femmes. Elle est dans leur nature et elles se la communiquent les unes aux autres. Les mères promettent des parures à leurs filles, pour apaiser leurs larmes et stimuler leur bonne volonté. Entre elles, les femmes n'ont guère d'autres sujets de conversation que la vanité et la critique du prochain.

L'histoire nous montre cette tendance, dès l'origine du monde et le long des siècles.

2. C'est la plus sotte des vanités. De là son nom même. D'abord, notre parure ne peut rien ajouter à nos qualités, à notre science, à notre sagesse, à nos vertus, à nos mérites.

Puis, n'est-ce pas démence de prendre plaisir à ce qui doit être pour nous un sujet de honte? Nos vêtements ne remontent-ils pas à notre déchéance originelle? N'en sont-ils pas les signes authentiques? Que penserions-nous donc d'un galérien qui ferait étalage des marques de sa dégradation sociale ; d'un malade, d'un blessé qui paraîtraient se complaire, celui-ci dans ses béquilles, celui-là dans ses cataplasmes? On les prendrait en pitié.

3. C'est, pour les femmes, une source de fautes

sans nombre : orgueil, jalousie, mépris du prochain, médisances, injustices, colères, querelles domestiques, dureté pour les pauvres, enfin, fautes impures, qui en sont comme la conséquence naturelle. On ne peut flatter son corps, sans provoquer ses révoltes. On ne peut en faire une idole sans lui brûler quelque encens.

4. C'est même une source de fautes pour les autres : pensées, désirs, regards, affections coupables. Aussi le Saint Esprit dit : *Détournez vos yeux d'une femme mise avec élégance* (1).

Combien seront dans l'étonnement quand, à son jugement, Dieu leur dévoilera les fautes dont elles auront été la cause par leur vanité !

5. Les saints ont toujours tonné contre la vanité des femmes. Saint Pierre dit : *Elles ne doivent point se parer au dehors par l'art de leur chevelure, par des ornements d'or ni par la beauté de leur vêtement, mais qu'elles embellissent, au contraire, l'homme invisible dans leur cœur, par la pureté incorruptible d'une âme pleine de douceur et de paix, ce qui est un magnifique ornement aux yeux de Dieu* (2).

Saint Paul dit à son tour : *Que les femmes soient vêtues comme l'humilité le demande, qu'elles se parent de modestie et de chasteté, et non pas avec des cheveux frisés, ni avec des ornements d'or, ni avec des perlés ou des habits somptueux* (3).

Tertullien dit aussi : La pureté chrétienne évite, non seulement ce qui est mal en soi, mais ce qui peut être pour autrui l'occasion du mal ; apprenez donc que vous devez repousser loin de vous toute recherche

(1) Ecclésiastique, IX, 8.
(2) 1re Ep. de S. Pierre, III, 3 et 4.
(3) 1re Ep. à Timothée, II, 9.

de parure, tout ajustement étudié, propre à relever vos agréments naturels, et que vous devez travailler à en affaiblir la dangereuse impression, par la fuite de tout ornement.

Vous voulez paraître magnifiques dans vos habits et dans vos coiffures, dit saint Cyprien ; vous vous attirez les regards d'une jeunesse ardente et licencieuse ; vous êtes, pour ces cœurs imprudents, le glaive qui les perce et le poison qui les tue.

Saint Jean Chrysostome tient le même langage et il ajoute que ces vains ornements ne servent qu'à enlaidir et à rendre ridicules celles qui les recherchent, que c'est une invention du démon pour perdre les âmes.

II. — CONDUITE PRATIQUE DE LA JEUNE FILLE CHRÉTIENNE.

1. Se vêtir toujours avec décence et simplicité; *avec décence*, puisque la négligence est aussi dangereuse que la recherche; il la faut surtout à l'église ; *avec simplicité*, comme il convient à une chrétienne, disciple d'un Dieu crucifié. De plus, n'a-t-elle pas renoncé aux pompes du démon ? Enfin, n'a-t-elle pas bien des fautes à se reprocher et, par conséquent, ne doit-elle pas, en quelque façon, porter les livrées de la pénitence? Il y a des confréries de pénitents, des tiers-ordres, où c'est un point de règle de se vêtir simplement.

2. Eviter les dettes pour habillements.

3. Ne prendre exemple que sur les plus modestes.

4. S'examiner, de temps en temps, sur ce sujet, et cela sans faiblesse.

5. Faire quelques sacrifices et les employer en aumônes.

III. — FUTILITÉ DES EXCUSES QU'ON ALLÈGUE.

1. Il faut bien que je sois comme les autres.

Mauvaise raison. Jésus-Christ n'a pas dit : Je suis la mode, mais la voie, la vérité et la vie (1). Si les autres allaient se noyer, vous les suivriez !

2. Je suis aussi bonne qu'une telle.

Orgueil ! Vous ne voulez être inférieure à personne.

3. On se moquerait de moi...

Etes-vous bien sûre ? Vous moquez-vous des personnes simples ?

4. Je ne trouverais pas à m'établir.

Ah ! voilà la vraie raison. Où est votre confiance en la Providence ? Puis, ne savez-vous pas que les mondaines sont les plus délaissées ; elles coûteraient trop cher à entretenir.

5. Il faut que j'en passe par les volontés de mes ouvrières. Mensonge ! Elles sont les premières à se plaindre de vos exigences.

6. Et mon rang à garder ! Peut-être n'êtes-vous pas trop recherchée pour une reine, disait saint Eloi à la reine Bathilde, mais vous l'êtes trop pour une chrétienne.

CXIV.

L'humilité.

I. — DÉFINITION ET DIVISION DE CETTE VERTU.

Elle est ainsi nommée, d'après S. Thomas, *parce qu'elle implique, dans son essence, un abaissement digne d'éloges... le mépris de soi-même*(2). — Selon saint Bernard, c'est une vertu par laquelle

(1) S. Jean, XIV, 6.
(2) S. Thomas, 2. 2. q. CLXI. a. 2.

chacun devient méprisable à ses propres yeux, d'après la connaissance très véritable qu'il a de lui-même. Il la résume en deux mots : *l'humilité, c'est la vérité.*

La connaissance de soi-même, voilà le point de départ de l'humilité, le mépris de soi-même en est le terme. La connaissance de Dieu en est une autre source, par la raison que si nous connaissons Dieu, nous nous mépriserons nous-mêmes. Qui êtes-vous, ô mon Dieu, et qui suis-je? dirons-nous avec saint François d'Assise.

Il y a l'*humilité d'esprit*, qui est le mépris de soi-même, et l'*humilité de cœur*, qui est l'acceptation des mépris et des humiliations, l'insensibilité à la louange. La première est peu de chose sans la seconde.

II. — COMMENT LA QUALIFIER?

1. Marque d'un grand esprit et d'un grand cœur. *Si vous savez distinguer ce qui est précieux de ce qui ne l'est pas*, dit Dieu par Jérémie, *vous serez comme ma bouche* (1).

Le cœur le plus grand, c'est celui qui s'oublie.

2. Sceau des vertus réelles. Une vertu sans humilité ressemble à une poutre creuse qui s'écrase au premier choc.

3. Reine des vertus. Saint Augustin disait : Si vous me demandez quelle est la première des vertus, je vous répondrai : c'est l'humilité. Si vous me le demandez dix fois, cent fois, je répondrai toujours : c'est l'humilité.

Pourquoi donc? C'est à cause de sa nécessité pour le soutien des autres vertus. Est-ce que la ruine de cette vertu n'a pas fait de Lucifer un Satan?

(1) Jérémie, xv, 19

4. Vertu favorite de Dieu, *qui ne sait rien refuser aux humbles*, dit saint Jacques (1).

5. Vertu de tous les saints, sans exception. Pas un saint qui n'ait été humble. Saint Vincent de Paul en fait l'objet de ses efforts de chaque jour pendant plus de vingt ans.

6. Signe de prédestination. Tous les humbles seront sauvés, quelle qu'ait été leur vie précédente. C'est de foi et enseigné par Jésus-Christ même. *Quiconque s'humilie sera exalté* (2).

III. — MOTIFS DE LA PRATIQUER.

1. *Notre être*, mélange de grandeur et de bassesse, de force et de faiblesse, de qualités et de défauts, de vertus et de fautes.

2. *Nos péchés*, soit commis réellement, soit possibles. Qui est sans péché? Pour l'avenir, pouvons-nous répondre de nous? Pas un péché qu'un homme a commis et qu'un autre ne soit capable de commettre, dit saint Augustin. Combien qui, après avoir admirablement commencé, ont fini déplorablement! Ne ferons-nous pas de même?

3. *Nos bonnes œuvres si rares et si pauvres.* Avons-nous fait dans notre vie une seule action vraiment bonne? Que d'imperfections en toutes?

4. *Les exemples d'humilité de Jésus-Christ et des saints.* Ceux-ci ont été humbles à la suite de leur divin Maître et nous, qui leur ressemblons si peu, nous serions orgueilleux! Si nous ne sommes pas humbles, nous ne serons ni les imitateurs des saints, ni les copies de Jésus-Christ et nous nous perdrons. *Celui qui s'élève sera abaissé*, a dit le Sauveur, et il a ajouté : *Si vous ne devenez semblables*

(1) S. Jacques, IV, 6.
(2) S. Luc, XIV, 11.

à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux (1).

IV. — SES AVANTAGES.

1. Elle obtient tout de Dieu ; elle rend les démons impuissants. Faites un acte d'humilité, et Satan ne pourra rien contre vous. Quand il vient chercher une âme pour la conduire en enfer, si elle savait faire un acte d'humilité, elle lui échapperait aussitôt.

2. Elle est la vie, le lustre, le soutien de toutes les autres vertus. Tout bien accompagné d'humilité monte devant Dieu comme un encens d'agréable odeur.

3. Elle supplée à tout, répare tout. Ravaudeuse admirable, elle raccommode toutes les déchirures de l'âme et cela si habilement qu'on n'y voit plus, et même, ce qui a été repris est souvent plus beau qu'auparavant. Saint Paul le Simple voit dans le ciel un magnifique trône préparé pour un élu et on lui dit que c'est our Thaïs la pécheresse. Notre Seigneur montre à sainte Marguerite de Cortone un trône glorieux préparé à son humilité parmi les séraphins du ciel.

4. Elle est une source de paix, d'estime, d'influence salutaire. On ne quitte jamais un humble sans se sentir disposé à devenir meilleur.

Estimez donc grandement l'humilité et commencez, dès ce moment même, à vous humilier aux yeux de Dieu et à vos propres yeux. Ce sera le point de départ.

(1) S. Matthieu, XVIII, 3.

CXV.

Moyens d'acquérir, de conserver, d'accroître l'humilité.

I. — EXPOSÉ DE CES MOYENS.

1. Méditer, de temps en temps, sur cette vertu fondamentale, se bien convaincre de son excellence, de ses avantages, de sa nécessité, des motifs que nous avons d'être humbles, motifs qu'on ne peut avoir trop présents à l'esprit.

2. Se rappeler souvent les exemples d'humilité que Notre Seigneur nous a donnés dans son Incarnation, dans sa naissance, dans sa vie cachée, dans sa Passion, dans sa vie eucharistique. Finir invariablement par cette réflexion : Quoi ! mon Jésus s'abaisse, s'anéantit, pour ainsi dire, et moi, qui ne suis que cendre et poussière, je m'enorgueillirais ! Non, non ; je veux m'humilier comme lui.

3. Demander sans cesse à Dieu cette vertu ; dire avec saint Augustin : Faites que je m'humilie, ô mon Dieu ; dire aussi : *Jésus, doux et humble de cœur, faites que mon cœur devienne semblable à votre cœur !*

4. Prendre pour devise cette maxime si chrétienne de l'auteur de l'Imitation : Aimez d'être ignoré et regardé pour rien.

5. Ne tenir aucun compte des louanges, à plus forte raison, ne pas les rechercher ; encore moins les mendier. Rien de plus faux, puisque beaucoup parlent contre leur pensée. Rien de plus égoïste, puisque c'est l'intérêt et non la justice qui les inspire. Rien de plus changeant, puisque l'*hosanna* des Rameaux est voisin du *tolle* du Vendredi-Saint. Rien

de plus dangereux, les louanges faisant souvent tourner la tête et perdre l'équilibre.

6. S'appliquer aux œuvres extérieures d'humilité. Comme on devient forgeron en forgeant, de même on devient humble en pratiquant les œuvres d'humilité. Je veux vous apprendre trois exercices d'humilité, disait la sainte Vierge à un bon religieux : C'est de vous humilier en trois choses : le vêtement, la nourriture et l'emploi. Manger les aliments les moins délicats, prenez toujours les vêtements les plus grossiers et recherchez les emplois les plus bas.

Voilà d'excellents conseils auxquels il faut revenir souvent.

7. Se rappeler les exemples des saints si profondément humbles : saint Bonaventure occupé à laver la vaisselle de son couvent, quand un envoyé du pape vient lui apporter la barrette de cardinal ; le pieux et savant cardinal Baronius, souvent occupé à la cuisine de son monastère, se présentant en tablier, quand on venait le consulter pour quelque question scientifique et plaisantant, au besoin, sur ses fonctions, puisqu'il avait écrit, de sa propre main, sur la cheminée de la cuisine : César Baronius, cuisinier à perpétuité. Madame Louise, fille de Louis XV, carmélite, ne rougissait pas de laver la vaisselle de son couvent, comme la dernière des religieuses. Que de jeunes filles, de noble origine, sont occupées dans les communautés religieuses aux fonctions les plus basses ! Pour elles, c'est un honneur et une bonne fortune dont elles se garderaient bien de manquer l'occasion.

8. Eviter, dans les conversations, ce qui peut attirer l'estime et la louange.

Eviter, pareillement, ce qu'on appelle l'humilité à crochets, qui fait que l'on dit du mal de soi, afin que les autres en disent du bien.

II. — QUELQUES CONSEILS PRATIQUES.

1. Revenez, sans cesse, sur la vertu d'humilité. Qu'elle soit votre vertu favorite, l'objet constant de vos examens.

2. Demandez-la, pour ainsi dire, au point de fatiguer Dieu.

3. Fuyez les louanges; contentez-vous des encouragements discrets et sincères de vos parents et de vos supérieurs. Saint François de Sales, enfant, était heureux, quand il pouvait se dire : Le bon Dieu et maman sont contents de moi. Cela lui suffisait.

4. Appliquez-vous à la pratique de l'humilité dans le vêtement, la nourriture et les fonctions de la vie de famille. Que les plus basses soient vos préférées Ne soyez jamais de ces jeunes filles délicates, difficiles, exigeantes, qui souffriraient volontiers que tous, leurs parents mêmes, fussent à leurs ordres, prêts à faire leurs moindres caprices. Fi donc! Loin de vous ces airs de grandes dames qui veulent toujours qu'on les serve. Que votre devise soit celle du Sauveur : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir* (1).

5. Fuyez l'humilité à crochets. Ne dites pas de mal de vous. On ne vous croirait pas. Le mieux est de ne parler de soi ni en bien ni en mal.

CXVI.

La studiosité ou sage amour de l'étude.

I. — NOTION.

Cette vertu consiste à régler l'étude des connaissances intellectuelles, à la tenir dans un juste milieu,

(1) S. Matthieu, xx, 28.

par conséquent aussi éloignée du dégoût, de la paresse, que de la recherche désordonnée ou exagérée de la science.

Examinons-la, soit dans les jours de la jeunesse, soit après le temps des études. Nous finirons par quelques conseils pratiques.

II. — DURANT LE TEMPS DE LA JEUNESSE.

1. C'est l'estime de la science vraie et proportionnée aux besoins d'une jeune fille. Expliquons-nous.

Estime de la science. Flambeau et ornement de l'esprit, remède à l'ennui, charme de la conversation qu'elle rend noble, intéressante, utile, source d'influence puissante et salutaire, sceau de ressemblance divine, voilà, en résumé, ce que l'on peut dire à sa gloire.

Estime de la vraie science. Il y a la science du vrai, du beau, de l'honnête, et la science du faux, du hideux, du honteux. Cette dernière flatte les passions mauvaises et ne mérite que le mépris.

Estime de la science proportionnée aux besoins d'une jeune fille, c'est-à-dire qui puisse l'aider à paraître honorablement dans le monde et à y remplir le rôle que la Providence lui réserve. La femme savante, celle qui possède une science mal appropriée à sa mission, est souvent la peste des familles et de la société.

2. C'est *l'estime, la docilité, la reconnaissance* à l'égard de ses maîtres et de ses maîtresses. Méditez bien ces trois mots. La jeune fille qui n'a pas tout cela n'est guère propre à faire de bonnes études.

3. C'est l'amour de l'étude et l'application soutenue à toutes les parties du programme scolaire. Par conséquent, jamais de dégoût, pas de caprices dans l'application, pas d'interruptions, pas de préférences

données à telle matière au détriment des autres.

4. C'est un courage que rien n'abat : ni l'aridité de certaines sciences, ni la rébellion de quelque faculté, ni la rudesse ou l'apparente indifférence des maîtres, ni les succès trop éclatants de quelques compagnes, ni les insuccès personnels. Pourvu qu'on parvienne au but, cela doit suffire.

5. C'est joindre à l'étude des vues surnaturelles et un recours fréquent à Dieu par la prière. C'est lui rapporter aussi tous ses succès, comme à la source même de toute science.

III. — APRÈS LE TEMPS DES ÉTUDES.

1. Estimer toujours la science et l'étude. En faire mépris est une ingratitude, une honte. Est-ce que nous ne sommes pas, comme êtres intelligents, appelés à vivre tout particulièrement par la pensée? Est-ce que nous n'emploierons pas l'éternité tout entière à étudier les merveilles de Dieu? Et nous passerions cette vie dans l'assujettissement à la matière!

2. Aimer à se rappeler ce qui a été appris dans la jeunesse. Il y a toujours profit. Outre que l'on fait revivre le printemps de sa vie, on découvre, sans cesse, des aperçus nouveaux.

3. Se composer une petite bibliothèque, sagement choisie, sûrement utile.

4. Faire, de temps en temps, le dimanche surtout, quelques bonnes lectures. Les plus fortifiantes sont toujours les meilleures.

IV. — CONSEILS PRATIQUES.

1. Estimez, aimez, cultivez, toute votre vie, la science, la bonne science; la vraie science, mais surtout celle qui fait bien vivre et parvenir au ciel.

2. Composez ainsi votre petite bibliothèque :

Catéchisme expliqué, — Evangile commenté, — Vies des saints, — Imitation de Jésus-Christ, — quelques livres de piété, — Histoire sainte toujours si pleine de charmes, — courte histoire de l'Eglise, pour vous rappeler ses œuvres, ses luttes, ses triomphes, ses grands personnages, — une histoire de France, faite dans un esprit chrétien. L'histoire de notre pays est si étroitement liée à celle de l'Eglise, la France a rendu tant de services à la Religion, elle a enfanté tant de saints, donné au monde tant de grands personnages ! Dieu ne l'a-t-il pas faite son soldat pour la défense de sa cause?

Ajoutez à tout cela quelques livres de littérature et de sciences naturelles, au moins ceux que vous aviez sur les bancs, vos livres de prix qui vous rappelleront vos succès passés.

3. Que penser des romans? N'en lisez jamais, pas même les bons, faits pourtant dans un louable motif, comme les médicaments sont faits pour les malades. Mieux vaut aller chez le boulanger que chez le pharmacien. Qu'on donne de bons romans à ceux qui en ont lu de mauvais ou pour détourner de ceux-ci; soit. Mais, pour vous, mieux vaut n'en lire aucun. Cela déroute l'imagination, fausse le goût, affadit le cœur, sans compter les autres inconvénients. La vie est si courte et il y a tant de bonnes choses à lire!

4. Et les journaux ? Lisez-en de bons si vous en avez le temps et la facilité, mais avec réserve. Ne vous y attardez guère et passez la plupart des feuilletons ainsi que beaucoup de faits-divers, toujours les mêmes.

CXVII.

L'eutrapélie ou usage modéré du jeu.

I. — PRINCIPES.

1. C'est une vertu qui apporte le plus sage tempérament dans les jeux, qui en fixe le choix, le temps, la mesure, le bon usage, et aussi la conduite à tenir, soit à l'égard de soi-même, soit à l'égard de ceux avec qui l'on joue.

2. Le jeu est nécessaire, surtout dans le jeune âge, pour la conservation de la vie, dit saint Thomas (1). On le comprend aisément, puisqu'il détend l'esprit, repose le corps, et, par conséquent, aide à réparer les forces de l'un et de l'autre.

3. Toutefois, il faut, d'abord, le bien choisir, chercher, avant tout, ceux qui sont innocents, puis ceux qui reposent et exercent, le mieux, le corps et l'esprit ; ensuite, ceux qui coûtent le moins ; ceux qui sont le mieux en harmonie avec le sexe, l'âge, l'époque de l'année.

4. Il faut y mettre une sage mesure ; ni trop, ni trop peu, deux excès qu'il faut éviter également. Le premier fait perdre le goût des choses sérieuses, l'amour du travail et de l'étude, engendre la dissipation, les distractions dans la prière. Le second prive le corps et l'âme de la vigueur qui leur est nécessaire.

5. A l'usage du jeu il faut donner trois compagnes, qui se nomment, *gaîté*, *justice* et *habileté*.

Gaîté ; pas de morosité. Rien n'est désagréable, fatigant, comme un joueur maussade et taciturne.

Justice; pas de déloyauté, de tricherie, ce qui est

(1) S. Thomas, 2. 2. q. CLXVIII, a. 2.

mensonge d'action, injure et tort pour le prochain.

Habileté; elle est nécessaire, afin que le jeu soit intéressant pour soi comme pour les autres.

6. Il faut éviter *l'esprit de jalousie*, signe d'un mauvais cœur ; *l'esprit autoritaire*, qui porte toujours à vouloir dominer, marque d'orgueil : *les discussions*, qui naissent d'un caractère chagrin, querelleur ; *la mauvaise humeur*, quand on ne réussi pas ; *l'ironie pour les autres*, quand on gagne ; *la rancune, la vengeance*, quand on a manqué d'adresse ou de bonheur. C'est au jeu, dit-on, que l'on fait connaître son caractère, bon ou mauvais.

II. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Choisissez toujours les meilleures amies pour le jeu. Il y en a qui ressemblent à des hérissons : qui s'y frotte, s'y pique.

2. Choisissez aussi les meilleurs jeux : les plus innocents, ceux qui coûtent le moins, délassent le mieux.

3. Prêtez-vous-y de bonne grâce, quand même vous n'y trouveriez qu'un médiocre intérêt.

4. Ne dépassez pas la mesure communément reçue parmi les personnes réputées comme sages. S'il y a un temps fixé par vos parents, n'allez point au delà.

5. Soyez toujours de bonne humeur. C'est le moment ou jamais.

6. Montrez la meilleure joie, quand les autres réussissent ou sont plus heureuses. Signe de vraie charité fraternelle.

7. Une fois le temps du jeu passé, n'y pensez plus. Reprenez vos affaires sérieuses, comme si le jeu n'avait pas eu lieu. A plus forte raison, ne gardez aucun ressentiment des infériorités, défaites, pertes, que vous avez éprouvées.

CXVIII.

L'économie.

I. — CE QUE VOUS EN DEVEZ SAVOIR ET RETENIR.

1. D'après le sens communément reçu, cette vertu indique seulement le soin de n'user que dans une sage mesure, des biens de ce monde : argent, aliments, vêtements et tout ce qui regarde l'usage de la vie.

En réalité et d'après l'étymologie du mot, qui veut dire gouvernement de la maison, c'est une vertu qui regarde, d'abord, l'arrangement convenable de la maison, puis sa direction pleine de sagesse, enfin, l'usage raisonnable des choses qui y sont renfermées. Ordre, arrangement, usage modéré de ces choses, voilà l'économie.

2. Vertu admirable, qui est comme un reflet de Dieu même, disposant et gouvernant le monde avec sagesse, c'est-à-dire, avec nombre, poids et mesure.

3. Vertu nécessaire à une jeune fille, puisqu'elle doit être, un jour, le lieutenant visible de la bonne Providence, au sein de sa famille.

4. Elle requiert, d'abord, la connaissance de toutes les choses domestiques : vêtements, linge, ameublement, soins du ménage, préparation des aliments.

Elle requiert, ensuite, ce que l'on peut appeler la clairvoyance des choses et des besoins de l'intérieur.

Elle requiert, pareillement, l'esprit d'ordre, qui sait assigner à chaque chose sa place, à chaque occupation son temps, à chaque personne son emploi.

Elle requiert, de plus, un goût exquis, qui devine ce qui est bon, ce qui est convenable, ce qui est nécessaire ou à propos.

Elle requiert, encore, l'amour du travail, qui fait mettre la main à l'œuvre, en toutes choses.

Elle requiert l'esprit de dévouement. Comme, un jour, cette jeune fille sera maîtresse de maison et qu'elle devra se dépenser pour tous, sans exception, il faut qu'elle fasse son apprentissage dans le temps de sa jeunesse, que, par conséquent, elle ait au plus tôt à cœur les intérêts des autres.

Enfin, il faut se rappeler que nous ne sommes que les intendants des choses de ce monde et qu'il nous en faudra rendre à Dieu un compte sévère.

Une jeune fille, en qui l'on trouve toutes ces qualités, aura certainement la vertu d'économie.

5. Incomparablement précieuse est cette vertu que, du reste, le monde apprécie grandement.

Elle vaut d'abondantes ressources pour tout le temps de la vie et surtout pour la vieillesse, où elles sont si nécessaires.

Elle conduit facilement à la pénitence chrétienne et elle y maintient fidèlement.

Elle est d'un grand secours pour les bonnes œuvres. Une personne économe trouve toujours de quoi donner; celle qui ne l'est pas n'en a jamais le moyen.

Elle est une messagère de paix. Pas de querelles dans la famille. Chacun a le nécessaire et au delà. Tous sont contents.

II. — CONSEILS PRATIQUES.

1. N'oubliez pas que l'*ordre* et l'*économie* valent de l'or.

2. N'oubliez pas que vous devez être la providence visible du foyer domestique, que vous devez avoir la sagesse, la vigilance, la bonté, le dévouement universel et constant de Dieu même.

3. Commencez de bonne heure, ce précieux ministère; par conséquent, apportez un soin irréprochable en vos affaires personnelles, étudiez bien ce qui con-

cerne la tenue des meubles, du linge et des vêtements, ainsi que la préparation des aliments et le service domestique.

4. N'ayez pas la prétention de vous faire servir, mais de servir les autres, à l'imitation du Sauveur.

5. Prévenez leurs besoins et même leurs désirs.

6. Joignez toujours la meilleure grâce à vos services.

7. Evitez, avec un égal soin, la prodigalité et la mesquinerie.

8. Regardez souvent Marie au Temple de Jérusalem et à Nazareth, pour l'admirer et l'imiter. Elle ne rougissait pas de mettre la main aux plus humbles occupations.

9. Enfin, ne perdez pas de vue l'emploi du temps, qui fait partie de la vertu d'économie. Les saints en étaient avares. C'est le grand trésor de la vie. Il vaut Dieu même, dit un saint, puisque nous pouvons acheter, à chaque instant, le bonheur de le posséder éternellement. Soyez toujours occupées à quelque chose d'utile.

CXIX.

La fidélité à la vocation.

I. — L'ABORDER TROP TÔT, SOURCE DE DANGERS.

1. Dangers pour l'imagination, qui s'en fait aisément des représentations fantaisistes, quelquefois d'une curiosité malsaine.

2. Dangers pour l'esprit, qui, n'ayant ni les lumières ni les données nécessaires, se fait de faux jugements, causes des erreurs les plus préjudiciables.

3. Dangers pour le cœur, qui, sans expérience,

s'attache à de pures apparences et en qui l'on trouve l'engouement des chimères.

4. Dangers pour la vie, qui, commencée dans une fausse direction, peut ne se redresser jamais.

5. Dangers pour les autres. Que de jeunes filles, après avoir perdu leur voie, l'ont fait perdre également à de malheureuses compagnes!

N'oubliez pas qu'un fruit dont on veut hâter la maturité peut n'être souvent qu'un fruit manqué. Contentez-vous, dans l'adolescence et même dans la première jeunesse, de vivre chrétiennement, de vous appliquer à la pratique des vertus, et, quand vous vient cette pensée, de vous en remettre à la divine Providence, qui ne vous manquera pas à son heure.

II. — PRINCIPES QUI RÉGISSENT CETTE AFFAIRE.

On ne peut guère fixer au juste le moment de l'étudier. Les circonstances et la grâce vous le marqueront.

1. Il faut, d'abord, se rappeler que la vocation vient de Dieu seul, qui l'a décidée de toute éternité, avec indépendance, mais aussi avec sagesse et amour, pour sa gloire, pour le bien de chacun, pour l'harmonie de l'univers.

2. Il faut se souvenir que c'est une affaire capitale. Louis de Grenade l'appelle la maîtresse roue de la vie, c'est-à-dire celle qui commande à toute la vie, qui en fait le bonheur ou le malheur, selon qu'on la suit ou non.

Il est toujours dangereux de ne pas suivre sa vocation, parce qu'on se prive des grâces que Dieu nous y a préparées, grâces sans lesquelles il sera très difficile de se sauver.

3. Il faut faire les mêmes raisonnements pour une jeune fille qui entrerait dans une vocation autre que

la sienne. N'y recevant que des grâces ordinaires, mais non particulières, elle serait en danger de se perdre.

4. Le succès et le bonheur de la vie ne sont pas moins compromis, en dehors de la vocation, que le salut lui-même. Que de vies empoisonnées, que de maisons tombées en ruine, que de ménages malheureux, que de morts prématurées, par suite d'une vocation manquée!

5. Ce n'est ni auprès du monde et des mondains, ni à des considérations humaines qu'il faut aller demander l'orientation de sa vie. On s'exposerait à faire fausse route.

6. C'est à Dieu et à ses mandataires qu'une jeune fille doit s'adresser.

A Dieu, d'abord, par la prière *ardente*, *confiante*, *insistante* ;

A ses parents, s'ils sont chrétiens et ont des vues désintéressées en cette matière ; autrement, ils seraient mauvais juges ; cas malheureusement trop fréquent.

A son guide spirituel ; il est plus éclairé, plus désintéressé ; il lit mieux au fond du cœur et peut donner, plus facilement, *le mot du ciel*.

Ce mot du ciel se déduit des goûts, des inclinations de chacun, de ses aptitudes particulières, de ses intentions pures. On se trompe facilement, quand, en dehors de ces signes, on se croit appelé à un état de vie.

III. — QUE FAIRE, LE MOMENT VENU DE SUIVRE SA VOCATION ?

1. L'embrasser résolument, chrétiennement, en s'y préparant par le recueillement, la prière, la réception des sacrements, les bonnes œuvres.

2. En étudier les devoirs, dans toute leur étendue,

afin de ne mettre le pied qu'en un terrain bien sûr.

3. S'appliquer à les remplir, *sans exception, sans défaillances, sans compromis.*

4. Prendre pour modèles les saints ou saintes qui ont occupé une position à peu près semblable.

5. Craindre toujours de manquer à quelqu'un de ces devoirs et de perdre l'esprit de son état, — crainte bien salutaire, inconnue du grand nombre.

6. Enfin, s'appuyer constamment sur le Ciel, par la confiance en Dieu, par la prière, par la fidélité à la grâce, par les bonnes œuvres.

CXX.

La vocation religieuse.

I. — JUGEMENT QU'IL FAUT EN PORTER.

1. Les ordres religieux sont une admirable invention du Cœur de Jésus. N'est-ce pas lui qui a dit : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi?* Ces paroles sont comme la charte de leur institution. A tous il avait dit : *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements.* Aux privilégiés de son cœur il dit : *Suivez-moi ;* invitation pleine de tendresse, appel pressant à la perfection évangélique (1).

Les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, sont comme le fondement et la charpente de tout édifice religieux ; le reste, particulier à chaque ordre, à chaque institut, n'est, pour ainsi dire, que le complément et le couronnement de l'édifice.

2. Rien de plus honorable, pour une jeune fille et

(1) S. Matthieu, XIX, 21 ; XIX, 17.

pour tous les siens, que la vocation religieuse, puisque, par là, elle devient la fille bien-aimée du Père céleste, l'épouse de Jésus-Christ, la demeure préférée du Saint Esprit, l'amie de toute l'assemblée des anges et des saints.

3. Rien de plus doux pour elle-même. En échange des sacrifices qu'elle a faits en disant adieu à sa famille et au monde, elle reçoit un vêtement d'honneur, symbole de la gloire qui l'attend au ciel, une règle pleine de sagesse et qui a fait des saints sans nombre, une famille nouvelle, des mères et des sœurs, en qui elle trouvera la plus pure affection et le dévouement le plus parfait; enfin, des joies sans égales, gage du bonheur incomparable des cieux.

4. Rien de plus utile pour les familles, pour les paroisses, pour la société tout entière. Une religieuse apaise la colère de Dieu par sa perpétuelle immolation et elle ouvre les fontaines sacrées de la grâce par sa vie sainte et toute de dévouement. En vérité, les familles religieuses sont le rempart de leur patrie et si, demain, elles venaient à disparaître, il n'y aurait plus qu'à se voiler la face et à se résigner à un déluge de maux vengeurs de tous ses crimes. Quand donc le monde comprendra-t-il tout ce qu'il doit à celle qui ne s'est faite religieuse que pour être l'éducatrice de ses enfants, la mère de ses orphelins, la fille dévouée de ses vieillards, la providence de ses pauvres, le rayon de joie de tous ses affligés, la réparatrice de ses iniquités?

II. — QUE FAIRE, AUX PREMIERS SIGNES DE CETTE VOCATION?

1. Ne rien précipiter; ne pas y ajouter trop facilement foi, et, cependant, ne pas les rejeter absolument. Ces premières manifestations se font, tantôt

dans une instruction ou une lecture, qui laisse dans l'âme une lumière vive, une impression profonde; tantôt, dans une communion fervente; tantôt, après des malheurs, des revers, des deuils de famille; tantôt, à la suite de fautes qui bouleversent l'âme. Se recueillir, afin de mieux s'assurer si c'est vraiment la voix de Dieu qui parle.

2. Au recueillement et à la réflexion il faut joindre la prière humble, confiante, pleine de bonne volonté, dire à Dieu : Parlez, Seigneur, votre servante vous écoute.

3. Consulter le guide de son âme, pourvu qu'il soit éclairé et pieux. Sainte Thérèse veut surtout la première de ces deux qualités.

A lui de constater la présence des marques de vraie vocation : une inclination bien caractérisée pour la vie religieuse, les aptitudes nécessaires, des intentions droites, comme de mieux assurer son salut et de mieux travailler à sa perfection, l'absence d'obstacles comme la mauvaise santé ou des parents nécessiteux, enfin, l'acceptation des supérieurs.

Il est inutile et même dangereux de consulter plusieurs prêtres, les parents surtout, mauvais juges en cette matière.

4. Attendre humblement et docilement la décision du guide choisi. Prier Dieu de l'éclairer.

5. La vocation résolue, chercher la communauté où Dieu appelle. Au directeur de prononcer.

6. Pendant tout ce temps, pas de confidences, mais le plus strict silence. Ce serait exposer sa vocation.

III. — QUE FAIRE, APRÈS LA DÉCISION DU DIRECTEUR ?

Se rappeler les paroles du saint Evangile à propos de Marthe. Sa sœur lui a dit : *Le Maître est là et il t'appelle... Elle accourt aussitôt,* dit l'Ecrivain

sacré (1). Donc pas de délai, préparer son départ, passer par-dessus les tendresses, les observations, les larmes, les prières des parents. C'est la recommandation de saint Jérôme, qui dit qu'il faut être prêt à passer par-dessus le corps de son père et de sa mère. Sainte Jeanne de Chantal le fit à l'égard de ses enfants. Il y en a qui ont fui secrètement, pour éviter des scènes déchirantes.

Courage, jeune fille, que Dieu appelle à lui! Levez les yeux au ciel et partez, le cœur joyeux. Rien de touchant comme le départ des missionnaires à Paris. Qui n'en a entendu le récit ?

CXXI.

La virginité dans le monde.

I. — EST-IL POSSIBLE QU'UNE JEUNE FILLE SOIT APPELÉE A CET ÉTAT ?

Oui, certainement, quoi qu'en pensent ceux qui disent hardiment : Ou le mariage ou le couvent. Et ils donnent pour raison que la virginité et la vie religieuse ont la même source : Jésus-Christ; qu'elles ont été instituées par les mêmes paroles. Répondons par les questions suivantes :

La vie religieuse a-t-elle toujours existé et peut-elle exister toujours et partout ? Non, sans aucun doute. Il y a, dans la vie des peuples, des époques incertaines, critiques, où la vocation religieuse n'est pas réalisable. Epoques d'obscurcissement, d'épreuves, de purification sociale, dont Dieu seul marque la durée. Ira-t-on dire qu'alors la virginité n'est pas possible et que les personnes appelées à la vie religieuse doivent désormais entrer dans le mariage ou gagner

(1) S. Jean, XI, 28 et 29.

la terre étrangère, puisque le cloître leur est désormais fermé ?

D'autre part, est-ce que la virgnité et la vie religieuse sont aussi inséparables par leur nature même que d'aucuns veulent bien le dire.

Mais l'histoire de l'Eglise nous démontre le contraire. Sainte Marthe, vierge, devient l'apôtre de la Provence. Sainte Pome, sœur de saint Memmie, suit son frère à Châlons et se voue au soin des malades. Sainte Pudentienne, fille du sénateur Pudens, l'hôte de saint Pierre, travaille à l'affermissement des premiers chrétiens, à la conversion de sa famille, qu'elle amène tout entière à la foi, y compris les quatre-vingt-seize hommes qu'elle compte. Citons encore sainte Germaine Cousin, sainte Geneviève, la vierge de Nanterre et la libératrice de Paris. Que d'autres à citer !

On objectera peut-être que la plupart de ces vierges recevaient la consécration et le voile des mains de l'évêque ou de quelque prêtre. C'est vrai, mais ce n'était là qu'une cérémonie, solennelle et touchante sans doute, non toutefois l'entrée dans la vie religieuse.

La vierge, dans le monde, peut avoir diverses missions providentielles à remplir, ou simultanément ou successivement. Elle peut être appelée par Dieu à devenir le bâton de vieillesse de son père et de sa mère, l'ange gardien de toute sa famille, la mère des orphelins et des pauvres. Combien de ces vierges chrétiennes, placées par Dieu au sein de nos paroisses, concourent puissamment à la beauté du culte, font bénir et aimer la divine Providence !

II. — CONDUITE DE LA VIERGE CHRÉTIENNE DANS LE MONDE.

1. Se rappeler, d'abord, que son état est une véritable vocation, par conséquent une chose sacrée qu'elle doit conserver avec le plus grand soin.

2. Eviter le luxe exagéré des vêtements que saint François de Sales ne permet qu'à celles qui n'ont pas renoncé au mariage. Abattez donc l'enseigne, disait-il à sainte Jeanne de Chantal, devenue veuve et déterminée à garder la chasteté. Dignité et simplicité, c'est tout ce à quoi elle doit prétendre.

3. Eviter les fêtes mondaines, au moins les plus bruyantes. Sa place n'est plus là. Elle s'attirerait de justes mépris.

4. Garder la retraite, habituellement au moins. C'est l'inspiratrice et la force des grandes âmes.

5. Aimer le travail des mains, la prière et les lectures pieuses.

6. Assister, chaque jour, au saint Sacrifice, si cela est possible, et recevoir la sainte Eucharistie.

7. S'appliquer aux œuvres de charité et de dévouement, soit à l'égard de sa famille, soit à l'égard de sa paroisse. On sera édifié de la voir dans la maison des pauvres, au chevet des malales. Toutefois, qu'elle y mette de la prudence et de la réserve.

CXXII.

Le mariage.

I. — OBSERVATIONS PRÉALABLES.

1. Eviter de croire que, le mariage étant l'état du plus grand nombre, une jeune fille puisse y entrer étourdiment, sans réflexion et sans vocation.

2. Eviter d'y songer trop tôt et de vous en entre-

tenir avec vos compagnes. Curiosité répréhensible, dangereuse même comme nous l'avons dit déjà.

3. Eviter la légèreté dans la recherche de votre vocation, mais vous rappeler les vrais moyens de la découvrir : étude sérieuse de vos inclinations, de vos goûts, de vos aptitudes pour en remplir les devoirs, prière fervente, avis de votre mère et de votre confesseur, enfin, soin de purifier vos intentions.

4. La question de vocation une fois résolue, il reste à en résoudre une autre non moins importante.

A qui unir sa vie ? Grande chose, d'où dépend le bonheur du temps présent et souvent aussi de l'éternité.

Malheureusement, que fait-on dans la plupart des cas ? Un parti vient-il à se présenter, on s'informe : *du nom*, d'abord ; *de la tenue*, ensuite ; par-dessus tout, *de la fortune ; de la famille*, quelque peu ; *de la santé*, avec assez d'indifférence ; *du caractère*, presque pas ; *des sentiments religieux*, pas du tout. Si, par hasard, on apprend qu'ils font défaut, la jeune fille la plus chrétienne répond : Je serai là, il faudra bien que cela change. Noble aspiration, qui souvent n'est qu'une illusion et se dissipe comme un songe. Hélas ! que voit-on ? Après peu de temps, c'est la la jeune fille qui change et devient une femme sans piété, infidèle à ses pratiques religieuses.

Pour l'ordinaire, où va-t-on chercher l'objet de son choix, celui à qui l'on veut donner son cœur, unir sa vie ? Dans une soirée, dans un bal, où ne sont ni Dieu ni ses anges. Amère ironie ! Est-ce là le sérieux des mariages d'Isaac et de Tobie ?

Et où donc aboutissent tant d'imprudentes ? A une suite de déceptions, de malheurs, de larmes, de remords cuisants, peut-être à la ruine éternelle. Jésus ne vient pas dans cette famille et ne la bénit pas.

II. — QUE FAIRE POUR ARRÊTER UN MARIAGE ?

1. Se tenir sur la défiance de son propre jugement. On est toujours prêt à trouver bien ce qui plaît.

2. Prier beaucoup Notre Seigneur, la sainte Vierge, saint Joseph, le protecteur des mariages qu'on lui recommande.

3. Réfléchir mûrement et quelque temps.

4. S'éclairer auprès de ceux qui ont mission de diriger.

5. S'informer, avant tout, des sentiments chrétiens, des pratiques religieuses du parti qui se présente.

6. S'inquiéter, pareillement, du caractère. Chose essentielle encore. Sans harmonie des caractères, pas de bonheur possible, mais des impatiences et des souffrances sans nombre.

7. S'informer aussi de la fortune. Le mariage, le mieux assorti sur ce point, c'est celui où il y a une sorte d'égalité de fortune.

III. — QUE FAIRE, LE MARIAGE RÉSOLU ?

1. S'y préparer par la prière fréquente et fervente, par la digne réception des sacrements, par une grande piété envers la sainte Vierge et saint Joseph, par un redoublement de bonnes œuvres, afin d'appeler les bénédictions divines.

2. Apporter la plus grande vigilance et la plus scrupuleuse délicatesse dans les relations entre futurs époux, afin de s'inspirer une mutuelle estime.

3. Eviter l'exagération dans les préparatifs des fêtes du mariage ; n'y inviter que des personnes capables de l'honorer.

4. Après le mariage, continuer encore à mériter les bénédictions divines. L'Ange Raphaël le recommande expressément à Tobie (1). C'est une vie nouvelle qui commence. Il faut se mettre à l'œuvre et pratiquer les vertus, toutes les vertus, sans exception.

C'est le vœu le plus ardent de celui qui a écrit ces lignes et de tous les pasteurs d'âmes. Puisse-t-il se réaliser, à la grande joie du ciel et à l'édification de tous !

(1) Tobie, VI, 18.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



OUVRAGES DU **CHANOINE TOUBLAN**

POUR LES JEUNES FILLES

LES VERTUS CHRÉTIENNES

ENSEIGNÉES AUX JEUNES FILLES

Beau volume in-12 4

La Jeune Fille chrétienne

In-32 broché .... 1 [illegible]

Reliures diverses sur demande

La Jeune Fille chrétienne

Edition de luxe avec cadres. Beau volume in-16 raisin, for[illegible] carré (12×16) orné d'une gravure, cadre à chaque p[illegible] couverture parcheminée, broché .... 2 [illegible]

POUR LES MÈRES CHRÉTIENNES

LE DIRECTEUR DES MÈRES CHRÉTIENNES

Fort volume in-12 6

PETIT MANUEL DE LA MÈRE CHRÉTIENNE

In-32, broché .... 1 [illegible]

Reliures diverses sur demande

LA VIE SPIRITUELLE

CENT TRENTE-SEPT CONFÉRENCES

2 volumes in-18 10

OUVRAGES DE **L'ABBÉ E.-H. TOUBLAN**

CHANOINE HONORAIRE DE CHALONS

LE JEUNE HOMME CHRÉTIEN

In-12 écu 2

LA VÉRITÉ CATHOLIQUE OU LE SYMBOL[illegible]

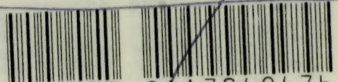
EN TRENTE-NEUF INSTRUCTIONS

1 vol. in-12 6

LA MORALE CHRÉTIENNE OU LE DÉCALOGU[illegible]

EN VINGT-CINQ INSTRUCTIONS

1 vol. in-12 5


a39003 011784047b

